



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

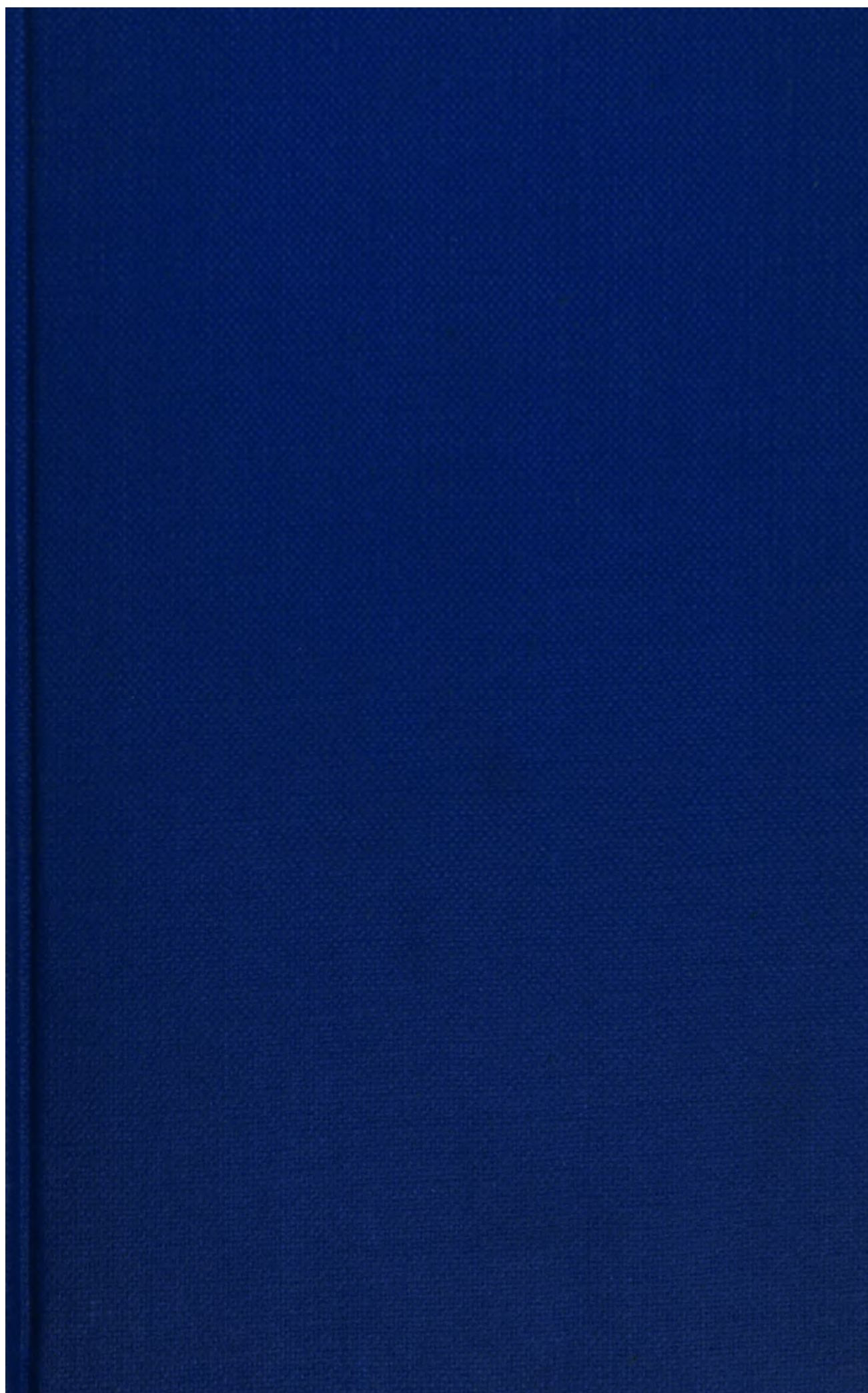
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Où est Zénobie?



REF. 15613(1)

~~1/M 263 A.1~~

OÙ EST ZÉNOBIE ?

I

AIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

La Vieillesse de M. Lecoq , 4 ^e édit., 2 vol.	6 »
Les Mystères du Nouveau Paris , 3 ^e édit., 3 vol.	9 »
Les Gredins , 2 ^e édit., 2 vol.	6 »
Le Chevalier Casse-Cou , 2 ^e édit., 2 vol.	6 »
L'As de Cœur , 2 ^e édit., 2 vol.	6 »
La Tresse blonde , 4 ^e édit., 1 vol.	3 »
Le Coup de Pouce , 3 ^e édit., 1 vol.	3 »
Les Deux Merles de M. de Saint-Mars , 2 ^e édit., 2 vol.	6 »
L'Épingle Rose , 2 ^e édit., 3 vol.	9 »
La Peau d'un Autre , 5 ^e édit., 2 vol.	2 »
Une Affaire Mystérieuse , 5 ^e édit., 1 vol.	4 »

ROMANS SUR LA RÉVOLUTION

Les Cachettes de Marie-Rose (1793, Vendée), 2 ^e édit. 2 vol.	6 »
Le Demi-Monde sous la Terreur (1794), 2 ^e édit., 2 vol.	6 »
Les Collets noirs (1797), 2 ^e édit., 2 vol.	6 »
La Jambe Noire (1803-1804), 2 ^e édit., 2 vol.	6 »

Paris. — Impr. de E. DONNAUD, rue Cassette, 1.

OÙ EST ZÉNOBIE ?

PAR

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

TOME PREMIER



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Falais-Royal, 15, 17, 19, Galerie d'Orléans

1880

Tous droits réservés.

OÙ EST ZÉNOBIE ?

CHAPITRE PREMIER

La nuit était claire et le ciel étoilé.

La butte Montmartre se profilait comme une énorme bosse sur l'horizon rougi par les dernières lueurs du couchant, et jetait de hautes ombres sur les terrains qui forment aujourd'hui la place Saint-Pierre.

Quoiqu'il fût à peine neuf heures, les bruits de Paris avaient cessé. Les coups sourds d'une canonnade lointaine troublaient seuls le calme profond de cette tiède soirée d'été. La grande ville semblait endormie, et les abords, assez bruyants d'ordinaire, de la barrière Roche-

chouart étaient solitaires et silencieux comme les déserts de l'Arabie Pétrée.

Il est vrai qu'en ce temps-là Montmartre se trouvait en dehors du mur d'enceinte et qu'on y comptait moins de maisons que de moulins à vent. C'est à présent un des arrondissements les plus peuplés et les plus remuants de notre immense capitale ; mais, en 1815, ce n'était encore qu'une banlieue fort peu et fort mal habitée.

Cependant les cabarets n'y manquaient pas et, le dimanche, dans la belle saison surtout, ce quartier était souvent égayé, jusqu'à des heures très-indues, par les cris des ivrognes attardés et par les chants des couples joyeux rentrant au logis après un dîner à la guinguette.

Or, ce soir-là, le 2 juillet 1815, était un dimanche, et il faisait un temps superbe. Pour rester chez eux et se coucher de si bonne heure, les Parisiens, grands amateurs d'exercices bruyants et d'excursions champêtres, devaient avoir de bien graves raisons. Et, de fait, s'ils s'étaient abstenus de se répandre comme de coutume dans les champs peu fleuris de la plaine des Vertus, et de s'attabler à la nuit tombante chez les traiteurs des faubourgs, c'est que, pour la seconde fois depuis deux ans, l'ennemi était à leurs portes.

L'armée française, écrasée à Waterloo, avait été refoulée jusque sous les murs de Paris. Les Anglais occupaient Saint-Ouen, les Prussiens Gennevilliers, et le canon qu'on entendait tonner par intervalles, c'était le canon du général Vandamme, combattant encore avec une poignée d'hommes dans la plaine de Montrouge.

Patriote avant tout, la population ouvrière ressentait vi-

vement l'humiliation de la défaite. Il n'était donc pas surprenant qu'elle fût peu disposée à se réjouir au milieu des deuils de la patrie et qu'elle eût momentanément déserté les parages où elle avait l'habitude de venir s'amuser après chaque semaine de travail.

Et pourtant, même dans ce coin perdu de la ville investie par les étrangers vainqueurs, la solitude n'était pas absolue.

Deux hommes immobiles et muets se tenaient blottis au pied de la butte, et si bien cachés dans une anfractuosité qu'ils semblaient faire corps avec elle.

Les pentes sablonneuses qui forment la face méridionale du monticule n'avaient pas, en ce temps-là, le même aspect que de nos jours. L'éminence, de ce côté, était coupée beaucoup plus à pic et présentait à sa base de larges ouvertures qui donnaient accès dans de vastes carrières. On exploitait alors la masse de plâtre sur laquelle on a, depuis, bâti Montmartre, et on fouillait sans crainte les flancs de la colline inhabitée. Plus tard, quand elle se couvrit de constructions, on se contenta de boucher les portes des galeries souterraines, sans prendre la peine de combler les vides ; si bien que vingt rues populeuses s'étendent maintenant sur de profondes cavernes et se trouvent, pour ainsi dire, suspendues dans les airs, comme les jardins de Sémiramis à Babylone.

En 1815, ces cavernes, creusées par cinq ou six générations de plâtriers, poussaient des galeries dans tous les sens et jusqu'au cœur de la butte. On y avait peu travaillé pendant les vingt dernières années, Paris, sous la République et sous l'Empire, ayant eu d'autres soucis ;

mais après la paix de 1814, l'industrie du bâtiment avait repris, et les ouvriers étaient revenus aux carrières. Seulement, ils n'en occupaient qu'une très-petite partie. Celle qui se prolongeait sous le versant incliné vers la chaussée de Clignancourt était déjà totalement abandonnée. On avait même muré, depuis longtemps, ces excavations anciennes, pour parer au danger des éboulements et pour empêcher les gamins du faubourg de s'y aventurer ; de sorte que les plus vieux habitants de ces régions écartées étaient seuls à se souvenir d'y avoir pénétré dans leur enfance.

On disait bien aussi qu'elles servaient souvent de refuge à des malfaiteurs traqués par la police et que certains ouvriers peu scrupuleux y emmagasinaient le plâtre dérobé aux maîtres carriers, mais personne n'y allait voir et l'existence de ces catacombes de la rive droite passait peu à peu à l'état de légende populaire. Les gens sensés se refusaient à croire que la butte Montmartre recélât dans ses entrailles des corridors et des salles comme on en trouve au fond des pyramides d'Égypte.

Les incrédules auraient peut-être changé d'avis, s'ils avaient pu voir les deux hommes tapis dans un pli de terrain parmi les chardons et les ronces qui, alors comme aujourd'hui, poussaient librement sur la croupe aride du mont des Martyrs. Il était difficile de prendre ces embusqués pour des plâtriers, car ils portaient des vêtements de couleur sombre, mais rien n'empêchait qu'ils appartenissent à la catégorie des rôdeurs de barrière et qu'ils eussent choisi ce lieu pour perpétrer un mauvais coup. D'autant que, parfois, l'un d'eux sortait à demi de sa

cachette, regardait de tous côtés avec attention et rentrait presque aussitôt dans son trou. Évidemment ils attendaient quelqu'un, soit qu'ils comptassent opérer seuls et en plein air, soit qu'une bande de coquins cantonnés dans les profondeurs du souterrain les eût placés là en sentinelle.

Quelles que fussent d'ailleurs ses intentions, ce couple de guetteurs nocturnes était assez mal assorti, autant qu'on en pouvait juger dans l'ombre du creux où il se tenait. L'un était grand et élancé, l'autre petit et trapu. L'un avait la taille mince et les gestes vifs d'un jeune homme, l'autre l'encolure épaisse et la lourdeur de mouvements d'un vieillard. Le premier s'avancait de temps à autre pour inspecter les alentours, tandis que son camarade se tenait coi au fond de la fissure où ils s'étaient établis tous les deux. Cette fissure, produite par les pluies qui avaient raviné le coteau, semblait aller en se rétrécissant, mais elle présentait des sinuosités qui, même en plein jour, n'auraient pas permis à l'œil d'un passant d'en mesurer la profondeur. Du reste, le robuste compagnon qui l'occupait la remplissait tout entière, et, si ce couloir aboutissait à une cavité quelconque, cet homme à larges épaules semblait avoir été taillé tout exprès pour en masquer l'entrée.

— Frère, ne vois-tu rien venir? demanda-t-il d'une voix douce à son acolyte qui, pour la dixième fois peut-être, se penchait en avant.

— Rien, répondit brusquement la vedette.

— Tu aurais pu me dire comme sœur Anne: *Je ne vois que l'herbe qui verdoie et la poudre qui poudroie*, reprit l'autre d'un ton facétieux.

— Je n'ai pas le cœur à plaisanter.

— Pourquoi ? Parce que les Prussiens entreront demain dans Paris ? Il y a quinze jours que je m'attends à les revoir, mon pauvre Lucien, et j'en ai pris mon parti.

— Tu es bien heureux. Moi, je ne me console pas si facilement des malheurs de mon pays.

— Bon ! tu enrages de n'avoir pas pu aller te faire tuer à Waterloo. Je comprends ça, mais, que veux-tu ! on ne peut pas servir à la fois Mars et Vénus, mener au feu sa compagnie de grenadiers et faire la cour à sa future. Il faut opter : se battre contre Blücher et Wellington ou conquérir la main de la divine Thérèse.

— Assez, Mâchefer ! interrompit le jeune homme. Je t'ai déjà dit que je n'entendais pas raillerie sur ce sujet. Tu devrais savoir d'ailleurs que, si je n'ai pas repris du service dans mon ancien régiment, c'est que ma blessure n'est pas encore guérie et que je n'étais pas en état de faire campagne.

— Là ! là ! ne te fâche pas ! dit sans s'émouvoir le personnage qui répondait au singulier nom de Mâchefer. Personne ne doute de ta bravoure, et moi moins que personne. Il est bien certain que tu n'étais pas le maître de partir avec le 25^e puisque le *Grand-Maçonnant* t'avait donné l'ordre de rester à Paris pour diriger ta *muraille*.

— Si ma maudite jambe avait pu me porter jusqu'en Belgique, l'ordre ne m'aurait pas empêché de partir.

— Prends garde, Lucien ! Il n'est pas loin d'ici le *Grand-Maçonnant*, et si un *Frère du Plâtre* t'entendait...

— Qu'ils m'entendent ! je m'en moque. Depuis que je

suis du *bâtiment*, j'ai rendu assez de services pour avoir acquis le droit de parler sans me gêner.

— C'est vrai, tu ne t'es pas ménagé pour notre cause, ni moi non plus, mais il nous faut aller jusqu'au bout. Aussi bien, c'est peut-être la dernière fois que les *frères* se réunissent, car demain le gouvernement des Bourbons sera rétabli par *nos amis les ennemis*, et nous allons être traqués de la belle façon. Le *Grand-Maçonnant* est trop prudent pour ne pas nous donner congé jusqu'à nouvel ordre.

— Il aurait bien fait de nous le donner plus tôt. S'il ne m'avait pas convoqué pour ce soir, j'aurais pu aller travailler en amateur dans les bois de Verrières. Hier, à Vélizy, Exelmans a mis les Prussiens en déroute ; je suis sûr que j'aurais trouvé l'occasion d'en décrocher deux ou trois.

— Bah ! qu'importent deux ou trois Allemands de plus ou de moins ? Tu feras ici de meilleure besogne.

— Ça ne m'est pas prouvé ; mais, puisque tu es si bien informé, dis-moi donc pourquoi nous avons été commandés.

— Tu ne t'en doutes pas un peu ?

— Non. J'ai reçu avis de venir au *bâtiment* ce soir à neuf heures moins un quart. Je n'en sais pas plus long.

— Eh bien, il s'agit, je crois, d'un faux frère à punir.

— Ah ! et c'est pour cela que le *Grand-Maçonnant* nous a envoyés faire le guet ici et s'est installé là-dedans, m'as-tu dit, sur une grosse pierre, flanqué de quatre *Chevaliers de la Truelle* ?

— Tout juste. Les quatre Chevaliers sont ses asses-

seurs, et la grosse pierre, c'est comme qui dirait l'estrade de la cour criminelle.

— Cette parodie de la justice ne me plaît guère, murmura Lucien.

— Parodie n'est pas le mot, riposta Mâchefer ; tu verras tout à l'heure que rien n'est plus sérieux. Mais ton étonnement m'étonne. Tu n'as donc jamais assisté à une séance du tribunal des *Frères du Plâtre* ?

— Jamais. Il n'y a qu'un an que je suis des vôtres.

— Alors tu auras le plaisir de la surprise. C'est à voir, je t'assure.

Le jeune homme haussa les épaules et dit dédaigneusement :

— Je ne suis pas curieux. Et je soutiens, ajouta-t-il, que pour nous réunir on n'aurait pas dû choisir le jour où la patrie agonise.

— Mon frère Lucien, tu n'as pas le sens commun. Ne comprends-tu pas que le moment est on ne peut plus propice pour terminer tranquillement nos petites affaires de famille ? Les Parisiens sont terrés dans leurs maisons comme des lapins dans leurs trous, et la police est en désarroi depuis qu'on se canonne dans la plaine de Montrouge. Personne ne viendra nous déranger, et la preuve c'est que nous n'avons pas encore vu le bout du nez d'un passant.

— Et en avons-nous encore pour longtemps à faire faction ?

— Je ne crois pas ; car si je ne me trompe, l'homme a dû être empoigné pas très-loin d'ici.

— Et comment va-t-on l'amener ?

— Comme d'habitude. Dans un sac.

— Dans un sac ? Es-tu fou ?

— Pas le moins du monde. En pareil cas, c'est notre usage. Au surplus tu vas être bientôt édifié sur nos procédés, car il me semble que j'entends marcher, et je gagerais que ce sont nos amis qui nous arrivent.

— Mais, commença Lucien, je te déclare que.....

— Tais-toi. Les voici, interrompit Mâchefer en lui serrant fortement le bras.

Lucien se tut, car il ne savait pas si les gens qui s'approchaient étaient des passants ou des *Frères du Plâtre*, et il craignait de trahir, en parlant, le secret de l'entrée du *bâtiment*.

Mâchefer avait bien entendu. Des pas cadencés comme ceux d'une troupe en marche résonnaient sur le sol, et presque aussitôt, d'un chemin encaissé entre deux murs qui aboutissait à vingt pas et à gauche de la butte, débouchèrent deux hommes marchant de front.

Un autre suivit qui portait un paquet sur son dos, puis un autre encore qui ne portait rien.

Les deux premiers s'arrêtèrent à mi-chemin de la cachette et frappèrent trois fois la terre avec les gourdins qu'ils tenaient à la main.

Mâchefer répondit à ce signal en sifflant d'une certaine façon et le cortège reprit le pas accéléré.

— Ce sont eux, murmura le Frère trapu. Tu vois qu'ils ne nous ont pas trop fait attendre.

Son jeune compagnon ne disait mot, mais il regardait de tous ses yeux et semblait médiocrement satisfait de voir qu'on ne l'avait pas trompé sur la façon dont ses

associés en usaient pour amener les gens qu'ils avaient mission d'arrêter.

Le sac annoncé y était, ce sac qui, au dire de Mâchefer, contenait un homme tout en vie ; il y était, porté par un robuste gaillard dont les larges épaules ne pliaient pas sous cet étrange fardeau.

Lucien ne revenait pas de sa stupéfaction, et il est probable qu'il regrettait plus que jamais de ne pas être allé ce soir-là faire la chasse aux Prussiens dans les bois de Verrières ; mais le moment eût été mal choisi pour récriminer contre la mesure radicale prise par le chef suprême.

Il se tint donc coi et il laissa son camarade, accoutumé à de telles expéditions, parlementer avec les deux éclaireurs armés de bâtons.

— Ça y est, à ce qu'il paraît ? leur demanda Mâchefer, en se frottant les mains.

— Ça y est, mon vieux, répondit l'un d'eux qui avait la voix rude et la tournure militaire ; l'affaire est dans le sac.

— C'est, parbleu ! bien le cas de le dire, ricana le facétieux Mâchefer.

Et il ajouta en s'effaçant :

— Passez, mes enfants. On vous attend là-dedans. Lucien et moi, nous vous servirons d'arrière-garde.

Lucien ne réclama point contre cet ordre de bataille. Il s'effaça aussi, les deux hommes passèrent, se glissèrent dans la brèche étroite qui avait servi de guérite aux sentinelles des *Frères du Plâtre* et disparurent.

Le porteur du sac fit comme eux, et celui qui venait en

serre-file s'insinua à son tour entre les parois de la fente.

Le sac frôla au passage Lucien, qui sentit remuer un corps sous la toile.

Il n'y avait plus à en douter : dans cette ignoble poche était enfermée une créature vivante.

Seulement, ce prisonnier devait être résigné à son sort, car il ne criait point. Il s'agitait, mais il ne poussait pas même un soupir.

Le jeune homme, très-ému, ne se pressait pas de prendre le même chemin que les *Frères*.

— Allons, Lucien, dépêchons-nous d'enfiler le sentier des taupes, lui souffla Mâchefer. Le *Grand-Maçonnant* doit être pressé d'achever la besogne.

Lucien hésita un instant. Sans doute, il prévoyait une scène tragique, et il lui répugnait d'y assister.

Mais le compagnon trapu le poussa doucement par les épaules, et il se décida enfin à marcher.

La voie que ses camarades venaient de prendre s'ouvrait devant lui, et, quelque malaisée qu'elle fût, il n'eut aucune peine à y cheminer.

Les difficultés, du reste, n'existaient guère qu'à l'entrée.

Cette ravine, où les deux amis avaient établi leur embuscade au pied de la butte, avait l'air innocent d'une crevasse produite par les pluies ou par la sécheresse, et l'œil des passants ne pouvait pas découvrir qu'elle s'enfonçait jusqu'au cœur de la colline, parce que le fond du trou paraissait être obstrué par des terres hérissées de broussailles.

Mais elle tournait brusquement à gauche entre deux

touffes de chardons, et là, derrière une grosse pierre, commençait un couloir creusé dans le sol comme un terrier de renard.

On y passait sans trop de peine en se baissant un peu, et il se pouvait que quelques polissons jouant sur la pente du coteau eussent découvert ce passage.

S'ils s'y étaient aventurés, en dépit de l'aspect peu engageant que présentait l'ouverture, ils avaient dû être promptement rebutés par l'obscurité et effrayés par les chauves-souris domiciliées dans ce vilain soupirail.

Et, en vérité, il fallait savoir où menait le sentier souterrain pour persévérer dans une expédition qui ressemblait fort à une descente aux enfers.

Mais, pour les initiés qui avaient le courage de pousser jusqu'à dix pas de l'ouverture, la voie devenait bientôt plus praticable.

Après quelques détours, elle s'élargissait et s'élevait si bien, qu'on y marchait et qu'on y respirait fort à l'aise.

D'ailleurs, le danger de s'y égarer n'existait point, puisque le couloir n'avait pas d'embranchements. Il suffisait de s'appuyer à une de ses parois pour être sûr d'arriver jusqu'au bout.

Lucien n'éprouva donc aucun embarras à suivre cette route. Le bruit des pas des compagnons qui le précédaient aurait suffi pour le guider ; mais il n'avait pas besoin de ce surcroît d'aide, car Mâchefer venait derrière lui pour le soutenir au besoin.

Il avançait en tâtonnant, talonné par son camarade et aussi par l'impatience de savoir comment allait se dénouer cette aventure qu'il n'avait certes pas prévue.

En se rendant aux ordres du chef de la société secrète à laquelle il était affilié, il s'attendait bien à assister à une séance où seraient prises des résolutions graves, car le changement qui se préparait dans le gouvernement de la France menaçait directement les *Frères du Plâtre*.

Il n'avait pas prévu qu'il allait être entraîné à prendre part à un drame sanglant.

Ce n'était pas qu'il craignît un danger, ou qu'il ne se sentît pas de force à supporter un spectacle terrible.

Il en avait vu bien d'autres, comme on dit ; mais, si résolu et si bronzé qu'on soit, on ne marche pas à l'inconnu sans éprouver quelque émotion.

La situation n'effrayait pas Lucien, elle l'inquiétait.

Après cinq minutes de marche dans des ténèbres profondes, il commença à y voir un peu.

La galerie s'éclairait du reflet de clartés encore lointaines.

Ces lueurs tremblaient sur la voûte humide et faisaient scintiller, comme des diamants, les minces filets d'eau qui suintaient le long des murailles.

— Nous y voilà, gronda Mâchefer, et il me paraît que la séance est ouverte, car tous les lustres sont allumés.

En effet, la lumière augmentait d'intensité, et bientôt le jeune homme, après avoir dépassé un coude du chemin, s'arrêta ébloui.

Ses yeux accoutumés à l'obscurité avaient peine à supporter l'éclat d'une douzaine de torches tenues par autant de *Frères du Plâtre*, rangés en cercle, à trente pas de l'endroit où le corridor débouchait dans une immense salle souterraine.

Cette salle, on le devine, n'était qu'une ancienne carrière de plâtre abandonnée depuis bien des années, peut-être depuis des siècles.

Ses hautes voûtes, soutenues par d'innombrables piliers, se perdaient dans les ténèbres et semblaient s'étendre fort loin sous la colline qui porte Montmartre.

Bien entendu, ces piliers n'avaient point été élevés par des maçons sous la direction d'un architecte.

En fouillant le sol, les carriers d'autrefois avaient naturellement laissé intacts de place en place des massifs de plâtre, afin d'empêcher les éboulements, et, à force de creuser, ils avaient été obligés de multiplier les blocs de soutien, comme les colonnes dans les nefs d'une cathédrale.

Il y en avait des centaines, et l'œil s'égarait dans une forêt de tours carrées, dont les parois blanches se détachaient vivement sur le fond sombre de la caverne.

— Avançons, nous sommes en retard, dit Mâchefer en poussant son compagnon.

En effet, les Frères qui escortaient le sac étaient déjà entrés dans la zone lumineuse.

Remis de son éblouissement passager, Lucien hâta le pas, et il eut vite fait de gagner la place où se tenait le conciliabule.

Il se glissa entre deux porteurs de torche, et Mâchefer prit rang un peu plus loin.

Les quatre hommes, revenus d'expédition, avaient déposé leur fardeau sur le sol et s'étaient mis à former le cercle comme les autres.

On imaginerait difficilement un plus étrange spectacle

que celui de ces gens rassemblés autour d'une poche de toile où se dessinait une forme humaine.

Au-dessus d'eux et dans les profondeurs de la carrière s'épaississaient les ténèbres. Sur les piliers éclairés par la lueur vacillante des torches, les silhouettes des Frères dansaient comme des spectres noirs. Dans la pénombre volaient silencieusement des oiseaux de nuit effarouchés.

On se serait cru au sabbat.

Les assistants n'avaient cependant rien de diabolique.

Ils étaient habillés à la mode de l'époque, presque tous en longues redingotes coupées militairement, et ils ressemblaient plutôt à des soldats en bourgeois qu'à des sorciers.

Il y en avait de tous les âges et de toutes les mines ; de rudes visages encadrés dans des favoris grisonnants à côté de figures pacifiques et imberbes.

Un seul se distinguait des autres par le poste élevé qu'il occupait sur un bloc de pierre, par le capuchon blanc qui couvrait sa tête et par la longue simarre noire qui l'enveloppait tout entier.

On ne voyait de lui que ses yeux qui brillaient à travers les trous de son masque de soie comme des charbons ardents.

Deux acolytes se tenaient debout à sa gauche et deux autres à sa droite.

Ceux-là n'étaient pas masqués, mais chacun d'eux avait à la main une énorme truelle, sans doute l'insigne du grade qu'il occupait dans la confrérie.

Le président de cette bizarre assemblée, l'homme à la

cagoule, ne pouvait être que le personnage dont Mâchefer parlait tout à l'heure à son jeune camarade, et qu'il appelait le *Grand-Maçonnant*.

Il le fit bien voir.

— Frères, dit-il d'une voix claire et sonore, je vous ai convoqués pour m'aider à faire justice d'un traître.

Personne ne répondit, mais il y eut quelques murmures approbateurs.

Mâchefer poussa le coude à Lucien et lui souffla à l'oreille :

— Il paraît que j'avais deviné.

Lucien se tut. Il était trop ému pour parler.

— Frères, reprit le *Grand-Maçonnant*, quelle est la peine que méritent les traîtres ?

— La mort ! crièrent les Frères.

— Bien, dit froidement le président, mais quelle mort ?

— La mort par la muraille, répondirent dix voix auxquelles Lucien n'avait pas mêlé la sienne.

— Votre sentence sera exécutée, prononça l'homme masqué. Le traître va être muré. Compagnons de la truelle, préparez-vous.

Les quatre acolytes, armés de truelles, firent un pas vers le sac qui gisait au milieu du cercle.

Le *Grand-Maçonnant* les retint d'un geste.

— Avant d'en finir avec ce misérable, dit-il en élevant la voix, il faut que j'interroge les Frères qui l'ont arrêté.

Avance à l'ordre, Cyrille.

L'homme désigné sortit des rangs.

Lucien le reconnut. C'était celui qui avait parlé à Mâchefer au moment où le cortège s'était fait reconnaître des

deux sentinelles : un gaillard solide, mais affligé d'une de ces physionomies qu'on n'aime point à rencontrer la nuit au coin d'un bois.

— Conte-nous comment l'affaire s'est passée, dit l'homme masqué.

— Tout simplement, maître, répondit le nommé Cyrille. J'ai mené les trois Frères de ma *muraille* à la petite maison de la chaussée de Clignancourt qui porte le numéro 13. Nous n'avons rencontré personne en route et personne autour de la cassine. J'avais la clef de la grille. J'ai ouvert sans faire de bruit et nous sommes entrés. Du côté de la rue les volets étaient fermés, mais, en tournant par le jardin, nous avons vu de la lumière au rez-de-chaussée. Alors nous nous sommes approchés sur la pointe du pied, et, à travers les vitres d'une porte-fenêtre, nous avons aperçu l'homme.

— Que faisait-il ?

— Il était assis devant une table et il écrivait. Nous ne pouvions pas voir sa figure parce qu'il nous tournait le dos, mais je l'ai reconnu tout de même au signallement que vous m'aviez donné.

— Petit, mince, les épaules étroites, les cheveux noirs ?

— C'est bien ça. Et le costume y était aussi, carrick de voyage à trois collets, bottes à revers, chapeau à larges bords.

— Bon. Alors vous avez enfoncé la porte ?

— Pas la peine, maître. Elle était entre-bâillée, nous n'avons eu qu'à la pousser. Vannier tenait le sac, Brûlart les entraves et moi le bâillon. Lognon était resté un peu

en arrière pour faire le guet. Je suis entré le premier, et, au moment où le particulier tournait la tête, je lui ai sauté dessus et je l'ai muselé en deux temps, trois mouvements ; Brûlart le bouclait pendant ce temps-là. Vannier lui a jeté le sac sur les épaules, et il s'est trouvé emballé sans savoir seulement à qui il avait affaire. C'a été de la besogne proprement faite, ou je ne m'y connais pas.

— Il n'a rien dit ?

— Il n'a pas seulement soufflé. Brûlart l'a chargé sur son dos comme une balle d'avoine et le voilà.

— C'est tout ?

— Oui. Ah ! j'oubliais de vous dire qu'en me jetant sur lui j'ai renversé la lampe, ça fait qu'il n'a pas vu nos figures pas plus que nous n'avons vu la sienne. Mais, quand il a été dans la poche, j'ai battu le briquet, j'ai allumé un bout de chandelle et j'ai râflé ce qu'il y avait sur la table, deux pistolets et le papier sur quoi il écrivait.

— Donne, dit laconiquement le *Grand-Maçonnant*.

Le Frère Cyrille mit la main sous les revers de sa longue redingote et en tira les objets réclamés.

Le président prit les pistolets et les fit disparaître sous sa robe, puis il jeta les yeux sur le papier et hocha la tête de l'air d'un juge à qui on présente une pièce décisive dans un procès criminel.

— L'identité est parfaitement constatée, dit-il en frappant du doigt sur la feuille qu'il venait d'examiner.

Ceci est une lettre que ce misérable écrivait pour nous dénoncer, au moment même où nos frères l'ont saisi. Il n'a pas eu le temps de l'achever, mais elle porte en tête ces mots, qui en disent bien assez : « Monseigneur, per-

mettez-moi de signaler à Votre Excellence... » La phrase en est restée là, mais il est clair que cette épître allait être adressée au ministre de la police.

Un frémissement d'indignation courut dans l'assistance, et Lucien crut voir tressaillir le sac.

Sans doute le prisonnier, que le bâillon empêchait de parler, mais non d'entendre, avait compris que la preuve était écrasante et que c'en était fait de lui.

— Maintenant, Frères, reprit l'homme à la cagoule, il ne nous reste plus qu'à exécuter la sentence unanime que vous avez rendue; mais, avant de faire justice, j'ai un ordre général à vous donner, car cette séance sera la dernière que tiendront ici les *Frères du Plâtre*.

Paris a été livré par les lâches qui s'étaient chargés de le défendre. Demain l'ennemi occupera ces hauteurs de Montmartre qui nous abritent, et les persécutions contre nous commenceront, car nous avons été signalés à nos ennemis par un traître.

L'heure est venue de nous disperser, puisque nous ne sommes plus assez forts pour combattre ouvertement, mais j'espère qu'aucun de vous ne reniera la cause que nous servons...

— Non ! non ! jamais ! crièrent les assistants.

— Que chacun veille et travaille dans l'ombre jusqu'au jour où je vous appellerai de nouveau pour concourir à l'œuvre de la délivrance. J'espère que ce jour n'est pas éloigné ; mais, en attendant qu'il se lève, ne désespérez pas et ne restez pas inactifs.

Souvenez-vous de votre devise : « Mort aux oppresseurs de notre pays ! » et frappez sans crainte et sans remords.

Tout étranger et tout fauteur de l'étranger doit être exterminé par le fer et par le feu.

Si chaque Français tuait un de nos ennemis ou un de ceux qui pactisent avec nos ennemis, le peuple serait bientôt libre et la patrie serait bientôt vengée. Ne l'oubliez pas et agissez. Nous ne sommes encore qu'une poignée d'hommes, mais dans un an nous serons dix mille et dans deux ans nous serons cent mille.

Songez à tout le mal que nous avons déjà fait aux envahisseurs et à leurs complices et persévérez.

Une immense acclamation appuya cette péroraison énergique.

— Jurez tous, reprit le maître d'une voix vibrante, jurez de les frapper impitoyablement.

— En duel, comme je l'ai fait dix fois l'an passé, oui, je le jure, mais je n'assassinerai pas, interrompit Lucien.

Les mains, qui se levaient déjà pour prêter cet affreux serment, retombèrent, et tous les regards se tournèrent vers l'audacieux qui osait énoncer une telle restriction.

— Frère, dit l'homme au masque en attachant sur le dissident des yeux étincelants, aux vaincus et aux proscrits tout moyen est permis ; tout moyen est permis à qui combat pour la France.

— La France ! mon épée est à elle, mais je refuse de la servir par le poignard, répondit hardiment Lucien.

— Soit ! j'accepte ton épée, reprit le *Grand-Maçonnant* avec un calme qui étonna beaucoup les *Frères du Plâtre*. Tu en fais trop bon usage pour que je veuille t'obliger à employer d'autres [armes. Mais tous nos amis ne sont

pas de ta force et je compte qu'ils seront moins scrupuleux que toi.

— Oui, oui, nous jurons tous ! s'écrièrent les compagnons enflammés par l'allocution du chef suprême.

— Bien, Frères, dit gravement l'impassible président de cet étrange concubule. Ayez foi en moi comme j'ai foi en vous et attendez mes ordres. Mais, avant de nous séparer, il nous reste à punir celui qui nous a trahis.

Compagnons de la truelle, emparez-vous du condamné et murez-le.

Les quatre personnages qui entouraient le *Grand-Maconnant* s'avancèrent, saisirent le sac et l'emportèrent.

Lucien les vit se diriger vers un pilier dans la masse duquel on avait creusé d'avance un trou assez large pour recevoir le corps d'un homme.

Avant qu'il fût revenu de sa stupeur, le sac était déjà déposé au fond de la niche, et les compagnons, puisant à pleine truelle le mortier dans une auge placée au pied du pilier, s'évertuaient à maçonner le malheureux prisonnier dans cet épouvantable sépulcre.

Il s'élança furieux vers les bourreaux, mais l'homme à la cagoule fit un geste, et deux vigoureux Frères se jetèrent sur Lucien qui essaya vainement de s'arracher de leurs bras.

— Du calme, lui souffla le camarade Mâchefer ; du calme, cher ami, si tu veux éviter une mauvaise affaire.

— Du calme ! cria Lucien ; tu veux que je reste calme quand on me force à être témoin d'un crime abominable !

— Un crime ! Frère, dit la voix grave du chef masqué,

tu te trompes; l'acte qui va s'accomplir par mon ordre est juste, et il n'y a ici d'autre criminel que le misérable qui va mourir.

— Non! c'est horrible! c'est infâme! Vous me tuerez plutôt que de faire de moi votre complice.

— Enfant! sais-tu de quoi il est coupable, cet homme dont tu prends la défense? reprit froidement le *Grand-Maçonnant*.

Écoute. Il avait tous nos secrets et il les a vendus pour de l'or. Nous allions être arrêtés tous, quand, il y a trois mois, la chute du gouvernement qui avait acheté ses ignobles services, nous sauva du bagne et de l'échafaud.

Il a eu le temps de fuir à l'étranger pour se soustraire à notre vengeance, mais il est revenu avec nos ennemis qu'il servait; hier j'ai été informé de son retour, et j'ai appris en même temps qu'il venait de livrer le pont du Pecq aux Prussiens.

Si je l'avais laissé vivre, nous étions tous perdus. Mais l'heure du châtimement avait sonné.

Je connaissais l'asile où il se cachait en attendant que Paris fût ouvert à Blücher et à Wellington. J'ai donné à nos braves Frères l'ordre de le saisir, et cette lettre que je tiens doit te prouver qu'il était temps d'en finir avec lui, car il l'écrivait pour nous dénoncer.

Et maintenant, Frère Lucien, persistes-tu à plaider la cause de ce scélérat et demandes-tu encore qu'il lui soit fait grâce?

— Je demande qu'on le juge.

— Il vient de l'être, et la sentence a été unanime.

— Vous l'avez rendue sans l'entendre.

— Le tribunal des *Frères du Plâtre* n'interroge pas les traîtres, il les tue, et cet homme est le plus exécration des traîtres.

— Eh bien, tuez-le donc au moins à visage découvert, ne fût-ce que pour lui jeter son infamie à la face et pour le contraindre à avouer sa trahison ; mais ne vous souillez pas d'un supplice qui ferait horreur à des sauvages. Qui vous empêchait de le frapper chez lui, puisque vous ne reculez pas devant le meurtre ? De quel droit commettez-vous une exécration cruauté ?

— Du droit que nous donnent les lois qu'il avait jurées lui-même, quand il s'est introduit parmi nous pour nous envoyer à la guillotine, dit le maître d'une voix tonnante. Quand nous condamnons un faux frère, nous voulons que ce faux frère disparaisse sans laisser de traces. Notre sûreté est à ce prix, et chacun de nous a prêté, en entrant dans notre association, le serment de se soumettre à une règle terrible, mais salutaire. Tu saurais cela, si tu étais moins nouveau parmi nous, et tu saurais aussi que ce traître n'est pas le premier que nous punissons ainsi.

Regarde ces piliers, Frère, continua l'homme masqué en montrant de la main qui tenait encore la lettre accusatrice les supports de la voûte, regarde et compte les places où la mousse n'a pas encore eu le temps de pousser...

— Ainsi, cria Lucien, vous vous vantez d'avoir commis déjà d'autres atrocités, et, dans les assises de cette caverne...

— Dans ces assises sont ensevelis des hommes justement condamnés, et celui qui va disparaître tout à l'heure

sous le mortier vengeur fut plus coupable qu'eux. Tu sais maintenant pourquoi je me nomme le *Grand-Maçonnant*. Ne l'oublie jamais.

Lucien fit un violent effort pour se débarrasser des deux Frères qui le tenaient et courir aux féroces exécuteurs qui jouaient si activement de la truelle que le trou était déjà fermé, mais il ne réussit pas à s'échapper et il ne put que hurler :

— Vous êtes des assassins et des lâches !

— Emmenez-le, dit la voix impérieuse du maître.

En un clin d'œil, Lucien, soulevé par huit bras robustes, fut entraîné jusqu'à l'entrée du corridor par où il était venu. Il eut beau crier et se débattre, il fut porté dans ce couloir étroit et on l'y lâcha.

Au moment où ses pieds touchaient le sol et où il se retournait pour se ruer bravement sur ceux qui l'expulsaient ainsi, toutes les torches s'éteignirent à la fois et il se trouva tout à coup dans une obscurité profonde.

Il poussa un cri de rage et il étendit les bras pour tâcher de saisir les lâches exécuteurs des ordres du *Grand-Maçonnant*, mais il ne rencontra que le vide.

Les *Frères du Plâtre* s'étaient évanouis comme des fantômes.

Alors il se mit à courir après eux, mais il avait à peine fait quelques pas vers le souterrain où ils s'étaient réfugiés qu'il sentit que les deux parois du corridor s'écartaient sensiblement.

Il arrivait au point où ce passage étroit débouchait dans la carrière et sa situation lui inspira une réflexion salutaire.

Tant qu'il touchait la terre des deux côtés du couloir,

il avait en main le fil d'Ariane et il lui suffisait de se retourner et de suivre les détours du sentier pour arriver à la fente qui s'ouvrait au pied de la butte.

Mais se lancer au hasard à travers les vastes espaces de la caverne, c'était s'exposer à ne plus retrouver le chemin pour sortir, ou, pour mieux dire, c'était courir à une mort certaine.

Comment se diriger dans cet immense labyrinthe, au milieu d'une obscurité profonde? Et, si le hasard le conduisait à l'endroit où devaient se trouver encore les malplaisants compagnons qui l'avaient si brutalement jeté dehors, n'était-il pas hors de doute que ces *Frères*, peu scrupuleux sur les moyens de répression, allaient lui faire un mauvais parti?

Il se dit heureusement tout cela quand il était encore temps de s'arrêter.

Un pas de plus peut-être et il eût été perdu sans ressources.

Mais il reprenait peu à peu son sang-froid, et, au lieu d'avancer, il se mit à écouter avec attention.

Il n'entendit pas le plus petit bruit. Rien ne bougeait dans ces ténèbres que ses yeux s'efforçaient vainement de percer.

Il fallait que les *Compagnons de la Truelle* eussent interrompu leur funèbre besogne, car en admettant qu'il leur fût possible de travailler sans lumière, Lucien, à travers ce silence profond, aurait certainement perçu même le son sourd du mortier tombant sur le mortier.

Il était là, le cou tendu, les deux bras écartés et les mains appuyées sur les parois du corridor sauveur, bien résolu

à ne pas lâcher ce point d'appui, mais ne sachant trop s'il devait rester là ou partir.

Il se sentait attiré malgré lui vers les profondeurs ténébreuses de ce souterrain, où des bourreaux achevaient en ce moment même un malheureux patient.

Non qu'il s'intéressât beaucoup à la personne de ce traître, mais Lucien était un peu Don Quichotte de son naturel, porté par conséquent à défendre les faibles, même quand les faibles étaient des scélérats.

A la fin, il lui vint une idée. Il se dit que l'horrible opération devait être terminée et qu'il n'était plus temps de secourir la victime. A l'instant où les torches avaient été éteintes, l'abominable maçonnerie était assez avancée pour que l'homme enfermé dans le sac fût déjà étouffé.

C'était donc une folie que de s'arrêter là plus longtemps, et une folie inutile, puisque toute tentative pour sauver le misérable eût été en pure perte. Et, d'ailleurs, le *Grand-Maçonnant* pouvait se raviser, faire saisir par ses sicaires et punir cruellement l'audacieux qui osait se révolter contre les farouches usages des *Frères du Plâtre*.

Les piliers ne manquaient pas pour y murer les gens, et Lucien ne se souciait pas d'aller dormir pour l'éternité au fond d'un bloc de maçonnerie, comme un Pharaon d'Égypte.

Et puis, ce hardi compagnon, cet affilié à de sombres mystères n'était point un conspirateur absolument détaché des choses de ce monde. Il avait au contraire d'excellentes raisons de tenir à la vie.

Il se souvint fort à propos que, dans ce Paris où il se jouait sous terre des drames si effrayants, il y avait quel-

que part une personne adorée et adorable que la disparition du lieutenant Bellefond mettrait au désespoir.

Car le Frère Lucien s'appelait Bellefond de son nom de famille et était lieutenant d'infanterie, lieutenant à demi-solde, il est vrai, comme beaucoup de ses camarades du 25^e de ligne que le gouvernement de la Restauration avait renvoyés chez eux après l'entrée des alliés.

C'eût été une sotte façon de mourir que de s'exposer à s'égarer dans cette carrière fatale ou à tomber entre les mains redoutables des féroces justiciers qui la hantaient, et il se décida à s'en aller par où il était venu.

Il fit volte-face et il s'engagea de nouveau dans le corridor, dont il suivit sans peine les sinuosités jusqu'à la fente extérieure.

Arrivé là, il éprouva une vive satisfaction à respirer l'air libre et à revoir les étoiles.

Le ciel était toujours aussi pur, la nuit aussi calme, et l'esplanade qui s'étendait devant les buttes aussi solitaire.

Pas un être vivant, pas un souffle d'air, pas même un bruit lointain, car la canonnade avait cessé tout à fait.

Il avait hâte de s'éloigner de ce trou qui lui faisait maintenant l'effet d'un soupirail de l'enfer, et il traversa rapidement la place déserte dont la pente s'abaissait doucement jusqu'au mur d'enceinte.

Mais, comme il se sentait brisé de fatigue et aussi d'émotion, il s'assit sur un tas de bois déposé là par quelque entrepreneur de charpentes, et il se reposa, les coudes sur ses genoux, le menton appuyé sur ses mains et la face

tournée vers cette colline d'honnête apparence qui recélait dans ses flancs de si viclents mystères.

Il lui semblait qu'il venait de faire un rêve, un mauvais rêve tout peuplé d'apparitions fantastiques.

Et pourtant la réalité lui crevait les yeux, car ce n'était pas sans cause qu'il se trouvait à pareille heure, dans un lieu désert, avec une poutre pour siège.

D'ailleurs, il avait de bonnes raisons pour ne pas douter de l'existence d'une société secrète dont il faisait partie depuis un an, quoiqu'il n'eût jamais assisté à aucune des séances qu'elle tenait de temps à autre dans les entrailles de la terre.

Il ne l'avait jamais servie qu'au grand jour, mais enfin il l'avait servie et il pouvait être appelé à la servir encore.

Cette perspective peu séduisante devint bientôt le sujet de ses méditations, et il se demandait s'il ne devait pas se considérer comme délié de ses engagements avec les *Frères du Plâtre*, lorsqu'il crut apercevoir une forme humaine qui se mouvait dans l'ombre projetée par la colline sur le chemin de Clignancourt.

Dans les dispositions d'esprit où il se trouvait, tout passant lui était suspect, et toute rencontre fâcheuse.

Il se leva doucement pour s'éloigner dans la direction de la barrière Rochechouart, mais il n'avait pas fait trois pas qu'il entendit qu'on l'appelait par son nom de Lucien.

Cette interpellation, assurément fort inattendue, le décida à se retourner et à attendre de pied ferme celui qui le hélait ainsi.

Il se prépara même à le recevoir vigoureusement s'il se

présentait en ennemi, et il ramassa une pierre pour lui casser la tête au besoin.

Mais l'individu sortit du coin obscur où il venait de surgir tout à coup, et le lieutenant du 25^e reconnut son gros camarade Mâchefer.

— Le bonhomme accourait aussi vite que le lui permettaient ses jambes courtes et son ventre proéminent.

— C'est moi, dit-il en soufflant comme un phoque.

Ah ça ! ajouta-t-il en s'apercevant que le jeune homme s'était armé d'un pavé, est-ce que tu as le projet de m'assommer ? Voilà une belle façon d'accueillir un ami.

— Je ne sais si tu es encore le mien, mais je te déclare que je ne suis pas celui de ton seigneur et maître le *Grand-Maçonnant*, ni des bourreaux qu'il emploie, ni des lâches qui approuvent ses crimes, répliqua vivement Lucien.

— La ! la ! que de bruit pour quelques coups de truelle ! dit Mâchefer sans s'émouvoir. Jette donc ce vilain caillou que tu voulais me lancer à la tête et causons. Ce sera beaucoup plus sensé que tout ce que tu viens de dire et de faire, depuis une heure.

— Causons, soit ! Mais je commence par te déclarer que je n'entends plus prendre la moindre part aux actes de l'abominable société où tu m'as introduit, s'écria le jeune officier en déposant les armes, c'est-à-dire en laissant tomber sa pierre.

— Bon ! tu ne seras plus convoqué aux assemblées du *bâtiment*, voilà qui est dit. Mais j'espère bien que tu continueras à expédier dans l'autre monde des Prussiens, des Anglais et des royalistes... Oh ! en tout bien, tout hon-

neur... au pistolet ou à l'épée. Les *Frères du Plâtre* ne t'en demanderont pas davantage, puisque tu n'as pas de vocation pour le *maçonnage*.

— Je ferai ce qu'il me plaira et je ne m'engage à rien. Si j'avais su à quelles opérations vous vous livriez quand tu m'as proposé d'être des vôtres, j'aurais refusé énergiquement et je ne te pardonnerai jamais de m'avoir trompé.

— Et que peux-tu avoir à me reprocher, mon pauvre Lucien ? Voyons, écoute-moi sans te fâcher et résumons les faits.

L'année dernière, au mois de juin, tu revenais de Hongrie fort mal guéri d'une blessure à la jambe reçue, en 1843, à l'affaire de Kulm, où tu avais été fait prisonnier. Tu tombais dans Paris juste au moment où messieurs les alliés y faisaient leurs farces, et, comme tu as toujours eu mauvais caractère, tu ramassais des affaires à tous les coins de rue.

Un soir, je te rencontre au Palais-Royal, précisément comme tu venais de souffleter, à l'entrée des galeries de bois, un grand flandrin d'officier allemand. Tu me sautes au cou et tu me demandes de te servir de témoin.

Je ne t'avais pas vu depuis Dresde, où j'étais attaché au quartier général en qualité de fournisseur des vivres-viandes, mais je me souvenais parfaitement que nous avions fait plus d'une bonne partie ensemble pendant la campagne, et je n'ai jamais su refuser d'assister un camarade.

J'accepte donc de t'accompagner au bois de Boulogne, où tu embroches proprement ton *Kaiserlich*, si proprement que je crois devoir te parler d'une société composée en grande partie d'anciens militaires de la République et

de l'Empire, d'une société qui a pour but de nous débarrasser des étrangers et des Bourbons. Tu me demandes à y entrer...

— J'ignorais ce qu'on y faisait.

— Oh ! tu savais du moins qu'on y conspirait et que nous avions d'autres visées que de chercher querelle aux officiers de la Sainte-Alliance ou de la maison du roi.

— C'est possible, mais conspirer contre le gouvernement ou murer un homme vivant dans un pilier, ce n'est pas du tout la même chose.

— Bah ! qui veut la fin veut les moyens, et si tu connaissais le lâche coquin dont on vient de purger la terre...

— Tu le connaissais donc, toi ?

— Je te conterai ça tout à l'heure ; laisse-moi d'abord achever mon résumé. Tu t'es fait recevoir des nôtres et, pendant neuf mois, on ne t'a jamais, que je sache, commandé rien de déshonorant. Nous préparions un grand complot militaire qui allait éclater, au moment où Bonaparte est revenu de l'île d'Elbe. Cette belle équipée a suspendu nos opérations, mais nous comptons bien les reprendre, car nous savions qu'elle n'aboutirait qu'à nous ramener les étrangers.

Maintenant j'arrive à un point de cette histoire qui te touche de près et que je suis bien obligé de te rappeler, puisque tu fais mine de vouloir rompre avec moi, ton meilleur ami, moi Timoléon Mâchefer, ex-fournisseur des armées, présentement négociant en salaisons, établi rue Montmartre, près de Saint-Eustache...

— Où veux-tu en venir ? demanda Lucien avec impatience.

— A te remettre en mémoire, mon cher camarade, que papa Mâchefer, ici présent, t'a présenté il y a six mois à son ami Thomas Vernède, banquier deux fois millionnaire, et, qui mieux est, père d'une fille charmante, laquelle répond au doux nom de Thérèse.

Lucien répondit d'un ton plus doux :

— Je suis loin de méconnaître les services que tu m'as rendus, et le plus grand de tous est assurément celui auquel tu fais allusion, mais...

— Mais c'est précisément parce que tu aimes Mlle Vernède et que tu espères l'épouser que tu ne tiens pas à rester *Frère du Plâtre* toute ta vie, interrompit Mâchefer.

— Et quand cela serait? dit vivement Lucien.

— Ma foi! je n'aurais pas le courage de t'en blâmer. Une femme charmante et une grosse fortune valent bien qu'on renonce à une société secrète, où il n'y a guère à gagner que des coups.

— S'il ne s'agissait que de la fortune...

— Oui, je sais que tu ne tiens pas à l'argent, et d'ailleurs tu possèdes déjà en propre un joli capital...

— Fort écorné, malheureusement.

— N'importe, tu n'es pas dans le cas de t'exposer sans regret à te faire condamner à mort par une cour prévôtale. Aussi, je t'approuve.

— Quoi! tu trouves bon que je cesse d'être des vôtres?

— Certainement. J'aime mes amis pour eux-mêmes, et je reconnais que tu n'as pas tort de nous quitter.

— Bon! mais les autres seront-ils de ton avis? Et celui

qu'on appelle le *Grand-Maçonnant*, — je ne sais que trop maintenant d'où lui vient ce nom, — que pensera-t-il de ma désertion ?

— D'abord, notre chef n'a jamais contraint personne à marcher avec lui. Il sait d'ailleurs que tu n'es pas, que tu ne seras jamais un traître, et que tu ne révéleras nos secrets à qui que ce soit, fût-ce même à une femme aimée, dit Mâchefer en appuyant sur les derniers mots. Et puis il compte que tu nous serviras toujours de ton épée, quand l'heure sera venue de combattre au grand jour.

— Il t'a dit cela ?

— Comme je te le dis.

— Alors, il ne me garde pas rancune ?

— Pas le moins du monde. Il trouve même ton indignation toute naturelle.

— Ce qui ne l'a point empêché de me faire jeter dehors et d'achever cette affreuse exécution.

— L'exécution était de nécessité absolue, mais ta présence n'était pas indispensable à l'accomplissement de ce grand acte de justice.

— Pourquoi donc alors m'avait-on appelé à y assister ?

— Parce qu'on voulait t'aguerrir. Le métier de conspirateur n'est pas rose, et la vocation n'est pas donnée à tout le monde. Elle te manque même complètement, la vocation. Nous en sommes sûrs maintenant, et nous ne t'en voulons pas pour cela.

— A merveille ! ainsi, je suis libre ?

— Tout ce qu'il y a de plus libre. Le *Grand-Maçonnant* m'a chargé de t'en donner l'assurance.

Lucien ne dissimula point un mouvement de joie.

— Tu le connais donc, ce *Grand-Maçonnant* ? demanda-t-il, après un court silence.

— Pas beaucoup plus que tu ne le connais. J'ai assisté souvent à des assemblées qu'il présidait, mais j'ignore son vrai nom et je n'ai jamais vu son visage.

— Qui donc t'a reçu *Frère du Plâtre* ?

— Un ancien adjudant du 2³e, qui est mort cet hiver et qui, lui, occupait dans l'association un grade assez élevé pour être en rapports fréquents avec le chef suprême. Je reçois des ordres par le procédé qu'on a employé plus d'une fois pour t'avertir. Un petit sac de plâtre déposé par on ne sait qui dans un coin de mon magasin, le soir à la brune...

— On le jette chez moi par la fenêtre du rez-de-chaussée que j'habite. Je la laisse entr'ouverte tout exprès...

— Et, au fond du sac, il y a une carte avec des chiffres écrits...

— Qui correspondent à des pages, à des lignes et à des mots du Dictionnaire de l'Académie.

— C'est bien ça. Tu vois qu'on nous traite tous les deux de la même façon et que je ne suis pas plus initié que toi aux grands secrets de notre confrérie.

— Tu sais pourtant une chose que j'ignore, dit vivement Lucien.

— Laquelle ?

— Tu sais comment on sort du souterrain sans prendre le chemin que tu m'as fait suivre, et tu sais aussi ce qui s'y est passé après mon expulsion.

— C'est vrai, et je ne demande pas mieux que de te le dire. Un quart d'heure après que les frères t'avaient dé-

posé à l'entrée du corridor, le *Grand-Maçonnant*, jugeant que tu devais être dehors, a donné l'ordre de rallumer les torches. Il a pris à part quelques-uns d'entre nous pour les instruire de ce qu'ils avaient à faire jusqu'à nouvel avis. Puis il a annoncé que la séance était levée, et nous sommes sortis, comme de coutume, un à un, par une issue qui s'ouvre sur le revers opposé de la butte.

— Et... le malheureux condamné à cet horrible supplice ? balbutia Lucien qui frissonnait encore à la seule pensée du spectacle auquel il venait d'assister.

— Eh bien ! il a subi son sort, dit froidement Mâchefer, un sort qu'il n'avait pas volé, je t'en donne ma parole d'honneur. A cette heure, il ne souffre plus, et il fera partie intégrante des piliers qui soutiennent les moulins à vent de Montmartre, jusqu'à ce que la trompette du jugement dernier vienne le réveiller. Bien des braves qui dormiront éternellement au fond des marécages de la Bérézina n'avaient rien à se reprocher, tandis que ce drôle...

— La Bérézina !... mon oncle y est resté, lui, le plus loyal et le meilleur des hommes, murmura Lucien pensif. Dieu n'est pas toujours juste.

— Il l'a été ce soir en permettant qu'un traître fût puni comme il le méritait, riposta l'ex-fournisseur.

— Peut-être, mais c'est égal... il est affreux de faire périr un homme et de quelle mort ! sans l'interroger, sans lui permettre de se justifier...

— Son crime était avéré, sa défense impossible. Mieux valait en finir tout de suite que de le laisser crier et demander grâce, car il n'aurait pas manqué d'essayer de nous attendrir comme un lâche qu'il est.

— Ainsi, tu approuves tout ce qu'on a fait ? demanda l'officier.

— Tout ? non pas. Je trouve qu'on a eu raison de le traiter comme une bête enragée, mais je suis d'avis qu'avant de le murer, on aurait dû le fouiller.

— Le fouiller ! Pourquoi ?

— Parce qu'il pouvait, parce qu'il devait avoir sur lui des papiers qu'il nous importait de connaître. Le maître, en cette occasion, n'a pas agi, ce me semble, avec sa prudence habituelle.

— Tu le connais donc ce... ce condamné ?

— Oui, et je suis en mesure de t'affirmer que jamais plus infâme gredin n'a souillé le pavé de Paris.

— On l'a dit là-bas, et je sais à peu près ce qu'il a fait, mais je ne sais pas qui il était.

— Et tu ne serais pas fâché de le savoir pour te mettre la conscience en repos. Je vais te l'apprendre.

Cet homme a commencé par servir dans l'armée française, en Espagne. Sous quel nom ? Nous n'en savons rien, mais nous avons la certitude qu'il a déserté, en 1809, la veille de la bataille de Talavera, et qu'il est resté au quartier général de Wellington, dont il était devenu l'espion attitré, jusqu'à la prise de Paris en 1814.

C'est alors qu'il est entré dans la police politique et je te jure qu'il s'y est promptement fait remarquer. Il se disait émigré et il se faisait appeler le chevalier de Loupiac...

— Loupiac ! répéta Lucien ; ce nom-là ne m'est pas inconnu... Ah ! j'y suis, c'est celui d'une petite commune du pays où je suis né, du Périgord. Ce doit être un nom de guerre.

— Très-probablement, reprit Mâchefer, mais le véritable nous est inconnu. D'ailleurs il en a pris bien d'autres, comme il prenait tous les déguisements imaginables. Il avait le redoutable talent de changer de visage aussi bien que de costume. Il fallait qu'il fût bien adroit pour parvenir, comme il y a réussi, à s'affilier aux *Frères du Plâtre*. Nous avons cru longtemps qu'il se nommait Mulot et qu'il avait été capitaine dans la vieille garde. C'est sa disparition après le retour de l'île d'Elbe qui nous a donné l'éveil ; le *Grand Maçonnant* a fait faire une enquête d'où il est résulté que ce vil coquin nous trahissait, mais c'est hier seulement qu'on a eu la preuve complète de ses méfaits et la certitude qu'après avoir aidé les Prussiens à passer la Seine sous Saint-Germain, il était rentré dans Paris.

Nous n'avions pas de temps à perdre pour nous défaire de lui, car il n'aurait pas manqué de nous faire arrêter tous avant la fin de la semaine. C'est pourquoi l'ordre a été donné de l'empoigner dès ce soir...

— Chez lui ?

— Non. Il n'habitait pas la maisonnette de Clignancourt où les camarades l'ont pris, mais nous savions qu'il devait s'y aboucher ce soir avec un espion anglais, et nos renseignements étaient exacts, car le coup a réussi comme tu l'as vu.

Par bonheur, le drôle n'avait jamais été admis à une de nos assemblées, et il ne connaissait pas le lieu de nos réunions, le *bâtiment*, comme nous disons, de sorte que nous n'avions pas à craindre d'y être surpris pendant l'opération à laquelle tu as assisté malgré toi.

— Je commence à croire que ce misérable a été traité selon ses mérites, dit Lucien.

— Tu peux en être sûr, mon cher ami, continua l'ancien fournisseur, et je dois même te dire que, si on lui a infligé le supplice de la *muraille*, c'est que nous avons un intérêt majeur à cacher son corps.

Si le chevalier de Loupiac eût été trouvé mort dans sa petite maison, ou dans la rue, ou même dans la carrière des buttes, car il faut tout prévoir, et le local où nous tenons nos assises peut être découvert un jour, alors la police n'aurait pas manqué de porter ce meurtre à notre compte, et nous aurions été vigoureusement traqués. Au contraire, Loupiac, disparaissant toup à coup et restant introuvable, passera pour un traître aux yeux de ceux qui le payaient. On l'accusera de jouer un double jeu et d'être allé rejoindre les ennemis du gouvernement, on enfouira ses rapports dans les cartons du ministère et on nous laissera tranquilles.

— C'est juste, murmura Lucien. Et pourtant... tuer un homme sans l'entendre, sans le voir...

— Nous l'avons bien assez vu, pardieu ! du temps qu'il nous fréquentait pour nous vendre, car il nous connaissait tous ou peu s'en faut, et toi-même, toi qui ne soupçonnais pas son existence, tu dois avoir été signalé par lui. Peut-être aussi lui auras-tu parlé sans savoir à qui tu avais affaire... Il était plutôt petit que grand, mince et fluët comme une femme, avec un visage blême et un air douxereux.

— Je n'ai pas souvenir d'une figure pareille, et cela n'est pas étonnant, puisqu'il savait si bien se déguiser.

— Peu importe que tu l'aies vu ou non, puisque son compte est réglé, dit philosophiquement Mâchefer. Mais il se fait temps de rentrer dans Paris, si nous ne voulons pas coucher dehors. On a affiché ce matin que les barrières se fermentaient à onze heures et il est dix heures et demie passées.

— Partons, s'écria Lucien,

— Et si tu m'en crois, reprit l'ex-fournisseur, nous ne suivrons pas le même chemin. Je vais prendre par la barrière Rochechouart; passe par la barrière Blanche. Il y a des espions partout et il est inutile qu'on nous voie ensemble.

— Tu as raison. Mieux vaut nous séparer.

— Pas pour longtemps, je l'espère, car je compte bien que tu viendras demain faire un tour à mon magasin.

— C'est dit. Et cela m'arrange d'autant mieux que je me propose de voir dans l'après-midi M. Vernède qui demeure dans ton quartier.

— Oh ! oh ! demanda Mâchefer en riant. Une visite solennelle au père de la charmante Thérèse, aurais-tu le projet de faire demain la demande en mariage

— Peut-être, dit à demi-voix Lucien.

— Bonne chance alors !

Et, après s'être embrassés cordialement, les deux amis se séparèrent.

CHAPITRE II

Lucien suivit le conseil que lui avait donné son camarade et rentra en ville par la barrière Blanche.

Le poste de gardes nationaux qui occupait le bâtiment de l'octroi se gardait peu militairement, et ne fit pas plus de difficultés pour laisser passer un citoyen attardé, que si l'on eût été en pleine paix.

Les choses avaient bien changé de face depuis le temps où, le 30 mars 1814, la milice citoyenne défendait, sous les ordres d'un brave maréchal, l'enceinte de la capitale, attaquée par les alliés.

Quinze mois s'étaient écoulés : les alliés étaient revenus, mais le patriotisme s'était refroidi ; l'enthousiasme guerrier avait fait place à l'indifférence bourgeoise, et personne, cette fois, ne semblait prendre au sérieux la défense de Paris.

Dans ce quartier éloigné du centre et encore peu habitué à cette époque, les maisons étaient fermées et les rues désertes, mais en débouchant sur le boulevard par la Chaussée d'Antin, Lucien vit que l'animation s'y était réfugiée.

Les curieux, en dépit de l'heure avancée, s'attroupaient autour des nouvellistes en plein vent qui lisaient à haute voix les journaux et les affiches.

Les contre-allées étaient remplies de charrettes chargées de meubles qu'avaient traînées là des milliers d'habitants de la banlieue chassés de leurs villages par l'approche de l'ennemi. Des femmes, des enfants et des vieillards bivaquaient sur des matelas, faute de savoir où se réfugier.

Lucien ne s'arrêta point à considérer ce spectacle navrant, car il avait hâte de rentrer chez lui.

Il traversa rapidement le boulevard, afin de gagner par le chemin le plus court son domicile situé rue des Bons-Enfants, au rez-de-chaussée d'une vieille maison qui avait dû appartenir autrefois à quelque fermier général, car elle avait fort bonne apparence.

Lucien Bellefond occupait là, depuis un an, un appartement de garçon qu'il avait meublé lui-même avec beaucoup de goût et avec un certain luxe.

Tout lieutenant en demi-solde qu'il était, le jeune ami du gros Mâchefer pouvait se permettre de s'installer comme un fils de famille, car il avait recueilli de ses parents une succession assez ronde : une métairie en Périgord et une centaine de mille francs en bons écus.

Dans ce temps-là, c'était une fortune, surtout pour un

officier, et Lucien, orphelin dès l'enfance, se trouvait dans une situation fort enviée et fort enviable.

Et même, en sus de son patrimoine, il était entré dans la vie avec ce qu'on nomme des espérances, étant le neveu préféré d'un oncle par alliance, oncle à héritage, s'il en fut, car il passait pour être millionnaire.

Par malheur, l'oncle en question était aussi colonel d'artillerie et il avait disparu pendant la retraite de Russie, et, d'autre part, Lucien avait déjà fortement écorné le modeste bien dont il jouissait depuis sa majorité.

Son histoire était bien simple et bien courte. Élevé par ce colonel, qui avait épousé une sœur de sa mère, le jeune Bellefond devait naturellement choisir la carrière militaire. Son tempérament l'y poussait, et, d'ailleurs, sous l'Empire, les borgnes, les bossus et les boiteux étaient seuls dispensés de servir.

Sorti de l'Ecole militaire en 1810, il avait été nommé sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie légère et envoyé en Espagne, où il avait fait trois campagnes. Passé lieutenant au 25^e de ligne en janvier 1813, blessé et fait prisonnier à Kulm, puis, au retour des Bourbons, mis en demi-solde et porté pour être réformé, Lucien se voyait tout près de terminer sa carrière à un âge où d'ordinaire on la commence à peine, car il venait d'avoir vingt-cinq ans.

Mais l'avenir ne l'inquiétait guère. Il était fort bien partagé au physique et non moins heureusement doué sous le rapport du cœur et de l'esprit. Grand, bien tourné, brun de peau avec des cheveux frisés, de grands yeux noirs et des dents éblouissantes, ce lieutenant plébéen

avait plus d'élégance naturelle que bien des gentilshommes de race, et il eût été remarqué partout pour sa bonne mine.

Brave, cela va sans dire, d'une bravoure brillante, presque folle, et capable aussi d'héroïsmes obscurs, comme de se faire tuer à son poste sans que personne le regardât ; favorisé avec cela d'une intelligence nette, d'un caractère ouvert et d'une imagination vive ; généreux jusqu'à la prodigalité, facile à émouvoir, prompt à s'enflammer pour un noble dessein, Lucien eût été le plus parfait amoureux que pût rêver une femme, s'il ne fût né avec deux grands défauts.

Il était joueur et querelleur. Joueur non par cupidité, mais par goût pour la lutte. Il aimait à se battre contre la fortune autant que contre les Prussiens. Querelleur non par brutalité ni par vanité, mais par l'effet d'une certaine chaleur de sang qui le poussait souvent à se fâcher et même à dégainer mal à propos.

De ces travers, compensés par beaucoup de qualités, il résultait que le lieutenant Bellefond avait eu beaucoup de duels et qu'il avait aussi fort mal géré sa petite fortune ; ce qui ne l'empêchait pas d'aimer passionnément une charmante jeune fille, qui le lui rendait bien, et d'aspirer à sa main, comme on disait dans le langage un peu solennel de ce temps-là.

C'était, on le sait, au camarade Mâchefer qu'il devait d'avoir rencontré M^{lle} Thérèse Vernède, unique héritière de son père, le plus riche banquier du quartier des Halles.

L'ex-fournisseur l'avait présenté à cet opulent personnage, son coreligionnaire politique, et le lieutenant liencié

par le ministre de la guerre du roi Louis XVIII avait été chaleureusement accueilli par M. Vernède, qui ne cachait pas son antipathie pour le gouvernement de la Restauration.

Cet accueil était allé jusqu'à encourager tacitement des espérances que Lucien osait à peine concevoir.

Le grave négociant ne paraissait pas voir d'un œil défavorable les assiduités du jeune et bouillant officier auprès de sa fille. Il semblait même chercher à l'attirer chez lui.

L'amoureux lieutenant ne demandait pas mieux que de profiter de ces avances ; mais les événements du mois de mars 1815 étaient survenus et, tant que dura la crise politique dont le désastre de Waterloo venait de marquer le terme, ce n'était pas le moment de donner suite à des projets de cette nature.

D'ailleurs, quoiqu'il se réjouît fort du renversement des Bourbons, le banquier paraissait plus soucieux que de coutume et plus absorbé par le soin de diriger ses affaires ; Lucien, trop fier pour s'exposer à un refus, attendait une occasion favorable pour formuler sa demande officielle. Si bien que, depuis trois mois, les choses en étaient toujours au même point.

Les amoureux ne s'entendaient pas moins bien pour cela, et la veille encore, Mlle Vernède, en sortant de la grand'messe, avait récompensé d'un sourire et d'un regard éloquent l'assiduité de Lucien, qui ne manquait jamais de se trouver le dimanche à la porte de Saint-Eustache pour la voir passer, rayonnante de jeunesse et de beauté.

Son père, qui lui donnait le bras, s'était montré plus froid et le jeune homme avait cru lire dans ses yeux des préoccupations graves.

La physionomie sombre du banquier n'était pas faite pour enhardir un amoureux à se déclarer, et Lucien avait passé le reste de la journée à peser tristement les chances d'insuccès d'une démarche intempestive.

Ses accointances avec les *Frères du Plâtre* le gênaient beaucoup aussi et il se disait, non sans quelque raison, qu'on n'est pas dans de bonnes conditions pour se marier quand on fait partie d'une société secrète et qu'on s'expose chaque jour à être arrêté.

On peut aimer et conspirer tout à la fois. Cela s'est vu souvent et cela se verra encore. Conspirer et se marier, c'est autre chose. Pour bien jurer la mort des tyrans et pour lutter victorieusement contre la police, il faut absolument être célibataire.

Lucien, convaincu de cette vérité, était donc fort perplexe, car, bien qu'il ne fût pas très engagé dans les complots dirigés par le *Grand-Maçonnant*, il lui répugnait de rompre avec ses associés, juste au moment où ils allaient courir de grands dangers.

La scène des carrières était arrivée tout à point pour le tirer d'embarras; après la conversation qu'il venait d'avoir avec Machefer, il se considérait comme entièrement dégagé et il ne se sentait pas de joie.

Comme il l'avait annoncé à l'ex-fournisseur, il se proposait d'aller dès le lendemain voir M. Vernède et de s'ouvrir à lui franchement.

La tentative pouvait fort bien ne pas réussir, mais elle

devait du moins mettre fin à une situation fausse et le lieutenant avait l'incertitude en horreur.

Aussi marchait-il d'un pas allègre, et il eut tôt fait de gagner le perron du Palais-Royal.

Il vit, en jetant un coup d'œil sous le péristyle, que les galeries regorgeaient de monde et que les cafés étaient encore ouverts.

L'idée lui vint d'entrer à la Rotonde pour lire les journaux, où il espérait trouver des nouvelles de la guerre.

On s'était battu, dans la soirée, sur toute la ligne de Saint-Cloud à Bagneux, et, en traversant les groupes, Lucien entendit qu'on parlait d'une prochaine suspension d'armes.

La pensée que Paris allait se rendre après quelques combats insignifiants exaspérait le lieutenant du 25^e, et les propos de tous ces bourgeois pacifiques l'irritaient au dernier point.

Il passa outre, dans le louable dessein d'éviter une dispute avec les prôneurs d'armistice, mais, en franchissant le seuil du café, il était déjà de fort mauvaise humeur.

La salle était presque vide, les consommateurs ayant préféré s'asseoir au frais dans le jardin, et les garçons eux-mêmes ayant déserté leur service pour se mêler aux bavards qui politiquaient sous les arbres.

Il n'était pas jusqu'à la dame de comptoir qui n'eût quitté son trône d'acajou et ne s'en fût allée jacasser sur le pas de la porte avec de vieux habitués.

Lucien avisa dans un coin deux personnages assis à deux tables voisines, et fort occupés, l'un à déguster une bavaroise au lait, l'autre à lire le *Journal de l'Empire*, qui

s'était appelé pendant la première Restauration le *Journal des Débats* et qui avait repris son ancien titre depuis le retour de Bonaparte.

Il chercha une autre feuille pour se renseigner, mais les amateurs du dehors les avaient toutes accaparées et il ne trouva que les *Petites-Affiches*.

Cela ne faisait pas du tout son affaire, car il n'était point en quête d'immeubles à vendre ou d'appartements à louer et il se mit à tourner autour du monsieur qui tenait le *Journal de l'Empire*.

Il finit même par s'asseoir presque en face de lui pour être tout prêt à hériter du papier dès qu'il le déposerait et, dans son impatience, il commença à battre la charge avec ses doigts sur le marbre du guéridon qui portait le verre de punch du lecteur.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda l'homme au journal en abaissant la feuille qui lui servait d'écran.

Lucien se trouva tout à coup en face d'une figure qui lui déplut considérablement.

L'amateur de journaux était un homme de moyenne taille, vêtu avec beaucoup de recherche et porteur d'un visage des plus vulgaires et des plus déplaisants.

Il avait les cheveux trop blonds et trop frisés pour que l'art du perruquier n'y fût pas pour quelque chose, et ses favoris coupés militairement à la hauteur de l'oreille, juraient avec cette coiffure presque efféminée.

Son teint blanc et frais s'accordait aussi fort mal avec les rides qui plissaient son front et ses tempes, de même que ses lèvres minces et son menton fuyant contrastaient

désagréablement avec son nez aquilin et ses yeux vifs, ombragés par d'épais sourcils.

On eût dit que cette tête avait été faite de pièces et de morceaux.

La physionomie non plus n'était pas bien caractérisée, et on ne démêlait pas si elle exprimait plutôt l'astuce que l'impudence.

Lucien fut si frappé de cette apparition étrange, qu'il tarda quelque temps à répondre à la question qu'on venait de lui adresser.

Il regardait fixement ce vilain homme et il se demandait s'il ne l'avait pas déjà rencontré quelque part.

— J'ai eu l'honneur de vous demander ce qu'il y avait pour votre service, répéta le personnage en toisant Lucien de la tête aux pieds.

— Après vous le *Journal de l'Empire*, dit brusquement le lieutenant.

— Après moi, volontiers, répondit le monsieur avec une grimace ironique, mais je vous préviens que j'en suis à la première page et que je lis tout, jusqu'aux annonces de spectacle.

Lucien tressauta sur son tabouret et ébaucha un geste menaçant. Il y avait un soufflet au bout de son bras levé.

Cependant un éclair de bon sens traversa la cervelle exaltée de l'irascible officier. Il se dit qu'à la veille de formuler une demande en mariage du succès de laquelle dépendait le bonheur de sa vie, ce n'était pas le moment de se faire une fâcheuse affaire en cherchant querelle à un inconnu, et il se contint.

Mais sa sagesse n'alla pas jusqu'à le décider à quitter la place.

Il se campa d'aplomb sur son siège sans dossier, s'appuya du coude sur la table et se remit à tambouriner avec ses doigts la marche du 25^e de ligne, tout en dévorant des yeux l'impertinent qui s'était permis de lui répondre si lestement.

Il n'eut pas, du reste, l'ennui de contempler longtemps sa déplaisante figure, car le drôle se déroba de nouveau derrière le *Journal de l'Empire* et se replongea dans sa lecture.

Les mains démangeaient à Lucien de lui arracher la feuille de papier qui lui servait de bouclier, et il allait peut-être se laisser aller à cet acte de brutalité, quand ses yeux tombèrent par hasard sur l'autre consommateur, celui qui savourait à trois pas de là une bavaroise au lait.

C'était un petit vieillard grassouillet, de mine débonnaire, vêtu d'une façon proprette, comme un bon bourgeois arrivé à une honnête aisance, après vingt ans employés à vendre de la cassonade ou de la mercerie.

Ce bonhomme trempait avec acharnement un petit pain dans son lait, pour se donner une contenance, et regardait ses voisins avec une expression d'effroi si comique et si sincère que le lieutenant fut pris d'une folle envie de rire qui fit pour un instant diversion à sa colère.

Il pensa qu'il serait ridicule de se donner en spectacle à ce grotesque individu, et que le mieux était encore de remettre au lendemain la connaissance des nouvelles et

de s'en aller se coucher sans plus s'inquiéter de son vis-à-vis.

Il fit même un mouvement pour se lever, mais, par malheur, la voix de l'homme abrité par le journal résonna de nouveau à ses oreilles, fort échauffées déjà par le court dialogue qui avait précédé.

— Elles sont intéressantes, parbleu ! les annonces de spectacle, disait tout haut ce singulier lecteur. Le Théâtre-Français et l'Opéra-Comique font relâche, mais le grand Opéra donne ce soir *Alceste* et l'*Epreuve villageoise*, et on joue dans tous les théâtres de genre, absolument comme si milord Wellington était encore à son quartier général de Gand.

Ma foi oui ! continua-t-il en se parlant à lui-même, on donne, à la Gaîté, la *Pie de Palaiseau*, le *Précipice* et le *Marquis de Carabas* ; à l'Ambigu, le *Fils banni* et l'*Enfant venu par la fenêtre* ; à la Porte-Saint-Martin, *Dieu, l'Honneur et les Dames* et le *Berger de la Sierra Morena*.

C'est merveilleux, en vérité, et voilà qui fait honneur aux sentiments des Parisiens.

— Les Parisiens qui vont s'amuser au spectacle quand nos soldats se battent pour eux sont des misérables et des lâches, s'écria Lucien du ton le plus agressif.

— Sans compter, reprit l'amateur de papiers publics, qui ne fit pas semblant d'avoir entendu et qui continua imperturbablement à énumérer les annonces imprimées dans le *Journal de l'Empire*, sans compter que les bals et les curiosités tiennent comme si de rien n'était :

A Tivoli, rue Saint-Lazare, fête champêtre.

Au Wauxhall, boulevard Saint-Martin, fête dansante avec soli de M. Colinet fils.

Rue de Castiglione, est visible le rhinocéros mâle vivant, âgé de cinq ans.

Cour des Fontaines, la Vénus hottentote, prix trois francs aux premières et deux francs aux secondes.

— Ah ça ! monsieur, est-ce que vous vous moquez de moi ? vociféra le jeune officier en relevant d'un revers de main la feuille qui contenait ces intéressants détails.

L'homme interpellé abaissa son écran, lança à Lucien un regard froid et lui répondit avec le plus grand calme :

— Monsieur, je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire.

— Ah ! vous ne comprenez pas, reprit le lieutenant exaspéré ; eh bien ! je vais m'expliquer clairement. Je trouve indécent que vous vous permettiez d'étudier les affiches de théâtre quand vous savez fort bien que j'attends ce journal.

— J'en suis désolé, monsieur, mais cette feuille est fort bien rédigée et je tiens à la parcourir d'un bout à l'autre, répliqua l'imperturbable inconnu.

Et il se remit à lire à haute voix :

« On remarque que, pendant qu'on se bat dans vingt endroits sous nos murs, Paris est parfaitement tranquille. Aux Tuileries, aujourd'hui, dimanche, les femmes remplissaient la belle allée, et les hommes, assis par petits groupes dans le quinconce, se passaient les gazettes aussi tranquillement que s'il se fût agi des affaires de l'Inde. Il en était de même sur les boulevards et dans les

cafés. Il ne sera pas dit que l'armée qui nous entoure aura fait fermer les spectacles. »

Eh ! eh ! il a raison, ce folliculaire ; j'ai observé moi-même que la joie était peinte sur tous les visages et j'admire comme lui l'attitude de cette excellente population...

— C'est trop fort ! s'écria Lucien furieux.

Et il arracha des mains du personnage la malencontreuse feuille, qu'il lança à l'autre bout du café.

— Comprenez-vous maintenant que vos réflexions m'assomment autant que votre figure me déplaît ? ajouta-t-il en se levant.

L'inconnu ne broncha pas, le rouge ne monta point à ses joues blêmes, et ce fut du ton le plus posé qu'il répondit à cette véhémence apostrophe par cette simple question :

— C'est donc une querelle que vous cherchez, monsieur ?

— Je ne la cherche pas, mais je la trouve et je la prends, riposta Lucien. Vous venez de vous conduire à mon égard avec une insolence que je ne tolérerai pas, et vous m'en rendrez raison.

Voici ma carte.

L'homme ramassa tranquillement le morceau de carton imprimé que l'officier venait de jeter devant lui et se mit à épeler tout haut :

— Lucien Bellefond... lieutenant... au... au...

Excusez, monsieur, la faiblesse de ma vue, dit-il en fermant ses yeux de chat.

— Je n'excuse rien, vous aurez le temps de déchiffrer

ma carte chez vous, interrompit Lucien. Remettez-moi la vôtre afin que je sache où vous envoyer demain matin mes témoins.

— Vous trouverez bon, monsieur, que je ne vous donne ni mon nom ni mon adresse, dit froidement le personnage ; j'ai la vôtre, cela suffit, attendu que je suis l'insulté et que c'est à moi de vous demander satisfaction quand cela me conviendra.

Je serai obligé de vous faire attendre quarante-huit heures, car je pars demain de grand matin pour un petit voyage et je ne serai de retour que mardi soir. Mais j'espère bien que mercredi, au plus tard, vous recevrez de mes nouvelles.

Tout en parlant, il glissait la carte de son adversaire dans sa poche et il repoussait sa chaise pour se préparer à battre en retraite.

Le petit vieillard, qui ne perdait pas un mot de l'altercation, se hâtait d'avaler sa bavaroise pour fuir le plus tôt possible le périlleux voisinage de ces disputeurs, qu'il tremblait sans doute de voir en arriver aux voies de fait.

— Et vous croyez que cela se passera de la sorte ! cria l'officier. Vous croyez que je vais vous laisser partir sans savoir où je vous retrouverai pour vous couper les oreilles !

— Vous ne me couperez rien du tout, mais je vous promets que vous me reverrez sous trois jours, dit l'inconnu en frappant sur la table avec une pièce de monnaie pour appeler le garçon.

— Et moi je vous dis que vous ne sortirez pas avant de

m'avoir dit qui vous êtes, hurla Lucien en étendant la main pour le prendre au collet.

Mais l'homme fut prompt à se dérober. Il se baissa, fit le tour de la table, courut au comptoir, où il jeta un écu de cinq francs, sauta dans la galerie et disparut dans la foule avant que son adversaire fût revenu de sa surprise.

Il se sauva si vite, qu'il manqua de renverser l'honnête vieillard, qui faillit s'étrangler avec la dernière bouchée de son petit pain.

Lucien, abasourdi par ce tour de passe-passe, était resté debout au milieu de la salle du café et se demandait s'il allait courir après le fuyard, mais il se dit bientôt qu'un si lâche drôle ne valait pas qu'on le poursuivît.

Puis, sa colère s'apaisant assez vite, il fit la réflexion que ce coquin si insolent et si habile à détalier pouvait bien être un espion ou un agent provocateur.

Il comprit même qu'il avait eu grand tort de lui donner sa carte et il s'avoua qu'il venait encore une fois de manquer de prudence.

Après cette scène bizarre, et même inquiétante, il ne se sentait plus d'humeur à lire les journaux, et il pensa très-sagement que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de rentrer chez lui pour se reposer des émotions de cette soirée et pour songer à ses projets du lendemain.

Il sortit donc du café par la porte qui donnait sur le jardin et il se dirigea vers les galeries de bois pour gagner, par la cour des Fontaines, la rue des Bons-Enfants.

Il suivait tout pensif l'allée assez déserte qui longe

le bassin, lorsqu'il sentit une main se poser sur son bras.

Il se retourna vivement, pensant avoir affaire à son adversaire qui se serait ravisé, mais il vit devant lui l'homme à la bavaroise au lait.

La rencontre était pour le moins bizarre, et Lucien, qui ne pensait plus du tout à ce bourgeois ridicule, s'arrêta stupéfait en reconnaissant la figure bonasse de l'unique témoin de sa querelle.

Comme il avait la tête remplie de l'idée qu'il venait d'avoir affaire à un agent de police, il était naturellement porté à voir des espions partout, et la première pensée qui se présenta à son esprit fut que ce petit vieillard s'était mis à sa piste pour savoir où il allait.

Aussi lui montra-t il un visage menaçant, dont le seul aspect aurait dû mettre en fuite ce timide personnage.

Mais, au lieu de reculer devant cet accueil hostile, l'amateur de bavaroises souriait d'un bon sourire et le regardait d'un air attendri.

— Jeune homme, dit-il doucement, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ?

— Je ne vous connais pas, répondit Lucien, et je n'ai que faire de votre conseil.

— On a toujours besoin d'un avis désintéressé, reprit le bonhomme d'une voix caressante.

— Abrégeons. Pourquoi vous permettez-vous de me suivre et que me voulez-vous ?

— Je veux vous supplier d'être prudent, et si je vous ai suivi, c'était pour empêcher qu'un autre vous suivit.

— Je ne comprends pas.

— Quoi ! monsieur, vous ne comprenez pas que vous venez de prendre querelle avec un agent provocateur ! Cet individu ne lisait tout haut le *Journal de l'Empire* que pour vous irriter et vous pousser à dire votre façon de penser. Je vous faisais signe de ne pas lui répondre, mais malheureusement vous ne me faisiez pas l'honneur de me regarder, et vous avez donné dans le panneau.

— Fort bien. Je crois comme vous que cet homme est un mouchard, mais je m'en moque.

— Vous avez tort de vous moquer de la police, jeune homme. Elle est redoutable en tout temps, mais dans quelques jours elle sera toute-puissante, car le gouvernement que les alliés vont rétablir voudra se venger de ceux qui l'ont renversé et les patriotes seront traqués comme des bêtes féroces.

Or, vous êtes patriote, et...

— Qu'en savez-vous ? interrompit Lucien mis en défiance par cette affirmation, qui avait tout l'air d'une question insidieuse.

— Je l'ai bien vu tout à l'heure, dit plus mielleusement que jamais le bon vieillard. Vous avez pris le parti des braves défenseurs de la patrie, vous avez flétri comme il convenait la conduite de ces lâches Parisiens qui s'amusaient pendant qu'on se fait tuer pour eux, et qui se réjouissent de l'approche des étrangers.

Cette tirade enthousiaste et belliqueuse, sortant de la bouche de ce petit bourgeois douxereux, parut si singulière à Lucien, qu'il ne douta plus d'être tombé sur un espion d'une espèce plus dangereuse encore que le lec-



teur de journaux, et il résolut d'en finir avec cet insinuant personnage.

— Est-ce là tout ce que vous avez à me dire ? lui demanda-t-il rudement.

— Non, monsieur, répondit le bonhomme sans se déconcerter, j'ai couru après vous pour vous avertir que vous feriez bien de ne pas rentrer chez vous ce soir. Vous avez eu l'imprudence de remettre votre carte à ce coquin ; il sait maintenant où vous demeurez, et il ne manquera point de s'assurer cette nuit même que vous ne lui avez pas donné une fausse adresse.

— S'il osait se présenter chez moi...

— Pas si sot, il enverra quelque mouchard en sous-ordre ; demain vous serez noté comme suspect et arrêté peut-être avant la fin de la semaine.

— Allons donc ! Vous êtes fou !

— Nullement, jeune homme, et je vous jure que je ne veux que votre bien. Je vous conseille même de déménager le plus tôt possible. Vous êtes officier en demi-solde...

— Qui vous l'a dit ?

— Cela se voit, et d'ailleurs j'ai entendu ce coquin lire tout haut sur votre carte votre nom et votre qualité de lieutenant. Il n'y a que votre domicile que je ne connais pas encore...

— Et vous voudriez bien le connaître, n'est-ce pas ? demanda le lieutenant avec une colère sourde.

— Mon Dieu ! oui, afin de pouvoir vous être utile. Je ne suis qu'un vieillard, mais j'ai quelques relations qui me mettent à même de protéger un brave jeune homme, et si

vous me permettiez d'entrer en relations avec vous, vous n'auriez pas à vous en repentir.

Lucien, cette fois, se crut suffisamment édifié.

Ce bourgeois si obligeant qui tenait si fort à se constituer son protecteur, ne pouvait être qu'une mouche de police, peut-être un acolyte de l'homme qu'il faisait semblant de dénoncer, et ses offres de service n'étaient qu'un leurre pour attirer un patriote dans quelque traquenard savamment tendu.

Le lieutenant s'étonnait même que le drôle eût recours à de si pauvres moyens et trouvait que ses finesses étaient, comme on dit, cousues de fil blanc ; mais il voulait à tout prix couper court à un colloque avec un misérable qui le dégoûtait beaucoup plus qu'il ne l'effrayait.

— Savez-vous, monsieur, que j'ai bien envie de vous tordre le cou, lui dit-il en le regardant entre les deux yeux.

— Comment?... comment ? balbutia le vieillard en reculant de deux pas.

— Ou de vous casser les reins, comme vous le méritez, reprit Lucien dont la colère longtemps contenue éclatait enfin. Nous sommes seuls ici et il ne tiendrait qu'à moi de vous écraser, vieille vipère !

— Jeune homme !... jeune homme !... vous vous méprenez, je vous assure...

— Non, non ; je vois parfaitement à qui j'ai affaire, et si je ne vous assomme pas sur place, c'est qu'il me répugne de vous toucher, entendez-vous ! Tournez-moi les talons ! je vous fais grâce pour cette fois, mais n'y revenez plus, car si jamais je vous retrouve sur mon chemin, je vous extermine.

— Je m'en vais, mon cher monsieur, je m'en vais...

— Je vous y engage, mon vieux monsieur, et, à mon tour, je vous donne un conseil... ne vous avisez pas de me suivre de près ou de loin, car j'ai de bons yeux, et si je m'aperçois que vous êtes à mes trousses je vous promets que je reviendrai sur mes pas et que vous passerez un mauvais quart d'heure.

Et, sans attendre de nouvelles protestations, le fougueux lieutenant sauta hors de l'allée, traversa rapidement le jardin et disparut sous les arcades de la galerie de Valois.

Le vieillard, bien entendu, ne fit pas mine de le suivre. Il resta sous les arbres assez décontenancé par la brusque incartade de Lucien Bellefond, mais pas aussi effrayé qu'on pourrait le croire, car il tira de sa poche une fort belle tabatière d'or et il y puisa une prise qu'il aspira tranquillement.

— Imbécile ! murmura-t-il en refermant sa boîte et en haussant les épaules.

Fiez-vous donc aux apparences ! voilà un gaillard que le hasard me fait rencontrer et qui m'a l'air de posséder les qualités indispensables au sujet que je cherche ; il est jeune, il est brave, il n'a évidemment pas le sou, et il me faisait l'effet d'être intelligent.

J'essaie de l'amadouer pour faire connaissance, et il se cabre du premier coup et il me menace de me casser les reins, et il me prend pour un associé de ce gibier de potence, de cet agent de bas étage qui vient de lui tirer les vers du nez au café de la Rotonde !

Imbécile ! triple imbécile ! qu'il aille au diable ! je ne

courrai pas après lui. Décidément, il n'y a rien à tirer de tous ces soldats de Bonaparte ; ils ne sont bons qu'à se faire tuer bêtement, et mieux vaut me pourvoir ailleurs.

Sur cette conclusion, le bonhomme remit sa tabatière dans sa poche et s'achemina vers la sortie du perron, sans regarder derrière lui.

Il était évident qu'il ne songeait déjà plus à l'officier qui s'en allait dans une direction tout opposée.

A quoi rêvait-il en suivant le trottoir de la rue Neuve-des-Petits-Champs, qu'il avait enfilée à droite en sortant du Palais ? Bien fin le passant qui eût deviné les pensées bouillonnant sous ce crâne orné d'une perruque brune et abrité par un chapeau à cuve basse et à larges bords.

La figure blafarde, bouffie et vieillotée n'exprimait qu'une satisfaction béate ; les yeux mêmes, des yeux gris voilés par des paupières demi-closes, les yeux ne disaient absolument rien.

L'allure était insignifiante, ni trop lente, comme celle d'un bourgeois désœuvré, ni trop hâtée, comme celle d'un agent affairé.

La mise non plus n'aurait rien révélé à un observateur habile à diagnostiquer la situation sociale d'un homme d'après son costume.

Ce vieillard, si tant était même que ce fût un vieillard, car il pouvait avoir tout aussi bien cinquante ans que soixante-dix, ce vieillard, vêtu d'un habit bleu à boutons de métal, d'un gilet blanc comme sa cravate et d'un pantalon de nankin trop court, chaussé de bas de filoselle noire et de souliers à boucles d'argent, avait l'air d'un

chef de bureau, ou d'un négociant retiré, ou d'un professeur d'écriture, ou de toute autre chose.

Au total, une énigme ambulante, mais une énigme que nul n'éprouvait l'envie de déchiffrer, car elle n'attirait l'attention de qui que ce fût.

Ce problématique personnage gagna la place des Victoires et s'engagea dans les ruelles étroites qui s'entrecroisent dans le quartier compris entre la rue Montmartre, l'église Saint-Eustache et la rue Coquillière.

Bientôt il s'arrêta devant une petite porte percée au bas d'un pignon sans fenêtres, regarda autour de lui et s'étant assuré que personne ne se trouvait à portée de le voir, il tira de son gousset une clef qu'il introduisit dans la serrure de cet huis mystérieux.

Le battant s'ouvrit aussitôt sans bruit et sans secousse, et l'homme à l'habit bleu se glissa dans la maison en rasant la muraille.

La porte, qu'il referma soigneusement derrière lui, donnait sur un corridor assez mal éclairé par un quinquet fumeux, sous lequel un homme habillé d'une sorte de livrée grise dormait assis dans un vieux fauteuil de canne.

— Tiens, c'est vous, monsieur Saint-Privat, dit en se frottant les yeux le dormeur réveillé en sursaut, comme vous voilà de bonne heure, ce soir !

— C'est vrai, marmotta le bonhomme, il n'est pas encore minuit, mais je suppose qu'il doit y avoir plus de besogne que de coutume, et je tiens à expédier tout avant l'arrivée du courrier du matin.

— Toujours zélé, monsieur Saint-Privat. Ah ! s'il n'y avait que des serviteurs comme vous !

— Peuh ! pour la dernière fois peut-être que je viens ici, je ne veux rien laisser en retard, voilà tout. Mon successeur n'aura pas à se plaindre de moi.

— La dernière fois ! votre successeur ! Comment, monsieur, vous croyez que...

— Je crois que Louis XVIII va remonter sur le trône cette semaine, et que ses ministres ne manqueront pas de destituer un agent de l'usurpateur. Ainsi, mon bon Jérémie, prépare-toi à nettoyer le bureau pour un autre. Le courrier est-il là-haut ?

— Oui, monsieur. M. le directeur général a envoyé le paquet, comme à l'ordinaire. Il a même fait dire par son secrétaire qu'il désirait que tout le travail fût expédié demain avant huit heures. Mais croyez bien que je vous regretterai, monsieur Saint-Privat, et de tout mon cœur...

— C'est bon, garde tes salamalecs pour le sot qui viendra prendre ma place, dit sèchement le petit vieillard.

Et il ajouta en ricanant :

— Puisque tu m'aimes tant, j'espère que tu as eu soin d'allumer ma lampe, et qu'on y voit clair dans le *cabinet noir*.

— Toujours gai, monsieur Saint-Privat, dit le garçon de bureau. Ah ! vous êtes philosophe, vous, et j'en connais plus d'un qui ne prendrait pas la chose si tranquillement.

— Ma philosophie se compose de six mille livres de rente, répliqua le bonhomme en haussant les épaules. J'ai de quoi vivre sans rien faire et, à mon âge, on a bien gagné le droit de se reposer.

Bonsoir, mon vieux Jérémie. Je n'ai plus besoin de toi

et tu peux aller te coucher. Je laisserai mon rapport sous enveloppe dans le premier tiroir du bureau.

— Soyez tranquille, monsieur Saint-Privat, M. le directeur l'aura demain à son lever. J'ai bien l'honneur de vous souhaiter une bonne nuit.

L'honnête vieillard en culotte de nankin enfila le corridor, prit à droite un petit escalier qui aboutissait à un autre couloir faiblement éclairé, et marchant sans hésiter, comme un homme qui connaît son chemin, il arriva, après des détours assez compliqués, devant une porte habilement dissimulée dans la muraille, l'ouvrit avec une toute petite clef qu'il portait en breloque à sa chaîne de montre et pénétra dans un local d'un aspect assez bizarre.

C'était une grande pièce carrée dont les murs, tapissés de papier vert, étaient garnis, du haut en bas, de cartons étiquetés.

On n'y voyait pas apparence de fenêtres ; elle recevait l'air, mais non le jour, par deux soupiraux garnis extérieurement de hottes en bois, comme cela se pratique dans les prisons.

Pas d'autres meubles qu'une grande table et un fauteuil de cuir.

Sur la table, devant le fauteuil, du papier de format administratif, des plumes, un encrier, un sablier, des grattoirs : l'outillage habituel d'un bureau.

Puis, à portée, et à droite de ce fauteuil, tout un assortiment d'ustensiles inusités : des canifs et des couteaux d'une forme particulière, des cachets, des timbres, des pains à cacheter, des pots à colle, des bâtons de cire de

toutes couleurs, et une bouilloire de cuivre posée sur un réchaud à l'esprit-de-vin.

A gauche, une vaste corbeille où s'entassaient par paquets réguliers des lettres oblongues ou carrées, grises ou blanches, mais toutes fermées et marquées du timbre rond de l'administration des postes.

Du reste, Jérémie, comme il venait de le dire à son digne chef, le bon Jérémie avait pris soin d'allumer la lampe et, par-dessus le marché, un superbe bougeoir à quatre branches. Le mot de M. Saint-Privat était amplement justifié. On y voyait clair dans le *cabinet noir*.

Ce nom, que la génération actuelle ne connaît que par tradition, jouissait alors d'une notoriété redoutable, et on n'avait qu'à le prononcer pour que chacun se mit à parler bas, comme si le secret de la conversation commencée eût couru le risque d'être violé comme le secret des lettres.

Et ce n'était pas sans cause qu'on s'effrayait dans toutes les classes de la société quand il était question de cette terrible police des correspondances, cent fois plus dangereuse, plus perfide et moins scrupuleuse que l'autre, celle qui n'espionnait que les actes.

Au *cabinet noir* on espionnait la pensée, et nul n'était certain d'échapper à cette trahison organisée qui ne respectait pas plus les épanchements intimes que les confidences politiques.

Tout le monde en parlait de cette abominable inquisition, personne ne doutait qu'elle agit incessamment dans l'ombre, et cependant personne n'aurait pu prouver qu'elle existait, tant les précautions étaient habilement prises.

C'est que le *cabinet noir* avait eu tout le temps de perfectionner ses rouages depuis un siècle et demi.

Inventé, dit-on, à Hambourg, où il servait aux magistrats de cette ville libre à surveiller les gros négociants dont les opérations commerciales auraient pu nuire à la ligue Hanséatique, il fut certainement introduit en France vers le milieu du règne de Louis XIV, et, sous Louis XV, il devint presque une institution d'État.

Il servit alors surtout à amuser le roi qui s'ennuyait. On récoltait chaque jour dans les lettres des particuliers une provision d'anecdotes scandaleuses dont on régala le monarque blasé.

La Révolution le supprima pour le rétablir un peu plus tard et il prit une énorme importance sous l'Empire, qui en fit un des rouages les plus importants de la machine policière réorganisée sur de plus larges bases.

La Restauration n'eut garde de se priver de ce précieux auxiliaire et, après la chute de Bonaparte, il n'y eut de changé que les justiciables du *cabinet noir*.

Au temps de l'usurpateur, on décachetait les lettres des royalistes. Le gouvernement des Bourbons fit décacheter les lettres des partisans de l'usurpateur. Mais ce honteux système d'espionnage ne prit fin qu'après la révolution de Juillet, et peut-être même ressuscita-t-il par la suite, pour disparaître encore.

Le mal, du moins, était devenu intermittent.

On se tromperait grandement, d'ailleurs, si on s'imaginait que la très-honorable administration des postes prit une part directe à ces méprisables opérations.

Sans doute, certains de ses fonctionnaires prêtaient

une coopération indirecte et inconsciente aux vils agents chargés de l'ignoble besogne ; mais la police seule était coupable, cette police de l'Empire et de la Restauration, qui ne reculait devant aucun moyen. Elle confiait la vilaine mission de violer les secrets des particuliers à un très-petit nombre d'affiliés intelligents et sûrs, souvent même à un seul, et ce misérable, largement payé, se glissait chaque nuit, comme un voleur, dans un réduit secret, où des subalternes avaient déposé les lettres dont les destinataires étaient signalés par le ministre.

Il trouvait là tous les instruments nécessaires à sa profession : des lames fines pour fendre les plis des enveloppes, de la gomme pour prendre les empreintes, des fers rougis pour fondre la cire, de la vapeur d'eau bouillante pour amollir les simples pains à cacheter.

Le travail était fait méthodiquement, promptement. L'espion prenait copie des lettres les plus importantes, extrayait des autres ce qu'il importait au gouvernement de savoir, les refermait avec tant d'adresse, qu'on ne pouvait pas se douter qu'elles eussent été ouvertes, et les renvoyait aux bureaux réguliers, qui ne s'apercevaient de rien, et les faisaient parvenir à leur adresse.

Au commencement de juillet 1815, cet espion hors ligne, cet exécuteur des basses œuvres gouvernementales, ce puissant et obscur agent que nul ne connaissait et qui tenait dans ses mains la vie et l'honneur de quelques milliers de citoyens, c'était l'homme à la bavaroise au lait, le petit vieillard rondelet dont Lucien venait de repousser les offres plus ou moins sincères, et que Jérémie, valet de ce bourreau des lettres, saluait du nom de Saint-Privat.

S'appelait-il réellement ainsi, ou Saint-Privat n'était-il qu'un nom de guerre ? Les deux ou trois ministres de la police de l'Empire auraient pu le dire, car il les avait servis tous dans ce poste de confiance, ayant été appelé en 1805 à occuper le *cabinet noir*.

Il est probable qu'il n'en était pas alors à son début dans la carrière de l'espionnage, et qu'il s'était distingué antérieurement par quelques coups d'éclat, car les conspirations foisonnaient sous le Consulat ou même sous le Directoire. Mais il n'en passait pas moins dans son quartier pour un homme fort respectable, et les habitants de la rue des Moineaux où, depuis dix ans, il avait élu domicile, le tenaient en grande estime pour ses habitudes régulières, ses façons discrètes et son obligeance à toute épreuve.

On ne lui avait jamais connu ni femme, ni enfant, mais il racontait volontiers qu'il était veuf et qu'il avait amassé dans les affaires une modeste fortune. Personne ne lui en demandait davantage, et comme il occupait à lui tout seul une petite maison qui n'avait pas de portier, personne ne s'était jamais aperçu qu'il sortait régulièrement à minuit pour rentrer à sept heures du matin.

En 1814, au mois d'avril, ce brave M. Saint-Privat avait été destitué.

Le nouveau gouvernement se défiait de lui, à tort peut-être, car il n'affichait pas d'opinions politiques trop prononcées, et il possédait les grandes traditions du *cabinet noir*.

Après le retour de l'île d'Elbe, on était venu le chercher, et il s'était fait quelque peu prier pour reprendre

ses fonctions, car il ne croyait pas au succès définitif de Bonaparte.

La seconde Restauration était imminente, et il s'attendait si bien à être congédié de nouveau, qu'il venait d'annoncer son prochain départ à Jérémie.

Mais M. Saint-Privat était un employé modèle, et il se croyait tenu de faire des rapports jusqu'à ce qu'on lui notifiât son remplacement. C'est pourquoi il prit place comme d'habitude devant sa table, entre ses outils de voleur de secrets et sa corbeille pleine de lettres signalées à son inspection.

Cependant, il paraissait moins pressé que de coutume de mettre la main à l'œuvre, car il huma une ample prise de tabac, et, se renversant dans son fauteuil de cuir, il se mit à réfléchir avant d'attaquer les correspondances. Il fallait même que le sujet de sa rêverie fût assez intéressant pour l'absorber complètement, car, oubliant qu'il était seul, il se mit à parler tout haut comme s'il eût eu là quelqu'un à qui confier ses pensées intimes.

— C'est dommage, dit-il entre ses dents. Ce grand diable de troupier aurait bien fait mon affaire. J'ai besoin d'un garçon hardi, intelligent et désireux de gagner sa vie ; celui-là réunissait toutes les qualités voulues pour travailler sous mes ordres.

Il est trop vif et il manque absolument de prudence, mais je l'aurais stylé.

M. Saint-Privat poussa un grand soupir et continua :

— Car il faut que j'emploie les loisirs qu'on va me faire. Rester oisif à mon âge, quand j'ai dix moyens de gagner beaucoup d'argent, ce serait trop bête. On va me desti-

tuer, c'est sûr..., à moins que Fouché ne revienne au ministère..... mais, non..., un régicide ministre de Louis XVIII, ce serait monstrueux, et d'ailleurs, si par impossible il était nommé, je le connais, il voudrait être plus royaliste que le roi, et il me laisserait de côté, pour me récompenser de l'avoir servi autrefois dans l'affaire de Georges Cadoudal. Décidément, il ne me reste plus qu'à faire de la police pour mon compte, et il me faudrait un auxiliaire pour les coups de force et d'audace ; l'officier du café de la Rotonde était justement mon homme, mais il est inutile d'y songer maintenant.

Hé ! hé ! continua-t-il en riant d'un petit rire sec qui sonnait comme des noix qu'on remue dans un sac, le métier n'est pas mauvais quand on sait en tirer parti... Je ne demanderais pour faire ma fortune qu'un bon secret de famille à exploiter... Oui, mais voilà ! ça ne se trouve pas, comme on dit, dans le pas d'un cheval...

Bah ! tout vient à point à qui peut attendre, et Dieu merci ! j'ai de quoi vivre. Expédions toujours la besogne.

Sur cette sage conclusion, le doux vieillard se mit en devoir de commencer ses petites opérations. Comme il était méthodique de sa nature, il prit d'abord une longue feuille de papier où se trouvait inscrite la liste des noms figurant sur les adresses des lettres à décacheter déposées dans la corbeille. Cette liste était une sorte de répertoire où les individus signalés étaient classés par catégories, afin de faciliter le travail de dépouillement.

— Voyons, grommela M. Saint-Privat, par où entamerai-je le paquet ce soir ?

Et il se mit à lire les intitulés.

« Agents royalistes... » Je garde ceux-là pour la fin.

« Espions étrangers... » Il est, pardieu ! bien temps d'y songer, quand le quartier général de Wellington est à Gonesse !

« Sociétés secrètes... Menées jacobines... » Les imbéciles ! ils s'inquiètent des jacobins, des sociétés de philadelphes et autres niaiseries révolutionnaires, quand ils n'ont plus vingt-quatre heures à rester au pouvoir. Ils feraient bien mieux de les jeter dans les jambes des Bourbons, ces bons jacobins...

Enfin, voyons toujours les noms, dit-il dédaigneusement.

Et presque aussitôt, il s'écria :

— Tiens ! voilà qui est curieux : « Lucien Bellefond, lieutenant en disponibilité. » C'est mon jeune homme du café de la Rotonde, et il est porté en tête de la liste des suspects.

Oui, parbleu ! c'est bien le nom que l'homme au verre de punch a lu tout haut sur la carte que cet enragé lui a jetée.

Drôle de coïncidence ! Il paraît qu'il était écrit que je m'occuperais de lui cette nuit ; mais du diable si je me serais douté qu'un pareil écervelé conspirait... Au fait, ces gens de la queue de Robespierre sont si bêtes, qu'ils acceptent tout le monde, et, pourvu qu'on jure avec eux au fond d'une cave d'exterminer les rois et les empereurs, ils ne regardent pas à l'origine... S'affilier un officier, un casseur d'assiettes, un gaillard qui crie ses opinions tout haut dans un café, il n'y a que des jacobins du bon vieux temps pour avoir de ces idées-là.

Et il ajouta, en se caressant le menton d'un air satisfait :

— Ma foi ! je suis charmé de n'avoir pas pu m'entendre avec le lieutenant. Qu'aurais-je fait, bon Dieu ! d'un individu compromis dans des sociétés secrètes ! Joli sujet que j'aurais eu là pour m'aider dans mon petit commerce.

Enfin ! voyons toujours la lettre qu'on lui adresse.

M. Saint-Privat prit un des paquets empilés dans la corbeille, et se mit à égrener d'une main exercée les lettres qui le composaient.

A la cinquième, il s'arrêta.

— Voilà l'objet, dit-il en extrayant du paquet une lettre pliée en long.

A Monsieur

*Monsieur Lucien Bellefond,
lieutenant au 25^e régiment de ligne,
à Paris.*

— Pas de nom de rue. Il paraît que son correspondant ne sait pas où il loge ; c'est peut-être pour ça qu'il s'est dispensé d'affranchir.

Voyons le timbre de la poste...

Périgueux, 28 juin.

Il y a donc des conspirateurs à Périgueux ? Je pensais qu'on n'y trouvait que des truffes, marmotta le bon Saint-Privat qui ne dédaignait ni les bons dîners, ni les facéties. Après ça, rien ne prouve qu'il y ait de la politique là-dedans. Le papier est commun, c'est vrai, mais l'écriture est fine comme une écriture de femme.

Gageons que ces nigauds du gouvernement provisoire

vont me faire perdre mon temps à lire les phrases passionnées d'une grisette amoureuse d'un lieutenant.

Nous allons bien voir, reprit-il en retournant la lettre. Bon ! c'est fermé avec un pain à cacheter. O naïveté de la jeunesse qui se fie encore au pain à cacheter ! Le pain à cacheter, c'est l'A B C de mon métier, murmura l'aimable vieillard en étendant le pli au-dessus de la vapeur qui s'échappait de la bouilloire. Là ! voilà qui est fait, ajouta-t-il après quelques secondes. Nous allons donc lire dans le cœur de cette petite Périgourdine sentimentale. Ça doit être bête comme chou, sa prose, mais ça me regaillardira tout de même. J'ai toujours eu un faible pour les femmes sensibles.

Le cachet s'était ramolli et la pauvre lettre dont le vieux coquin allait violer les secrets bâillait tristement.

Le Saint-Privat l'ouvrit avec précaution, la déplia et lut :

« Monsieur Lucien... »

— Monsieur n'est pas très-tendre. Est-ce que je me serais trompé, et l'épître serait-elle d'une ancienne *trico-teuse* que les Philadelphes auraient chargée de correspondre avec leur affilié ?

Le bonhomme était cette nuit-là en veine de plaisanteries.

— Voyons la suite, dit-il gaiement. Peut-être que les tendresses sont à la fin. Nous disons donc :

« Monsieur Lucien,

« Vous ne vous souvenez sans doute pas de moi, et je ne prendrais pas la liberté de vous écrire s'il ne s'agissait

pas d'une affaire qui vous intéresse grandement, et surtout si je n'étais pas pressée de vous apprendre une heureuse nouvelle. »

— Hum ! grommela Saint-Privat, il n'y a pas là-dedans le plus petit mot pour rire et ça mérite attention.

« J'arrive de Russie... »

— Oh ! oh ! se serait-on trompé dans le classement, et la lettre devait-elle aller au paquet des espions étrangers ?

« J'arrive de Russie, et en lisant mon nom au bas de la présente, vous vous rappellerez certainement que j'ai fait la campagne de 1812 avec le 19^e d'artillerie légère, commandé par défunt votre oncle, le colonel Lacaussade. »

— Patatras ! voilà que c'est une cantinière à présent. Car il n'y a pas à en douter, la lettre est d'une femme... *pressée* est au féminin... et d'une femme qui a une bien jolie main et un style bien fleuri pour une vivandière. Alons ! ça devient amusant. Voyons le reste :

« Vous avez certainement su que ce brave et malheureux officier supérieur a été porté disparu après l'affaire du 28 novembre 1812.

« Blessé très-grièvement par un éclat d'obus au moment où il protégeait avec sa dernière batterie le passage des ponts jetés devant Stundzianka, le colonel tomba le soir même entre les mains des Russes et fut évacué sur Smolensk, avec une colonne de prisonniers dont je faisais partie, ayant été prise moi-même par des cosaques du corps de Tchitchagof. »

— Évacué ! le mot technique ! Décidément cette créature a fait la guerre.

« Votre regretté oncle m'avait toujours traitée avec bonté, et j'avais l'honneur d'être sa compatriote. Je m'estimai donc heureuse de pouvoir lui prodiguer mes soins pendant le trajet qu'il supporta courageusement, mais j'eus la douleur de lui fermer les yeux quelques jours après, le 5 décembre, à l'hôpital de Smolensk. Ses dernières pensées furent pour la France et pour vous, monsieur Lucien, car il vous aimait comme si vous eussiez été son propre fils. Je le pleurai, mais j'eus la consolation d'espérer qu'il avait trouvé place dans le paradis des braves. »

Cette phrase pompeuse fit sourire M. Saint-Privat, qui était cependant devenu fort sérieux, et il dit entre ses dents :

— Voilà maintenant qu'elle s'exprime comme une actrice de mélodrame, mais c'est égal, je suis curieux de voir où aboutira ce verbiage.

Et il reprit :

« Sachant que vous serez profondément affligé de sa perte, j'aurais voulu vous épargner ces tristes détails, mais je dois remplir un devoir sacré. Le colonel Lacaussade, avant d'expirer, me chargea d'une mission dont il me fit jurer de m'acquitter fidèlement dès que je reverrais la France, et je puis enfin, après plus de trente mois de captivité, exécuter sa dernière volonté.

« Peu de jours après son décès, je dus quitter Smolensk. On m'incorpora dans une colonne de prisonniers formée de soldats du corps de M. le maréchal Victor ; je fus dirigée sur la frontière de Sibérie, et internée dans le gouvernement d'Orenbourg, où je fus retenue jusqu'à la paix.

« Rendue à la liberté en juin 1814, je me mis aussitôt en route pour la France. Mais j'étais sans ressource, obligée par conséquent de gagner ma vie pendant le voyage. Je suis venue à pied, de ville en ville, à travers la Pologne et l'Allemagne, en vendant, pour subsister, de menus ouvrages de vannerie que je fabriquais le long du chemin, quelquefois même en demandant l'aumône. »

— C'est admirable, murmura Saint-Privat, mais cette cantinière a le style prolix. Où diable veut-elle en venir avec cet interminable récit ?

« J'ai enfin passé le pont de Kehl le 9 du présent mois, continua le lecteur grognon.

« J'avais mis un an à atteindre le sol de la patrie, ayant été arrêtée et incarcérée deux fois comme mendicante circulant sans passe-port. De Strasbourg, je me dirigeai par Besançon et Lyon sur Périgueux, où je suis née et où j'ai encore des parents.

« J'y suis arrivée depuis quelques jours, et mon premier soin a été de m'informer du lieu de votre résidence. On m'a appris que vous aviez été mis en non-activité aussitôt après la rentrée des Bourbons et que vous habitiez Paris, mais personne n'a pu me dire où vous logiez dans cette ville. C'est pourquoi, monsieur Lucien, je me décide à vous écrire, pensant que cette lettre vous parviendra par les soins du ministère de la guerre, où on doit connaître le domicile des officiers en disponibilité. »

— Pas mal raisonné, ma foi ! on voit bien que cette femme a été au service militaire ; mais va-t-elle finir par expliquer ce qu'elle veut à son Lucien ?

« La présente a pour but de vous annoncer ma très-pro-

chaine arrivée. Je pars aujourd'hui pour Paris, par la diligence... »

— Ah ! elle part pour Paris. Que peut-elle avoir de si pressé à dire à son lieutenant ?

« Quelqu'un de ma famille m'a avancé l'argent du voyage, et j'ai de quoi passer dans la capitale le temps qui me sera nécessaire pour découvrir votre adresse.

« Je ne vous donne pas la mienne, ne sachant pas encore où je descendrai, mais, si, comme je l'espère, ma lettre vous parvient avant mon arrivée, je me permets de vous prier de m'écrire poste restante pour me dire où je pourrai vous rencontrer... »

— Que d'ambages, bon Dieu ! Tant de précautions pour accoucher probablement d'une souris ! En vérité, je suis bien niais de continuer... Enfin, puisque j'ai commencé, allons jusqu'au bout.

« En attendant l'avantage de vous rendre mes devoirs de vive voix, je m'empresse de vous informer qu'avant de mourir entre mes bras, votre oncle, le brave colonel Lacaussade, a fait un testament par lequel il vous institue son légataire universel... »

— Tiens ! tiens ! tiens ! dit M. Saint-Privat, voilà qui commence à m'intéresser.

« Ce testament, en bonne forme, m'a été confié par le colonel, qui m'a fait prêter le serment de ne le remettre qu'à vous-même et de la main à la main.

« Il m'a expliqué les raisons pour lesquelles il croyait devoir prendre cette précaution, et vous les devinez sans doute.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai conservé pré-

cieusement l'écrit où il a tracé de sa propre main ses dispositions dernières et que cet écrit est encore actuellement en ma possession. L'acte de décès de défunt votre honoré oncle a été dressé par les administrateurs de l'hôpital de Smolensk, et il vous sera facile de vous en procurer un extrait en écrivant en Russie. »

— Parbleu ! le lieutenant n'y manquera point, surtout si l'héritage en vaut la peine. C'est ce qu'il faut savoir.

« Je vous dirai maintenant, monsieur Lucien, que je n'ai fait part de ce secret à personne, pas même aux parents qui m'ont donné l'hospitalité, et voici pourquoi.

« J'ai appris ici que la mort de votre regretté oncle n'ayant pu être constatée légalement, sa succession continue à être administrée par son homme d'affaires, qui place les revenus au fur et à mesure qu'il les touche, si bien que la fortune qui vous revient par le testament se monte maintenant, d'après les on dit du pays, à plus de deux millions... »

— Sapristi ! s'écria M. Saint-Privat en tressautant sur son fauteuil de cuir. Oui, j'ai bien lu... il y a plus de deux millions... peste ! voilà qui change la thèse, et décidément la cantinière a du bon... Voyons la suite :

« On raconte aussi à Périgueux que l'homme d'affaires a dit, il y a environ trois mois, qu'on faisait des démarches pour obtenir des tribunaux une déclaration d'absence qui permettrait d'envoyer en possession provisoire des biens de défunt votre oncle son plus proche parent, le fils de sa défunte sœur, M. Maxime Trimoulac, et on pense que ces démarches sont faites à la requête de ce neveu.

« Vous devez savoir qu'il a quitté le pays depuis long-

temps et qu'il n'y a pas laissé une bonne renommée. Le colonel ne l'aimait guère. C'est la raison pour laquelle j'ai préféré me taire sur le testament jusqu'à ce que je puisse vous le remettre en mains propres. »

— Brave cantinière, je te bénis ! tu as la prudence du serpent et tu parles affaires comme un avoué. Mais venons à la conclusion.

« Comme je ne connais pas Paris et comme on ne sait jamais ce qui peut arriver, j'ai pris mes précautions pour qu'on ne trouve pas l'écrit du colonel, quand bien même les gens intéressés à le détruire viendraient à savoir que je le possède et m'attireraient dans un piège pour me le voler. »

— Elle a pensé à tout ! c'est admirable !

« Dans la présente lettre, qui pourrait ne pas vous parvenir, je ne vous marque pas quels moyens j'emploierai pour éviter tout accident et toute embûche, mais je vous les expliquerai lorsque j'aurai l'avantage de vous voir. En attendant ce jour heureux et très-prochain, je l'espère, permettez-moi, monsieur Lucien, de me dire, avec un profond respect et un inaltérable attachement,

« Votre très-humble et très-dévouée servante,

« Zénobie CAPITAINE. »

C'était tout.

M. Saint-Privat posa la lettre sur la table et s'écria :

— Je cherchais un secret à exploiter. J'en tiens un, morbleu ! ou je ne m'y connais pas.

M. Saint-Privat semblait transfiguré. Ses yeux brillaient comme des escarboucles, ses lèvres minces grimaçaient un sourire et sa main tremblait légèrement en puisant dans

sa tabatière d'or une prise destinée à éclaircir les idées qui se pressaient dans son cerveau surexcité.

— Voyons, dit-il entre ses dents, du calme ! ne nous laissons pas troubler par la joie et récapitulons les faits énoncés dans cette bienheureuse épître. Parbleu ! j'ai eu une fameuse idée de venir faire mon service cette nuit, tout comme si je ne devais pas être destitué demain. La vertu est toujours récompensée.

Et il se mit à relire la lettre avec une attention profonde.

— La situation est donc celle-ci, murmura-t-il, quand il eut terminé. Un colonel mort à Smolensk et laissant par testament tout son bien à un lieutenant qui n'est pas son héritier naturel... Deux millions passés... voilà un colonel comme on en voit peu... Mais pourquoi diable ce lieutenant n'hériterait-il pas par la force des choses, puisque cet excellent colonel était son oncle ?

Bon ! j'y suis ! C'était un oncle par alliance. Le Lacaussade et le sieur Bellefond, père du joli lieutenant, avaient épousé les deux sœurs. Donc, Bellefond le fils n'est point parent par le sang des Lacaussade.

Maintenant, l'héritier de par la loi est un certain Maxime Trimoulac, fils d'une Lacaussade, propre sœur du colonel, et ce Trimoulac est en instance pour faire déclarer l'absence et obtenir d'être envoyé en possession provisoire.

Passons à la cantinière, la bonne, l'excellente Zénobie Capitaine... Quels noms ! on croirait, ma parole d'honneur, qu'on les a inventés exprès... elle possède seule le secret, cette chère Zénobie, le secret et le testament, et elle les garde pour Lucien, son chéri, qu'elle a dû faire

sauter sur ses genoux du temps qu'il était tout petit, car Zénobie a de l'âge... On ne suit pas le 49^e d'artillerie en Russie quand on est une jeunesse... En tout cas, je n'aurai pas de peine à la dénicher... Il n'y a pas en France deux Zénobie Capitaine.

Très-bien. Continuons.

M. Saint-Privat procédait toujours avec méthode, et il ne se parlait ainsi à lui-même que pour classer dans son cerveau les renseignements que le hasard venait de lui fournir et qu'il comptait bien utiliser.

— Nous disons, continua-t-il, que l'ingénieuse cantinière est partie pour Paris en même temps que sa lettre. Elle a pris la diligence. La poste ne va guère plus vite. Zénobie a dû arriver ce soir ou bien elle arrivera demain. Renseignement à prendre au bureau des Messageries impériales, ou plutôt royales, puisque l'empire est encore une fois culbuté. Rien de plus facile.

Où est-elle descendue ? Pas d'indice qui puisse me l'apprendre. Mais découvrir dans Paris une gaillarde comme celle-là, c'est le pont aux ânes. Je donnerais son signalement sans l'avoir vue. Cinq pieds trois pouces, haute en couleur..., un artilleur en jupons !

Ah ! pourtant, elle parle de précautions qu'elle prendra pour éviter de tomber avec son testament dans les griffes des gens intéressés à le lui voler, c'est-à-dire du Trimoulac. Qu'est-ce que ça peut bien être que ces précautions-là ? Peut-être un faux nom... Il faudra voir... Mais non, elle entend qu'elle a caché le papier quelque part, dans ses cotillons ou dans ses souliers, et non pas qu'elle se cachera elle-même.

Arrivons au Trimoulac. Où est-il ? Que fait-il ? Pourquoi a-t-il quitté le Périgord et pourquoi a-t-il tant tardé à réclamer l'héritage ? Autant de points à éclaircir le plus tôt possible, mais que rien n'élucide pour le moment. Au besoin, je m'adresserai à l'homme d'affaires du feu colonel. Il doit bien le connaître, cet héritier présomptif.

L'homme du *cabinet noir* fit une pause, probablement pour réfléchir aux indications qu'il venait d'emmagasiner coup sur coup dans sa tête.

Puis il reprit posément, comme un arithméticien qui fait la preuve d'une addition :

— Résumons-nous à présent. Un héritage de deux millions, pièce à trois personnages : l'héritier naturel, le légataire universel et la confidente du défunt. Faire profiter de tout ou partie de la succession de ce cher colonel M. Saint-Privat, ici présent ; voilà le dénouement à trouver.

Il n'est pas introuvable, ce dénouement, puisque Saint-Privat tient le fil qui fera mouvoir ces trois pantins. Ce fil, c'est la lettre, et il faut d'abord, avec ce fil, aboutir à Zénobie. Quand il aura déniché la cantinière, Saint-Privat sera maître absolu de la situation, ou il n'est qu'un sot.

Seulement, il faut la dénicher avant que le Trimoulac soit informé de son arrivée ou du moins avant qu'il ait mis la main dessus, et surtout avant qu'elle se soit abouchée avec le lieutenant.

C'est le grand point, car si l'un des deux met le nez dans mon jeu, je suis évincé. Ils n'ont plus besoin de moi.

Donc, avant tout, les gagner de vitesse, afin de pouvoir

garder Zénobie pour moi tout seul. Quand je la tiendrai, je ne serai pas embarrassé de la chambrer. Il me suffira de lui persuader que je suis l'ami de son Lucien et que je puis seul le lui rendre. Je lui conterai qu'on le persécute pour ses opinions, qu'il se cache. Ça ira tout seul. Zénobie deviendra ma meilleure amie, et elle finira par me confier le testament.

Le bon vieillard se frotta les mains et pris trois fois coup sur coup. Mais sa physionomie se rembrunit bien vite.

— Oui, murmura-t-il, elle ne sait pas l'adresse de l'officier, mais on la sait au ministère, et, si elle s'avisait, en descendant du coche, d'aller la demander dans les bureaux... Diable ! je serais distancé.

Ah ! parbleu, je suis bien fou de m'inquiéter de si peu de chose. Depuis qu'on se bat sous Paris, le ministère de la guerre est sens dessus dessous, et les employés ont autre chose à faire que de donner des renseignements. Et puis, la capitulation sera signée demain ou après-demain. Le ministère sera occupé militairement par les alliés, qui mettraient Zénobie à la porte si elle osait y montrer son nez.

Allons ! c'est clair, rien à craindre de ce côté, car j'ai du temps devant moi.

Et le front soucieux de M. Saint-Privat redevint serein.

Puis il se plissa de nouveau. Il s'agissait de résoudre le point le plus ardu du problème.

— Supposons donc, murmura l'homme à la bavaroise au lait, que la cantinière m'a donné sa confiance. Voilà le testament à ma disposition, puisqu'il n'y a qu'elle et moi à savoir qu'il existe et où il est. Comment avoir ma part

de cette fortune dont je possède le secret ? En traitant avec l'un des deux prétendants à la succession du colonel, c'est évident. Mais lequel ?

Après avoir posé ce point d'interrogation, il se mit à réfléchir de plus belle et il resta au moins cinq minutes la tête appuyée sur ses mains avant de recommencer à penser tout haut.

— D'abord, je puis m'entendre avec Trimoulac, murmura-t-il. Je me présente chez lui, je lui dis que je connais un testament de son oncle qui le déshérite complètement, et ce testament, je lui propose de l'acheter... un million ; ça vaut ça. Fort bien. Examinons un peu les objections. Eh ! eh ! il peut refuser le marché ; et, comme il est en instance pour obtenir son envoi en possession, et qu'il l'obtiendra un jour ou l'autre, je serai obligé de me retourner du côté de l'autre héritier. Or, dans ma position, toute fausse démarche peut avoir de graves inconvénients. Mais s'il accepte ?... Je puis être dupe. Pour le moment, ce Trimoulac n'a sans doute pas le sou. Impossible de lui dire : Donnant, donnant. Et une fois le testament détruit, il serait capable de m'envoyer paître... D'autant plus que, si je m'en rapporte à M^{me} Capitaine, ce neveu du colonel est un très-mauvais garnement... autre danger plus sérieux encore que le premier. Et puis, pour lui livrer le testament, il faudrait... diable ! je n'avais pas songé à ça... il faudrait supprimer Zénobie... oui, rien que ça... car elle n'est pas femme à laisser dépouiller son cher Lucien sans crier. Et alors... je m'expose aux galères si je détruis le testament, à la guillotine si je détruis la cantinière.

Non pas ! morbleu ! j'aimerais encore mieux renoncer au million. D'ailleurs, je déteste les moyens violents, et j'ai pour principe de n'y recourir que lorsque je ne peux pas faire autrement.

Allons ! allons ! la cause est entendue, et la négociation avec Trimoulac est impraticable. Voyons si elle est plus facile avec le lieutenant.

D'abord, autant que j'en ai pu juger au café de la Rotonde, celui-là est un garçon tout rond et sans malice. Je n'aurais point à craindre qu'il abusât de ma confiance, et je suis presque sûr que s'il me promet le million, il me le donnera, même après remise du testament. Rien ne m'empêche, d'ailleurs, de lui faire signer un bon acte sous seing privé. La loi ne défend pas de stipuler un prix pour enrichir les gens. Et puis, avec celui-là, rien de plus aisé que de s'entendre. Il n'hérite pas naturellement, lui, il ne compte pas sur un envoi en possession, et il n'aura garde de refuser mes offres. Pas de réclamations non plus de la part de la cantinière.

Au lieu de m'exposer à une plainte en suppression de testament, je serai comblé d'actions de grâces par cette vertueuse personne, qui me saura un gré infini de lui avoir fait retrouver son Lucien... et je ne serais pas tenté de lui tordre le cou, comme dans l'autre combinaison.

Oui, oui, ajouta M. Saint-Privat, en s'échauffant peu à peu, il faut toujours être honnête. . quand on le peut sans se faire tort à soi-même, et mieux vaut gagner une fortune en assurant l'exécution des volontés d'un brave colonel, que de courir les aventures avec un drôle... qui ne me paierait pas.

C'est dit, conclut le bon vieillard, je m'entendrai avec le lieutenant Bellefond.

Et, se levant brusquement, il se mit à arpenter de long en large le *cabinet noir*, où il espérait bien ne plus remettre les pieds.

— Sans compter, murmurait-il, que j'aurai moins de peine à le trouver que son concurrent, sur qui je n'ai que des renseignements très-vagues. Je découvrirai promptement où il niche, ce lieutenant, car il est tenu de donner son adresse au commandant de place... et, dans tous les cas, je connais sa figure, puisque le hasard, un heureux hasard, m'a abouché avec lui ce soir. Mieux vaut même éviter une démarche officielle, qui laisse toujours des traces, et tâcher de le rencontrer. Où ? Eh ! parbleu ! au Palais-Royal, où je l'ai déjà vu. Je suis sûr qu'il en fait ses galeries, comme tous ses pareils, les officiers en demi-solde.

Si je ne l'aperçois pas d'ici à deux ou trois jours, il sera temps d'aller m'informer à la place, et, en attendant, j'aurai de quoi m'occuper avec Zénobie. Si nous nous croisons quelque part, je l'aborderai... Il n'est pas de comode approche, c'est vrai, et tout à l'heure nous nous sommes assez mal quittés, mais je m'y prendrai si bien... et puis, quand il saura de quoi il s'agit, il deviendra doux comme un mouton.

Tout à coup, M. Saint-Privat s'arrêta, et, se frappant le front :

— Pourvu qu'il n'aille pas se faire arrêter avant de me tomber sous la main, s'écria-t-il. Le drôle qu'il a failli rosser au café est certainement un agent provocateur,

attaché à la police de Louis XVIII. Je n'avais jamais vu sa plate figure, mais je ne m'y trompe guère, moi qui ai été du métier. Si cet animal-là pince mon lieutenant quand les alliés seront entrés dans Paris, il le fera coffrer, et ce serait désastreux pour mes projets. Décidément, il faut que je me dépêche de le trouver.

Satisfait sans doute des savantes combinaisons qu'il venait d'imaginer, l'honnête employé sourit doucement, et dit tout bas :

— Décidément, mes affaires sont en bon chemin, et je commence à croire que ma fille aura une belle dot.

Et après avoir mis dans sa poche la lettre de Zénobie, il reprit place dans son fauteuil, et il se remit avec ardeur à sa vilaine besogne.

M. Saint-Privat était avant tout l'homme du devoir.

CHAPITRE III

Après avoir envoyé au diable l'homme à la bavaroise au lait, Lucien était rentré chez lui de très-mauvaise humeur.

Son altercation avec le drôle du café de la Rotonde l'avait mis hors de lui, et les propositions du vieillard n'étaient pas précisément faites pour le calmer.

Il était d'ailleurs fort mécontent de lui-même, et il ne se dissimulait pas qu'il venait de commettre plusieurs sottises.

La plus grosse de toutes, c'était assurément de s'être mis sur les bras un et peut-être deux agents de police, et cela juste au moment où il méditait de se tirer de la bagarre politique, et de rentrer dans la vie paisible en épousant une jeune fille charmante.

Mais Lucien n'était pas homme à se repentir longuc-

ment, et par un effet naturel de son tempérament, qui le poussait à marcher toujours en avant, il tournait plus volontiers ses pensées du côté de l'avenir que du côté du passé.

Il ne se consuma donc point en regrets superflus, et il ne rêva plus qu'à l'entrevue décisive qu'il se proposait d'avoir le lendemain avec le père de M^{lle} Thérèse.

Une circonstance le rassurait, d'ailleurs, sur les suites de ses incartades, c'est que personne ne l'avait suivi après sa sortie du Palais-Royal.

Il s'en était assuré à plusieurs reprises, en se retournant pour regarder derrière lui, et même en s'arrêtant plusieurs fois pour s'embusquer à l'angle d'une rue, afin de dépister les poursuites.

Ni dans la rue de Valois, ni dans la cour des Fontaines, ni dans la rue des Bons-Enfants qu'il habitait, il n'avait aperçu de figure suspecte, et il se croyait certain d'avoir échappé à tout espionnage.

Aussi s'endormit-il d'un sommeil que troublèrent bien un peu des rêves où il revit la scène de la carrière et le sac, l'horrible sac, et le pilier qui servait de tombeau à une créature humaine, et le *Grand-Maçonnant* avec son masque, et tout cet appareil fantastique dont les *Frères du Plâtre* s'entouraient pour accomplir leurs cruelles justices.

Ces lugubres visions finirent par faire place à de plus douces images, et le ravissant visage de M^{lle} Vernède apparut plus d'une fois à Lucien pendant cette nuit agitée.

A son réveil, il avait presque oublié les dramatiques événements de cette soirée du dimanche, qui devait ce-

pendant marquer dans sa vie, et il était tout à l'espérance.

Il se leva de bonne heure, s'habilla avec soin, comme il convient à un prétendu qui va faire sa demande, et s'en alla déjeuner dans un café de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, pour être à proximité de la maison de M. Vernède, et aussi pour éviter le Palais-Royal, où il aurait pu rencontrer ses mouchards de la veille.

Il put cette fois lire les journaux tout à son aise, et il y vit que l'ennemi avait encore fait des progrès, que Paris ne pouvait plus tenir, et qu'on s'attendait à une capitulation pour le jour même.

Cette nouvelle, toute prévue qu'elle était, assombrit ses idées, et, quand il s'achemina vers le domicile du banquier, il n'était déjà plus dans les heureuses dispositions où il se trouvait en s'éveillant, et le succès de sa démarche lui semblait beaucoup plus douteux.

Il se rappelait avec inquiétude que M. Vernède lui faisait moins bon visage depuis quelques jours, et il se demandait si le moment était bien choisi pour risquer une demande en mariage.

Plus il approchait et plus il ralentissait le pas, car il éprouvait cette angoisse doublée d'une folle envie de rebrousser chemin qu'on ressent presque toujours quand on va emprunter de l'argent ou se faire arracher une dent.

M. Vernède demeurait au coin de la rue des Bourdonnais, à dix minutes tout au plus du café où s'était arrêté le lieutenant, qui ne mit pas moins de trois quarts d'heure à faire ce court trajet.

Cependant, lorsqu'il se vit devant la porte cintrée qui donnait accès dans la cour du comptoir, il reprit courage et il entra sans hésiter, à peu près comme un conscrit arrivé au pied d'une redoute se décide à escalader le retranchement plutôt que de rétrograder sous le feu de l'ennemi.

M. Vernède occupait toute la maison, une vieille bâtisse édiflée sous Louis XIV par quelque gros marchand de draps du quartier ; mais on se tromperait du tout au tout si on se figurait que son installation ressemblait peu ou prou à celle des gros financiers de ce temps-ci.

D'abord, il n'entendait point la banque comme les capitalistes d'à présent, qui ne comptent que par millions et ne s'occupent sérieusement que des emprunts d'États.

Thomas Vernède, fidèle aux vieilles traditions, en était encore à l'escompte du papier de commerce et avait en horreur les spéculations hasardeuses.

Il opérait prudemment, loyalement et savait se contenter de petits bénéfices.

Les grands spéculateurs de l'époque faisaient peu de cas de ce modeste confrère, dont ils savaient à peine le nom, mais il était tenu en grande estime par sa clientèle, composée de négociants des environs des halles.

On lui savait gré, dans ce monde-là, de sa rondeur en affaires, de la sûreté de ses relations, de la modération de ses tarifs et aussi de ses habitudes bourgeoises et de la simplicité de son train de vie.

Ces braves gens se sentaient à l'aise avec ce banquier sans faste, qui n'avait ni chevaux, ni voiture, ni laquais

en livrée, et qui donnait ses audiences dans un cabinet dont ne se contenterait pas aujourd'hui le caissier d'un entrepreneur.

Tout était à l'unisson dans la maison Vernède.

Au rez-de-chaussée, les bureaux meublés de tables en sapin et de chaises en paille, la caisse, un vieux coffre de fer qui ferait sourire les serruriers d'aujourd'hui, inventeurs de cadenas à secret, la caisse protégée par de simples barreaux de bois blanc, et la pièce où travaillait le patron, tapissée de papier à dix sous le rouleau.

Au premier étage, l'appartement du banquier, où ne brillait aucun luxe et où ne pénétraient que ses amis les plus intimes.

Au second, celui de sa fille, plus coquettement arrangé, mais pas plus somptueux.

Pout tout domestique, un garçon de bureau qui tenait lieu de valet de chambre à monsieur, une vieille bonne pour mademoiselle, et une cuisinière qui n'affichait aucune prétention au titre de *cordons bleu*.

Rien de tout cela n'annonçait la richesse, mais M. Vernède n'en possédait pas moins, disait-on, une belle et solide fortune.

Personne ne le blâmait de dédaigner l'éclat de l'opulence, personne même ne s'étonnait de ses allures un peu mesquines, car, en France, on pardonne volontiers à un homme de ne pas éclipser ses voisins, lorsqu'il pourrait le faire, et l'apparence de la pauvreté n'y déconsidère que ceux qui sont véritablement pauvres.

On savait, d'ailleurs, que, par ses goûts comme par ses opinions, le banquier était un Spartiate. Il passait pour

aimer la soupe aux choux et la république, et cette réputation ne lui nuisait point auprès de la population laborieuse et patriote du quartier.

Lucien traversa la cour, non sans lever les yeux vers une certaine fenêtre garnie de fleurs, et il eut la joie d'apercevoir, encadré entre deux rosiers fleuris, le charmant visage de M^{lle} Thérèse, qui rougit en le voyant, le salua d'un sourire et disparut.

Cette aimable apparition lui redonna de la hardiesse. Pour la revoir, il aurait bravé le feu d'une batterie ; à plus forte raison se sentait-il en état d'affronter l'accueil d'un père qu'il croyait trouver bien disposé à son endroit.

Midi venait de sonner. C'était l'heure où le banquier descendait dans son cabinet, après avoir expédié rapidement un déjeuner frugal.

Lucien, assuré de l'y rencontrer, et habitué à être reçu familièrement, tourna sans frapper le bouton de la porte, et entra.

M. Vernède était là, en effet, accoudé sur son bureau et plongé dans des réflexions si profondes, qu'il n'entendit pas le bruit des pas du jeune homme.

Ce n'était point son attitude ordinaire, et Lucien, accoutumé à le trouver vérifiant des comptes ou signant des bordereaux, fut assez surpris de le voir immobile et rêveur, la tête appuyée sur ses mains et les yeux à demi-fermés.

Il toussa légèrement pour signaler sa présence. M. Vernède tressaillit comme un homme réveillé en sursaut et tourna vivement la tête.

— C'est vous, mon cher Bellefond ! dit-il d'une voix assez mal assurée.

En même temps, d'un geste rapide, il cherchait à cacher sous une liasse de papiers deux pistolets placés devant lui sur le bureau ; mais, se ravisant aussitôt, comme s'il eût regretté de s'être laissé aller à ce mouvement machinal, il les prit et les posa dans un tiroir ouvert qu'il ne se donna pas même la peine de refermer.

— Oui, monsieur, c'est moi, balbutia Lucien décontenancé comme on l'est toujours quand un incident imprévu se produit au début d'une entrevue importante.

Il avait arrangé dans sa tête l'entrée qu'il comptait faire et la réception que le banquier devait lui réserver ; il avait préparé certaines phases, et il s'attendait à certaines réponses. En un mot, son siège était fait. Mais il ne pouvait pas deviner qu'il surprendrait M. Vernède méditant sur une paire de pistolets.

— Je vous attendais, mon ami, reprit le financier, rentré en possession de tout son sang-froid.

— Vraiment ? demanda le lieutenant rasséréné par ce début, qui lui semblait plein de promesses. Quoi ! monsieur, vous pensiez que je viendrais ce matin ! Auriez-vous donc deviné le but de ma visite ?

— Je crois l'avoir deviné, dit doucement M. Vernède.

— Alors, vous savez que j'aime M^{lle} votre fille, et que je viens vous demander sa main, reprit avec émotion Lucien, qui ne possédait pas l'art de ménager les transitions.

— Je sais que vous l'aimez, je sais même qu'elle ne vous hait pas et j'avais le pressentiment que vous feriez aujour-

d'hui une démarche à laquelle j'étais préparé depuis quelque temps.

— Je puis donc espérer que cette demande, vous ne la repousserez pas, que vous me jugez digne de Mlle Thérèse et que vous comblerez mes vœux les plus chers en me l'accordant ? s'écria l'officier éperdu de joie.

— N'espérez rien, mon cher Bellefond, répondit tristement le banquier. J'ai pour vous de l'estime et de l'attachement, je suis sûr que vous feriez le bonheur de ma fille, et, en toute autre circonstance, je ne souhaiterais pas un autre gendre que vous, mais il ne peut plus être question de ce mariage.

Je suis ruiné.

— Ruiné ! vous êtes ruiné ! Et qu'importe ? Me feriez-vous donc l'injure de croire que je recherchais Mlle votre fille pour sa dot ? Ce serait bien mal connaître les sentiments qui m'animent.

— Je ne doute pas de votre désintéressement, mon cher Bellefond. Si j'en avais jamais douté, je n'aurais pas encouragé, ni même toléré vos assiduités auprès de Thérèse, car j'estime que le mariage est chose sainte et sacrée et je tiens en profond mépris ceux qui en font un objet de spéculation.

Mais, je vous le répète, je suis ruiné complètement, ruiné sans ressource et ma fille ne peut plus être votre femme.

— Pourquoi ? Serait-ce parce qu'il me reste à moi quelque fortune ? Mais vous ne comprenez donc pas, monsieur, que cette fortune, mon plus vif désir est de l'offrir à Mlle Thérèse, à son père, et que vous me

combleriez de joie en partageant avec moi tout ce que je possède.

Ah ! monsieur, je serais tenté de me réjouir du malheur qui vous frappe puisqu'il me fournit l'occasion de vous prouver que je l'aime pour elle-même. Si vous saviez que de scrupules j'ai eu à vaincre pour me décider à vous demander sa main alors que je la croyais riche ! Je n'ai tant tardé que par crainte d'être soupçonné de spéculer sur cette union à laquelle je n'ai cessé d'aspirer depuis un an. Maintenant, du moins, je suis sûr que nul ne me prêtera ce motif honteux, et je vous supplie, monsieur, de me permettre de devenir l'époux de votre fille que j'adore et que je vous jure de rendre heureuse.

M. Vernède se taisait et le lieutenant crut lire sur son visage quelques signes d'émotion.

— Parlez, monsieur, dit-il avec feu, parlez, je vous en conjure, et ne me désespérez pas par un refus.

— Ecoutez-moi, Lucien, répondit le banquier d'une voix affectueuse et grave, écoutez-moi et ne me maudissez pas si je persiste dans une résolution que je n'ai pas prise, croyez-le bien, sans qu'il en coûte à mon cœur, car, je puis vous l'avouer, mon refus affligera cruellement Thérèse, qui vous aime.

Lucien tressaillit de joie et il allait insister.

— Ne m'interrompez pas, mon ami, reprit M. Vernède, vous jugerez mes raisons quand je vous les aurai dites et, pour vous les dire, il faut que je vous parle de moi, car vous ne connaissez pas mon histoire.

Lorsque mon vieil ami Mâchefer vous présenta dans ma maison, il y a un an, vous avez dû me prendre et vous

m'avez pris, je le sais, pour un négociant enrichi par son travail, il est vrai, mais né dans la classe bourgeoise. Mâchefer lui-même le croit, car il ne me connaît que depuis quinze ans et, il y a quinze ans, j'avais déjà commencé ma fortune et je ne lui ai jamais parlé de mon origine. Mais je ne suis pas de la bourgeoisie, pas même de la plus petite, je suis du peuple.

Le lieutenant fit un geste pour protester qu'il ne se préoccupait en aucune façon de la naissance du banquier et celui-ci continua :

— Mon père était, avant la Révolution, ouvrier débardeur sur le port Saint-Nicolas et ma mère vendait des pommes dans les rues. Ils n'avaient pas de quoi m'envoyer à l'école et à douze ans je ne savais pas lire. J'ai commencé par être décrotteur, et, en 1789, j'étais commis chez un fermier-général qui me donnait juste de quoi nourrir maigrement mes parents et ne pas mourir de faim moi-même. Cette année-là, mon père fut tué d'un coup de sabre par un soldat du régiment Royal-Allemand qui chargea la foule au Pont-Tournant, et ma mère renversée et foulée aux pieds reçut un coup de pied de cheval qui lui brisa le crâne.

C'est de ce jour que date ma haine contre les étrangers et contre les aristocrates.

— Haine que je partage, dit vivement Lucien.

— Je le sais, mon cher Bellefond, et c'est parce que je le sais que je vous ai reçu chez moi et que j'ai autorisé vos assiduités, reprit le banquier d'un ton bref. Mais j'abrège. La Révolution me fut favorable. En abolissant les corporations privilégiées, elle me permit d'entreprendre un

commerce qui prospéra rapidement. Elle m'a fait ce que je suis. En thermidor an IV, j'épousai une pauvre et honnête ouvrière qui n'avait pour vivre que son aiguille. Je ne l'aurais pas prise, si elle eût été riche ou seulement à son aise. J'avais déjà sur ce point des idées arrêtées. Dix-huit mois après, j'étais veuf et père de Thérèse. Ma femme était morte en couches. Après le 18 brumaire, je commençai l'escompte, et, dix ans plus tard, j'avais déjà gagné une large aisance. En 1814, je possédais près de deux millions, et je pouvais songer à marier ma fille selon son cœur et en même temps selon mes principes.

Lucien ne put dissimuler un haut-le-corps involontaire. Il ne comprenait guère pour sa part qu'on mêlât ainsi la politique et le cœur.

— Oui, continua froidement M. Vernède, je rêvais pour elle un époux qui lui plût et qui me convînt, et, cet époux, je ne doutais pas de le trouver, car Thérèse pensait et pense encore exactement comme moi sur le mariage. Thérèse est de mon sang et elle ne comprend que l'égalité en ménage comme en politique.

— L'égalité en ménage, mais c'est de s'aimer autant l'un que l'autre, s'écria le jeune officier, et j'espère... j'espérais du moins que M^{lle} Vernède...

— Thérèse pas plus que moi, interrompit le banquier, n'admet que la femme puisse devoir sa fortune au mari...

— Vous admettiez bien que le mari pût devoir la sienne à la femme, puisque vous ne m'auriez pas repoussé quand vous étiez riche.

— Laissez-moi achever, je vous prie. Il n'est pas question d'une égalité absolue. Celle-là ne se rencontre jamais que dans la pauvreté. Lorsque je pensais à vous donner ma fille, j'étais plus riche que vous, c'est vrai, mais vous possédiez cependant une fortune que j'espérais élever promptement au niveau de la mienne. Je voulais faire de vous mon associé avant de faire de vous mon gendre...

— Et qui vous empêche de m'associer maintenant ? Ce que vous souhaitiez hier, pourquoi ne l'accepteriez-vous pas aujourd'hui ?

— Parce qu'en l'acceptant, je commettrais une mauvaise action. Je suis ruiné, vous dis-je. Je vous entraînerais dans ma ruine et je ne vous sauverais pas.

— Eh bien, tant mieux ! ce serait l'égalité dans la pauvreté, celle que vous proclamiez tout à l'heure la plus parfaite de toutes.

Associez-moi, je vous le demande en grâce, prenez tout ce que je possède. Mon bien est à vous, puisque vous l'auriez accepté, il y a six mois. Jetez-le dans vos affaires, qu'il y périclite ou qu'il les rétablisse, je serai toujours le plus heureux des hommes, puisque, riche ou pauvre, je pourrai prétendre à épouser M^{lle} Vernède.

Ce fut dit avec une vivacité si juvénile, avec une chaleur si entraînante, que l'inflexible banquier se sentit ému et le laissa voir.

— Et cette condescendance vous portera bonheur, reprit Lucien pour profiter du bon mouvement qu'il venait de faire naître.

— Non, murmura M. Vernède, non, le mal est sans remède. Il est trop tard.

— Vous vous exagérez à vous-même le danger. Votre maison n'a pas pu passer ainsi tout à coup d'une situation prospère à une situation désespérée.

— Qui vous l'a dit ?

— Je l'ai deviné ou plutôt... pardonnez-moi, monsieur, et ne m'accusez pas d'avoir cherché à surprendre vos secrets... je l'ai lu sur votre visage. Je pourrais vous dire le jour où, pour la première fois, vous vous êtes montré soucieux. Ah ! ce n'était pas une vaine curiosité qui me poussait à épier les impressions que trahissaient vos traits altérés... Je ne songeais qu'à mon amour et je vous observais comme on observe le juge qui va rendre un arrêt de vie ou de mort, car de votre consentement à mon mariage avec M^{lle} Vernède dépendait ma vie...

Le banquier pâlit et ses yeux devinrent humides. Dans cette lutte de générosité, il se sentait vaincu.

— Merci, mon ami, dit-il, en tendant à Lucien une main que le jeune officier serra avec effusion. Après ce que vous venez de me dire, j'aurais mauvaise grâce à vous cacher quelque chose et ce serait mal reconnaître vos offres généreuses que de ne pas vous instruire des causes de ma ruine. Je vais donc tout vous dire, ne fût-ce que pour vous convaincre de l'impossibilité de me retirer du gouffre où je suis tombé. Vous ne me sauverez pas de la faillite, mais vous m'avez déjà sauvé du désespoir.

Lucien comprit. Les pistolets étaient là devant lui, dans

le tiroir ouvert. Il les avait plus d'une fois regardés à la dérobée pendant que M. Vernède parlait, et l'idée lui était déjà venue que le malheureux banquier songeait à s'en servir pour ne pas survivre à son déshonneur.

Et puis, ces pistolets n'étaient point des armes ordinaires; leurs canons, richement damasquinés, avaient attiré l'attention de Lucien et lui causaient, sans qu'il sût pourquoi, cette impression bizarre qu'on ressent parfois lorsqu'on croit reconnaître une personne ou un objet pour l'avoir déjà vu en rêve.

Mais il chassa ce souvenir chimérique et il ne pensa qu'au danger que courait le père de Thérèse.

— Promettez-moi, dit-il en montrant du doigt ces instruments de suicide, promettez-moi que vous ne céderez point à une affreuse tentation, que vous n'oublierez pas que vous avez une fille.

Le banquier rougit et, repoussant vivement le tiroir, il le ferma à clé.

— Je n'oublierai pas non plus que j'ai un ami, murmura-t-il.

Et il reprit, en s'efforçant de paraître calme :

— C'est le retour de Bonaparte qui a amené le désastre. Son absurde entreprise a ébranlé le crédit sur toutes les places de France et, depuis le 20 mars, j'ai subi coup sur coup dix faillites qui m'ont enlevé les trois quarts de mon avoir. J'ai pu cependant, jusqu'ici, faire face à tous mes engagements, et avec le capital qui me reste, je serais à peu près certain de me relever, car la paix va se conclure et les affaires vont reprendre, mais ce capital

n'est pas à moi. Je l'ai reçu en dépôt, avec autorisation de le faire valoir, jusqu'au jour où on me le réclamerait. Ce jour est venu, ou du moins il approche...

— De sorte que, si vous étiez en mesure de rendre cet argent sans toucher à votre caisse, vous pourriez continuer la banque ?

— Sans doute.

— Ah ! dit Lucien avec explosion, je savais bien que je vous sauverais.

— Que voulez-vous dire, mon cher Bellefond ? demanda le banquier très-ému.

— Je veux dire que vous n'avez pas le droit de rejeter la proposition que je vais vous faire.

Vous devez une somme exigible très-prochainement, et vous ne pouvez pas la rembourser sans consommer la ruine de votre maison ; mais, si vous trouviez à l'emprunter, le danger serait conjuré, et, une fois la crise passée, rien ne vous empêcherait de continuer vos opérations de banque.

— C'est vrai. Seulement cette somme, personne ne me la prêterait.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne prête pas à un homme dont la solvabilité est déjà suspectée. Il y a des situations où le seul fait de chercher de l'argent suffit pour déconsidérer. En essayant de me procurer les fonds dont j'ai besoin, je ne ferais que précipiter la catastrophe.

— D'accord, mais si, par hasard, par impossible, on venait vous les offrir ?

— Je les accepterais, cela va de soi, mais c'est là une supposition purement gratuite.

— Non pas. Je connais quelqu'un qui est tout disposé à vous faire ce prêt.

— Je vous devine, mon ami. Ce quelqu'un, c'est vous, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur Vernède, et j'espère bien que vous ne me ferez pas l'affront de me refuser le bonheur de vous obliger, car ce serait un affront, après ce que vous venez de me dire. Vous convenez que vous accepteriez cette somme d'un indifférent, vous n'avez pas le droit d'en agir autrement avec un homme que vous traitez en ami et qui aspire à entrer dans votre famille.

D'ailleurs, je vais vous mettre à l'aise. Je n'entends pas vous prêter cet argent. Je le place dans votre maison et je deviens votre associé ; nous travaillerons ensemble, et nous nous relèverons, j'en ai la certitude.

Le banquier ne répondit pas. Il regardait Lucien, et les émotions qui l'agitaient se peignaient sur son visage.

L'expression naturellement sévère et même presque dure de sa physionomie s'était adoucie, son front soucieux se déridait, sa bouche s'entr'ouvrait pour répondre avec effusion aux propositions généreuses du lieutenant. Il y avait comme une détente dans l'attitude enroïdie par le malheur de cet homme inflexible.

Car c'était une étrange personnalité que celle de ce financier, fils de ses œuvres. Né rigide et droit comme une lame d'épée, absolu dans ses principes, entier dans ses opinions, il avait marché à la fortune par le grand chemin du travail et de la probité, il l'avait conquise à force de

volonté et sans biaiser, comme un soldat qui charge à la baïonnette. La fortune ne l'avait pas modifié, la ruine non plus. Ce fils d'une marchande de pommes, devenu millionnaire, n'avait jamais composé avec personne, pas plus qu'avec sa conscience. Si le mot *intransigeant* eût été inventé dans ce temps-là, on aurait pu s'en servir pour qualifier le caractère de cet homme de fer qui, après quarante ans d'une vie pénible et agitée, n'avait pas plus changé de sentiments sur les devoirs sociaux que de foi politique.

Cela se lisait sur ses traits réguliers et vigoureusement accusés, dans ses yeux caves où brillait le feu de passions contenues, mais violentes, et jusque dans sa démarche ferme, dans la façon dont il portait la tête, droite et fière sur ses larges épaules.

Le petit banquier du quartier des halles, le décrotteur enrichi avait l'air d'un Romain de la vieille Rome républicaine.

Rien qu'à le voir assis devant ce vulgaire bureau couvert de paperasses, en face de ce tiroir où il venait de serrer tranquillement des pistolets qu'il mettait peut-être en réserve pour se brûler la cervelle, on devinait qu'il y avait en lui l'étoffe d'un général, d'un homme d'État ou d'un conspirateur.

Et pourtant il s'attendrissait, quoi qu'il fit pour rester inébranlable et pour paraître froid.

Il fallait que Lucien eût trouvé le chemin de ce cœur bronzé, car après un silence plus émouvant que toutes les protestations du monde, Thomas Vernède lui tendit les bras et lui dit, en le pressant sur son cœur :

— Je me rends. Nous lutterons ensemble, et nous partagerons la bonne et la mauvaise fortune.

— Merci, s'écria le lieutenant, qui étouffait de bonheur ; merci de me traiter comme si j'étais déjà votre fils. A dater de ce jour, je suis donc votre associé, et je puis espérer...

— Mon ami, interrompit le père de Thérèse, vous ne m'avez pas laissé achever les explications que je vous donnais sur mes embarras, et il est indispensable pourtant que vous connaissiez à fond ma situation. Elle est peut-être moins désespérée que je ne vous l'avais présentée tout d'abord, en ce sens que j'ai un peu de temps devant moi pour parer au danger qui me menace. Il y a aussi un point qu'il importe d'éclaircir, avant d'aller plus loin, c'est celui de savoir si la somme qui me sera nécessaire dans un très-bref délai n'excède pas les ressources dont vous pouvez disposer.

Lucien rougit et ne dit mot. Il n'avait pas encore envisagé ce côté essentiel de la question.

— L'argent dont je vous ai parlé et dont le remboursement me préoccupe à bon droit, a été versé à ma caisse pour un an, le 11 septembre 1844. Nous sommes aujourd'hui le 3 juillet. Il n'est donc pas exigible avant soixante-dix jours.

— C'est plus qu'il ne me faut pour réaliser ma fortune et je vais sur-le-champ...

— Permettez-moi de finir, je vous prie, mon cher Bellefond.

Comme je vous l'ai déjà dit, cet argent a été non pas déposé chez moi à charge de le restituer purement et sim-

plement, mais prêté à cinq pour cent. Je dois donc en sus du capital, une année d'intérêt.

L'officier fit un geste d'indifférence. Quelques milliers de francs de plus ou de moins ne l'inquiétaient guère.

— Il m'a été versé, reprit Thomas Vernède, par un homme dont, en toute autre circonstance, j'aurais refusé de devenir le débiteur, mais je me trouvais alors sous le coup d'embarras momentanés auxquels cette somme me permit de pourvoir. Cet homme était un de nos ennemis politiques, un noble, un émigré rentré avec l'armée russe où il avait gagné le grade de capitaine en se battant contre son pays.

— Oui, un de ces traîtres que j'avais tant de plaisir à souffleter quand je les rencontrais sur le pavé de Paris, un de ces lâches qui ont filé sur Gand le 20 mars.

— Je ne crois pas que celui-là soit un lâche, car j'ai appris qu'il était allé rejoindre le duc d'Angoulême dans le Midi et qu'il avait été blessé à la tête d'une compagnie de volontaires royaux, mais il a trahi la France en servant les alliés, et c'en est assez pour que je le haisse.

Il se nomme le marquis de Baffey et il est entré après la paix dans cette maison du roi où on a donné des grades à tous les *ci-devant*. Il est lieutenant aux mousquetaires noirs.

— Joli corps, en vérité ! Si jamais je le rencontre, ce marquis, il fera bien de ne pas me regarder de travers.

— Vous le rencontrerez certainement, mon ami, surtout si vous devenez mon associé, car il ne tardera guère à rentrer à Paris avec ses bons amis les étrangers, et je ne

doute pas qu'une de ses premières visites ne soit pour moi.

— Chargez-moi de le recevoir et vous verrez qu'il ne sera pas tenté de revenir.

— Je ne l'entends pas ainsi, mon cher Bellefond. Tant que cet homme sera mon créancier, il doit nous être sacré à vous et à moi.

— Bon ! mais quand il sera payé...

— Alors... alors, nous verrons. Mais, pour terminer et pour ne rien vous cacher, je dois vous dire qu'en plaçant son argent chez moi, ce M. Baffey avait un but.

— Il devait en avoir un, en effet. Sans cela, il ne vous aurait pas choisi pour banquier, vous dont les opinions anti-royalistes étaient connues.

— Ce but, je l'ai su trop tard ; ce but, c'était d'épouser ma fille.

Lucien bondit comme s'il eût été touché par une balle.

— C'est impossible ! s'écria-t-il ; comment ! lui, un émigré !... un noble !... et puis... où l'aurait-il vue ?

— Vous voulez dire que ses préjugés de caste doivent l'empêcher de rechercher la fille d'un roturier. Je le croyais comme vous, mais j'ai eu la preuve du contraire. Cet homme avait vu Thérèse à la messe de Saint-Eustache et il s'était violemment épris d'elle. Je ne doute pas que si nous avions vécu au temps où ses nobles aïeux étaient au-dessus des lois, il n'eût fait enlever ma fille pour la jeter dans une petite maison, mais la France n'en est pas encore revenue tout à fait à l'ancien régime, et M. le marquis avait conçu une passion si vive pour Thérèse, qu'il s'était décidé à passer

par-dessus toutes les convenances en me la demandant en mariage.

— Et vous la lui avez refusée?

— En doutez-vous? me croyez-vous donc capable d'ambitionner l'honneur de m'allier à un noble? J'ai refusé, et dans des termes tels, que j'espérais être délivré à tout jamais de cet homme. J'aurais voulu pouvoir lui jeter l'argent que j'avais accepté à une époque où je ne soupçonnais pas ses intentions. Malheureusement, quand il s'est démasqué, mes embarras commerciaux commençaient et...

— Comment a-t-il agi après ce refus?

— Comme un marquis, comme un homme de cour qu'il est. C'est bon pour des petites gens comme nous de marquer du dépit ou même de laisser voir ce qu'on éprouve, dit amèrement le banquier.

M. de Baffey a les manières froides et discrètes d'un grand seigneur. Il s'est contenté de m'exprimer poliment ses regrets, dem'insinuer qu'il ne tenait qu'à moi de considérer la somme versée par lui comme un apport destiné à figurer au contrat de mariage; il a même osé me dire que mon refus ne devait pas altérer des relations qu'il attachait beaucoup de prix à cultiver.

— Et vous avez continué à le recevoir! Et vous lui avez permis de revoir Mlle Vernède!

— Il ne l'a jamais vue qu'à l'église, et c'est ce que je ne pouvais pas empêcher. Quant à l'accueil que je lui ai fait, il a toujours été le même. Je l'ai reçu dans ce cabinet où je traite mes affaires et non ailleurs. Au surplus, il ne s'est déclaré que dans les premiers jours du mois de mars

dernier ; le lendemain, on a appris le débarquement de Bonaparte à Cannes et, le surlendemain, le marquis partait en guerre contre l'usurpateur.

— Mais il va revenir plus insolent que jamais, plus pressant peut-être.

— Je m'y attends, je vous l'ai déjà dit, et vous comprenez maintenant pourquoi je veux rembourser à son échéance la somme que m'a prêtée cet homme.

— Il le faut ! il le faut à tout prix !

— Oui, à tout prix, et si vous n'êtes pas en mesure de la fournir, mon cher Bellefond, plutôt mille fois subir le déshonneur d'une faillite que de rester l'obligé M. de Baffey.

Cette somme est de...

— Peut-on entrer ? dit une voix douce.

Et une tête rieuse et blonde se montra.

L'apparition fit rougir de joie Lucien et la voix fit que M. Vernède se retourna brusquement.

C'était sa fille qui avançait son frais et charmant visage par l'entre-bâillement de la porte du fond, celle qui donnait sur l'escalier communiquant avec le premier étage.

— Tant pis ! j'entre ! dit-elle gaiement.

Si tu es en affaire, tu me renverras, mais pas avant que je t'aie embrassé.

Et d'un bond, l'enfant se jeta sur son père et couvrit de baisers son front et ses joues.

— Là, c'est fait ! je m'en vais, reprit-elle en riant.

Puis, se redressant et feignant d'apercevoir pour la première fois le lieutenant, qui la dévorait des yeux :

— Monsieur Lucien ! ah ! mon Dieu ! vous étiez là !

— Oui, mademoiselle, et je suis bien heureux de m'y trouver, balbutia l'amoureux, charmé et troublé tout à la fois.

— Eh bien, moi, je regrette d'y être entrée de cette façon-là... vous allez encore dire que je me conduis comme une petite pensionnaire, et vous aurez raison.

— Moi, mademoiselle ! Dieu me garde de me permettre... d'abord je n'en ai pas le droit... et puis je trouve que tout ce que vous faites est bien fait.

Le lieutenant Bellefond, qui ne bronchait jamais devant l'ennemi, perdait tout son aplomb dès qu'il se trouvait en présence de Mlle Vernède, et il fallut que le banquier vînt à son secours, car il était en passe de devenir ridicule.

— Thérèse ! dit-il en cherchant à reprendre l'air sévère que les caresses de sa fille lui faisaient toujours perdre, je t'avais défendu d'entrer ici.

— Père, tu m'as permis de t'embrasser six fois par jour, et celle-ci n'est que la quatrième.

Et elle se mit à compter sur ses doigts :

— Une fois ce matin dans ta chambre, une fois quand tu es descendu à la caisse, une fois quand tu t'es mis à table pour déjeuner, une fois...

— Assez d'enfantillages, chère petite, je...

— Ne m'interromps pas, ou je recommence.

— Je te prie de nous laisser, j'ai à causer sérieusement avec M. Bellefond.

Ce fut au tour de Thérèse à perdre contenance.

Elle lisait dans les yeux de son père comme on lit dans

un livre aimé qu'on sait par cœur et elle y avait vu qu'il devait être question de son mariage avec Lucien qu'elle adorait.

Elle rougit jusqu'aux oreilles, baissa la tête et vint s'appuyer pour cacher son trouble sur le dossier du fauteuil où M. Vernède était assis.

Elle était ravissante ainsi avec ses cheveux blonds à moitié dénoués, ses joues roses, ses lèvres vermeilles et sa jeune taille bien prise dans son étroit fourreau blanc.

Un poète de cette époque, où la mythologie était encore à la mode, l'aurait certainement comparée à une des trois Grâces ou tout au moins à une nymphe.

Mais l'officier du 25^e de ligne n'était pas poète et il se contentait de s'enivrer silencieusement de bonheur et d'espérance en la contemplant.

M. Vernède fronçait le sourcil ; il voulait mettre fin à une entrevue peu opportune en ce moment, et il allait renouveler en l'accentuant la prière qu'il venait d'adresser à Thérèse, quand on frappa discrètement à la porte extérieure du cabinet.

Presque aussitôt cette porte s'ouvrit, et un homme entra.

Le banquier se leva et fit un pas à la rencontre de ce visiteur, qu'il reconnaissait parfaitement mais qu'il n'attendait guère.

Lucien, qui ne l'avait jamais vu, le devina sur-le-champ. La jalousie n'est pas toujours aveugle, et la haine est toujours clairvoyante.

Thérèse devint très-pâle et détourna les yeux.

Le personnage dont l'apparition produisait ce changement à vue était grand, de haute mine, de tournure dégagée et fort élégamment vêtu.

Il ne paraissait pas avoir plus de trente ans, et quoique ses traits manquassent un peu d'expression, il devait passer partout pour un cavalier accompli.

Sa naissance et son éducation aristocratiques étaient écrites sur sa figure régulière et froide, et, à l'aisance gracieuse avec laquelle il se présentait, on reconnaissait aisément qu'il avait toujours vécu dans le monde le plus élevé.

Et, de fait, c'était le marquis Henri de Baffey qui tombait ainsi à l'improviste dans le cabinet de M. Vernède, à l'heure où on devait croire qu'il se trouvait encore en Flandre avec le roi Louis XVIII.

— Vous ici, monsieur ! dit le banquier d'un ton peu encourageant.

— Je sais, monsieur, que vous ne m'attendiez pas, et je vous supplie de m'excuser de ne pas m'être fait annoncer, répondit du ton le plus courtois M. de Baffey ; je suis entré ce matin à Paris, Sa Majesté ayant daigné m'adjoindre aux commissaires des puissances alliées qui viennent traiter de la capitulation, je me suis empressé de profiter de cette occasion pour me présenter chez vous.

Avant les malheureux événements qui m'ont forcé à m'éloigner, j'ai eu avec vous, monsieur, des relations dont je n'ai pas perdu le souvenir, et j'avais à cœur de les renouveler le plus tôt possible.

En prononçant ces derniers mots, le marquis regardait

M^{lle} Vernède avec une intention bien marquée, mais très-respectueusement exprimée.

Lucien serrait les poings et grinçait des dents.

— Laisse-nous, ma fille, dit le banquier.

Thérèse ne se fit pas répéter l'ordre et s'enfuit sans honorer M. de Baffey d'un regard, tout en trouvant le moyen d'adresser à Lucien un coup d'œil qui voulait dire : Je vous aime, et si vous m'aimez, vous ne vous battrez pas avec cet homme.

Les jeunes filles font de leurs yeux tout ce qu'elles veulent, et le langage des fleurs dont usent les Orientales est beaucoup moins clair et moins expressif que celui des prunelles d'une naïve et blonde enfant d'Occident.

— Je regrette maintenant cet empressément, monsieur, reprit le marquis plus froidement, et je m'aperçois que j'ai mal pris mon temps puisque je viens d'être cause de la retraite précipitée de M^{lle} Vernède.

— Ma fille n'est pas et ne doit pas être mêlée à mes affaires, répliqua M. Vernède, et comme je suppose, monsieur, que vous venez ici pour en traiter une...

— Telle n'était pas mon intention, monsieur, dit M. de Baffey avec hauteur, mais votre accueil m'apprend que j'ai eu tort de croire que nous pouvions nous rencontrer pour un autre motif.

L'affaire à laquelle vous faites allusion est fort simple et, quand il vous plaira de m'accorder un moment d'entretien seul à seul...

— Vous pouvez parler devant monsieur, qui est mon associé.

— Ah ! dit le marquis, en lançant à Lucien un regard

peu bienveillant qui lui fut rendu avec usure, j'ignorais cela.

— Y trouveriez-vous à redire par hasard? demanda le lieutenant au 25^e, avec l'intention évidente de chercher une querelle.

— En aucune façon, monsieur, riposta le capitaine aux mousquetaires noirs, mais je vous ferai observer que je ne connais ici que M. Vernède et que c'est à lui seul que j'ai adressé la parole.

Les yeux des deux jeunes gens se croisèrent, aigus et menaçants comme des lames d'épée, et, quoique ni l'un ni l'autre ne fût en uniforme, ils représentaient à merveille, dans leur antagonisme de hasard, l'ancienne et la nouvelle armée qui se détestaient cordialement.

Lucien Bellefond, avec ses gestes brusques, ses airs agressifs, sa mine audacieuse et rageuse, était de l'ancienne, celle qui, en 1792, était partie en sabots pour conquérir l'Europe et qui venait d'achever sa tournée de victoires, plus glorieuse qu'humiliée de ses récentes défaites, mais irritée, ulcérée de se voir traiter de haut par des blancs-becs revenus, comme on disait alors, dans les fourgons de l'étranger.

Henri de Baffey, lui, était de la nouvelle, de l'armée que les Bourbons cherchaient à reformer en lui donnant pour officiers des gentilshommes, il était de cette maison du roi dont le nom seul rappelait l'ancien régime, et on le voyait de reste à ses manières froides, polies, dédaigneuses, à sa tenue correcte et à son attitude hautaine.

Braves tous deux assurément, mais pas de la même façon, ils n'aspiraient qu'à se rencontrer sur

le terrain, car ils se savaient ennemis politiques et ils venaient de comprendre qu'ils étaient rivaux.

Lucien l'avait appris de la bouche de M. Vernède. Le marquis l'avait deviné.

— Monsieur, dit le banquier, pour mettre fin à une scène muette qui pouvait dégénérer en querelle ouverte, la somme que vous avez placée chez moi pour un an, vous sera remboursée le 11 septembre prochain, avant midi. Votre visite, ayant sans doute pour but de me rappeler cette date, je crois inutile maintenant de prolonger cet entretien.

— Fort bien, monsieur, je me retire, répliqua sèchement le marquis, blessé au vif. Le 11 septembre, j'enverrai mon intendant toucher cet argent.

Et, pirouettant sur ses talons avec la désinvolture d'un seigneur de l'ancienne cour, M. de Baffey sortit sans saluer.

— Insolent ! cria Lucien qui fit mine de courir après lui.

M. Vernède le retint par le bras et lui dit avec beaucoup de calme :

— Pas d'imprudences, mon ami. Ce n'est pas le moment d'en commettre, car, d'ici à peu de jours, le gouvernement des Bourbons sera rétabli et nous n'aurons, vous et moi, qu'à nous bien tenir pour échapper aux mesures de rigueur qu'il va prendre contre les patriotes.

— Quoi ! vous voulez que je m'abstienne de croquer ce beau-fils quand je le rencontrerai sur mon chemin !

— Je l'exige, du moins jusqu'à ce que je l'aie remboursé.

Je vous ai fait tout à l'heure le sacrifice de mes idées sur l'égalité en ménage, ajouta le banquier en souriant, vous pouvez bien me sacrifier pour deux mois votre rancune contre cet émigré.

— Pour deux mois, soit ! grommela Lucien. Ah ! le temps va me sembler long jusqu'au 11 septembre et si on pouvait l'abréger en payant cet homme par anticipation...

— Je suis certain qu'il n'accepterait pas, et d'ailleurs il me paraît difficile que vous soyez en mesure plus tôt de me venir en aide.

Savez-vous quelle est la somme que j'aurai... que nous aurons à lui compter ce jour-là ?

L'officier fit signe que non.

— Trois cent mille francs, mon cher Lucien, et avec les intérêts, trois cent quinze mille.

Lucien Bellefond ne put dissimuler l'émotion que lui causait l'énoncé de ce chiffre formidable.

Pour le moment, il possédait en tout soixante mille francs en billets de banque, seul reste liquide de l'héritage paternel, et une métairie en Périgord, qui lui rapportait, bon an, mal an, douze cents livres de rente.

En supposant qu'il trouvât à la vendre immédiatement et comptant, ce qui était peu probable, vu les circonstances politiques et la rareté du numéraire, le produit de cette vente, joint à son maigre capital, suffirait à peine pour parfaire cent mille francs.

Il en fallait trois cent quinze mille pour sauver le père de Thérèse et pour se débarrasser d'un rival exécré.

Le pauvre lieutenant était loin de compte.

M. Vernède s'aperçut qu'il faisait triste mine, et devina sans peine la cause de l'embarras qu'exprimait son visage.

— Mon cher Bellefond, dit-il, j'aurais dû commencer par où je viens de finir. Je vous aurais épargné, en vous apprenant le chiffre de ma dette, une déception pénible.

Excusez-moi, car je suis impardonnable de ne pas avoir deviné que votre modeste fortune ne vous permettait pas de me venir en aide. Excusez-moi et croyez que je ne vous sais pas moins de gré de vos offres.

— Vous les avez acceptées, dit vivement Lucien.

— Oui, alors que je m'illusionnais sur vos ressources. Maintenant que je sais à quoi m'en tenir, je serais un malhonnête homme de prendre votre argent. Je ne me tirerais pas de l'abîme où je vais rouler et je vous y entraînerais avec moi.

— Vous vous trompez, je vous le jure, et si vous me permettez de...

— N'insistez pas, mon ami, ce serait me désobliger. J'étais résigné avant de vous avoir vu ; je le suis encore. D'ailleurs, je tomberai, je l'espère, sans déshonneur, puisque je payerai ce hobereau à l'échéance. Quand je l'aurai payé, il ne me restera rien, c'est vrai, mais je pourrai encore marcher la tête haute.

Et puis, la pauvreté ne me fait pas peur, et Thérèse ne la craint pas non plus. Je trouverai bien une place de commis chez mon vieil ami Mâchefer ; ma fille donnera des leçons de clavecin, s'il le faut.

C'en était trop, et Lucien n'était pas de force à supporter ce dernier trait.

L'idée que Mlle Vernède en serait réduite à courir le cachet et demeurerait exposée aux entreprises du mousquetaire noir, cette idée le révoltait à ce point qu'il n'hésita plus à mentir.

— Au nom de ce que vous avez de plus cher, monsieur, laissez-moi m'expliquer, s'écria-t-il. Je ne vous ai pas dit que je n'étais pas en mesure de vous fournir cet argent.

— Non, je l'ai vu à votre embarras.

— Ce n'était pas de l'embarras, c'était de la surprise. Je ne m'attendais pas à un si gros chiffre... et je ne puis disposer en ce moment que d'une partie de la somme... Mais je la compléterai en aliénant les propriétés que mon père m'a laissées... et comme nous avons du temps devant nous...

— Soixante-dix jours, pas un de plus, interrompit le banquier toujours précis. Ce n'est pas assez, mon cher Lucien, pour que vous puissiez convertir vos immeubles en écus. Les terres ne trouvent point acquéreur du jour au lendemain et on ne les paye jamais comptant.

— Les miennes sont convoitées par un voisin qui, pour les avoir, sera trop heureux de m'en verser le prix immédiatement.

Le voisin, bien entendu, n'existait que dans l'imagination du lieutenant, mais il n'y a que le premier mensonge qui coûte.

M. Vernède se taisait et regardait Lucien avec une attention qui embarrassait beaucoup l'imprudent officier.

— Vous avez réponse à tout, dit-il après un silence. Il ne me convient pas d'examiner à fond votre situation de fortune, et je dois tenir pour vraies toutes vos affirmations.

Permettez-moi cependant de vous rappeler que Mâchefer, qui vous connaît depuis plusieurs années, m'avait assuré que vous jouissiez d'une certaine aisance, mais que vous n'étiez pas riche.

— Mâchefer ignore absolument mes affaires. Je ne les lui ai jamais racontées et, comme notre liaison ne date que de la campagne de 1813, il n'en peut rien savoir.

C'est tout au plus si je lui ai parlé quelquefois d'un oncle par alliance, un oncle fort riche qui m'avait promis de me laisser son bien...

— Le colonel Lacaussade, mort ou disparu en Russie, n'est-ce pas?

— Précisément. On n'a jamais eu de ses nouvelles, mais rien ne prouve qu'il soit mort, et s'il vit...

— Rien ne prouve non plus qu'il ne le soit pas, et, s'il l'est, vous n'êtes pas son héritier naturel.

— Il aurait pu tester en ma faveur, mais je n'ai pas besoin de vous dire que ce n'est pas sur sa fortune que je compte pour réaliser trois cent mille francs. La mienne y suffira.

— Soit ! dit le banquier, après un court silence. Je vous crois et je vous considère dès ce moment comme mon associé.

— Merci, monsieur, merci de ne pas douter de moi, balbutia Lucien qui n'avait pas encore bien repris son aplomb.

— Maintenant, mon ami, voici ce qu'il vous reste à faire. Vous allez commencer par envoyer votre démission au ministre de la guerre.

— Oh ! bien volontiers. Je n'ai pas la moindre envie de servir les Bourbons.

— Ensuite, vous viendrez travailler dans mes bureaux.

— Vous comblez tous mes vœux. Je n'aurais pas osé vous demander cette faveur, s'écria Lucien qui ne se sentait pas de joie à l'idée de pouvoir rencontrer M^{lle} Vernède plusieurs fois par jour.

— Ce n'est point une faveur. Il faut bien que vous appreniez à connaître les affaires de notre maison, répondit le banquier en appuyant sur le pluriel du pronom possessif.

Et comme Lucien allait encore se confondre en remerciements, il ajouta :

— Excusez-moi, mon ami, de vous renvoyer. C'est l'heure où je dépouille mon courrier, et j'ai besoin d'être seul. Nous nous reverrons bientôt, et, d'ailleurs, vous n'avez pas de temps à perdre pour vous occuper de la liquidation de votre fortune.

Lucien n'osa point répliquer et se disposa à prendre congé, quoiqu'il mourût d'envie de parler un peu d'une personne dont le nom n'avait pas été prononcé assez souvent à son gré depuis la sortie de M. de Baffey.

— Un dernier conseil avant de nous séparer, reprit le banquier. Evitez les querelles non-seulement avec ce marquis, mais avec ses pareils. Vous et moi, nous allons être signalés comme suspects et la plus grande prudence est de rigueur.

— Je tâcherai d'être sage, quoiqu'il m'en coûte de ne pas traiter selon leurs mérites ces émigrés, traîneurs de sabre, qui vont nous revenir à la suite des étrangers.

— Je les méprise et je les hais autant que vous, mon cher Bellefond, mais ce n'est pas en duel qu'il faut frapper ces gens-là. Un jour viendra, je l'espère, où nous les proscrirons en masse, comme en l'an II ; mais, en attendant, et tant qu'ils seront les maîtres dans notre malheureux pays, ils ne valent pas qu'un patriote expose sa vie contre la leur. Un coup de poignard, c'est bien assez bon pour eux.

— Un coup de poignard ! répéta Lucien très-surpris de cette sortie véhémence.

— Tout moyen est permis à qui combat pour la France, dit M. Vernède.

L'officier tressaillit. Il lui semblait avoir déjà entendu cette farouche profession de foi, mais il ne se rappelait pas dans quelles circonstances.

Tout à coup, la mémoire lui revint. C'était le *Grand-Maçonnant* qui avait dit cela dans la carrière de Montmartre.

La coïncidence était bizarre, mais, après tout, elle n'avait rien de bien surprenant, car les opinions politiques du banquier étaient tout aussi radicales et tout aussi violentes que celles du président des *Frères du Plâtre*.

— S'il savait que je fais partie d'une société secrète, pensait Lucien. Pourvu que Mâchefer n'aille pas le lui dire ! Il est vrai que, depuis hier soir, je puis me considérer comme relevé de mon serment.

— Et maintenant, au revoir, mon ami, reprit le banquier

en offrant à son jeune associé une poignée de main qui équivalait à un congé.

Lucien sortit et, quand il se trouva dans la rue, il sentit que la tête lui tournait comme s'il eût été ivre.

Ivre de bonheur, et il y avait bien de quoi, puisqu'il était venu à bout de triompher des résistances de M. Vernède, puisque désormais il pouvait espérer épouser Thérèse.

Mais ce bonheur n'était pas sans mélange, car l'imprudent amoureux s'était jeté à corps perdu dans une impasse d'où il ne savait comment se tirer.

Se procurer trois cent quinze mille francs d'ici à deux mois, alors qu'il possédait à peine le tiers de cette somme, tel était le problème que Lucien avait à résoudre.

Et il ne se dissimulait pas que, faute d'y réussir, c'en était fait de son mariage.

Le rigide Vernède aurait pu se laisser toucher si le lieutenant lui eût avoué franchement sa situation, mais certainement il ne pardonnerait pas un mensonge.

— Que faire? se disait Lucien Bellefond en regagnant son logis.

Emprunter ! A qui ? Mon homme d'affaires du Périgord me trouverait peut-être bien une vingtaine de mille francs sur hypothèque. La belle avance!... Ah ! si mon pauvre oncle avait eu le soin de faire son testament avant de partir pour la campagne de Russie, je serais sauvé... Mais il ne l'a pas fait et je reste avec mon misérable avoir pour faire face à une échéance de cent mille écus... Et je ne parviendrai pas à me procurer l'argent, et ce mar-

quis viendra dans deux mois ruiner le père de Thérèse... A moins qu'il ne lui propose encore de se racheter en sacrifiant sa fille...

Allons, décidément, je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle !

Et le pauvre officier se frappait le front pour en faire jaillir une idée.

Il lui en vint une.

— Parbleu ! s'écria-t-il tout à coup, je suis bien sot de me désoler. Est-ce que la Ferme des jeux n'est pas là pour me fournir les trois cent mille francs, si je sais les lui arracher...

Je n'ai pas joué depuis trois mois... je dois être en veine.

J'ai soixante mille francs... il ne s'agit que de les quintupler... Au jeu cela se voit tous les jours...

Et Lucien ajouta d'un air décidé :

— C'est dit. J'attaquerai dès ce soir la banque du no 154.

CHAPITRE IV

Une semaine s'était écoulée depuis que les *Frères du Plâtre* avaient condamné et exécuté un traître dans les carrières de Montmartre.

La défaite de la France était consommée, l'humiliation était complète.

La capitulation avait été signée le lundi; le mercredi, les débris de notre héroïque armée étaient sortis de Paris pour se retirer sur la Loire; le jeudi, les troupes alliées occupaient les barrières; le vendredi, elles défilaient sur les boulevards et prenaient possession, les Anglais de la rive droite, les Prussiens de la rive gauche; enfin, le samedi, à quatre heures, le roi Louis XVIII faisait son entrée dans sa capitale.

Chose triste à dire, une partie de la population avait

acclamé les étrangers, et nos vainqueurs pouvaient se figurer qu'on les regardait comme des libérateurs.

Ils ne s'y fiaient pas trop pourtant, et le maréchal Blücher avait jugé prudent de faire placer des canons sur les ponts, sur les quais, sur les places, afin de prévenir toute tentative d'insurrection.

Car il s'en fallait de beaucoup que les masses fussent sympathiques aux soldats de la coalition, et ce serait faire injure aux Parisiens de ce temps-là que de croire qu'ils avaient tous salué avec joie le retour de nos ennemis, et qu'ils supportaient patiemment leur domination insolente. *Sans parler "insolente" ?*

Le peuple leur était hostile et ne se gênait pas pour montrer ses sentiments. Dans les faubourgs surtout l'irritation était extrême, et il s'y formait à chaque instant des groupes où on prêchait ouvertement la révolte.

Beaucoup d'officiers français étaient restés dans la ville et entretenaient l'agitation. On les voyait circuler, habillés en bourgeois et armés de grosses cannes, l'air sombre, le regard farouche, cherchant un Prussien ou un Anglais à dévorer, un Prussien surtout, car leur haine contre les soldats de lord Wellington était moins vive.

Paris, quoi qu'en pussent dire les journaux qui célébraient les danses formées dans le jardin des Tuileries pour fêter le retour du monarque légitime, Paris était profondément triste. On chantait sous le balcon du pavillon de l'Horloge: *Vive Henri IV*, ou bien *Rendez-nous notre père de Gand*; mais, ailleurs, on n'avait pas le

cœur à la joie et les airs royalistes n'obtenaient aucun succès.

Cependant, au cœur même de la grande capitale conquise, le Palais-Royal formait une sorte de terrain neutre où vainqueurs et vaincus se rencontraient sans s'attaquer.

Certes les rancunes politiques et nationales n'expiraient pas au seuil de ce temple consacré aux plaisirs faciles, mais elles se contenaient.

Etrangers et Français, partisans des Bourbons et partisans de Bonaparte se ruaient avec une égale ardeur aux galeries de bois, dans les cafés, dans les maisons de jeu, et se contentaient de se regarder de travers quand ils se coudoyaient de trop près, au lieu d'en venir aux mains, comme cela arrivait assez souvent sur les boulevards, où les patriotes se donnaient volontiers rendez-vous pour siffler les émigrés rentrés, ceux qu'on appelait les voltigeurs de Louis XIV.

Au Palais-Royal, on observait une trêve tacite.

Il est vrai que chaque parti s'y était cantonné dans son coin spécial, et se mêlait le moins possible au parti adverse.

Les bonapartistes avaient établi leur quartier général au café Montansier, les royalistes au café de Valois, et mal venu eût été l'imprudent qui se serait avisé d'aller prendre sa demi-tasse dans le camp ennemi.

Les officiers étrangers fréquentaient surtout les tables du jardin, où ils s'inondaient de glaces et de sorbets avant de se lancer dans la cohue qui grouillait au *camp des Tartares* ou de monter au jeu.

Nos envahisseurs étaient avides de jouissances et te-

naient beaucoup à profiter de leur séjour en France pour s'en donner de toutes sortes.

Ils s'en donnèrent si bien, à ce qu'on assure, que la contribution de guerre y passa.

Le jeu surtout les attirait et ils n'y furent pas heureux ; car, pendant toute la durée de l'occupation, la ferme des jeux réalisa d'énormes bénéfices.

Le soir même de son entrée dans Paris, Blücher perdit cent cinquante mille francs à Frascati.

Les premiers jours surtout, les salles de jeu du Palais-Royal furent envahies par une telle foule, que le général Müffling, gouverneur de Paris pour les alliés, dut placer des factionnaires aux portes pour empêcher qu'on s'y écrasât.

Cet encombrement gênait beaucoup Lucien Bellefor. l qui, depuis huit jours, avait ouvert la campagne contre la banque établie au n° 154.

Car l'aventureux officier s'était décidément jeté à corps perdu dans la folle entreprise sur laquelle il comptait pour se procurer cent mille écus.

Comme il passait ses journées dans les bureaux de M. Vernède, il ne pouvait jouer que le soir, c'est-à-dire à l'heure où on se disputait les places autour des tables de roulette et de trente-et-quarante, et ce n'était pas sans peine qu'il parvenait à en approcher.

Deux ou trois fois, il avait failli se prendre de querelle avec des étrangers qui lui barraient le passage et il fallait, en vérité, qu'il fût poussé par un violent désir de tenter la fortune pour supporter aussi patiemment les déplaisants contacts qu'il était obligé de subir.

Mais Lucien aurait accompli bien d'autres prouesses pour conquérir la main de Thérèse, et ces légers inconvénients ne le décourageaient pas.

Il arrivait régulièrement au Palais-Royal après son dîner, montait au 154, jouait jusqu'à neuf heures, jamais plus tard, et rentrait chez lui.

L'expérience lui avait appris que la bonne veine n'est jamais de longue durée et qu'il ne faut pas s'entêter contre la mauvaise.

C'est pourquoi il s'était imposé cette règle, à laquelle il n'avait pas encore manqué, de ne faire que de courtes séances, et il ne s'en trouvait pas mal.

Les trois premières soirées, il est vrai, n'avaient pas été heureuses, puisqu'elles lui avaient coûté une dizaine de mille francs, mais il s'était rattrapé à la quatrième; à la cinquième il en avait gagné vingt-cinq mille, et la fortune continuait à lui sourire, car, après une semaine de lutte contre la redoutable ferme des jeux, il se trouvait avoir presque doublé son capital.

Il possédait plus de cent mille francs, le tiers de la somme nécessaire pour sauver le père de Thérèse et rembourser le mousquetaire noir.

Lucien voyait la vie en rose, et, de fait, jamais peut-être il n'avait été plus heureux.

M. Vernède le traitait comme s'il eût déjà été son gendre, et M^{lle} Vernède trouvait dix fois par jour des prétextes pour entrer dans le bureau où l'amoureux lieutenant s'escrimait à vérifier des comptes d'intérêts.

La passion du jeu ne faisait point concurrence à celle que la charmante jeune fille lui avait inspirée, car il ne

jouait plus comme autrefois pour le plaisir de jouer, et, même quand il était assis devant le tapis vert, l'image de Thérèse était toujours présente à sa pensée.

Et puis, il croyait toucher au but. Encore quatre ou cinq soirées comme les dernières, et le résultat était atteint.

Du reste, il était tout entier à son amour et à ses espérances, à ce point qu'il avait presque oublié les *Frères du Plâtre*, et qu'il n'allait plus causer, après déjeuner, avec son ami Mâchefer, comme il le faisait chaque jour avant les derniers événements.

Le dimanche qui suivit celui de l'exécution par la *muraille*, Lucien avait eu, pour la première fois, le bonheur de se promener avec le banquier et sa fille, et lorsqu'il arriva au Palais-Royal, après avoir dîné avec eux dans un restaurant des Champs-Élysées, il ne touchait pas la terre et il lui semblait que le monde était à lui.

Thérèse avait été charmante, comme toujours, et M. Vernède plus gai et plus confiant que de coutume.

Il est vrai que le lieutenant s'était laissé aller à lui dire que la vente de ses propriétés marchait à merveille, ce qui était un mensonge patent, car il aurait eu à peine le temps d'écrire en Périgord et de recevoir une réponse.

Mais il se croyait si bien sur le chemin de la fortune qu'il n'avait pu se tenir d'annoncer d'avance le succès définitif.

Les galeries étaient encore plus encombrées que les jours précédents, car les deux autres armées de la coalition s'approchaient de Paris ; l'empereur Alexandre et

l'empereur François étaient attendus le lendemain, et quelques officiers russes et autrichiens les avaient devancés.

C'était par tout le Palais une bigarrure d'uniformes à ne pas s'y reconnaître. Les Ecossais en jupon court y coudoyaient les Cosaques en culotte flottante ; les habits blancs y frôlaient les habits rouges, et on y parlait toutes les langues de l'Europe.

A travers cette foule cosmopolite, passaient silencieux et menaçants des hommes vêtus de longues capotes bleues, avec le ruban de la Légion d'honneur à la boutonnière.

Ceux-là représentaient la France vaincue, ruinée, mais encore redoutable, et les étrangers s'écartaient pour leur faire place, car ils avaient appris sur les champs de bataille à les respecter.

Lucien échangea quelques signes de tête avec d'anciens camarades et gagna rapidement l'entrée de la maison de jeu.

Il lui tardait d'engager le combat, car il avait le pressentiment que la soirée lui serait heureuse comme la journée qu'il venait de passer avec sa fiancée.

Il avait même résolu de pousser vigoureusement sa veine et d'élever ses enjeux, afin d'en finir, en une séance, avec la banque, si le hasard continuait à le favoriser.

Il portait cent dix mille francs dans sa poche, et il ne croyait pas être trop ambitieux en se proposant de les tripler.

Lorsqu'il entra, la partie était fort animée et la banque gagnait beaucoup d'argent.

Les trois cent mille francs qu'il voulait conquérir étaient là, devant les croupiers, et ils venaient de sortir

de la poche de deux officiers anglais qui, malgré leurs énormes pertes, continuaient à jouer un jeu d'enfer.

Jamais plus belle occasion ne pouvait s'offrir à un lieutenant français de s'enrichir et de prendre en même temps sa revanche de Waterloo.

Aussi Lucien résolut il de suivre la chance inverse de celle où s'obstinaient les deux insulaires.

Ils s'entêtaient sur la noire. Il mit six mille francs sur la rouge et il gagna.

Décidément, la fortune était pour lui.

Les croupiers connaissaient Lucien, et ils n'étaient point accoutumés à le voir jouer si gros jeu, surtout au début.

Aussi, le coup fit-il une certaine sensation, quoique la partie fût montée à un taux exceptionnellement élevé.

Ils n'en payèrent pas moins les six mille francs avec une grâce parfaite et un empressement tout particulier.

Lucien s'imagina qu'ils étaient ravis que la chance favorisât la France au détriment de l'Angleterre.

— On peut être croupier et patriote, se disait-il naïvement.

La vérité était que Messieurs les employés de la ferme des jeux se réjouissaient d'encaisser douze mille francs d'un côté et de n'en payer que six mille de l'autre.

Leur prétendu patriotisme n'était qu'un simple calcul d'arithmétique.

Lucien laissa toute sa masse sur le tapis et gagna.

En deux coups, il avait enlevé dix-huit billets de mille.

— Vingt minutes de cette veine-là, pensait-il, et je n'aurai plus besoin de revenir ici.

Les vingt minutes ne se passèrent pas sans amener quelques coups de perte, mais elles furent cependant très-fructueuses pour le lieutenant.

A la fin de la taille, il avait devant lui quatre-vingt-dix mille francs perdus par les Anglais, qui s'acharnaient toujours à la noire.

Cela prenait les proportions d'une bataille de nation contre nation.

Du reste, ces joueurs ennemis ne se ressemblaient pas plus entre eux que les soldats de Wellington ne ressemblaient à ceux de Napoléon.

Les deux enfants d'Albion pouvaient passer pour des échantillons parfaits des deux types que produit la race anglo-saxonne.

L'un était grand et maigre, avec un nez busqué et un menton qui n'en finissait plus.

L'autre, gros et court, avec un visage rond, aussi écarlate que son habit.

Ils perdaient d'ailleurs avec un flegme tout britannique.

Après chaque coup, ils avançaient leur argent sur le tapis, sans souffler un mot, sans faire un geste, sans que leur visage exprimât une sensation quelconque.

On aurait dit deux automates fabriqués tout exprès pour jouer au trente-et-quarante.

Lucien, au contraire, le cou tendu, les mains crispées, l'œil en feu, suivait d'un regard fébrile les cartes tombant l'une après l'autre des mains du croupier.

Il avait l'air de monter à l'assaut de la fortune.

Les autres joueurs avaient fini par s'intéresser à ce duel

et donnaient plus d'attention à ses péripéties qu'à leur propre jeu, peu important du reste, car, ce soir-là, par hasard, les gros adversaires de la banque n'étaient pas venus.

Quant aux employés de la ferme, ils commençaient à observer le lieutenant avec une certaine inquiétude.

Il était clair que, si cela continuait sur ce pied, les Anglais finiraient par quitter la partie, complètement décaqués, et que le Français ferait sauter la banque.

On savait par expérience, au 154, comment il massait son argent ; on l'avait vu plus d'une fois se lever perdant et partir sans s'obstiner contre la déveine, par un effort de volonté dont les joueurs sont très-rarement capables ; on l'avait vu aussi pousser sa chance avec une hardiesse merveilleuse et s'arrêter à temps dans le bonheur aussi bien que dans le malheur.

On le regardait donc comme un homme dangereux qui pouvait, un jour ou l'autre, faire une large brèche à la caisse, et ce jour semblait être arrivé.

Aussi était-il traité avec des égards exceptionnels. On allait jusqu'à lui réserver une place à côté du croupier quand l'affluence n'était pas trop considérable et on le complimentait à demi-voix sur son habileté.

La banque a tout intérêt à retenir ceux qui lui gagnent de fortes sommes, puisque, d'après les probabilités mathématiques, probabilités équivalant à des certitudes, ces sommes doivent lui rentrer dans un temps donné.

C'est pour ce motif qu'elle leur fait tant de gracieusetés.

— Partira-t-il ? Restera-t-il ? se demandaient les crou-

piers après une autre taille qui avait donné soixante mille francs de plus à l'officier.

Les Anglais tenaient encore, mais il n'était pas malaisé de voir que leurs munitions s'épuisaient ; ils venaient de mettre sur la table un paquet de billets qui devait constituer leur réserve, car le grand sec, desserrant enfin les dents, venait de dire au gros court : *it is the end*, c'est la fin.

Lucien, qui entendait un peu l'anglais, avait compris et ne compatissait nullement au malheur de ses ennemis.

Il était tout à sa joie, une joie immense, que les joueurs seuls peuvent bien comprendre, la joie du triomphe, plus encore que la joie du gain.

Il lui semblait qu'il venait d'exterminer un monstre, une hydre, un dragon gardant le trésor qu'il lui fallait conquérir pour épouser Thérèse.

A vrai dire, le dragon, quoique blessé dangereusement, avait encore des griffes et il était de force à se défendre.

Pendant qu'on mêlait les cartes, l'amoureux vainqueur compta son bénéfice et vit qu'il s'en fallait tout au plus de quarante mille francs qu'il en eût gagné trois cent mille.

Il se demanda un instant s'il allait s'en aller ; sa veine avait été trop soutenue pour durer encore bien longtemps, et il se disait qu'il serait sage de ne pas l'épuiser.

L'envie d'en finir avec la fortune le retint et il resta, en se jurant bien que cette séance serait la dernière.

Les croupiers, habitués à lire sur la figure des joueurs, avaient deviné qu'il hésitait, et quand ils virent qu'il se décidait à continuer, ils échangèrent un regard significatif.

La taille commença par deux rouges et Lucien, qui était demeuré fidèle à sa couleur et qui jouait le maximum, encaissa vingt-quatre mille francs.

Les Anglais, entêtés à noire, les perdirent.

C'était leur dernière cartouche. La Grande-Bretagne était vaincue.

Du reste, ils montrèrent autant de fermeté que leur général Wellington en avait déployé trois semaines auparavant, lorsque sur le plateau de Waterloo il assistait, impassible, au massacre de ses bataillons enfoncés par l'héroïque cavalerie française. (!!! *oh ! far ex...*)

Ils virent sans sourciller leur masse suprême s'en aller sous le râteau du croupier, et ils se levèrent flegmatiquement, comme de braves soldats forcés de battre en retraite qui font encore fière contenance et se retirent en bon ordre.

Lucien leva les yeux pour jouir de l'agréable spectacle de leur défaite, et il vit debout, derrière les Anglais, un nouveau venu qui se préparait à prendre leur place.

C'était un officier prussien, un officier supérieur en petite tenue, la poitrine couverte de décorations, le bras gauche en écharpe et l'œil droit couvert d'un bandeau noir, un blessé de Ligny, selon toute apparence.

Cet homme avait une figure étrange : des pommettes saillantes, un front bas, une large mâchoire, une bouche fendue jusqu'aux oreilles et d'épaisses moustaches qui allaient rejoindre de gros favoris grisonnants.

Une vraie tête de Teuton.

Large d'épaules, du reste, et comme carré par la base,

avec un cou de taureau et une main, la seule qu'on voyait, une main d'Hercule.

Il poussait vers la table de jeu comme s'il eût marché à la baïonnette et il sembla à Lucien que son œil unique le regardait, un petit œil gris qui lançait des éclairs.

Cette apparition troubla le lieutenant vainqueur, sans qu'il pût s'expliquer pourquoi.

Peut-être pensait-il à Waterloo.

Un Prussien arrivant au moment où les Anglais se retiraient, c'était comme Blücher entrant en ligne le soir de la funeste journée du 18 juin, lorsque Wellington écrasé commençait à plier.

Lucien, comme Napoléon, eut d'abord l'idée de cesser le combat, mais, comme Napoléon, il se décida promptement à tenir contre ce nouvel ennemi.

Il touchait au but. Encore deux coups de gain et les cent mille écus étaient enlevés.

La partie était trop belle pour qu'il reculât.

Le Prussien s'assit et tira de sa poche cinq ou six rouleaux d'or.

Les deux Anglais, qui l'avaient salué d'un signe de tête, restèrent debout, appuyés sur les chaises qu'ils venaient de lui céder.

Evidemment, ils voulaient assister à la bataille qu'allait livrer leur allié, et ils faisaient des vœux pour qu'il la gagnât.

L'Allemand l'engagea avec la prudence naturelle à sa race.

Il débuta par un enjeu de mille francs qu'il plaça sur la rouge.

Ce choix contraria Lucien. Il aurait voulu continuer à suivre la série qui lui avait si bien réussi, et, d'un autre côté, il lui répugnait de jouer le même jeu que cet ennemi de la France.

Il ne lui suffisait plus de gagner, il voulait encore que la Prusse fût battue comme l'Angleterre.

Il passa à noire.

Mal lui en prit, car la noire perdit, et, comme il jouait toujours le maximum, douze de ses billets de mille rentrèrent à la banque.

Les croupiers, en payant le Prussien, eurent un aimable sourire.

Lucien haussa les épaules et avança une autre masse égale à la précédente.

Ce léger échec n'était pas de nature à le décourager et ne le fit pas changer de visage, et pourtant il le ressentit vivement.

Ce fut comme un avertissement. On eût dit que la Fortune, encore indulgente, voulait l'avertir qu'il était temps de plier bagage.

La figure sinistre de cet échappé du carnage de Ligny lui causait une impression indéfinissable. Il lui semblait que c'était son mauvais génie qui venait de s'asseoir en face de lui, et il lui prenait envie de se lever pour aller le souffleter.

Cependant, les cartes tombaient et la noire perdit encore.

Les vingt-quatre mille francs gagnés dans les deux premiers coups de la taille étaient déjà partis.

— Sacrebleu ! dit entre ses dents Lucien ; c'est le Prus-

sien qui me porte malheur. Mais nous allons bien voir... Nous ne sommes pas ici à Mont-Saint-Jean, où ils se sont mis trois contre un pour nous battre.

Dans ce temps-là, pour nommer la grande bataille, les vainqueurs disaient Waterloo et les vaincus Mont-Saint-Jean.

Lucien perdit encore cinq fois de suite.

Les coups les plus imprévus, les plus irritants se succédaient contre lui.

La noire, qu'il suivait toujours, amenait trente-deux quand la rouge avait trente et un, ou bien quarante lorsque le point de rouge était trente-neuf.

C'était à rendre furieux un homme beaucoup plus calme que le lieutenant.

Il avait vu s'envoler quatre-vingt-quatre mille francs, depuis que le guerrier allemand s'était assis.

Il y avait bien de quoi prendre en grippe ce vilain éclopé.

Lucien lui lançait des regards furieux et songeait sérieusement à quitter la place, sauf à revenir jouer quand cet oiseau de mauvais augure se serait envolé.

Tout à coup il lui vint à l'esprit que le seul moyen de conjurer la fatale influence du Prussien c'était de suivre son jeu, et il jeta un paquet de billets à rouge.

Le jeteur de sorts leva la tête, le regarda fixement avec son œil perçant et transporta sa masse à noire.

C'était comme une déclaration de guerre, car cela signifiait clairement : je ne veux pas que ce Français s'associe à ma fortune.

Cette fois, pour achever d'exaspérer Lucien, la noire gagna.

Il y revint, le coup suivant, mais l'Allemand passa à rouge et le lieutenant perdit à noire.

Pour le coup, il n'y tint plus et interpellant son adversaire à travers la table :

— Monsieur, lui cria-t-il, auriez-vous par hasard l'intention de vous moquer de moi ?

Le Prussien continua à le regarder en face, mais il ne répondit pas un mot.

— Vous êtes un impertinent, et tout à l'heure je vous couperai les oreilles.

Le Prussien resta silencieux, imperturbable.

— Il paraît que cette brute ne comprend pas le français, dit l'officier en s'adressant à la ronde.

Il ne rencontra point d'approbateurs dans l'assistance, entièrement composée de joueurs endurcis qui auraient vu, sans se déranger, le tonnerre tomber sur le tapis vert et qui ne comprenaient pas qu'on s'occupât d'autre chose que de la partie.

— Vous avez tort, dit à demi-voix le croupier ; on a le droit de changer de couleur, tant que la première carte du coup n'est pas tombée.

— Je ne vous demande pas votre avis, grommela Lucien, furieux.

— Faites votre jeu, messieurs, cria l'employé de ce ton nasillard qu'il se croyait obligé de prendre pour prononcer les formules sacramentelles de sa profession.

Cet incident avait interrompu pour un instant la partie, et le Prussien profita de cette suspension d'armes pour

adresser quelques mots aux Anglais placés derrière lui.

Lucien, qui ne savait pas l'allemand, ne put pas entendre ce qu'il leur disait; mais il vit les deux officiers de l'armée britannique répondre à leur allié par un signe de tête affirmatif.

Il ne s'arrêtait guère d'ailleurs à les observer. La passion le tenait et il se remit à jouer avec une fureur qui tenait déjà du désespoir, comme ses camarades du 25^e s'étaient battus à Mont-Saint-Jean quand ils s'étaient trouvés pris entre deux feux.

Mais la Fortune, lassée, l'avait abandonné, et, à partir de ce moment, ce fut moins un combat qu'une déroute.

Il ne gagnait pas un coup sur dix et il suffisait qu'il misât sur une couleur pour que la couleur opposée amenât un point plus rapproché de trente.

L'homme au bras en écharpe, fidèle à son système, s'arrangeait toujours pour jouer contre lui et s'en trouvait fort bien, car, quoi qu'il n'exposât jamais plus de deux rouleaux d'or à la fois, il avait déjà ramassé ainsi une somme très-ronde.

Lucien, exaspéré, ne se contenait plus et ne lui ménageait pas les apostrophes, saluant chaque coup d'un sarcasme ou d'une injure.

Le Prussien ne bronchait pas. Evidemment, il ne comprenait pas la langue des vaincus.

A la fin de la quatrième taille, le malheureux Lucien avait perdu tout son bénéfice et il ne lui restait de son propre argent que douze mille francs, sa dernière ressource.

Il eut bien quelque velléité de les garder et de s'en

aller pour revenir tenter la chance une autre fois, mais il crut voir l'Allemand ricaner sous sa grosse moustache et il jeta les billets de banque sur la table avec un geste de défi.

Ce duel suprême ne fut pas long. Le râteau les emporta et deux rouleaux d'or allèrent grossir le trésor amassé lentement par son adversaire.

Lucien lui montra le poing et se leva en l'appelant tout haut « bandit » et « gendarme de Blücher ».

Et sans attendre une réponse, qu'il n'espérait pas obtenir de cet impassible personnage, il écarta brutalement les gens qui l'entouraient et se précipita comme un fou vers la porte.

S'il s'était retourné, il aurait pu remarquer que le Prussien parlait encore une fois aux Anglais et que l'un de ces deux officiers, le grand sec, quittait la table et prenait aussi le chemin de l'escalier.

Mais Lucien n'était point en état d'observer ce qui se passait autour de lui. Il avait complètement perdu la tête et il brochait devant lui comme un sanglier, l'écume à la bouche et les yeux hagards.

On lui fit place avec empressement, car personne ne se souciait de se trouver sur le passage d'un pareil énergumène, et son départ fut salué par des murmures railleurs que domina bientôt la voix monotone du croupier disant : Rien ne va plus !

Rien n'allait plus en effet pour le pauvre amoureux de M^{lle} Vernède et, pour le moment, il ne pensait qu'à se tirer un coup de pistolet dans la tête.

— Votre chapeau, monsieur, lui cria un valet de la

ferme des jeux, laquelle exigeait le dépôt préalable du couvre-chef de tous ceux qui entraient dans ses salons.

Sans cet avertissement, Lucien serait parti la tête nue, et c'était bien assez de partir la bourse vide.

Il jeta à cet obligeant subalterne le jeton d'ivoire qu'on lui avait remis quand il était entré et, pendant qu'on cherchait le chapeau, il vit passer l'Anglais maigre.

Il ne pouvait pas chercher querelle à celui-là, qui n'avait fait que lui porter bonheur, mais il regarda derrière lui pour s'assurer que l'odieux Prussien ne suivait pas son allié.

Il n'eut pas la satisfaction de le trouver à portée de son bras.

Le Prussien était resté au jeu pour suivre sa veine.

En revanche, les yeux furibonds du lieutenant tombèrent sur une figure qu'il ne s'attendait pas à rencontrer là, celle de l'homme à la bavaroise au lait, le petit vieillard qui l'avait suivi un soir en sortant du café de la Rotonde.

L'aimable personnage ne semblait pas se souvenir du tout de la façon dont il l'avait reçu, car il lui adressait de gracieux sourires et de petits signes de tête tout à fait amicaux.

Cette vue n'était pas faite pour calmer Lucien, qui cherchait justement quelqu'un sur qui il pût passer sa colère.

L'espion, car il n'admettait pas que cet homme pût être autre chose, l'espion arrivait fort à propos pour se faire assommer.

Seulement, c'eût été par trop imprudent de l'assommer là.

L'officier répondit à ses mines par une grimace que le bonhomme prit sans doute pour un encouragement, car il lui emboîta le pas.

Ils traversèrent, l'un suivant l'autre, la galerie de pierre, où l'officier anglais se promenait déjà à pas comptés, et ils entrèrent dans le jardin.

Lucien projetait tout simplement de mener son mouchard hors du Palais-Royal, dans quelque coin écarté où il aurait toutes facilités pour l'étrangler, ou tout au moins le rosser d'importance.

Mais, en se retournant, il vit, non sans quelque étonnement, qu'au lieu de rester en arrière, le vieillard accélérât sa marche pour le rejoindre.

Quoiqu'il fût assez tard, il y avait encore du monde dans les allées, et le lieu eût été mal choisi pour appliquer une correction manuelle.

On pouvait, du moins en paroles, traiter ce vieux drôle selon ses mérites, et Lucien l'attendit de pied ferme.

Il s'attendait à être abordé comme la première fois, avec des airs obséquieux et de plates politesses.

Il se trompait absolument.

— Monsieur, dit d'un ton très-net l'homme à la bava-
roise, vous vous imaginez que je vous suis pour vous
espionner. Vous me l'avez dit assez clairement, du reste,
lors de notre première entrevue. Je vous suis, il est vrai,
mais c'est parce que j'ai absolument besoin de vous
parler d'une affaire importante.

— Je n'ai point d'affaires avec les gens de votre espèce, répliqua brusquement Lucien.

— Celle dont il s'agit nous concerne pourtant tous les deux, et quand je vous l'aurai expliquée, je suis sûr que vous me remercirez d'avoir insisté pour que vous m'entendiez.

Ce fut dit avec tant d'assurance, que le joueur décavé et irrité se demanda s'il ne s'était pas mépris sur le compte de ce singulier personnage.

— Pour vous prouver que je dis la vérité, reprit M. Saint-Privat, je n'ai pas besoin que vous me donniez audience chez vous, je n'ai même pas besoin de savoir votre adresse.

Je vous demande tout simplement de m'accorder un entretien d'une demi-heure sans sortir de ce jardin, là sous ces arbres, si vous voulez.

Lucien, frappé de ce langage simple et clair, se dit qu'il pouvait sans risques accepter la proposition, car, au point où il en était, il n'avait plus rien à perdre que la liberté ou la vie, et il se sentait de force à défendre l'une et l'autre contre un vieillard.

— Soit, répondit-il; venez, mais soyez bref.

Et gagnant l'allée, il s'assit sur une chaise de louage, et le bonhomme vint prendre place à côté de lui.

L'Anglais maigre se promenait maintenant en dehors de la galerie et son gros camarade prenait le frais à la fenêtre ouverte de la maison de jeu, située au premier étage, juste au-dessus de l'endroit où les deux causeurs étaient installés.

— Monsieur, commença Saint-Privat, vous venez de perdre une somme énorme.

— Que vous importe?

— Et vous devez être ruiné à l'heure qu'il est.

— Est-ce pour me dire cela que vous m'avez attiré ici? demanda Lucien, menaçant.

— Non, monsieur, c'est pour vous dire que je vous apporte une fortune.

— Une fortune! répéta Lucien en toisant dédaigneusement son interlocuteur. Quelle est cette sotte plaisanterie?

— Rien n'est plus sérieux, je vous l'affirme, dit M. Saint-Privat. Pour vous en convaincre, veuillez seulement m'écouter avec attention.

Vous vous appelez Lucien Bellefond, et vous êtes le neveu par alliance du colonel Lacaussade, mort ou présumé mort, en 1812, pendant la retraite de Russie.

— Qui vous a dit cela? demanda l'officier que ce début mettait déjà en défiance.

— Votre nom, je l'ai appris l'autre soir au café de la Rotonde; votre parenté avec le colonel, je l'ai apprise par une voie indirecte, par hasard.

— Etrange hasard que celui-là, convenez-en, dit Lucien de plus en plus soupçonneux.

— Je vous en prie, monsieur, reprit le vieillard, laissez-moi aller jusqu'au bout. Je comprends fort bien que je ne vous inspire aucune confiance et que vous m'accusez de vous épier.

Veuillez remarquer en passant que si je vous épiais, je vous aurais suivi lundi dernier.

— Mal vous en aurait pris, je vous jure.

— C'est possible, mais enfin je ne l'ai pas fait, et la preuve c'est que j'ignore absolument où vous demeurez, car je vous cherche partout depuis huit jours. J'aurais pu m'enquérir de votre domicile au ministère de la guerre, puisque je savais que vous étiez officier.

Je me suis abstenu de cette démarche, précisément parce que je craignais que vous ne vinssiez à suspecter mes intentions si je m'étais présenté chez vous à l'improviste. J'ai préféré attendre qu'une heureuse chance me fit vous rencontrer, et c'est dans cet espoir que je suis déjà venu bien des fois au Palais-Royal.

Saint-Privat mentait. Il cherchait bien véritablement Lucien, mais il avait commencé par demander son adresse dans les bureaux, où depuis l'entrée des alliés le désordre était tel, qu'on n'avait pas pu la lui donner.

— Et vous m'avez vu tout à l'heure au jeu ?

— J'étais là depuis vingt minutes.

— Pourquoi avez-vous attendu, pour vous montrer, que j'eusse perdu tout mon argent ?

— Vous me faites là un reproche que je me suis déjà adressé, répondit le bon vieillard d'un air sincèrement peiné. Que n'ai-je pu, hélas ! vous arracher à cette funeste partie ! Mais comment m'y serais-je pris ? La façon dont vous m'avez accueilli dans l'escalier, m'a donné un aperçu de la réception qui m'eût été réservée, si je m'étais permis de vous aborder pendant que vous siégiez devant ce maudit tapis vert. J'ai dû patienter, à ma grande désolation.

Saint-Privat mentait encore, ou du moins il ne disait

pas toutes les raisons qui l'avaient décidé à ne pas déranger Lucien. La vraie, c'était qu'il était ravi de le voir perdre, parce que l'officier, totalement ruiné, devait être beaucoup plus disposé à accepter le marché qu'il voulait lui proposer.

— Vous m'auriez rendu un grand service si vous aviez réussi à me tirer de là, dit Lucien, mais je doute, en effet, que je vous eusse écouté. Continuez, je vous prie.

— Quand vous m'avez interrompu pour la première fois, monsieur, je venais d'avoir l'honneur de vous rappeler que vous étiez parent du colonel Lacaussade.

— Le parent de sa femme.

— De sa femme, sœur de Mme Bellefond, votre mère.

— C'est parfaitement cela.

— Le colonel, votre oncle par alliance, possédait une fortune considérable.

— Je ne me suis jamais préoccupé de cette fortune, par la raison que je ne devais pas en hériter.

— En effet, l'héritier naturel est M. Maxime Trimoulac, fils d'une sœur du colonel.

— Vous êtes admirablement informé. Où voulez-vous en venir?

— Avant de répondre à cette question, permettez-moi de vous faire observer qu'un neveu n'est point ce qu'on appelle un héritier à réserve, c'est-à-dire que M. Lacaussade était parfaitement libre de disposer de sa succession comme il lui plaisait et d'en exclure par conséquent le sieur Trimoulac.

— Je n'en disconviens pas. Après?

— Il était libre aussi de vous laisser, à vous, cette succession. Il avait même, de son vivant, exprimé, à plusieurs reprises, l'intention de vous la léguer par testament, à vous qu'il avait pris en affection et qu'il traitait comme son propre fils.

— C'est possible, mais il ne l'a pas fait. Il n'est pas même certain que mon oncle soit mort ; personne jusqu'à présent n'a pu fournir la preuve de son décès.

— Personne, cela est vrai. Pas même M. Trimoulac, qui a fait cependant d'actives recherches.

— Il en a le droit. Concluez, je vous prie.

— Connaissez-vous ce Maxime Trimoulac ?

— Non, et je n'ai pas envie de le connaître. Mais je vous ai déjà dit de conclure. Apparemment, ce n'est pas pour m'entretenir de cet homme que vous m'avez demandé de vous entendre ?

— Non, certes ; j'arrive au point important. Que diriez-vous si j'étais en mesure de produire sous peu la preuve authentique du décès du colonel ?

— Absolument rien. Je tiens le colonel pour mort ; la preuve n'intéresse que son héritier.

— Et si c'était vous qui héritiez ?

— Je ne comprends pas.

— Si le colonel avait testé en votre faveur ?

— Je le saurais, parbleu ! Voilà tantôt trois ans qu'il a péri à la Bérézina et tous les officiers survivants de son régiment sont rentrés en France.

— Ce n'est pas une raison. Votre oncle a pu confier son testament à une autre personne qu'à un de ses camarades.

— Pas à vous, je suppose, dit ironiquement Lucien.

— Non, pas à moi, jeune homme. Je ne suis point allé en Russie, mais...

— Finissons-en. Vous prétendez que le colonel a laissé un testament ?

— J'en suis sûr.

— A mon profit ?

— Vous êtes légataire universel.

— Alors... ce testament... vous l'avez vu ?...

— Je l'ai vu, je l'ai lu, dit sans hésiter M. Saint-Privat, qui, pour la troisième fois, proférait un gros mensonge, car il n'avait pas encore découvert Zénobie Capitaine.

— Et vous me l'apportez ?

— Diable ! vous allez un peu vite en besogne, mon cher monsieur. Les affaires ne se traitent point ainsi au pied levé. Je ne vous apporte pas ce testament, par la raison qu'il n'est point entre mes mains.

— Mais vous savez où il est ?

— Parfaitement.

— Alors, dites-le-moi.

M. Saint-Privat poussa une espèce de sifflement,² mais il ne répondit pas.

— Fort bien, je devine, dit Lucien partagé entre la colère qui l'agitait encore et l'espérance qui commençait à luire, une espérance bien vague.

Vous vous demandez si ma reconnaissance sera proportionnée au service que vous me rendrez en m'enrichissant.

— C'est à peu près cela, jeune homme, répondit avec calme l'ex-employé du *cabinet noir*. Et j'ajoute que] pour

égaler le service la reconnaissance devra se traduire par des actes.

— C'est bien ainsi que je l'entendrais.

— Je suis charmé de vous voir dans ces bonnes dispositions. Que pensez-vous que puisse valoir la possession d'une fortune évaluée en ce moment à plus de deux millions?

— Allons donc! mon oncle était riche, mais il était fort loin de posséder deux millions.

— Vous vous trompez. Le colonel faisait depuis longtemps de grosses économies, et vous oubliez, d'ailleurs, que depuis son départ, au printemps de 1812, la totalité de ses revenus a été capitalisée chaque année. Son homme d'affaires de Périgueux vous renseignerait au besoin.

Ce fut au tour de Lucien de réfléchir avant de répondre.

Cette étrange nouvelle le jetait dans une perplexité mêlée de joie. Il n'y croyait encore qu'à moitié, et cependant il sentait bien qu'un homme de la trempe de ce vieillard rusé ne se serait pas dérangé pour courir après lui, s'il n'avait pas eu à lui faire une proposition sérieuse.

Et si vraiment le colonel avait fait de lui son héritier, n'était-ce pas le ciel qui s'ouvrait, précisément à l'heure où il se trouvait sans ressources, sans espoir, n'ayant plus qu'à se tuer, puisqu'il ne pouvait plus épouser Thérèse?

Et, d'un autre côté, pourtant, cet homme, ce doux et énigmatique personnage qui tombait des nues pour lui offrir la succession de M. Lacaussade, lui inspirait une défiance instinctive et une répugnance presque invincible.

— Ainsi, dit enfin l'officier, vous venez me proposer de me vendre ce testament ?

— Mon Dieu ! oui, répondit le Saint-Privat sans la moindre hésitation.

— Vous faites là un joli métier !

— Il n'y a pas de sots métiers. Il n'y a que de sottes gens.

— Et combien voulez-vous me le vendre ?

— Je veux partager, dit nettement le bonhomme.

— Partager ! comment entendez-vous cela ?

— J'entends, mon cher monsieur, que nous signerons ensemble un petit acte sous seing privé, par lequel je m'engagerai, moi, à vous remettre le testament de votre oncle et son acte de décès, et vous vous engagerez, vous, à me remettre en échange un million.

Je prends ce chiffre rond pour éviter des contestations ultérieures, et je vous certifie qu'il est fort inférieur à la moitié de l'héritage.

J'aurais pu me contenter de votre parole d'honneur, mais on ne sait ni qui vit, ni qui meurt. D'ailleurs, je vous demanderai aussi de me la donner lorsque vous exécuterez notre contrat, car vous pensez bien que je n'ai pas la prétention d'exiger le million comptant.

Après les pertes que vous venez de faire là-haut, il vous serait, je crois, assez difficile de m'en verser la moindre parcelle, avant d'être entré en possession de la succession Lacaussade.

Lucien ouvrait la bouche pour répondre à des offres si nettement formulées, quand il sentit une main se poser sur son épaule.

Il se retourna vivement et vit l'officier anglais, le grand sec, qui le regardait d'un œil terne.

Le flegmatique insulaire s'était glissé derrière les chaises où Lucien et le Saint-Privat étaient assis, et il était arrivé derrière eux sans qu'ils l'entendissent venir.

Le lieutenant, surpris et encore plus irrité, se leva brusquement et dit à l'indiscret qui se permettait de l'approcher de si près :

— Que me voulez-vous, monsieur?

— Moi, rien, répondit l'Anglais avec un fort accent d'outre-Manche. C'est un officier, ami de moi, qui désire parler sur-le-champ à vous, monsieur.

— Et où est-il, cet officier ami de vous?

— Là-bas, sous les arbres, au bout de l'allée, avec un autre ami de moi.

Le lieutenant regarda et entrevit, dans l'obscurité projetée par le dôme de verdure que formaient les tilleuls, deux hommes plantés à vingt pas de là.

Cependant M. Saint-Privat, déconcerté par l'intervention de cet homme en habit rouge, et très-contrarié d'être dérangé au moment le plus intéressant de sa conversation, M. Saint-Privat s'était levé aussi et regardait alternativement l'Anglais et Lucien pour tâcher de deviner le mot de cette énigme.

— J'espère bien que vous n'allez pas me quitter, dit-il tout bas à son jeune ami.

— Vous, laissez-moi en repos, riposta l'officier.

Il avait deviné sans peine que l'*ami de moi* n'était autre

que le Prussien de la salle de jeu qui s'avisait un peu tard de lui demander des explications, et, pour rien au monde, il n'eût consenti à différer de les lui donner.

Les propositions du petit vieillard l'intéressaient assurément, mais pas au point de lui faire oublier sa colère, et l'occasion de la passer était trop belle pour qu'il reculât.

— Monsieur, dit-il à l'Anglais, je suis prêt à vous suivre.

Cette fois, le bonhomme n'y tint plus.

— Quoi ! s'écria-t-il, vous me laissez là... sans me rendre réponse.

— Je vous rendrai réponse plus tard.

— Plus tard ! mais je ne puis attendre ! Songez donc que chaque jour perdu profite à notre adversaire... car nous avons un adversaire, ne l'oubliez pas... ce neveu du colonel...

— Je n'ai pas le temps, vous dis-je. Si vous êtes si pressé, que ne choisissiez-vous mieux votre moment.

— Eh ! le pouvais-je ? Je vous cherche depuis une semaine.

— J'en suis fâché, mais il faut absolument que je parle à ces messieurs.

— Et si je vous laisse partir, où vous retrouverai-je ? s'écria piteusement Saint-Privat.

— Où vous voudrez.

— Mais je ne sais même pas votre adresse.

— Eh bien ! attendez-moi ici.

— Vous me promettez d'y revenir ?

— Je vous le promets.

— Quand ?

— Dès que j'aurai fini.

— Sera-ce bien long ?

— Je n'en sais rien, mais, si vous tenez tant à me revoir ce soir, je ne vous empêche pas de vous promener sous ces arbres. De cette façon, vous ne me perdrez pas de vue et vous serez bien sûr de me rejoindre après l'entrevue, qui ne se prolongera guère, j'ai tout lieu de le croire.

— Alors, vous me permettez d'observer vos mouvements ?

— A distance, oui. Mais je vous préviens que, si vous vous approchez trop, notre convention sera rompue. Je reviendrai sur vous et je vous forcerai à déguerpir.

— Oh ! ne craignez rien, soupira Saint-Privat. Je me garderai bien de manquer au pacte que vous m'imposez. J'ai trop à cœur de renouer notre entretien pour m'exposer à votre colère, et j'obéirai dans votre intérêt plus encore que dans le mien. Pensez donc, monsieur, qu'il s'agit de plus de deux millions... à nous partager.

Lucien ne l'écoutait déjà plus. Il venait de faire signe à l'Anglais qu'il était prêt à le suivre, et l'Anglais, ouvrant comme un immense compas ses interminables jambes, s'acheminait vers le bout de l'allée.

Le lieutenant Bellefond lui emboîtait le pas et Saint-Privat, désespéré, levait le bras au ciel, en déplorant tout haut ce qu'il appelait la folie du jeune homme.

Il n'usa pourtant pas de la permission qu'il avait obtenue d'arpenter l'allée, et il se contenta de se placer à

cheval sur sa chaise, la figure tournée vers l'endroit où le colloque allait avoir lieu.

Lucien, lui, pressait le pas pour rejoindre plus vite l'odieux étranger qui lui avait porté malheur au jeu.

Il avait déjà oublié le vieillard à la bavaroise et le testament de son oncle, et il ne pensait plus qu'à se venger du malencontreux Allemand qu'il rendait responsable de la ruine de ses espérances.

Le Prussien l'attendait de pied ferme, flanqué de l'autre Anglais, celui qui ressemblait à un tonneau de ce vin de Porto si cher aux buveurs de la Grande-Bretagne.

Ils s'étaient campés dans le coin le plus sombre de ce chemin ombragé et ils avaient assisté de loin à l'abouchement de leur ami avec le Français.

Le lieutenant se souvint alors que le grand maigre, le sosie de Wellington, avait descendu presque en même temps que lui l'escalier du 154, et il se rappela vaguement avoir aperçu son inséparable à la fenêtre du salon, à portée par conséquent de correspondre par signes avec celui qui se promenait dans le jardin.

Evidemment, l'un avait été détaché à la poursuite de Lucien, tandis que l'autre était resté pour maintenir les communications avec le Prussien, qui tenait sans doute à compléter une grosse somme avant de quitter la partie.

— Il paraît que ce vieux reître a fini par deviner que je lui disais des injures, se disait l'officier du 25^e, et il faut qu'il soit moins endurant que je ne le pensais. Tant mieux, j'éprouverais une satisfaction toute particulière à lui mettre six pouces de fer dans le ventre.

Il vit bientôt qu'il ne s'était pas trompé.

Le Prussien était là, raide, sanglé dans son uniforme, hérissé comme un sanglier acculé contre un arbre.

Son petit œil vairon brillait dans l'ombre, et sa bouche s'ouvrait pour souffler bruyamment.

Cet œil unique exprimait si bien la colère et la haine, que Lucien se demanda un instant si ce n'était pas un guet-apens qu'on lui tendait et s'il n'avait pas commis une imprudence en se rendant à l'invitation du guerrier en habit rouge.

Il ne comprenait pas trop non plus quelle sorte d'explication voulait lui demander ce personnage qui n'entendait que sa propre langue, à en juger du moins par le silence obstiné qu'il avait gardé au jeu.

Il fut bientôt fixé sur ce point.

— Monsieur, lui dit en excellent français et même sans aucun accent le terrible borgne, vous êtes officier, n'est-ce pas ?

— Lieutenant au 25^e de ligne, un régiment qui était à Iéna et à Friedland, répliqua fièrement Lucien.

— Et à Ligny aussi, je suppose, reprit l'étranger avec une intention railleuse.

— A Ligny aussi, où il a fait de son mieux pour exterminer les Prussiens jusqu'au dernier, à quoi malheureusement il n'a pas réussi. Pourquoi ces questions, s'il vous plaît ? Vous ne m'avez pas fait venir ici, je pense, pour me demander mes états de services.

— Non, monsieur, je tenais à savoir si vous avez un grade dans l'armée de Bonaparte, pour deux raisons : la première, parce que je ne veux pas me commettre avec le premier venu ; la seconde, parce que, sachant que vous

vous êtes battu contre mon pays, il me sera beaucoup plus agréable de vous tuer.

— Ah ! ah ! vous voulez me tuer ! Voilà une louable intention. Il paraît que vous n'êtes pas sourd, comme je me l'étais imaginé.

— Non, monsieur. Je n'ai pas perdu une seule des paroles grossières qu'il vous a plu de m'adresser au jeu.

— Alors vous êtes patient, car, si vous m'en aviez dit seulement la moitié, je vous aurais souffleté sur-le-champ.

— Moi, j'ai une autre méthode. Nous verrons tout à l'heure laquelle est la meilleure. De plus, je vous voyais perdre, et j'avais la certitude que ma présence contribuait à vous faire perdre. C'était un spectacle dont je tenais beaucoup à jouir jusqu'au bout.

— Monsieur ! s'écria Lucien avec un geste menaçant.

Les Anglais voulurent s'interposer, mais le Prussien les écarta en disant :

— Laissez, messieurs, laissez. Je suis curieux de voir si un officier français se conduira comme un crocheteur.

Ces mots firent rentrer en lui-même Lucien, qui dit en s'efforçant de paraître calme :

— Finissons-en, je vous prie, vous vous êtes résigné à digérer mes injures, parce que vous teniez à profiter de votre veine et à gagner beaucoup d'argent. Cette conduite ne me surprend pas de la part d'un Allemand. En Prusse, on est avare et prudent. Maintenant que vous vous êtes enrichi pendant que je m'appauvrisais, que voulez-vous de moi ?

— Vous me le demandez ? Je veux une réparation.

— De quel genre, s'il vous plaît ? Faut-il que je remonte à la maison de jeu pour vous donner encore l'occasion de gagner à noire l'or que je mettrai à rouge ?

— Trêve de railleries. Vous m'entendez fort bien. Je veux une réparation par les armes.

— Eh ! sacrebleu ! je ne demanderais pas mieux, mais vous savez parfaitement que c'est impossible.

— Impossible ! Pourquoi ?

— Parce que vous n'avez qu'un œil et qu'un bras ; parce qu'on ne se bat pas avec un invalide.

— Est-ce là le seul motif qui vous empêche de me rendre raison de vos insolences ?

— C'est le seul, mais il est suffisant, et cela à mon grand regret, car je ne souhaite rien tant, je vous jure, que de me couper la gorge avec un Prussien.

— Rassurez-vous, monsieur, dit l'Allemand avec le plus grand sang-froid. Si tel est votre désir, il ne tient qu'à vous de le réaliser à l'instant même. Ces deux blessures que les Français m'ont faites me donnent en effet un désavantage, mais il ne tient qu'à vous d'égaliser la partie.

— Comment cela, je vous prie ? Vous n'exigerez pas, je suppose, que je me fasse crever un œil et couper un bras pour me battre avec vous !

J'ai bien envie de vous tuer, mais pas au point de m'éborgner et de me mutiler pour en courir la chance.

— Moi, monsieur, si j'étais à votre place et que vous fussiez à la mienne, s'il n'y avait pas d'autre moyen, je n'hésiterais pas. Mais c'est bon pour des Allemands

ces sacrifices là. Les Français n'aiment pas les héroïsmes obscurs. Il leur faut du bruit, des plumets, des spéculateurs.

— Ah ça, monsieur, avez-vous bientôt fini? Ou bien vous proposez-vous de me pousser à bout? Prenez garde...

— Si vous vouliez bien m'écouter au lieu de m'interrompre, vous sauriez déjà que je parle très-sérieusement et qu'il dépend absolument de vous que notre querelle se vide comme il convient entre militaires.

Vous ne voulez pas vous faire crever un œil? Soit! mais vous pouvez permettre qu'on vous le bande. Vous ne voulez pas qu'on vous coupe un bras? Très-bien, mais on peut l'attacher de façon à vous mettre hors d'état de vous en servir.

— Voilà qui est fort ingénieux, dit ironiquement Lucien. Je regrette en vérité que vous n'ayez pas aussi une jambe de bois pour me fournir l'occasion de lier la mienne à une béquille.

Et quand je me serai laissé accommoder de la sorte, quelle sorte de combat engagerons-nous, s'il vous plaît?

Ni l'un, ni l'autre de nous ne pourra tenir une épée, car, avec un seul bras, on ne peut pas se mettre en garde, encore moins se fendre, à peine de tomber sur le nez.

Avec un seul œil, on peut viser à la rigueur, et le duel au pistolet serait peut-être encore praticable, mais il ne serait pas égal, car moi je ne suis pas habitué à porter un bandeau sur l'œil, tandis que vous n'avez peut-être fait que cela toute votre vie.

— C'est un de vos soldats qui m'a crevé l'œil, il n'y a pas un mois.

— Bon ! le 16 juin, à Ligny. Brave soldat, va ! si je te connaissais, je te prendrais à mon service.

Nous disons donc que, le pistolet étant aussi impossible que l'épée et que la lutte à coup de poings, je ne vois guère quelle arme nous aurions la ressource d'employer. A moins pourtant que vous ne pensiez à vous battre au canon.

— Ce serait moins facile que tout le reste, car l'arme en question vous ferait défaut, attendu que nous avons pris toute votre artillerie à Waterloo et à Paris, dit le Prussien sans s'émouvoir.

Mais je veux vous épargner des frais d'imagination. Nous nous battons, si vous le voulez bien, au couteau.

— Au couteau ! Quelle est cette plaisanterie ?

— Rien n'est plus sérieux. Le couteau est une arme comme une autre et je ne devine pas quelle objection vous avez à faire contre son emploi.

— C'est une arme de boucher, ou d'assassin.

— Qu'importe ! Elle fait d'affreuses blessures, elle tue. N'est-ce pas ce qu'il nous faut ?

— Allez au diable avec vos inventions. Je sais me servir d'une épée et d'un pistolet ; je ne sais pas jouer du couteau.

— C'est-à-dire, monsieur, que vous avez peur.

— Peur ! moi ! rugit Lucien.

— Oui, peur. Je vous défie de donner sérieusement à votre refus un autre motif que la peur.

Car vous n'avez pas été élevé parmi votre ancienne

noblesse française, qui ne se battait qu'en talons rouges et avec une épée de cour.

A qui ferez-vous croire que vous, un soldat de Bonaparte, vous avez des préjugés en matière de duel ?

— Trêve de railleries, monsieur, ou je...

— Je ne cesserai de railler que quand vous aurez consenti à vous battre.

Ce serait en vérité trop commode d'insulter un officier de la façon la plus grossière, et publiquement, et puis de lui refuser la réparation qu'il a le droit d'exiger, et cela sous prétexte que ses blessures le mettent hors d'état de se défendre.

C'est là-haut, dans le salon de jeu, qu'il fallait vous rappeler que j'étais blessé et non pas ici.

— Eh ! morbleu ! je ne vous refuserai pas satisfaction quand vous serez en mesure de la prendre. Guérissez-vous, j'attendrai, et je vous jure que, dans six mois comme maintenant, vous me trouverez tout prêt à vous suivre sur le terrain.

Mais je vous répète que je ne me battraï pas au couteau. Je laisse cela aux Espagnols, alliés de vos bons amis les Anglais.

— Et moi, monsieur, je vous répète que je n'ai pas le temps d'attendre, parce que je puis demain quitter Paris, par ordre de mon souverain, et qu'il ne me plaît pas de supporter les paroles injurieuses que vous m'avez adressées tout à l'heure devant vos compatriotes, dont je m'inquiète fort peu, mais aussi devant d'honorables officiers de l'armée alliée dont je tiens beaucoup à conserver l'estime,

En écoutant ce discours plein de logique, Lucien serrait les poings et grinçait des dents, mais il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que ce diable de Prussien raisonnait serré, et il commençait à ne plus trouver d'objections à lui opposer.

Et, d'un autre côté, ce duel lui semblait plus que jamais impossible.

Tout à coup il lui vint une idée.

— Messieurs, dit-il en s'adressant aux deux officiers anglais, je vous sou mets le cas et j'accepte d'avance votre décision, quelle qu'elle soit.

— Moi, je promets aussi de me conformer à l'avis de mes camarades, dit le Prussien.

Le grand Anglais conféra un instant à voix basse avec l'Anglais court, et dit avec le plus grand flegme :

— Messieurs, notre avis est que le duel, dans la forme où le propose M. le major Von Grüner, est possible.

— Vous avez entendu, monsieur ? demanda le Prussien.

— Oui, monsieur, j'ai entendu, répondit Lucien, et j'en suis encore à comprendre comment deux braves officiers peuvent admettre que des hommes civilisés doivent se battre comme des sauvages.

— Prenez garde, vous avez juré que...

— Je sais parfaitement ce que j'ai promis et il est inutile de me le rappeler. J'accepte donc le jugement de ces messieurs. Seulement, je serais curieux de savoir où nous trouverons des témoins pour nous assister dans un duel de cette nature.

— Et pourquoi, je vous prie, n'en trouverions-nous pas ?

— Parce que personne, je crois, ne se souciera de prendre la responsabilité d'autoriser par sa présence une semblable boucherie.

— Vous vous trompez, dit froidement le Prussien. Voici sir Archibald Mac-Kelly et le très-honorable M. Glover, tous deux officiers dans l'armée anglaise, qui ne me refuseront pas ce service.

— Est-ce vrai, messieurs ? demanda Lucien en s'adressant aux insulaires.

Les deux enfants de la Grande-Bretagne se consultèrent du regard, et le plus grand prit la parole pour dire :

— Notre camarade, le major Von Grüner, nous avait prévenus que son intention était de régler ainsi le combat, et nous n'avons fait aucune objection à ce projet. Nous ne pouvons donc plus nous retirer.

Cependant il me semblerait plus convenable que monsieur, qui est Français, se pourvût d'un témoin de sa nation.

— Je vous remercie, monsieur, dit en s'inclinant l'amoureux de Thérèse. Vous venez d'exprimer un sentiment qui vous fait honneur et, pour reconnaître l'intérêt que vous voulez bien me témoigner, permettez-moi de me présenter moi-même, ainsi qu'il est d'usage, m'a-t-on dit, dans votre pays.

Je me nomme Lucien Bellefond, et je suis ou plutôt j'étais, car je viens de donner ma démission, lieutenant au 25^e régiment de ligne.

— Fort bien, monsieur, dit l'Anglais maigre, que la preuve de bonne éducation donnée par Lucien avait évidemment touché, vous consentez donc à vous battre et

vous pensez pouvoir trouver un Français pour vous accompagner sur le terrain ?

— Je consens à me battre, certainement. Quant à trouver un Français qui se prête à figurer dans un semblable duel, c'est autre chose.

S'il s'agissait d'une affaire à vider d'après les usages reçus, je n'aurais qu'à me promener cinq minutes sous les galeries, et je serais bien sûr de rencontrer un camarade qui se ferait un vrai plaisir de me rendre ce léger service, mais, dans les conditions que monsieur propose, il est inutile que je cherche, car je sais que personne n'y consentirait.

— Encore un prétexte pour éviter le combat, dit à demi-voix le major.

— Je ne veux rien éviter du tout, dit le jeune officier en se redressant, et je vais vous en donner la preuve.

Ces messieurs me conviennent et je me contenterai très-volontiers de leur assistance.

— Ah ! enfin, s'écria le Prussien.

Les Anglais semblaient moins pressés que lui d'en finir. Le plus gros tira l'autre à part et ils eurent ensemble un colloque assez long.

— Monsieur, dit le maigre qui se chargeait toujours des explications verbales, sans doute parce qu'il s'exprimait plus facilement en français, toutes réflexions faites, nous pensons, mon ami et moi, qu'il est indispensable qu'un de vos compatriotes assiste à ce combat.

— Diable ! mais vous me mettez dans le plus grand embarras, murmura Lucien. A qui voulez-vous que je m'adresse ? Un militaire ne se prêterait jamais à cela, et un

civil s'évanouirait de peur si j'osais lui faire une pareille proposition.

— Pourquoi donc ? Le duel sera loyal et...

— A moins que... je ne m'engage à rien, mais il me vient une idée...

Au fait, ajouta-t-il entre ses dents. Ce bonhomme ne m'a pas l'air bien vaillant, mais, pour jouer le personnage muet de témoin, il en vaut un autre.

Et il fit mine de se diriger vers l'extrémité de l'allée où M. Saint-Privat l'attendait.

— Où allez-vous, monsieur ? demanda le Prussien d'un ton rogue.

— Vous, lui répondit Lucien, je n'ai pas de comptes à vous rendre. Mais il me plaît de dire à ces messieurs que je causais tout à l'heure avec un homme, un Français, qui ne me refusera pas, si je le lui demande, d'être mon témoin, et que je vais lui parler.

— En effet, dit le grand sec, j'ai vu monsieur s'entretenant avec quelqu'un qui est encore assis là-bas.

— Je puis donc l'aller joindre. Soyez tranquille, ce ne sera pas long, et je n'ai nulle envie de vous fausser compagnie avant que nous ayons réglé d'un commun accord l'heure et le lieu de la rencontre.

— L'heure, c'est tout de suite, répliqua sèchement l'officier allemand ; le lieu, ce sera le premier terrain écarté que nous rencontrerons près d'ici.

— Ah ! il ne vous suffit pas de vous battre au couteau, s'écria Lucien ; vous voulez encore que nous nous égorgeons la nuit ?

— Tel est, en effet, mon désir, dit froidement le major.

Quand je suis insulté, je n'ai pas coutume de me coucher avant d'avoir lavé avec du sang l'injure qu'on m'a faite.

— Nous la laverons donc avec le vôtre, riposta Lucien, perdant patience.

Et, vraiment, ces rodomontades germaniques étaient bien faites pour l'exaspérer.

— C'est convenu, reprit-il, nous nous battons au couteau, séance tenante, et jusqu'à ce que mort s'ensuive, je suppose.

— Jusqu'à ce que mort s'ensuive, c'est ainsi que je l'entends.

— Alors, permettez que j'aille chercher mon témoin.

Et, sans plus attendre, le lieutenant au 25^e tourna les talons au Prussien et s'achemina à grands pas vers l'endroit où l'homme à la bavaroise au lait se morfondait sur sa chaise.

Lucien Bellefond était arrivé à un tel degré d'exaltation qu'il ne prenait même plus la peine de réfléchir.

S'il eût joui de tout son sang-froid, il n'aurait pas songé une minute à s'adresser à un vieillard paisible pour le prier de prêter son concours à un duel insensé.

Mais les insolences du Prussien succédant aux rigueurs de la fortune avaient comblé la mesure.

Ruiné sans espoir et grossièrement attaqué par un de ces envahisseurs qu'il détestait, le pauvre amoureux ne se possédait plus, et cet abominable combat, qu'il eût en tout autre moment rejeté comme on rejette une proposition d'assassinat, cette rencontre monstrueuse, il l'acceptait maintenant sans répugnance.

C'était un dénoûment fourni par le hasard à une situation sans issue, et il lui tardait d'en venir là.

L'image de Thérèse se présenta à son esprit troublé, mais il l'écarta par un suprême effort de volonté, peut-être parce qu'il craignait de faiblir en pensant à son bonheur évanoui.

Il s'inquiétait encore moins de la singulière conversation qu'il venait d'avoir avec M. Saint-Privat, et tous les testaments du monde ne l'auraient pas empêché de pousser l'affaire jusqu'au bout.

Il n'était préoccupé que de savoir si ce petit bourgeois pacifique consentirait à le suivre et, à vrai dire, il en doutait un peu.

Tout en parcourant l'allée, il se disait qu'à la seule proposition de servir de témoin, le trouveur de successions allait peut-être prendre la fuite, et il finit par s'arrêter à une résolution prudente, celle de ne pas lui dire au juste de quoi il s'agissait, tout en lui demandant de l'accompagner.

— Vous voilà donc enfin ! s'écria le bonhomme. Ah ! vous m'avez donné de cruelles inquiétudes, mon cher associé ; car nous sommes associés maintenant. Croiriez-vous que je m'étais imaginé que vous aviez pris querelle avec ces officiers étrangers ! Je vois que fort heureusement il n'en est rien et que nous allons pouvoir reprendre notre petite causerie de tout à l'heure.

— Nous la reprendrons demain à loisir. Pour le moment, c'est impossible et, de plus, j'attends de vous un service.

— Un service ? Oh ! bien volontiers. Lequel ?

— Je vous prie de venir avec moi.

— Où donc ?

— Près de ces officiers étrangers qui vous ont si fort effrayé.

— Mais... pourquoi ?

— Parce que nous avons à traiter ensemble une affaire qui ne peut se conclure ici et qui doit cependant se terminer sur-le-champ.

— Quelle affaire ?

— Ah ! vous m'impatientez à la fin ! que vous importe ce que j'ai à dire à ces gens-là ? Vous causiez bien avec moi tout à l'heure, je puis bien causer avec eux.

— Mais ... c'est que... ce n'est pas du tout rassurant .. et si, par hasard, il était question d'une affaire. . d'honneur, comme vous dites, vous autres militaires...

— Vous le verrez bien. Venez toujours.

— Non pas. Parlons d'abord du testament de votre oncle, et, quand nous serons d'accord sur les clauses du petit contrat que je vous ai proposé, alors peut-être... je pourrai...

— Ce n'est pas le moment de signer des contrats. Suivez-moi, et demain nous verrons.

— Demain... demain, répétait Saint-Privat très-perplexe. Puis-je compter au moins que demain vous signerez ?

— Je ne promets rien. Nous en reparlerons.

— Ah ! jeune homme, vous êtes bien peu sensé, et je vous jure que vous regretterez amèrement de ne pas m'avoir écouté, car la fortune du colonel peut vous échapper. Une si belle fortune ! Songez-y donc ! plus de deux millions... qu'un autre convoite... qu'un autre aura si

vous ne vous hâtez... et dont je ne vous demande que la moitié.

— Laissez là le colonel et les deux millions, vous dis-je. Je n'ai pas le temps d'y penser ce soir.

— Mais demain, peut-être, il ne sera plus temps.

— Venez-vous, oui ou non ?

— Pas sans savoir où vous voulez me conduire.

— Je vous l'ai déjà dit.

— Oui, près de ces traîneurs de sabre qui ne feraient de vous et de moi qu'une bouchée s'ils nous tenaient dans un endroit écarté. Je n'irai pas.

— Alors, bonsoir, dit Lucien en faisant un pas pour s'éloigner.

— Vous vous en allez ! vous me laissez là ! s'écria douloureusement M. Saint-Privat.

— Parbleu ! il le faut bien, puisque vous n'en voulez pas bouger.

— Mais, au nom du ciel, dites-moi du moins où je vous reverrai.

— Je n'en sais rien.

— Quand reviendrez-vous ?

— Jamais.

Et après cette réponse radicale, Lucien pirouetta sur ses talons et se mit en marche pour rejoindre ses adversaires.

— Jeune homme ! un mot encore, je vous en supplie.

— Inutile. Je n'ai rien de plus à vous dire.

— Mais si je me décidais à faire ce que vous voulez...

— Alors, ce serait différent. Je serais tout disposé à vous écouter demain.

— Demain ! toujours demain ! pourquoi pas ce soir ?

— Parce que je n'ai déjà que trop perdu de temps et qu'il ne n'en reste plus à perdre. Adieu !

M. Saint-Privat laissa d'abord partir le lieutenant.

Il faisait comme les marchands qui ne retiennent pas un chaland avec lequel ils sont en désaccord sur le prix d'un objet, parce qu'ils espèrent que ce chaland se ravisera et reviendra sur ses pas.

Mais, quand il eut suivi des yeux Lucien jusqu'au troisième arbre de l'allée et qu'il vit que le bouillant jeune homme s'éloignait pour tout de bon, il n'y tint plus.

Il lui semblait que c'était son million qui se sauvait, et il aurait couru après son million jusqu'au bout du monde.

Aussi se lança-t-il à la poursuite de Lucien qui ne demandait qu'à se laisser rattraper et qu'il eut tôt fait de rejoindre.

— Me voilà, dit-il tout essoufflé d'avoir trotté plus vite que de coutume. Il faut faire tout ce que vous voulez. Ah ! jeune homme ! jeune homme ! si vous ne m'inspiriez pas si un vif intérêt, je vous jure que je ne me foudroyerais pas dans une pareille aventure... car c'est une aventure que de suivre à cette heure de nuit des officiers alliés qui n'auraient qu'à dire un mot au premier venu de leurs soldats pour nous faire hacher menu comme chair à pâté.

— Mais taisez-vous donc, poltron que vous êtes ! s'écria Lucien en lui serrant fortement le bras.

— Si du moins j'étais sûr que demain vous signerez notre petite convention !

— Eh bien ! soit ! répondit l'officier qui comprenait la nécessité de faire taire à tout prix ce bonhomme, s'il

voulait que les Anglais l'acceptassent comme témoin. Je m'engage à signer demain votre papier, à une seule condition.

— Laquelle ? Parlez vite... je l'accepte d'avance, s'écria M. Saint-Privat transporté.

— À condition qu'à partir de ce moment, quoi que vous entendiez, quoi que je dise ou que je fasse, vous n'ouvrirez plus la bouche. La loi que je vous impose n'est pas bien difficile à observer, puisque je n'exige que votre présence et votre silence. Seulement, je vous préviens que si vous faisiez mine de vous dérober, vous vous en repentiriez.

— Mon Dieu ! si vous ne me demandez pas d'agir... je pourrai... bien qu'il m'en coûte de consentir sans savoir ce qui va se passer...

— Il est tout à fait inutile que vous le sachiez et, pour lever vos derniers scrupules, je veux bien vous donner ma parole d'honneur que votre précieuse personne ne courra aucun risque.

— Je vous suis, jeune homme, soupira le bon vieillard, je vous suis, et je vous promets de me taire.

— Alors, venez, dit Lucien.

Et il entraîna par la main son témoin si péniblement racolé, de peur qu'il lui prît quelque velléité de s'enfuir.

— Vous avez beaucoup tardé, monsieur, lui dit le Prussien quand il se présenta flanqué de Saint-Privat.

— C'est possible, riposta sèchement Lucien, mais je ramène monsieur que j'ai décidé à m'accompagner et maintenant je suis à vos ordres.

Le terrible major toisa le bonhomme d'un regard

méprisant, et peu s'en fallut qu'il ne lâchât quelques sarcasmes, mais les Anglais, gens corrects avant tout, lui firent signe de se taire, et le plus grand dit laconiquement :

— Venez, messieurs.

Lucien ne demanda même pas où on le conduisait et on se mit en marche, en deux groupes, le Prussien et les deux insulaires devant, le lieutenant et Saint-Privat à l'arrière-garde.

On traversa obliquement le jardin et on aborda la galerie Montpensier à deux ou trois arcades des galeries de bois qui occupaient alors l'emplacement où s'étend aujourd'hui la galerie d'Orléans.

— Je parierais que cet enragé médite de se battre sur quelque berge déserte de la Seine, pensait Lucien. Ma foi, tant mieux ! Quand je l'aurai tué, j'aurai un plaisir infini à jeter sa vilaine carcasse dans la rivière.

Saint-Privat, fidèle à la consigne, marchait sans desserrer les dents, mais il n'en pensait pas moins ; son cerveau fort actif en tout temps et particulièrement surexcité ce soir-là s'épuisait en conjectures.

Il se doutait bien que la promenade d'un lieutenant français en compagnie d'officiers de l'armée alliée avait un but peu pacifique, d'autant plus que, dans la maison de jeu, il avait entendu quelques-unes des paroles malsonnantes que Lucien Bellefond avait adressées au Prussien.

Et, à la seule pensée de voir son cher héritier s'exposer à se faire tuer, l'excellent vieillard se sentait tout près de défaillir, tant il portait d'intérêt à l'héritage.

Mais, comme il était très-observateur de son naturel, il avait déjà fait quelques remarques rassurantes.

D'abord, il s'était fort bien aperçu que le farouche adversaire de son protégé portait le bras gauche en écharpe et un bandeau sur l'œil droit.

On ne se bat pas avec un manchot, surtout quand ce manchot est borgne par-dessus le marché.

De plus, on ne se bat pas la nuit.

M. Saint-Privat savait tout cela et il en vint bientôt à croire qu'il s'agissait simplement d'une explication plus ou moins orageuse que son jeune ami tenait à avoir devant un compatriote, afin de se ménager un répondant capable d'attester plus tard l'honorabilité de sa conduite.

Lucien, bien entendu, lui laissa croire tout ce qu'il voulut.

Il le tenait maintenant et il était décidé à ne pas le lâcher, quoi qu'il advînt.

Quand ils furent au bout de la galerie de pierre, l'Anglais maigre se détacha de son groupe et attendit le lieutenant pour lui demander :

— Voulez-vous, monsieur, venir avec moi choisir les ustensiles ?

Ce disant, il montrait une boutique de coutelier qui se trouvait par hasard encore ouverte, malgré l'heure avancée.

— C'est inutile, je m'en rapporte à vous, répondit vivement Lucien.

— Merci, reprit l'Anglais, flatté de la confiance qu'un ennemi lui témoignait. Je vais donc les acheter. Du reste, là-bas, on tirera au sort.

Et il entra dans la boutique, pendant que ses camarades

allaient se placer, pour l'attendre, à l'entrée d'un passage qui donnait sur la rue Montpensier.

Lucien suivit, toujours escorté du témoin malgré lui ; seulement, il eut soin de se tenir à distance des adversaires, afin d'empêcher le bonhomme de leur adresser des questions indiscrètes.

— J'ai trouvé ce qu'il fallait, dit l'Anglais qui fut bientôt de retour.

— Fort bien. Continuez à marcher devant, je continuerai à vous suivre, répondit à demi-voix le lieutenant.

Et on sortit du Palais-Royal.

— Quelle singulière idée a cet officier de faire des emplettes à pareille heure ! demanda Saint-Privat, et qu'a-t-il pu acheter chez ce coutelier ?

— Des rasoirs probablement, répondit Lucien en haussant les épaules.

— Les Anglais ne font rien comme les autres, dit le bonhomme, obligé de se contenter de cette réponse.

Cependant, les étrangers avaient enfilé la rue Saint-Honoré, fort déserte ce jour-là, et se dirigeaient vers la rue Royale.

— Du diable si je sais maintenant où ils vont ! murmura Lucien.

Il était près de minuit, car tous ces pourparlers avaient pris du temps, et, même dans ce quartier populeux, les passants étaient fort rares à pareille heure.

On croisait de temps en temps des patrouilles de soldats en habit rouge, et ces rencontres ne semblaient pas être du goût de M. Saint-Privat, car il marmottait tout bas des

phrases dont Lucien n'entendait qu'une partie, mais où revenait très-souvent le mot : imprudence.

Cependant, il tenait bon et ne laissait percer aucune velléité de s'esquiver.

Il est probable qu'il craignait par-dessus tout de ne plus retrouver l'héritier du colonel, s'il commettait la faute de le quitter un seul instant, car ce n'était certes pas le désir de lui être agréable qui le retenait dans sa compagnie.

Lucien, lui, maudissait le sort fatal qui l'avait jeté dans cette périlleuse aventure, mais ce qu'il regrettait surtout, ce n'était pas de se trouver exposé à mourir d'un coup de couteau, ce n'était pas sa petite fortune sottement engloutie dans la caisse de la ferme des jeux, c'était Thérèse.

Thérèse qu'il espérait à peine revoir, de quelque façon que le duel se terminât.

S'il était tué, sa mort devait, selon toute probabilité rester ignorée de celle qu'il aimait et il se disait avec amertume que sa disparition ferait naître toute sorte de conjectures, que sa fiancée l'accuserait peut-être d'infidélité, de trahison.

S'il survivait à cette terrible rencontre, sa situation n'était pas bien meilleure. Comment se présenter maintenant devant M. Vernède ? Comment lui avouer qu'il avait menti, que sa prétendue fortune n'était qu'une chimère, puisqu'il comptait la demander au jeu et que le jeu l'avait ruiné ? Comment surtout persuader à sa fille que c'était son amour pour elle qui l'avait perdu ?

Le malheureux lieutenant se sentait mourir de honte à la seule pensée de reparaitre devant elle pour lui confesser sa faute,

— Mieux vaut cent fois me faire tuer par ce Prussien, murmurait-il ; me faire tuer et le blesser mortellement.

On déboucha dans la rue Royale, et là le groupe ennemi tourna à gauche.

— Décidément, ils me mènent au bord de l'eau, se dit Lucien.

La place qui portait alors le nom de Louis XV, après s'être appelée place de la Révolution, et qui devait bientôt s'appeler place Louis XVI, pour finir par prendre le nom de place de la Concorde, cette vaste esplanade où la guillotine était restée en permanence depuis l'exécution du roi jusqu'au 9 thermidor, ne ressemblait guère en 1815 à ce qu'elle est à présent.

Non-seulement on n'y voyait ni obélisque, ni fontaines monumentales, mais elle n'avait ni éclairage, ni pavage, et à chacun de ses quatre angles se creusaient des fossés marécageux où poussait en liberté une végétation touffue.

Ces trous, dont on fit plus tard des jardins, des volières et des ménageries, n'ont été comblés que sous le règne de Louis-Philippe, et ils contribuaient beaucoup alors à faire de la place une vaste solitude où les Parisiens ne se risquaient pas volontiers au milieu de la nuit.

Les troupes alliées y avaient bivouaqué le jour de leur entrée dans Paris ; mais, depuis la veille, on les avait casernés dans des baraques construites tout exprès sur les quais, ou logés chez les habitants.

On apercevait les feux allumés, sous les arbres des Champs-Élysées, par quelques détachements écossais ; l'entrée de l'avenue et la grille du Pont-Tournant étaient

gardées par des sentinelles qui se promenaient en long et en large, mais qui ne s'écartaient pas de leur poste.

La place était donc libre et semblait très-propre à servir de champ clos à deux adversaires en quête d'un lieu où on pût s'égorger sans crainte d'être dérangé.

Telle était sans doute l'opinion des étrangers qui ouvraient la marche, car ils s'arrêtèrent au bord du premier fossé, à gauche, en venant de la rue Royale.

— Il paraît que c'est ici, murmura Lucien. L'endroit n'est pas mal choisi, quoique leurs factionnaires soient un peu trop près de nous.

Nous pourrions bien être interrompus..., mais c'est leur affaire.

— C'est donc ici que vous allez avoir une conférence avec ces messieurs ? demanda timidement Saint-Privat.

— Oui. Avançons, répondit Lucien. Et surtout pas d'observation, pas un mot, quoi qu'il arrive.

L'homme du *cabinet noir* baissa la tête et obéit.

Il était plus inquiet que jamais, mais il ne devinait pas encore, la place Louis XV n'étant point le rendez vous habituel des duellistes.

— Eh bien, messieurs, dit le lieutenant d'un air tout à fait calme, il me paraît que ce terrain vous convient. Il me convient aussi. Nous commencerons donc quand il vous plaira.

— A l'instant même, grommela le Prussien.

Les Anglais semblaient moins pressés. Ils avaient déjà échangé entre eux quelques mots à voix basse et, s'étant mis d'accord, ils engagèrent avec le major un colloque très-animé.

Comme ils parlaient allemand, Lucien ne comprenait pas un mot.

Il attendit, en sifflant la *Marseillaise*, que la délibération fût terminée, et l'impatience commençait à le gagner, orsque l'Anglais maigre vint à lui.

— Monsieur, dit-il, cette place est déserte en ce moment, mais le premier venu peut y passer. Nous courrions donc risque d'être dérangés.

— Eh bien ! allons plus loin.

— Non. Votre adversaire est fatigué et il ne serait pas équitable de le forcer à marcher.

— Je ne peux cependant pas le porter sur mon dos.

— Il y a un moyen d'arranger cela, si vous voulez vous en rapporter à moi.

— Je vous ai déjà dit que je vous laissais carte blanche.

— Oh ! bien, s'écria l'officier, je m'en charge et voilà justement le moyen qui nous arrive.

Et il montrait deux points lumineux, deux lanternes mobiles qui venaient du pont Louis XV et qui s'approchaient rapidement.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Lucien.

— Vous le voyez bien, répondit l'Anglais, c'est un fiacre.

— Un fiacre ! ah ! bon ! j'y suis. Il va servir à nous transporter au bois de Boulogne. C'est fort simple, en effet, et je ne sais comment je n'y avais pas songé.

— Non, ce n'est pas cela. Notre camarade le major Von Grüner est pressé, et il n'a pas le temps d'aller plus loin.

— Alors que voulez-vous faire de ce fiacre ? J'avoue que je n'y comprends plus rien.

— Vous allez voir.

C'était bien un fiacre qui s'avancait à travers la place, au trot de deux maigres chevaux, un de ces lourds véhicules construits sur le modèle des carrosses du temps de Louis XIV, qu'on rencontrait encore dans Paris à la fin de la Restauration, et que nos pères trouvaient fort commodes.

Ils étaient à six places, et on y pouvait tenir huit en se serrant un peu. Ils étaient haut perchés sur leurs roues, et on y grimpait par un marche-pied qui ressemblait à une échelle. Leurs coussins n'étaient pas moelleux, et leurs portières, carrées comme les sabords d'un vaisseau de guerre, ne laissaient passer que très-peu de jour et très-peu d'air ; mais l'intérieur de la caisse était si large et si élevé, qu'on pouvait à volonté s'y coucher ou s'y tenir debout.

Ces massives et vastes voitures correspondaient à merveille aux habitudes patriarcales des familles bourgeoises de ce temps heureux, où on se réunissait le dimanche pour aller dîner sur l'herbe aux Prés-Saint-Gervais.

Le petit coupé où on ne tient que deux est une innovation assez récente. Il fut inventé dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, et convient parfaitement aux mœurs de l'époque actuelle qui a remplacé les parties de campagne par les courses affairées, et qui préfère les tête-à-tête aux amusements collectifs.

Donc, le fiacre dont on entendait grincer les ressorts roulait pesamment sur le sol inégal de la place, et bientôt on vit émerger de l'ombre sa masse énorme.

Il était conduit par un cocher perché à six pieds du sol, coiffé d'un immense chapeau et enveloppé d'un carrick à quinze ou vingt collets.

Ses lanternes, d'une dimension proportionnée à celles de sa caisse monumentale, projetaient une lumière assez vive pour éclairer de loin le groupe formé par les cinq hommes arrêtés à l'angle du premier fossé.

Lucien crut remarquer que le cocher, en apercevant ce rassemblement, s'était aussitôt mis en devoir de retenir son attelage afin de tourner bride.

Par le temps d'invasion qui courait, les endroits écartés n'étaient pas très-sûrs et le prudent conducteur se méfiait.

Il se méfia trop tard, car le grand Anglais arriva d'une seule enjambée à la tête des chevaux, les saisit à la bride et cria au cocher :

— Descends tout de suite.

L'homme au carrick hésita un instant. Il leva même son fouet dans l'intention évidente d'en allonger un coup à travers la figure de l'individu qui se permettait de toucher à ses bêtes.

Mais il reconnut l'habit rouge et le petit chapeau à plumes de coq des officiers anglais, et il se contint pour ne pas se faire une mauvaise affaire avec nos vainqueurs, qui étaient alors maîtres absolus dans Paris.

— Descends, répéta le flegmatique insulaire sans lâcher les rênes.

Cette fois, le cocher se décida à obéir. Il se leva de son siège et mit pied à terre aussi vite que le lui permirent

ses sabots et la vaste houppelande qu'il avait endossée en dépit de la saison.

— Voilà, bourgeois, dit-il lentement. Est-ce à l'heure ou à la course ?

— Combien veux-tu me vendre ta voiture ? demanda l'Anglais.

— Ma voiture ! mais elle n'est pas à vendre.

— Peu m'importe. Je veux l'acheter.

— Mais elle n'est pas à moi. Je ne suis qu'un pauvre diable de cocher, et si je ne ramène pas ce soir le *berlingot* à la remise, le patron me fera mettre en prison. Vous feriez mieux de vous adresser à lui. Il vous le cédera pour pas cher.

— Je n'ai pas le temps d'aller trouver ton maître. Il me faut ta voiture sur-le-champ, et puisque tu ne veux pas me la vendre, je te la loue.

— Oh ! c'est différent. C'est mon métier de la louer. Montez, bourgeois, je vous mènerai où vous voudrez, vous et vos amis ; n'ayez pas peur, vous y tiendrez bien tous les cinq.

— Tu ne comprends pas. Je loue ce fiacre, mais je veux le conduire moi-même. Il faut que tu me cèdes ta place et que tu t'en ailles où tu voudras, pourvu que ce soit loin d'ici.

— Mais, mon bon monsieur, s'écria le cocher en faisant mine de pleurnicher, comment le retrouverai-je, mon pauvre fiacre, si vous l'emmenez sans me dire où vous allez ?

— Ton fiacre ne sortira pas de cette place.

— Et je pourrai le reprendre quand vous n'en aurez plus besoin ?

— Oui, dans une heure au plus tard.

— Alors, je ne dis pas, et si vous payez bien...

— Voici cinq guinées, dit l'Anglais en tirant de sa poche quelques pièces d'or échappées au désastre.

— Cinq guinées, connais pas.

— C'est cent francs et même un peu plus.

Le cocher empocha la somme.

— Bourgeois, dit-il, vous êtes un brave. Prenez la voiture, les bêtes et tout ce qui s'ensuit. Je vas siffler un verre d'eau-de-vie dans un débit que je connais à deux pas d'ici et je reviendrai dans une heure.

Ayez seulement le soin de laisser le *berlingot* à l'entrée de la rue Royale et défiez-vous de la *Grise* qui rue du côté hors montoir.

Et le complaisant conducteur prit le large, non sans avoir remis à l'Anglais son fouet orné d'une mèche démesurée.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Lucien.

— Monsieur, répondit l'officier de S. M. George III, voici ce que j'ai imaginé.

Le combat au couteau a été accepté par vous, n'est-il pas vrai ?

— Sans doute, mais je ne vois pas...

— Ce combat ne saurait être livré sur cette esplanade, où il pourrait être interrompu à chaque instant par un passant, et, d'autre part, il faut en finir.

— C'est incontestable.

— Eh bien ! vous et notre ami le major von Grüner,

vous allez monter dans ce fiacre, armés chacun d'un couteau ; je grimperai sur le siège et je conduirai. Nous conviendrons, si vous voulez, que je ferai une seule fois le tour de la place, au pas, et qu'une fois le tour achevé, le duel sera terminé, quel qu'en soit le résultat.

— Voilà qui est certainement original, dit le lieutenant étonné, mais non pas effrayé.

Un duel en fiacre, c'est neuf, et, pour ma part, je n'ai rien à objecter à la proposition.

Reste à savoir si votre Allemand l'accepte.

— Il l'a déjà acceptée ; je viens de la lui soumettre et cet arrangement lui convient à merveille.

— Fort bien, dit froidement Lucien.

L'Anglais salua et s'en alla rejoindre ses amis.

Le doux vieillard n'avait pas perdu un mot de ce dialogue et il ne comprenait que trop maintenant de quoi il s'agissait.

— Ah ça ! dit-il avec angoisse, j'espère bien que c'est une plaisanterie et que vous n'aïez pas vous prêter à cet abominable projet ?

— Vous vous trompez, bonhomme, je vais m'y prêter et j'ajoute que rien ne pouvait mieux me convenir que cet égorgement en voiture.

— Mais vous n'y pensez pas ! Songez donc que si vous veniez à succomber dans cet affreux combat, le testament de votre oncle ne nous profiterait pas !

— Il profiterait toujours à mes héritiers, si tant est qu'il existe, puisque mon oncle est décédé avant moi.

— Oui, mais je ne suis pas votre héritier, et, faute

d'un acte qu'il vous en coûterait bien peu de signer, je perdrai, si vous êtes tué, la juste rémunération de mes peines et soins.

— C'est un malheur que je déplore, mais je n'y puis rien. Les notaires sont couchés et vous concevez que je n'irai pas les réveiller.

— Il n'y a pas besoin de recourir à un notaire et, avec un simple sous-seing privé...

Saint-Privat aurait pu parler ainsi bien longtemps.

Lucien ne l'écoutait plus. Il regardait son adversaire qui s'avavançait vers lui flanqué de ses deux témoins et il ne pensait qu'à faire bonne contenance.

— Monsieur, dit l'Anglais maigre, voici deux couteaux que je viens d'acheter au Palais-Royal. Ils sont d'égale longueur et aussi pointus l'un que l'autre. Vous pouvez vous en assurer.

— Ce n'est pas la peine. Je vous tiens pour un homme d'honneur et j'accepterai celui que vous me présenterez, répondit le lieutenant.

— Je suis touché de cette marque de confiance, mais il est plus convenable que le choix des armes et des places soit tiré au sort et c'est à quoi nous allons procéder.

Je crois devoir aussi vous rappeler que vous devez vous laisser bander un œil et un bras.

Je n'ai pas voulu me munir de cordes, parce qu'il m'a paru qu'un officier ne devait pas souffrir qu'on l'attachât avec une corde comme un criminel.

Mon écharpe d'ordonnance y suppléera, et, quant au bandeau, un mouchoir en fera l'office,

— C'est à mon tour de vous remercier, dit Lucien avec quelque émotion, à la bonne heure ! vous avez du cœur et vous comprenez les répugnances d'un soldat.

L'Anglais s'inclina et dit :

— Alors, vous êtes prêt ?

— Je suis prêt. Cependant, j'ai une demande à vous adresser.

— Parlez, monsieur, et s'il s'agit d'un message à porter, d'une dernière volonté à exécuter en cas de mort, je m'en chargerai très-volontiers, et je vous donne ma parole d'honneur que je m'acquitterai scrupuleusement de la mission qu'il vous plaira de me confier.

— Je n'en doute pas, monsieur, mais ce n'est pas précisément de cela qu'il s'agit.

Si je suis tué, je n'ai d'autre recommandation à vous faire que celle de laisser mon corps dans le fiacre.

Mais si au contraire j'ai le bonheur et le plaisir de tuer mon adversaire, je pourrai courir de grands dangers. Paris vous appartient, messieurs les alliés, et vous y pouvez tout. Un officier français convaincu d'avoir tué un officier prussien serait exposé à une foule de désagréments graves, peut-être même à être condamné par une cour martiale et fusillé dans les vingt-quatre heures.

— Oh ! dit l'officier en habit rouge, c'est impossible. Mon camarade et moi nous serions là pour attester que tout s'est passé conformément aux règles de l'honneur.

— Voilà précisément ce que je voulais vous prier de me promettre.

Puis-je compter que, si je survis, vous prendrez ma défense au cas où je viendrais à être inquiété?

— Je vous le jure.

— Et vous me garantissez contre toutes les conséquences que ce duel pourrait avoir pour moi?

— Oui, monsieur. Je me porterai caution, s'il le faut.

— C'est tout ce que je voulais. Et maintenant, je suis à vos ordres.

— Nous allons donc tirer au sort à qui choisira les couteaux et les places.

— Comment, les places?

— Sans doute. Puisque vous vous battez dans le fiacre, il peut être plus avantageux de s'asseoir sur la banquette du fond, au lieu d'aller à reculons.

— La différence me paraît peu importante, mais, enfin, faites comme vous voudrez.

On commença par le choix des armes.

L'Anglais tira de sa poche quelques souverains, et les présenta, dans sa main fermée, au Prussien, qui dit : Impair !

Il y en avait quatre. Le Prussien avait perdu.

Lucien prit au hasard un des deux couteaux.

On passa au choix des places, et, cette fois, le sort favorisa le major.

Ces préliminaires obligés d'un combat s'achevèrent sans que M. Saint-Privat osât proférer une seule parole.

Il était tellement abasourdi par tout ce qu'il entendait et par tout ce qu'il voyait, que sa voix s'arrêtait dans son gosier.

Et, de fait, c'était un étrange spectacle que ce groupe

de gens tranquillement occupés des préparatifs d'un égorgement.

Le fiacre était là, immobile comme un navire échoué, car l'attelage, quoique livré à lui-même, n'avait garde de l'entraîner.

Les deux misérables rosses, qui avaient couru le pavé de Paris toute la journée, ne demandaient pas mieux que de se reposer, et baissaient tristement la tête en cherchant sur le sol poussiéreux une provende absente.

Le Prussien, raide comme un pieu, planté solidement sur ses deux jambes écartées, le nez au vent, l'œil en feu, serrait convulsivement dans sa main droite le couteau qui lui était échu, et paraissait impatient de commencer le massacre.

Le gros Anglais s'essuyait le visage avec un mouchoir de batiste et soufflait comme un phoque en colère.

Lucien, pâle mais calme, attendait dans une attitude hautaine que l'Anglais maigre eût fini de tirer son mouchoir et de défaire sa ceinture pour lui bander l'œil et lui attacher le bras.

Seul de tous les intéressés dans ce singulier duel, l'infortuné Saint-Privat donnait des signes de frayeur non équivoques.

Ce n'était pas cependant que sa vie courût le moindre danger, mais pour le moment sa vie ne lui était pas plus chère que celle du lieutenant Bellefond.

Si le jeune officier succombait dans cette abominable lutte, c'en était fait du million convoité par l'homme du *cabinet noir*.

Une si belle affaire, si miraculeusement trouvée, si habilement conduite ! Et sentir qu'elle allait lui glisser entre les doigts par une fatalité inouïe ! Il y avait de quoi perdre la tête et le bonhomme paraissait en effet l'avoir complètement perdue.

Ah ! s'il avait pu seulement décider Lucien à lui écrire trois lignes, sur le premier chiffon de papier venu, pour accepter ses conditions, il aurait encore pu se consoler, car l'officier ayant survécu de trois ans à son oncle le colonel, avait hérité bel et bien et pouvait par conséquent transmettre ses droits.

Le doux Saint-Privat en aurait été quitte pour s'arranger avec les parents de Lucien décédé, tout comme il se serait arrangé avec Lucien vivant.

Mais le moyen d'obtenir qu'un homme qui allait dans cinq minutes se battre jusqu'à ce que mort s'ensuivit, signât une convention sur son genou ou sur le fond de son chapeau ?

Il se passa pourtant quelque chose d'approchant.

A la grande surprise de M. Saint-Privat, le jeune homme prit dans sa poche un carnet, y écrivit au crayon et à la clarté douteuse des étoiles une courte phrase et une adresse, arracha la feuille et, tirant à l'écart son tremblant témoin, lui dit d'un ton bref :

— Vous avez fort envie de partager avec moi l'héritage de mon oncle, n'est-ce pas ? Eh bien, ceci est mon testament. Si je ne reviens pas de la promenade que je vais faire avec cet Allemand, portez ce papier à M. Vernède, rue des Bourdonnais, 75. Il connaît la personne que

j'institue ma légataire universelle. Rien ne vous empêchera de vous arranger avec lui.

— Oh ! monsieur, c'est beau, c'est grand, c'est admirable ce que vous faites là, s'écria Saint-Privat, mais... il ne vous en coûterait pas davantage de mettre votre signature au bas d'une promesse.

— Allez au diable, interrompit Lucien. Je ne signerai rien de plus. De cette façon-là, je suis bien sûr que vous remettrez ce billet à son adresse.

L'amoureux, en cet instant suprême, avait naturellement pensé à Thérèse, et il s'était dit qu'en lui laissant son bien il courait la chance de la faire riche, si cet astucieux vieillard disait la vérité. Si, au contraire, le testament du colonel Lacaussade n'existait que dans son imagination, Thérèse, en recevant la feuille où Lucien venait de griffonner ses dernières volontés, saurait du moins que son fiancé ne l'avait pas oubliée avant de mourir.

Saint-Privat, lui, n'était pas content du tout, quoiqu'il se fût empressé de serrer le papier dans un vaste portefeuille.

En effet, il ne faisait pas grand fond sur la possibilité d'une entente entre lui et ce M. Vernède, qu'il ne connaissait pas, et il ne se dissimulait point que ses seules espérances sérieuses reposaient sur la vie du lieutenant.

Et le lieutenant était en danger de mort immédiate, ou plutôt sa vie ne tenait qu'à un fil.

Le Prussien brandissait déjà son couteau pour se faire la main à cette escrime effrayante.

Bientôt, le grand Anglais s'avança pour attacher Lucien, comme on en était convenu.

Il avait dénoué sa ceinture d'ordonnance, et il s'en servit assez adroitement.

Le bras gauche du lieutenant fut lié si solidement à son corps, qu'il lui était impossible de s'en servir.

On eut un peu plus de peine à lui enlever l'usage de son œil droit.

Cependant, avec un mouchoir adroitement passé derrière l'oreille, on y parvint.

Ces derniers préparatifs auraient paru ridicules à un spectateur qui n'eût pas été au courant de la situation ; mais personne n'avait envie de rire.

Saint-Privat, consterné, faisait même semblant de s'arracher les cheveux.

— Il est temps, messieurs, dit l'insulaire. Avez-vous l'un ou l'autre quelques observations à faire ?

— Aucune, répondit le major.

— Je pourrais objecter, dit Lucien, que la prétendue égalisation des chances tourne à mon désavantage, puisque mon adversaire, blessé depuis près d'un mois, a eu le temps de s'exercer à se servir de l'œil et du bras qui lui restent, tandis que moi je n'ai pas l'habitude d'être borgne, ni manchot, mais je ne chicanerai pas pour si peu.

— Alors, montez, messieurs, reprit l'Anglais. M. le major, qui a le choix de la place, va passer le premier. M. le lieutenant Bellefond suivra. Je prendrai alors les rênes et le combat pourra commencer dès que les chevaux se mettront en marche. Les deux témoins se placeront chacun à une portière et nous accompagneront à pied.

Ce programme ne souleva aucune réclamation et fut aussitôt exécuté.

Le Prussien s'installa sur la banquette du fond, et Lucien s'assit en face de lui.

— Mettez-vous ici, dit l'Anglais à M. Saint-Privat en l'amenant près du marche-pied qu'il venait de relever.

— Moi ! jamais ! s'écria le bonhomme.

— Qu'est-ce à dire ? Vous refusez maintenant d'assister votre compatriote ?

— Je refuse de tremper dans un assassinat, et c'est un assassinat que vous arrangez là.

— Monsieur, il fallait songer à cela plus tôt. Maintenant, il est trop tard pour reculer. Si vous persistez dans votre refus, je vais aller là-bas sous ces arbres, au bivouac des Ecossais, chercher un sous-officier pour vous remplacer ici et deux soldats pour vous conduire au corps de garde où vous passerez la nuit.

— Au corps de garde ! répéta Saint-Privat effrayé ; non, non... j'aime mieux marcher, mais je proteste.

Ce qu'il craignait par-dessus tout, c'était qu'on le ouillât au poste des soldats étrangers et qu'on lui prit le billet écrit par Lucien, le papier sur lequel se fondait son dernier espoir.

Il obéit donc et vint se placer près de la portière de gauche. L'Anglais obèse occupa l'autre, pendant que son camarade grimpait sur le siège et rassemblait les rênes.

Le fouet laissé par le cocher de fiacre cingla les côtes des deux chevaux qui partirent au pas.

C'était le signal convenu pour avertir les deux adversaires qu'ils pouvaient commencer à s'entre-tuer.

Ce coup de fouet équivalait au sacramentel : Allez, messieurs ! que prononce dans un duel ordinaire le témoin chargé d'engager les épées.

Mais il ne fut point suivi du cliquetis presque joyeux des fers froissés.

Aucun bruit ne sortit du fiacre, et cependant le combat était commencé, un combat silencieux et terrible.

Le malheureux Saint-Privat, condamné à marcher près de la portière de gauche, avançait en trébuchant et osait à peine lever les yeux.

Son esprit si lucide et si subtil ne pouvait plus lui être d'aucun secours, maintenant que le sort en était jeté et qu'il fallait un miracle pour sauver la vie de l'héritier du colonel.

Cependant, il faisait tous ses efforts pour rentrer en possession de lui-même ; car, quel que fût le dénouement du drame qui se jouait dans l'intérieur de cette boîte, l'homme du *cabinet noir* savait qu'il allait avoir bientôt besoin de tout son sang-froid.

Si le Prussien était tué, M. Saint-Privat se trouvait en passe d'être gravement compromis dans une affaire de meurtre, arrêté peut-être. Et, avec ses antécédents, la chose eût été plus grave pour lui que pour un simple bourgeois. Il n'était point, comme on dit, en odeur de sainteté au ministère de la police, car le gouvernement restauré depuis quatre jours ne devait pas lui pardonner d'avoir décacheté pour le compte de l'usurpateur les lettres de ses partisans.

Si, au contraire, Lucien succombait, que faire de son cadavre ? L'abandonner et se présenter le lendemain à l'a-

dresse indiquée sur la feuille arrachée de son carnet, c'était s'exposer à être accusé de l'avoir assassiné. Comment traiter la question de partage de la succession d'un homme ramassé dans la rue criblé de coups de poignard, sans prêter aux soupçons les plus graves ?

Saint-Privat prévoyait ces deux éventualités aussi peu rassurantes l'une que l'autre, et il ne tarda pas à les envisager avec plus de calme.

Il se dit qu'en cas de mort du Prussien il pourrait toujours se réclamer des Anglais qui lui paraissaient gens à se faire un point d'honneur de prendre la défense d'un Français compromis par leur faute.

Et, si Lucien était tué, il pouvait encore, s'il le jugeait nécessaire, invoquer le témoignage des officiers étrangers.

Sa situation, après tout, était moins mauvaise qu'il n'avait lieu de le craindre, quelques minutes auparavant.

Il possédait un écrit dont la validité pourrait bien être contestée, mais dont il aurait peut-être aussi quelque chose à tirer, si le légataire savait comprendre ses intérêts.

Cet espoir ne l'empêcha pas de faire des vœux ardents pour que le survivant fût le lieutenant du 25^e de ligne, car avec celui-là l'entente était déjà faite.

Aussi prêtait-il une oreille anxieuse à ce qui se passait dans la voiture.

Bientôt même il s'enhardit jusqu'à regarder, mais il ne vit rien.

Il n'était pas d'une taille qui lui permit d'atteindre à la hauteur de la portière, à moins de se hausser sur la pointe

des pieds, et d'ailleurs il faisait si noir que cette manœuvre eût probablement été inutile.

Le fiacre, magistralement mené, roulait avec une lenteur désespérante.

Les deux rosses qui le traînaient marchaient au pas, et Saint-Privat maudissait leur conducteur.

L'Anglais assis sur le siège se conduisait, en effet, comme un témoin qui, chargé de mesurer les pas dans un duel au pistolet, s'efforcerait de les raccourcir au lieu de les allonger.

Il aurait dépendu de lui d'abréger la durée de cet épouvantable tête-à-tête, puisqu'il était convenu que le combat cesserait, dès qu'on aurait achevé le tour de la place.

Il suffisait pour cela qu'il poussât ses chevaux, et il les maintenait au contraire à l'allure la plus lente.

Ferme, droit et raide sur son étroite sellette, les guides dans la main gauche, le fouet appuyé sur la cuisse droite, l'impassible officier avait l'air de conduire un des carrosses du roi George III dans quelque cérémonie officielle.

— Et dire que ma fortune tient peut-être à la façon dont ce grand dalaïs va fouailler ses bêtes, pensait M. Saint-Privat.

Si le trajet ne durait que cinq minutes, mon officier aurait encore chance d'en réchapper, tandis que, si la voiture en met vingt à tourner autour de la place, on les trouvera morts tous les deux.

L'Anglais, improvisé cocher, avait pris à gauche et devait passer d'abord devant la grille des Tuileries, puis successivement devant le pont et devant l'avenue des

Champs-Élysées pour revenir à l'angle de la rue Royale qui avait été le point de départ.

● Saint-Privat s'était un peu attardé pendant que le fiacre longeait la balustrade du premier fossé.

Il voulait voir ce que faisait le gros Anglais, le témoin du Prussien, et il l'avait aperçu cheminant lourdement près de l'autre portière, et déjà tout essoufflé de suivre le train, bien modéré cependant, de l'attelage.

— L'animal n'est pas capable d'aller jusqu'au bout, murmura le bonhomme, et c'est encore fâcheux, car nous aurons besoin de lui à l'arrivée, et il nous faudra l'attendre.

Décidément, je n'ai pas de chance. Après six jours de recherches, je retrouve mon héritier, et il faut que je tombe justement sur un enragé qui accepte sans se faire prier un duel de cannibales.

Les réflexions du bon Saint-Privat furent interrompues par un hurlement rauque, un hurlement d'agonie qui partit de l'intérieur de la voiture.

Évidemment, un des deux adversaires venait d'être b'essé gravement, sinon mortellement.

Mais lequel ?

Saint-Privat crut que ces sons éraillés ne pouvaient sortir que d'un gosier germanique, et il se prit à espérer.

Pour mieux s'assurer de la défaite du Prussien, il revint vivement près de la portière, et il fut tenté un instant de s'y accrocher avec les mains et de se hisser à la force du poignet, pour y jeter un regard rapide.

Mais il réfléchit promptement que les couteaux ne respectent personne et que, si le combat n'était pas terminé,

il allait s'exposer à recevoir à travers le visage un mauvais coup qui ne lui serait pas destiné.

Il s'abstint donc, et bien lui en prit très-probablement, car il entendit des trépignements qui lui apprirent que la lutte continuait.

On arrivait devant le pont, On n'était donc qu'à la moitié de cette sanglante promenade.

— Ils ont encore le temps de se hacher en morceaux, pensa tristement l'homme du *cabinet noir*.

Mais le silence se fit de nouveau. Sans doute, les deux combattants s'observaient après un court engagement corps à corps, et reprenaient haleine avant de se ruer encore une fois l'un sur l'autre.

Ce calme, précurseur de la tempête, dura jusqu'au moment où la voiture passa devant l'entrée des Champs-Élysées.

Alors, la caisse se mit à osciller violemment. A des imprécations sourdes, succédèrent bientôt des vociférations furieuses, puis un cri aigu, puis une sorte de râle, puis un silence profond, un silence de mort.

— Pour le coup, c'est fini, dit tout bas Saint-Privat. Il y en a au moins un de mort, s'ils ne se sont enferrés tous les deux.

Et tout en marchant il se remit à écouter, mais il n'entendit que la respiration bruyante du gros Anglais qui se traînait avec peine de l'autre côté du fiacre.

Quant à son camarade perché sur le siège, il ne bougeait pas. Il ne semblait pas se douter de ce qui se passait derrière lui, et, à le voir ainsi en grand uniforme conduisant deux haridelles de louage, on aurait été tenté de croire

qu'il exécutait, à la suite d'un pari, une de ces excentricités si chères à ses compatriotes.

Le chasseur d'héritages, lui, ne voyait pas la chose du côté plaisant.

Ce fiacre, redevenu muet, lui faisait l'effet d'un cercueil ambulant, un cercueil où venaient de s'ensevelir pour toujours ses plus chères espérances.

Car il ne s'illusionnait plus sur le résultat de la bataille.

Le dernier cri, il croyait être certain que c'était Lucien qui l'avait poussé.

La voix était trop claire et trop jeune pour être celle du vieux major allemand qui criait à peu près comme un dogue aboie.

Du reste, l'incertitude ne pouvait pas se prolonger beaucoup, car le voyage touchait à sa fin.

On était à la hauteur du quatrième fossé et il n'y avait plus que la rue Royale à traverser pour regagner le point de départ.

Ce court trajet dura encore trois minutes qui parurent fort longues à Saint-Privat.

Enfin, le conducteur en habit rouge amena ses bêtes contre la borne qui marquait le terme de cette promenade circulaire.

Là, il les arrêta sans peine, attacha méthodiquement les rênes à une des barres d'appui de son siège, posa le fouet sur l'impériale et descendit sans se presser.

L'autre Anglais l'attendait, appuyé sur l'encolure d'un des chevaux, et beaucoup plus exténué qu'ému.

Ils engagèrent aussitôt un très-court colloque dans leur

langue que Saint-Privat ne comprenait pas, puis le grand maigre dit en français :

— Venez, monsieur. Il faut que vous constatiez avec nous le résultat de la rencontre.

— Il est joli, le résultat, grommela le témoin malgré lui. Ils se sont, bien sûr, entre-dévorés comme deux loups et il n'en reste que des morceaux.

Sans s'inquiéter de ce discours qu'il n'avait peut-être pas très-bien compris, le grand maigre, suivi de son compagnon, arriva d'une seule enjambée devant la portière et l'ouvrit.

Rien ne bougea dans le fiacre et il n'en sortit pas même un gémissement.

L'Anglais appela le major par son nom et n'obtint pas de réponse.

Saint-Privat appela Lucien Bellefond.

Même silence.

— Je le savais bien, ils sont morts tous les deux, dit-il d'un ton lamentable.

— Il faut voir, reprit flegmatiquement l'officier.

Et il s'en alla décrocher une des lanternes du fiacre qu'il rapporta pour explorer l'intérieur de cette funeste caisse.

Son camarade avait fait le tour de la voiture et était allé ouvrir l'autre portière.

Saint-Privat resta avec le grand maigre et avança la tête à côté du fanal que celui-ci tendait à bout de bras.

L'horreur du spectacle dépassait ses plus sombres prévisions.

Les deux adversaires gisaient couchés l'un sur l'autre,

entre les deux banquettes du fiacre et au milieu d'une mare de sang.

Le Prussien était dessous. Sa face affreusement convulsée apparaissait sous le bras de son ennemi dont le couteau lui avait troué la gorge. L'œil unique, encore ouvert, mais déjà vitreux, semblait regarder Saint Privat qui recula d'effroi, quoiqu'il fût peu sensible de son naturel.

— Il est mort, n'est-ce pas ? demanda l'Anglais.

— Votre major ? Oh ! bien mort... il a dû être tué raide... mais c'est l'autre que je voudrais voir...

— L'autre, le Français, souffla le gros insulaire qui regardait par la portière opposée ; il remue encore.

Ces paroles causèrent au chasseur de successions autant de joie que de surprise.

Il prit la lanterne des mains du grand maigre qui semblait répugner à cette inspection d'un abominable champ de bataille, et il en dirigea la lumière sur le malheureux fiancé de M^{lle} Vernède.

Lucien était étendu sur le dos, et il avait les yeux fermés. Son sang coulait par cinq ou six blessures, de son visage, de son cou, de ses bras et de sa poitrine.

La lutte avait dû être acharnée.

On pouvait même conjecturer, d'après la position des corps et la direction des coups, que Lucien s'était laissé frapper plusieurs fois en cherchant une occasion de tuer le Prussien d'un seul coup.

Il y avait réussi, car son couteau était entré jusqu'au manche au-dessus de la clavicule et était resté dans la plaie.

Mais cette victoire avait été, sinon payée de sa vie, du

moins bien chèrement achetée, car il respirait à peine, et le mouvement que l'Anglais avait signalé n'était qu'un tressaillement convulsif, comme en ont les agonisants.

— Il n'est pas mort, c'est vrai, mais il n'en vaut guère mieux, dit piteusement Saint-Privat dont les espérances s'évanouissaient encore une fois.

Et il ajouta, en s'adressant à l'Anglais sec :

— Qu'allons nous faire maintenant ?

— Vous devez rester ici pendant que j'irai au poste des fusiliers écossais chercher quatre soldats.

— Des soldats ! Mais vous m'avez promis, monsieur, que je ne serais pas inquiété, ou du moins vous l'avez promis à mon pauvre ami qui est là baigné dans son sang, et...

— Je tiens toujours ce que j'ai promis, dit l'officier en habit rouge, et vous prononcez là des paroles inconsidérées. Je ne songe pas à vous faire arrêter. Je vais requérir l'aide de nos hommes pour faire enlever le corps de M. von Grüner. Il ne convient pas qu'un major au service de Sa Majesté le roi de Prusse soit abandonné dans un fiacre. De plus, il porte sur lui une somme importante dont on pourrait le dépouiller.

— Agréez mes excuses, monsieur, s'écria Saint-Privat, mes très-humbles excuses. Je suis tout à fait de votre avis. Il ne faut pas qu'un brave officier de l'armée alliée puisse être insulté et volé après sa mort .. car il est mort, malheureusement, et mon compatriote n'a pas eu bien meilleure fortune... du moins, j'ai tout lieu de le craindre, si j'en crois...

M. Saint-Privat, qui parlait ainsi le visage tourné vers

l'intérieur de la voiture, s'aperçut en se retournant que son interlocuteur était déjà loin.

Il se dirigeait à grands pas vers l'avenue des Champs-Élysées et bientôt retentirent le *qui vive?* guttural lancé par la sentinelle écossaise et la réponse de l'officier.

L'homme du *cabinet noir* se trouva seul avec l'autre Anglais qui s'était assis sur une borne et qui ne disait mot, seul avec ce mort et ce mourant couchés au fond du fiacre.

La situation n'était pas gaie. Elle était surtout embarrassante.

Mais Saint-Privat était de ces hommes qui savent toujours s'élever à la hauteur des circonstances.

Il s'était au début laissé surprendre par l'étrangeté de l'affaire où il se trouvait engagé à l'improviste, et, pendant comme avant le combat, il avait fait assez sotte figure.

Maintenant qu'il se voyait en face d'un dénouement à peu près prévu, il reprenait pleinement possession de ses facultés, et il ne songeait plus qu'à se tirer le mieux possible de ce mauvais pas.

Le cadavre du Prussien allait être enlevé tout à l'heure, et lui, Saint-Privat, il allait rester chargé de Lucien, blessé de telle façon que d'un moment à l'autre il pouvait passer de vie à trépas.

Comment convenait-il de procéder? C'était sur ce point délicat que se concentraient ses réflexions. Le plus important et le plus pressé, c'était de sauver, s'il en était temps encore, la vie de l'héritier du colonel. Il était donc absolument impossible de le laisser là, et il fallait à tout prix

appeler un médecin, et le plus tôt possible, car chaque minute de retard aggravait la situation.

Là se posaient des problèmes ardu.

Où trouver un médecin à pareille heure ? et, en trouvât-on un, comment l'amener sur la place Louis XV pour soigner un blessé, poignardé dans une voiture publique ?

C'eût été mettre un étranger dans la confidence du duel, de la personnalité de son malade et de beaucoup d'autres détails que Saint-Privat voulait garder pour lui.

D'un autre côté, il ne pouvait songer à ramener le lieutenant à son domicile, puisqu'il ne le connaissait pas.

Le faire porter à l'adresse indiquée sur le billet écrit au crayon, il ne s'en souciait guère, parce qu'il voulait se réserver toute liberté d'action sur les héritiers désignés par Lucien.

Son petit appartement de la rue des Moineaux n'était pas du tout disposé pour recevoir un blessé. Et puis que de commentaires dans le quartier où il jouissait d'une réputation si bien établie d'homme paisible et rangé !

Il y avait bien une autre solution qui n'était pas exempte non plus d'inconvénients, mais qui offrait aussi quelques avantages, et cette solution venait de se présenter à son esprit, quand il fut distrait de ses méditations par un bruit de pas lourds qu'accompagnaient des chants avinés.

Il se retourna vivement et il vit un homme qui s'avancait en titubant et qu'il reconnut aussitôt.

C'était le cocher revenant d'une station au cabaret.

— Me v'là, bourgeois, cria l'ivrogne dès qu'il se crut à

portée de la voix. L'heure est finie et paraît que la *Grise* n'a pas rué, puisque je vous retrouve solide au poste.

— Le drôle tient à peine sur ses jambes et il ne doit plus savoir ce qu'il fait, ni où il va, murmura Saint-Privat ; il y aura peut-être moyen de l'utiliser.

— Où faut-il que je vous mène à c' t' heure ? demanda l'homme au carrick.

Tiens ! où donc *qu'est* passé l'*English* ?

— La paix ! lui dit Saint-Privat d'un ton sec. Ne bouge pas, tais-toi et attends. Je vais avoir besoin de toi et je te paierai bien.

Le cocher se le tint pour dit et s'en alla s'appuyer sur l'encolure de la *Grise* qu'il embrassa avec une effusion due au vin d'Argenteuil.

C'était juste le moment où le pas cadencé des fusiliers écossais commençait à résonner sur le sol poudreux de la place.

Ils s'étaient munis d'une civière et l'officier les précédait.

Quand ils furent arrivés devant la portière ouverte, ils procédèrent méthodiquement.

Le brancard fut déposé sur le pavé et l'escouade se mit au port d'arme pour attendre les ordres du capitaine qui les leur donna en quelques mots brefs.

— Je viens de leur recommander d'étendre votre ami sur la banquette, dit-il à Saint-Privat. Vous vous chargez de lui, je suppose ?

— Oui, monsieur, répondit le bonhomme sans hésiter. Mais, avant de prendre congé de vous, permettez-moi de vous remercier de votre courtoisie et aussi de vous de-

mander de qui j'aurais l'honneur de me réclamer, au cas où je viendrais à être inquiété.

— Vous invoqueriez le témoignage de sir Archibald Mac-Kelly, capitaine aux gardes de Sa Majesté Britannique, répondit l'Anglais.

Les soldats achevaient de tirer du fiacre le cadavre du major. Ils le placèrent sur la civière, l'enlevèrent avec ensemble et se remirent en marche vers leur bivouac, aussi tranquillement que s'ils eussent porté le pain de la compagnie de fusiliers.

— Adieu, monsieur, dirent ensemble les deux officiers à Saint-Privat, qui les saluait jusqu'à terre ; adieu, et bonne chance à votre ami.

— Tiens ! s'écria le cocher en montrant le corps couché sur le brancard, il paraît que celui-là a bu deux ou trois litres de trop. C'est comme moi ; seulement, je porte mieux la boisson.

— La brute prend un mort pour un ivrogne, murmura l'homme du *cabinet noir* ; il est certainement hors d'état de reconnaître son chemin et de se rappeler demain l'endroit où il m'aura conduit.

C'est juste ce qu'il me faut, et ce que j'ai de mieux à faire, c'est de transporter l'héritier du colonel à la maison de la rue d'Enfer.

CHAPITRE V

M. Saint-Privat, qui ne faisait jamais rien à la légère, était quelquefois lent à se décider, mais quand il avait pris une décision, il ne délibérait pas pour l'exécuter.

— Allons, cria-t-il au cocher, grimpe sur ton siège, si tu peux, et tâche de me conduire sans verser.

— Verser ! moi ! pas de danger, bourgeois. Au-dessous de huit litres, je mène encore droit et je ne manque pas les tournants, et comme je n'en ai bu que cinq, vous pouvez être tranquille. C'est-il à la course où à l'heure ?

— A la course. Mais ne va pas trop vite et tâche d'éviter les cahots. J'ai là-dedans un ami malade.

— Encore un qui est dans les vignes ! Excusez ! vous n'avez pas perdu votre temps, tout de même, avec les *English*. Mais, dites-donc, sans vous commander, où *c'est-il* que vous avez trouvé à boire sur c'te gueuse de place ?

J'y ai jamais vu de marchand de vin, et pourtant j'la connais, vu que j'y passe au moins quatre fois par jour, l'un dans l'autre.

Saint-Privat ouvrit la bouche pour couper court à ce bavardage aviné, mais il réfléchit et il le laissa continuer.

Il ne lui déplaisait pas que cet homme s'enferrât de plus en plus dans ses suppositions extravagantes et qu'il se confirmât dans l'idée que le blessé n'était qu'un homme ivre-mort.

— Ah! j'y suis, s'écria le cocher. Les *English*, ça vous a toujours une ou deux bouteilles de rhum dans leurs poches. Votre ami aura parié à qui boirait plus vite la sienne, il aura parié avec l'autre, celui qu'ils ont emporté sur une civière. Et les v'là tous les deux sur le flanc. Bah! ça ne sera rien. Ça me connaît.

— On ne peut rien te cacher, à toi, lui dit Saint-Privat; eh bien! puisque tu as deviné, conduis-nous, mon garçon, et sois prudent, car mon pauvre ami est très-souffrant.

— Soyez tranquille, bourgeois, je vas vous mener un petit train de demoiselle... un militaire qu'est dans le vin... car il a l'air d'un militaire habillé en civil, votre ami... je disais donc, un militaire... un brave qu'a bu un coup de trop, ça a droit à tous les égards... c'est sacré.

Tout en débitant ces verbeuses sottises, le cocher retroussait les pans de son carrick pour opérer l'escalade assez compliquée du siège.

— Ah! sacredienne! s'écria-t-il, et mon fouet? L'*English* a emporté mon fouet.

— Ton fouet est sur l'impériale. Monte et finissons-en,

dit vivement Saint-Privat qui commençait à perdre patience.

Il lui tardait de courir à Lucien, car le malheureux devait avoir grand besoin de secours, et, d'un autre côté, il ne voulait pas que l'ivrogne mit le nez dans la voiture pour le regarder de trop près.

— Si le fouet est là-haut, c'est bon. Où que nous allons?

— Rue d'Enfer; je t'indiquerai la maison quand nous y serons.

— Bon! je vas vous y mener en douceur, et en moins de vingt-cinq minutes.

Saint-Privat le laissa s'installer lourdement sur son perchoir, et quand il le vit occupé à rassembler ses rênes, il courut au marche-pied, sauta dans l'intérieur, referma la portière, et le bruit qu'elle fit donna le signal du départ.

Le lieutenant n'avait pas bougé des coussins où les soldats écossais l'avaient couché sur le dos, et il respirait si faiblement, que son protecteur intéressé crut d'abord que la vie s'était retirée tout à fait de ce corps criblé.

Ce fut avec une véritable angoisse qu'après avoir pris place sur la banquette opposée, il lui posa la main sur la poitrine.

Le bon vieillard sentit avec joie que le cœur battait toujours. Il battait lentement, irrégulièrement, mais enfin il battait; tout espoir n'était pas perdu.

M. Saint-Privat se redressa et prit position, soutenant des genoux le corps, de peur que le mouvement de la voiture ne le fit tomber.

On n'y voyait pas assez clair pour qu'il pût songer à examiner les blessures, mais il s'aperçut que sa main, qui venait de toucher Lucien, était ensanglantée.

Au premier mouvement qu'il fit avec ses jambes il entendit une sorte de clapotement, et il comprit qu'il marchait dans le sang.

Le plancher de la voiture en était inondé comme le sol d'un abattoir.

— Quand je pense, murmura Saint-Privat, quand je pense que si une patrouille s'avise d'arrêter le fiacre avant que nous soyons arrivés, je serai conduit chez un commissaire qui me trouvera couvert de sang de la tête aux pieds, que ce commissaire m'accusera d'avoir tué le lieutenant, et que, si le lieutenant meurt sans reprendre connaissance, je serai très-bien accusé de l'avoir assassiné.

Dans le temps, j'ai arrêté et fait condamner des gens contre lesquels il y avait bien moins de présomptions.

Et je n'aurais pas d'indulgence à attendre de mes juges. Un ancien agent de l'usurpateur, c'est de bonne prise, et on me jugerait bon à pendre, rien que sur mon passé.

A cette pensée, M. Saint-Privat ne put s'empêcher de frissonner, quoiqu'il possédât un caractère assez bien trempé.

— Heureusement que le trajet n'est pas long, se dit-il pour se rassurer.

Maintenant, pensons un peu à l'arrivée. L'important, c'est que cet animal de cocher ne puisse pas reconnaître la maison. Je le ferai arrêter à cinquante pas de la porte. Il est complètement ivre et il ne s'avisera pas de regar-

der les numéros. D'ailleurs, il fait trop noir pour qu'il puisse les lire. J'irai réveiller Bourdache. Il est encore solide et à nous deux nous viendrons à bout de porter le blessé. Je paierai bien le cocher, je le renverrai et il n'y verra que du feu.

Oui, mais demain, quand il trouvera sa voiture pleine de sang, la mémoire lui reviendra... bah ! la mémoire ne revient jamais complètement aux ivrognes de ce calibre-là. Il se rappellera vaguement l'affaire de la place Louis XV et il racontera quelque histoire insensée à laquelle personne ne croira.

Et puis, il parlera d'officiers étrangers et la police flairera aussitôt un duel entre deux de nos excellents alliés.

Si l'affaire va jusqu'au ministre, je sais mon Fouché par cœur. Il tient beaucoup à faire sa cour à nos amis les ennemis, il étouffera la chose.

Bon ! Mais ce Prussien, qui m'a l'air d'un gros personnage et qui manquera à l'appel ?... Si son roi, qui arrive demain, dit-on, allait prendre fait et cause pour lui !...

Eh bien, dans ce cas-là, mes deux Anglais interviendront. Ils me l'ont promis, et ces gens-là sont de parole.

D'ailleurs, les alliés n'ont pas intérêt à ébruiter une histoire d'où il résulte qu'ils ne sont pas sympathiques à la population de Paris.

Non, décidément, on ne poursuivra pas. Je m'y connais, et je suis sûr qu'on ne poussera pas l'enquête.

Il fut tiré de ses réflexions par un grand soupir de Lucien, et il se souvint un peu tard qu'il aurait peut-être

mieux fait de s'occuper du blessé que de se livrer à des conjectures sur les suites du duel.

Il se pencha sur lui, l'appela par son nom et se mit à lui frapper dans les mains.

Rien n'y fit. La syncope du lieutenant n'était pas de celles qu'on guérit par les moyens dont on se sert pour faire revenir les femmes nerveuses.

Il est vrai que Saint-Privat n'en avait pas d'autres à sa disposition, et qu'il n'était pas expert en fait d'évanouissements.

— Il va trépasser en route, murmura-t-il avec angoisse. Et en supposant qu'il supporte le trajet, comment le soigner là-bas ? Si j'envoie chercher un médecin, tout le quartier saura demain qu'on a ramené chez les dames de la rue d'Enfer un homme lardé de coups de poignard...

Et s'il meurt dans la maison ! quelle affaire ! la police et la justice tombant dans ce paisible intérieur... ma fille compromise..., diable ! je n'avais pas pensé à cela.

Et le bon vieillard oublia encore une fois le blessé pour songer à ses intérêts de famille.

Il ne faudrait pas jurer qu'il ne fut pas tenté de faire arrêter le fiacre et de déposer le pauvre garçon dans la rue. Mais le million méritait plus d'égards, et, après une assez longue méditation, Saint-Privat dit à demi-voix :

— Bah ! il ne mourra pas. Ces soldats de Bonaparte ont l'âme chevillée dans le corps, et celui-là est jeune et robuste. D'ailleurs, si on s'inquiétait de toutes les mauvaises chances, on ne livrerait jamais de batailles, et surtout on n'en gagnerait jamais.

Et je puis me passer parfaitement de médecin. Mme Boutard a été un peu infirmière dans le temps. Elle soignera mon jeune homme, et, s'il doit guérir, elle le guérira très-bien toute seule.

Un peu rassuré par ces raisonnements assez hasardés, le bonhomme se donna tout entier à son malheureux protégé.

Il releva le coussin du fiacre pour qu'il pût appuyer sa tête, et cette attention ne fut pas perdue, car le blessé respira plus librement, surtout quand M. Saint-Privat eut bandé avec son mouchoir une large plaie que Lucien avait à l'épaule et d'où le sang coulait à flots.

Le voyage, d'ailleurs, touchait à son terme, car le fiacre montait lentement la rue d'Enfer.

Le cocher ne s'était pas vanté en affirmant que la séance qu'il venait de faire au cabaret ne l'empêcherait pas de gouverner son attelage. Il l'avait conduit avec une sagesse exemplaire.

Quand il fut arrivé aux deux tiers de la rue, le bourgeois lui cria d'arrêter devant un long mur au-dessus duquel s'élevaient de grands arbres.

Il obéit, quoiqu'il ne vît pas la moindre porte à proximité, et sa pratique, sautant lestement à terre, lui dit :

— Attends-moi là deux minutes. Je vais chercher du renfort pour enlever le camarade que je laisse à ta garde.

— Comment qu'il va, le cher homme ? demanda le cocher qui portait le plus tendre intérêt à celui qu'il prenait pour un confrère en ivrognerie.

— Il va mieux, et je ne serai pas longtemps, lui cria Saint-Privat. Mais surtout ne quitte pas ton siège.

Saint-Privat disparut et le cocher resta seul.

Il n'avait nulle envie de descendre de son siège, où il se tenait en équilibre par la force de l'habitude, mais où il aurait eu beaucoup de peine à remonter s'il eût commis l'imprudence de le quitter.

La nuit était noire, et la rue absolument déserte.

Le réverbère qui se balançait à vingt pas de là au bout d'une corde tendue en travers de la chaussée, n'éclairait que très-imparfaitement les alentours, et l'ivrogne, alors même qu'il en aurait eu l'envie, n'aurait pas pu voir où son bourgeois était entré.

Mais il ne s'en inquiétait guère, et il était déjà à moitié endormi quand celui-ci reparut, escorté d'un individu portant une espèce de lit de sangle.

Ces deux personnages s'avançaient avec précaution, regardant de tous côtés pour voir si on ne les épiait pas.

Quand ils se furent assurés qu'aucun passant ne s'approchait, ils vinrent poser le lit de sangle près du fiacre.

Saint-Privat ouvrit sans bruit la portière, l'autre monta dans la voiture et en sortit bientôt avec le blessé, qu'il tenait à bras-le-corps, et qu'il étendit doucement sur la couchette.

Puis, à eux deux, ils l'enlevèrent et la portèrent à vingt pas de là, dans un rentrant du mur où il aurait fallu de bons yeux pour l'apercevoir.

Le cocher, qui sommeillait, n'avait rien vu.

Saint-Privat revint sur ses pas, le tira par le pan de son carrick et le réveilla.

— C'est fait, lui dit-il, mon ami est rentré chez lui et je vais lui faire de la tisane.

— A la bourrache, mon bourgeois, grommela l'ivrogne. C'est souverain quand on a trop levé le coude.

— Voilà dix francs pour ta course. Tu peux filer. Je n'ai plus besoin de toi.

— Merci, bourgeois. C'est pas si bien payé que l'*English*, mais je suis content tout de même, et puis vous êtes Français, vous, et moi aussi... Mon pays avant tout... Vive la France!... Hue! la *Grise*.

La fin de ce discours incohérent fut ponctuée par un coup de fouet qui décida les deux rosses à prendre le trot, et le fiacre se perdit bientôt dans les profondeurs de la rue d'Enfer.

Après l'avoir vu disparaître à un des tournants de cette voie tortueuse, Saint-Privat courut rejoindre son acolyte, qui montait la garde auprès du brancard.

— Tu n'as vu personne? lui demanda-t-il.

— Personne, patron, répondit l'homme. Nous pouvons entrer sans crainte de réveiller les voisins.

Le maître prit deux des bâtons du lit de sangle, le serviteur prit les deux autres, et ils gagnèrent rapidement une porte à plein ceintre percée dans la façade assez étroite d'une maison à deux étages.

Cette porte était ouverte. Ils se hâtèrent de la franchir et ils déposèrent leur fardeau au milieu d'un large vestibule voûté où les attendait une femme qui tenait une lanterne à la main.

— Ferme à clef et pousse les verrous, Bourdache, dit Saint-Privat.

— C'est fait, patron.

— Bon. Maintenant, toi, la Rousse, dis-moi où nous allons loger ce garçon-là.

— Est-ce pour longtemps? demanda la femme, une grande créature d'une quarantaine d'années, qui ne paraissait pas du tout étonnée de voir un homme couvert de sang étendu sur ce lit que son mari venait d'apporter.

— Pour un mois, pour deux mois peut-être. Il ne sortira d'ici que quand il sera sur pied.

— Alors, il y a le pavillon au bout du jardin; seulement c'est là que M^{lle} Clarisse prend ses leçons de dessin.

— Elle les prendra ailleurs, ou elle les interrompra. Va pour le pavillon. Donne un coup de main à ton mari et enlevez-moi le blessé à vous deux.

Le couple obéit aussitôt, et Saint-Privat, armé d'une lanterne, précéda le cortège à travers un immense jardin, celui dont le mur bordait la rue.

L'entretien de ce jardin ne devait pas coûter cher à son propriétaire, car les allées n'y étaient pas ratissées, les plates-bandes y disparaissaient sous les ronces et les orties, les arbres, qu'on ne taillait jamais, y poussaient en pleine liberté, et les oiseaux y nichaient en paix.

Ces bosquets, taillés primitivement à la française, dans le goût du parc de Versailles, avaient repris avec le temps l'aspect touffu d'une forêt vierge, et donnaient des ombrages moins réguliers mais plus épais.

On s'y promenait sous des feuillées que les regards indiscrets des voisins ne pouvaient pas pénétrer, et il y faisait frais en toute saison.

C'était comme une oasis en plein Paris, une retraite

inconnue et impénétrable dont l'ex-directeur du *cabinet noir* devait apprécier tout particulièrement les avantages.

Le pavillon était situé tout au fond de ce parc en raccourci, et semblait avoir été construit pour servir à cacher les amours d'un grand seigneur.

C'était une maisonnette bâtie dans un style rococo tout à fait amusant, avec des frontons bizarrement contournés, des cheminées ornées d'interminables volutes et des fenêtres surmontées de médaillons ovales.

Malheureusement, le temps et la révolution avaient passé sur ce charmant asile, et la coquette bâtisse n'était guère plus qu'une ruine.

Les fenêtres manquaient de vitres et les portes fermaient fort mal.

Tel qu'il était pourtant, et surtout dans cette saison d'été, le pavillon pouvait encore passer pour habitable, et un malade y devait trouver le repos le plus complet, car aucun bruit du dehors ne pénétrait jusque-là.

— Y a-t-il seulement les meubles indispensables, des chaises, un lit? demanda Saint-Privat au moment de franchir le seuil.

— Il y a tout ce qu'il faut, patron, répondirent en chœur Bourdache et sa compagne.

Vous savez bien que vous y avez fait meubler une chambre, l'an passé, quand mam'zelle Clarisse est revenue du couvent, ajouta la femme, celle que le maître appelait la Rousse. Vous vouliez y loger une institutrice anglaise.

— C'est vrai. Je l'avais oublié et cela se trouve à merveille. Mon jeune homme sera très-bien là.

En effet, après avoir traversé une première pièce remplie de chevalets, de cartons et de bustes en plâtre, — l'atelier de *mam'zelle Clarisse*, — Saint-Privat, sur les indications de ses subalternes, ouvrit une porte qui donnait dans une chambre assez étroite, mais très-proprement garnie.

Il y avait des rideaux aux fenêtres et au lit, des rideaux en mousseline blanche, évidemment destinés à abriter une jeune fille.

Le brancard où gisait le blessé fut déposé provisoirement dans un coin, car le lit ne contenait que des matelas et des couvertures, et la Rousse se mit aussitôt en devoir de chercher des draps dans une armoire.

— Maintenant, mon vieux Bourdache, dit Saint-Privat, va me chercher *Mme Boutard*, et surtout prends bien garde, en l'appelant, de réveiller ma fille.

— Soyez tranquille, patron. *M'ame Boutard* ne doit pas être encore couchée, et *mam'zelle Clarisse* n'entendra rien.

En attendant la personne qu'il demandait, le témoin de Lucien se mit à se promener à travers la chambre, gesticulant, se parlant à lui-même et s'arrêtant presque à chaque tour pour regarder la figure pâle du blessé et chercher à y surprendre quelques symptômes rassurants.

Mais l'état du malheureux lieutenant ne paraissait pas s'être amélioré. Il respirait toujours aussi péniblement et ne donnait d'autres signes de vie que des tressaillements convulsifs.

Le sang continuait à couler lentement par les trous que le poignard du Prussien avait ouverts. Il inondait le lit

de sangle et commençait à tacher le parquet de la chambre.

La Rousse ne semblait nullement effrayée de ce spectacle. On aurait dit qu'elle en avait l'habitude.

De même, son mari, le sieur Bourdache, n'avait montré aucune surprise quand Saint-Privat était venu le chercher dans sa loge de concierge pour l'aider à enlever un mourant déposé devant la porte. Il s'était mis à la besogne, sans mot dire, comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie.

Et cependant, M. Saint-Privat, qui était évidemment le maître de cette maison mystérieuse, n'avait ni l'air ni les habitudes d'un chef de brigands.

Les habitants de la rue des Moineaux, où il avait établi son domicile officiel, auraient attesté au besoin que jamais ils n'avaient eu de voisin plus honnête et plus rangé.

Il est vrai qu'ils ignoraient que cet excellent vieillard fût propriétaire ou tout au moins locataire dans le quartier du Luxembourg, et leur stupéfaction eût été sans bornes s'ils avaient pu le voir, lui qui vivait si modestement dans son petit logement à deux étages, commander à des serviteurs empressés et muets comme des esclaves.

Il y avait dans cette inexplicable transformation de quoi les faire jaser pendant six mois.

Au bout de cinq minutes, Bourdache revint suivi d'une femme d'un certain âge, ou plutôt d'un âge certain, car, malgré tous les soins qu'elle prenait de sa personne, elle réussissait assez mal à cacher qu'elle frisait la cinquantaine.

— Arrive donc, Julie, lui cria Saint-Privat qui tutoyait

tout le monde dans cette maison : examine-moi ce garçon-là et dis-moi s'il vivra.

M^{me} Boutard qui répondait au doux prénom de Julie, ne s'exclama point à l'aspect de ce corps ensanglanté, et s'approcha du lit de sangle sans se permettre la moindre observation.

C'était une curieuse figure que celle de M^{me} Boutard, avec ses cheveux grisonnants, soigneusement frisés à la Titus, et sa mine de gouvernante.

Elle avait de grands traits réguliers, des yeux gris très-vifs, une taille plantureuse, un port de reine et un air à la fois digne et discret.

On voyait fort bien qu'elle avait dû être très-belle et qu'elle ne se croyait pas encore dépourvue de charmes.

Elle était vêtue à la mode du Directoire, mais elle avait trouvé le moyen de la rendre décente, au moyen de certaines modifications de toilette qui donnaient du sérieux à ce costume extravagant.

On aurait dit une *merveilleuse* du temps de Barras enveloppée dans une robe de sœur tourière.

Elle portait à la ceinture un trousseau de clefs et un lorgnon d'or à deux branches.

Saint-Privat qui, sans doute, la connaissait de longue date, la regardait avec plus d'impatience que de surprise et paraissait assez agacé de voir qu'elle ne se pressait point et qu'elle s'avavançait à pas comptés.

— Et d'abord, reprit-il, es-tu capable de juger de son état et de la gravité de ses blessures ? J'ai besoin d'être fixé sur-le-champ et, si tu ne peux pas me renseigner exactement, je crois que je me déciderai à envoyer cher-

cher un chirurgien , quoique cela me répugne fort.

— Vous savez bien, répondit Mme Boutard d'un air offensé, vous savez bien, ou vous devriez savoir que j'ai dirigé l'ambulance de la section de la Butte-des-Moulins après l'affaire du 13 vendémiaire. Il est fort inutile de mettre un médocastre dans la confiance d'une affaire comme celle-ci.

— Ce serait même dangereux, et j'aime beaucoup mieux m'en passer. Mais alors, commence ton inspection et fais vite. De ce que tu vas me dire dépend une résolution à prendre, et une résolution grave.

La raison de ce discours était que M. Saint-Privat avait réfléchi depuis sa sortie du fiacre.

Il s'était dit que si Lucien n'avait plus que quelques minutes ou même quelques heures à vivre sans reprendre connaissance, il était tout à fait inutile de s'embarrasser de son cadavre.

La mort de l'héritier était un malheur qu'il redoutait beaucoup, mais il lui paraissait superflu d'aggraver ce malheur en s'exposant aux suites judiciaires qui pouvaient en résulter.

En conséquence, il avait résolu, si le blessé était condamné par le praticien en jupons, de le faire enlever par le couple Bourdache et déposer dans les terrains vagues qui entouraient alors l'allée de l'Observatoire.

L'heure et le quartier se prêtaient à une expédition de cette nature, car les porteurs ne courraient guère le risque d'être rencontrés.

Le bon vieillard déplorait d'avance une si cruelle nécessité, mais il savait comprimer sa sensibilité quand les

circonstances l'exigeaient, et il pensait qu'il ne faut jamais remettre au lendemain l'exécution d'une décision prise.

Si Lucien devait mourir, il faudrait bien se défaire de son cadavre. Mieux valait se défaire tout de suite du blessé, à condition toutefois d'être bien certain qu'il était perdu et qu'il ne reprendrait pas connaissance.

Ses indiscretions n'étaient pas fort à craindre dans ce dernier cas, mais enfin il fallait tout prévoir.

— Patron, dit Bourdache en se penchant à l'oreille de son maître, il y avait des traces de sang sur le pavé de la rue; j'ai pris un seau et j'ai été jeter de l'eau dessus.

— Bon, ça! tu penses à tout. On voit bien que tu as été à bonne école, lui répondit son maître, en appuyant d'un regard encourageant cet éloge formulé par un connaisseur.

— A votre école, patron, et il n'y en a plus comme celle-là.

Cependant, la respectable M^{me} Boutard, après s'être ceinte d'un tablier de toile écrue que la Rousse avait tiré de l'armoire au linge, M^{me} Boutard, impassible et méthodique, s'était agenouillée près du lit de sangle, et procédait à son inspection avec le sang-froid d'un major de régiment.

La lampe posée sur un guéridon éclairait le moribond toujours immobile.

L'infirmière examina d'abord le visage que zébraient deux ou trois estafilades peu profondes, puis le cou entamé à sa base par une entaille qui heureusement n'intéressait que les chairs,

En vérité, elle ne s'y prenait pas mal, et si elle n'apportait pas dans cette pénible visite toute l'onction d'une sœur de charité, elle opérait du moins avec la dextérité d'une infirmière.

Mme Boutard avait certainement dû rendre de grands services dans la fameuse journée où elle avait fait ses débuts au chevet des blessés, après la mitraille dirigée par Bonaparte contre les sectionnaires insurgés, quand il les eut acculés sur les marches de l'église Saint-Roch.

— Eh bien ? lui demanda Saint-Privat qui suivait anxieusement l'opération.

— Jusqu'à présent, je ne vois que des égratignures, mais je n'ai pas fini, répondit la dame avec un calme superbe.

Et elle passa à l'examen des bras, qui étaient littéralement hachés.

Le bras gauche même, lié au corps de Lucien, n'avait pas été épargné et il avait reçu plus d'un coup destiné au cœur.

Mme Boutard ne demanda point le pourquoi de cette ligature. Elle se contenta de la défaire et elle reconnut bientôt que les blessures, quoique profondes, n'avaient coupé aucune artère importante.

Restait le torse, qui saignait par deux larges ouvertures, l'une au-dessus de la clavicule, l'autre à la hauteur des fausses côtes.

L'ambulancière du Directoire ouvrit avec précaution la longue redingote, déchira la chemise, mit les chairs à nu et lava les plaies avec un linge mouillé.

Après quoi, elle se mit à les sonder avec le doigt et à

y appliquer son oreille afin d'écouter la respiration du blessé.

— L'air ne passe pas, dit-elle après plusieurs minutes d'auscultation attentive. Les deux coups ont glissé sur les os.

— Et tu en conclus? demanda vivement M. Saint-Privat.

— Qu'il vivra.

— Tu m'en réponds?

— Absolument !

— Et tu crois que tu pourras le mettre sur pied sans l'aide d'un médecin?

— J'en suis sûre.

— Ah ! enfin ! s'écria le chasseur de successions, je puis donc encore espérer. Julie, ma bonne Julie, tu m'ôtes un fameux poids... si tu savais...

Une autre femme aurait voulu savoir, mais Julie était discrète comme les muets du sérail.

— Maintenant, reprit son maître, dis-moi, sera-ce long?

— Dans ces cas-là, cela dépend de la force du sujet, de son tempérament, et celui-ci me semble vigoureusement constitué.

Oui, ajouta en baissant la voix Mme Boutard, c'est un superbe modèle d'homme... et un bien beau garçon.

— C'est vrai, tu t'y connais, murmura Saint-Privat, tout à fait rasséréné.

Allons, vous autres, couchez-le, cria-t-il au couple Bourdache, qui se mit aussitôt en devoir de déshabiller

le patient, afin de le porter dans l'excellent lit que la Rousse venait de préparer.

En tirant Julie par la manche, il l'entraîna dans la pièce voisine et de là dans le jardin.

Puis, quand ils furent seuls dans le bosquet sombre :

— Chère amie, dit-il, la fortune de Clarisse, la mienne, la tienne sont entre tes mains.

— Vous voulez dire qu'il faut que je sauve ce jeune homme? Je le sauverai, répondit la dame avec une simplicité majestueuse.

— J'y compte bien et je te promets que je saurai reconnaître tes services.

Ecoute-moi. Tu vas installer la Rousse au chevet de notre malade. Elle ne le quittera ni jour, ni nuit, et t'appellera à la moindre apparence de danger. Je n'ai pas besoin de te recommander de lui donner tous tes soins ni de te dire que, dans le quartier, personne ne doit avoir vent de cette histoire. Les médicaments qui te seront nécessaires, tu les feras acheter par BourJache dans une pharmacie de l'autre côté de l'eau, afin d'éviter les bavardages d'apothicaire.

— C'est entendu. Avez-vous d'autres instructions à me confier ?

— Non, pas pour le moment. Mais je serai ici demain de grand matin et nous causerons plus longuement.

D'ailleurs, je viendrai tous les jours à l'heure accoutumée, et, dès que ce cher enfant sera en état de supporter une conversation, je m'établirai près de lui et je ne le quitterai guère. Cette nuit, je te le remets, car il

faut que je rentre chez moi. J'attends des nouvelles importantes.

Ah? Julie, tu ne sais pas ce que j'aurais perdu si le couteau qui a percé ce brave jeune homme n'avait pas glissé, si...

— Il se peut, interrompit Mme Boutard, que le blessé reprenne connaissance avant votre retour. S'il demande où il est, que faut-il lui répondre?

— Qu'il est chez des amis... des amis que tu ne lui nommeras pas. Tiens-toi dans le vague.

— Ce sera facile, car il n'est pas probable que d'ici à demain il devienne pressant. Il a perdu beaucoup de sang et il est très-faible.

— Soigne-le bien, chère amie, soigne-le bien. Moi, je m'en vais, car il est fort tard, et...

— Une dernière question.

— Pose-la vite.

— Vous savez que votre fille va, tous les matins, dessiner d'après la bosse dans son atelier. Si elle demande pourquoi le pavillon est fermé, que dois-je lui dire?

— Diable! murmura M. Saint-Privat, je n'avais pas songé à cela.

— Il faut y songer, dit froidement Mme Boutard, vous savez aussi bien que moi que Clarisse est très-curieuse de son naturel et qu'on ne peut rien lui cacher.

— Eh bien, tu inventeras une histoire. Tu lui raconteras qu'il est arrivé un accident à un de mes amis.

— Elle n'ignore pas que vous n'avez point d'amis. Vous le lui avez dit cent fois.

— Alors, à un passant... un homme renversé par une voiture... tout ce qui te passera par la tête.

— Elle voudra voir le blessé et le soigner elle-même. Elle a toujours rêvé de faire la sœur de charité.

— Tu lui déclareras de ma part que cela ne se peut pas, que ce serait inconvenant... parce que le blessé est un jeune homme.

— Vraiment? vous me conseillez cela? Et vous croyez que c'est le moyen de la retenir? Vous ne la connaissez pas. Votre fille a l'esprit tourné aux aventures extraordinaires, et si elle en flaire une, ni vous, ni moi nous ne l'empêcherons de s'y jeter. Voilà ce que c'est que de lui laisser lire des romans toute la journée.

— Il faut bien qu'elle s'occupe, cette chère enfant.

— Elle pourrait s'occuper à coudre ses robes.

— Ah ça, est-ce que tu crois que j'élève ma fille pour en faire une couturière? Dieu merci, elle aura assez de fortune pour vivre sans travailler, maintenant surtout que... enfin, suffit! je m'entends.

— Fort bien, mais vous ne m'avez pas encore dit ce que je dois faire. Vous n'avez pas, je suppose, l'intention de la laisser pénétrer dans le pavillon pendant que ce garçon y sera?

Saint-Privat, cette fois, ne se pressa pas de répondre.

On aurait dit que cette dernière question lui ouvrait des horizons nouveaux.

— Chère amie, dit-il après un silence, j'ai le temps de décider de cela. Je t'ai déjà dit que je reviendrais ici demain dans la matinée. Clarisse ne va pas se lever cette nuit pour aller dessiner dans le pavillon.

— Se lever ! elle n'est peut-être pas couchée et, dans tous les cas, elle ne dort pas. Voyez plutôt.

Saint-Privat leva les yeux et aperçut la lumière d'une lampe qui brûlait dans la chambre de sa fille.

— C'est pourtant vrai, soupira-t-il. Pauvre chère petite ! A quoi pense-t-elle ?

— A un héros de roman, soyez-en sûr. Et il ne tient qu'à vous de lui permettre de rencontrer son idéal. Ce grand gaillard qui est couché là et qui m'a tout l'air d'un officier a bien ce qu'il faut pour lui plaire.

— Et il ne te déplaît pas non plus, à ce que je crois.

— Que prétendez-vous dire ? demanda Mme Boutard avec humeur.

— Là ! là ! ne te fâche pas et surtout ne me tourmente plus avec tes inventions. J'ai bien assez de choses sur l'esprit, sans que tu viennes me tarabuster pour des balivernes. Je sais ce que je fais, que diable ! et tu n'as pas la prétention de m'en remontrer ! Et puis demain n'est pas si loin.

Si, par hasard, Clarisse t'interrogeait cette nuit, réponds-lui que je t'ai défendu de rien lui dire, mais qu'elle n'attendra pas longtemps, car je viendrai de bon matin lui expliquer ce qui se passe.

— Quoi ! vous comptez lui avouer qu'il y a un jeune homme ici ?

— Ah ! tu m'ennuies à la fin. Clarisse est ma fille ; je lui avouerai tout ce que je voudrai et cela ne regarde que moi. En attendant, chère amie, ton rôle est de te taire et de veiller à ce que le blessé ne manque de rien.

J'y compte. Bonsoir.

Et, sans plus s'inquiéter de la gouvernante, M. Saint-Privat lui tourna le dos, traversa lentement le jardin dont les détours lui étaient familiers, gagna le vestibule, ouvrit la porte, sortit, et, après l'avoir refermée soigneusement, se mit à descendre la rue d'Enfer.

Il allait d'un pas allègre et il se frottait les mains en homme satisfait de lui-même et du sort.

Et, de fait, après les épreuves qu'il venait de traverser dans cette mémorable soirée, il avait lieu de se réjouir.

Avant minuit, tout était perdu. Après minuit tout était sauvé, du moins il pouvait s'en flatter.

La terrible aventure où il se trouvait engagé malgré lui se dénouait de la façon la plus heureuse et la plus inespérée.

Lucien vivait, Lucien ne mourrait pas, Mme Boutard en répondait, et le duel, ce duel insensé qui devait réduire à néant tous les projets du chercheur d'héritages, tournait au contraire à son profit.

Le blessé était en son pouvoir, le blessé ne pouvait plus lui échapper, car M. Saint-Privat l'avait mis en bonnes mains.

Il était admirablement servi, ce bon Saint-Privat, et tous ses subalternes des deux sexes se seraient mis au feu pour lui.

Le secret de ces dévouements à toute épreuve était bien simple.

Il les avait recrutés dans l'exercice de ses deux professions d'agent de police et de chef du *cabinet noir*.

Un jour, sept ou huit ans auparavant, le hasard de l'ouverture des lettres lui avait fait découvrir que le

couple Bourdache s'était rendu coupable d'un joli empoisonnement sur la personne d'un mari gênant.

La Rousse, pour devenir la compagne légitime de Bourdache, s'était débarrassée de son premier époux en lui servant un potage malsain.

Bourdache lui avait fourni l'arsenic, et elle avait commis l'imprudence d'écrire à son complice que l'opération venait de réussir, et d'entrer dans des détails compromettants.

Elle habitait alors Versailles, et son amoureux demeurait à Paris, où il exerçait tant de métiers suspects que la police avait signalé sa correspondance au bureau du décachetage.

M. Saint-Privat cherchait précisément alors deux serviteurs sur lesquels il pût compter en toute occasion, desquels il pût tout exiger.

Au lieu de livrer la lettre à qui de droit, il la mit dans sa poche, il procéda à une enquête discrète, et il s'assura que ces gens-là feraient parfaitement son affaire.

L'homme était vigoureux et déterminé, la femme intelligente et laborieuse.

Il n'avait qu'un mot à dire pour les envoyer à la guillotine, et ce mot, il leur promit de ne pas le dire, s'ils voulaient devenir ses esclaves, à des conditions assez douces d'ailleurs, puisqu'il leur offrait le logement et des gages.

La proposition fut acceptée avec reconnaissance. Les deux coupables se marièrent et, par une bizarrerie moins rare qu'on ne pourrait le croire, ils s'amendèrent et finirent même par éprouver des remords sincères.

Saint-Privat connaissait bien ces natures-là, pour les

avoir souvent observées dans les bas-fonds parisiens, et il avait cru pouvoir compter sur leur dévouement absolu.

Il ne s'était pas trompé car il fut servi avec un véritable fanatisme.

Il est vrai qu'il eut soin de garder la lettre accusatrice.

Pour Mme Boutard, c'était une autre histoire.

Il avait fait sa connaissance à la fin de la première année du Consulat et dans des circonstances curieuses.

La belle Julie avait débuté, au plus fort de la Révolution, dans le rôle de déesse de la Liberté, puis elle était passée à la réaction après le 9 thermidor.

Elle avait même fini peu à peu par embrasser si chaudement le parti royaliste, qu'en nivôse an IX, elle se trouva fortement compromise dans l'affaire de la machine infernale.

Elle était la maîtresse de Limoëlan, un des assassins, qu'elle sut faire évader et qui ne put être retrouvé.

En ce temps-là, le bon Saint-Privat occupait un emploi actif et important dans la police de M. Fouché, et ce fut lui qui découvrit les accointances criminelles de la dame.

Elle aussi serait allée tout droit à l'échafaud, si le charitable agent, qui cherchait déjà à se faire des créatures, n'eût pris sur lui de la sauver au risque de se compromettre gravement.

Pour qu'il s'aventurât ainsi à couvrir de sa protection occulte des gens en si mauvaise passe, il fallait qu'il eût de bien sérieux motifs.

C'est que l'espion de Fouché, le principal employé du

cabinet noir, l'homme qui avait exercé ces deux métiers aussi vils l'un que l'autre, qui méprisait l'humanité et qui se respectait assez peu pour exploiter ses vices, cet homme taré, déclassé, avili, nourrissait une affection profonde et poursuivait un but des plus louables.

Il ne mentait pas quand il racontait à ses voisins de la rue des Moineaux qu'il était veuf.

Sa femme, une ancienne danseuse de l'Opéra, qu'il avait épousée quand elle était déjà sur le retour, était morte en 1796, et lui avait laissé une petite fille de deux ans.

Par malheur, il n'était pas alors en situation de garder cette enfant chez lui, et il se vit obligé de l'envoyer en nourrice. Force lui fut même de l'y laisser plusieurs années, faute d'avoir de quoi l'élever. Mais, après le 18 brumaire, il monta en grade dans la police réorganisée et plusieurs captures heureuses lui valurent des gratifications importantes. Il alla chercher la jeune Clarisse à Montfermeil, où elle gardait les vaches, et il la mit au couvent à Melun, où sa nouvelle fortune lui permit de payer une assez grosse pension et de la faire élever comme une enfant riche.

Elle avait alors sept ans, et elle en avait vingt quand elle en sortit.

L'empire venait de tomber, mais M. Saint-Privat était devenu presque un personnage, et il avait conquis, à force de travail et d'économie, une large aisance.

Dès 1807, il achetait à vil prix la maison de la rue d'Enfer, il la faisait réparer de fond en comble, il y

établissait le couple Bourdache en qualité de concierges et Mme Boutard en qualité d'intendante.

En arrangeant ainsi ce domicile, caché dans un quartier fort éloigné du sien, Saint-Privat avait son plan.

L'espion passé chef de bureau, le pauvre agent subalterne devenu presque riche en exerçant habilement son triste métier, l'homme de Fouché et du *cabinet noir* n'aimait rien au monde que sa fille.

Il s'était juré qu'elle serait heureuse, et, pour tenir son serment, il aurait trahi volontiers tous les gouvernements qu'il avait servis ; il aurait même commis des crimes, quoique sa nature essentiellement pacifique répugnât aux actions violentes.

Il avait reporté sur cette enfant toute la sensibilité, toute la tendresse que l'exercice de sa profession l'obligeait à refouler au plus profond de son cœur, car Saint-Privat avait un cœur, quoi qu'on en pût dire, un cœur qu'il n'était pas très-facile d'émouvoir, un cœur un peu blasé sur les misères d'autrui et sur les grandes catastrophes de la vie, mais que l'amour paternel faisait encore battre comme à vingt ans, et même beaucoup plus qu'à vingt ans, car sa jeunesse avait été exempte de passions vives.

En épousant jadis la danseuse qui l'avait rendu père, il n'avait point cédé à un entraînement irrésistible ; il avait tout simplement voulu se créer une espèce d'intérieur, se ranger, comme on dit, et il s'était trompé ; l'expensionnaire de l'Académie royale de musique ne lui avait rien apporté en dot, pas même l'esprit de conduite, car

elle n'était point en état de diriger un ménage, et, en mourant, elle laissa son mari plus pauvre qu'au jour de leur mariage.

Mais ce mari, resté veuf après quelques années d'un bonheur qui n'avait pas été sans nuages, avait senti naître en lui une affection toute nouvelle. Un beau matin, il s'était éveillé père, et, à dater de ce jour, il n'avait vécu que pour sa petite Clarisse.

Dès ce temps-là, alors qu'il gagnait péniblement un pain ramassé dans les sentiers boueux de la police, il s'était dit que, pour bien marier plus tard sa fille chérie, il fallait lui assurer deux avantages qui, pour le moment, lui manquaient totalement, à lui, misérable mouchard.

Ces deux avantages, c'étaient la fortune et la considération.

La fortune, il ne désespérait pas de l'acquérir et, de fait, sous le Consulat, au moment où il retira l'enfant de nourrice, il avait déjà amassé une somme assez ronde.

Il était moins aisé de laisser à son héritière un nom honoré, sinon honorable.

Il y tâcha pourtant, et, afin d'éviter que sa propre infamie rejaillît sur sa fille, il ne recula devant aucun sacrifice.

Le premier, celui qui lui coûta le plus, ce fut de s'en séparer en la mettant au couvent et en l'y laissant jusqu'à ce qu'elle eût passé dix-neuf ans.

Bien entendu, il l'y fit recevoir sous un nom d'emprunt, il se donna pour un négociant parisien absorbé par le tracas des affaires, et il eut le courage de ne l'aller voir que très-rarement, de peur que ses voyages à Melun

ne fussent remarqués et que la supérieure du couvent ne vint à découvrir sa véritable profession.

Il fut assez heureux pour réussir à garder pendant treize ans l'incognito le plus complet.

Les respectables religieuses qui élevaient Clarisse ne soupçonnèrent jamais que son père, ce bourgeois propre et discret qu'elles recevaient au parloir quatre fois par an, faisait son état d'espier les conspirateurs et, le cas échéant, de les envoyer à l'échafaud.

D'autre part, les paisibles habitants de la rue des Moines ne se doutèrent pas un seul instant que le bon locataire du n° 17, cet honnête veuf qui vivait seul comme un vieux célibataire, avait, à onze lieues de Paris, une grande fille qu'il faisait élever aussi luxueusement que si elle eût été destinée à épouser un millionnaire.

Enfin, la jeune Clarisse aimait beaucoup son père, qui la comblait de cadeaux, mais elle n'avait jamais songé à s'enquérir de sa situation sociale.

Tout allait donc à merveille et, par surcroît de bonheur, M. Saint-Privat, après avoir gagné beaucoup d'argent comme agent politique, était arrivé au poste important et lucratif de directeur du *cabinet noir*.

Mais il n'était pas homme à s'endormir dans la prospérité ; il avait bien trop d'expérience et de prévoyance pour ne pas comprendre que cette heureuse existence n'aurait qu'un temps.

Clarisse ne pouvait pas rester au couvent jusqu'à la fin de ses jours, et il fallait absolument lui arranger, pour le moment où elle en sortirait, une vie qui pût la satisfaire, sans contrarier les vues de son père.

Saint-Privat voulait cacher à la jeune fille les secrets qu'il avait cachés à la pensionnaire, et, pour y parvenir, la première condition, c'était de ne pas habiter avec elle.

Aussi, avait-il, à cet effet, tout arrangé de longue date.

Les époux Bourdache, concierges de la maison de la rue d'Enfer depuis l'année 1807, répandirent dès cette époque dans le quartier le bruit que leur maître, riche armateur du Havre, viendrait fixer sa résidence à Paris avec sa fille, dès qu'elle aurait achevé son éducation.

Ils préparaient ainsi les voisins, plusieurs années à l'avance, à voir une jeune personne habiter ce vaste logis, et ils eurent tout le temps de les accoutumer à cette idée, si bien que l'arrivée de la demoiselle, au printemps de 1814, ne fit aucune sensation dans ces parages reculés du Luxembourg.

On s'attendait, il est vrai, à voir aussi le père, le fameux armateur, mais les Bourdache déclarèrent qu'il était mort, laissant sa fille sous la tutelle du vieux monsieur à l'air si vénérable qui venait chaque jour visiter sa pupille, et sous la direction d'une gouvernante.

Cette gouvernante n'était autre que M^{me} Boutard.

Depuis tantôt quinze ans que l'ancienne complice des auteurs de la machine infernale était à sa discrétion, Saint-Privat la tenait en réserve. Il voulait lui faire jouer un jour ce rôle de dame de compagnie pour lequel il lui croyait des aptitudes spéciales.

D'abord, il était certain qu'elle ne le trahirait pas, tant qu'elle serait sous sa dépendance, et, pour assurer la prolongation de son autorité, il avait eu soin, sous l'em-

pire, d'employer la future gouvernante de Clarisse dans des affaires de police politique, où elle s'était fortement compromise.

Il la tenait par là, surtout depuis le retour des Bourbons, presque aussi solidement qu'il tenait le couple Bourdache, et, comme il avait pu étudier, pendant des années, le caractère et les allures de ses esclaves des deux sexes, il avait dans leur dévouement la foi la plus absolue.

Et, en vérité, il était servi avec plus de zèle, d'intelligence et de discrétion que ne le fut jamais l'empereur par ses créatures.

Il y avait un an que l'unique héritière de M. Saint-Privat habitait la maison de la rue d'Enfer, et tout marchait au gré de cet habile arrangeur de combinaisons privées.

Pas un incident dans l'existence qu'il avait organisée pour sa fille, pas un tiraillement entre les subalternes qu'il avait attachés à sa personne, pas un propos dans le quartier.

C'était la perfection que cet intérieur, du moins en apparence.

Et cependant, celui qui l'avait créé sentait bien qu'il était urgent de marier Clarisse.

La marier ! il ne demandait pas mieux ; mais à qui ? Là était le problème. Son rêve était de la marier richement, brillamment, de lui ouvrir les portes d'un monde où lui, l'homme taré, n'avait jamais mis les pieds, et, pour arriver à ce prodigieux résultat, il fallait qu'elle eût une superbe dot.

Or, après vingt ans d'efforts et d'économies, après de nombreuses aubaines, Saint-Privat n'avait pas deux cent mille francs à donner à Clarisse en sus de l'immeuble qu'elle habitait.

Deux cent mille francs, c'eût été une fortune pour la fille d'un honnête homme ; ce n'était pas assez pour la fille d'un policier.

Saint-Privat le savait bien, et c'était pour cela qu'après le retour de l'île d'Elbe il s'était décidé à reprendre la direction du *cabinet noir*.

Il se doutait que l'équipée de Bonaparte finirait mal et que les fonctionnaires nommés le 20 mars ne resteraient pas longtemps en place, mais ce n'était pas pour économiser sur ses appointements qu'il avait repris le poste que les Bourbons lui avaient enlevé.

Il comptait profiter de son passage au bureau de déca-
chetage pour surprendre un secret à exploiter.

Quelque chose lui disait que la dot de Clarisse devait se trouver dans une des lettres qui allaient lui passer par les mains.

Et il ne s'était pas trompé, puisqu'après bien des séances inutiles, il avait fini par tomber sur l'épître de Zénobie Capitaine.

Il était temps, car, ainsi qu'il le prévoyait, sa destitution lui avait été signifiée dès le lendemain.

Mais peu lui importait, puisqu'il était en possession d'un renseignement qu'il estimait un million au bas mot, et il prit très-philosophiquement sa disgrâce.

Il est vrai que les jours qui suivirent amenèrent bien

des traverses dans ses projets et avaient fini par aboutir à une crise aiguë.

Peu s'en était fallu que le duel de Lucien anéantît à jamais ses espérances et, cette nuit-là, pendant qu'il se hâtait vers son domicile de la rue des Moineaux, Saint-Privat n'était pas encore remis de ses émotions.

Il ne craignait plus de perdre son cher lieutenant, son gage, comme il l'appelait volontiers dans ses aparté, car il avait une confiance illimitée dans les appréciations médicales de M^{me} Boutard, mais il commençait à entrevoir des difficultés d'une autre nature.

Les appréciations de la dame sur le caractère de Clarisse et sur les relations qu'il serait fort difficile d'empêcher de s'établir entre la jeune fille et le blessé lui trottaient par la tête, et il se demandait comment il allait manœuvrer pour prévenir les inconvénients qui pourraient résulter plus tard de cette intimité presque forcée, lorsque tout à coup, au milieu du Pont-Neuf, il lui vint une idée.

— Hé ! hé ! dit-il en se parlant à lui-même, pourquoi pas ? Un million et un million font deux millions. Clarisse en a un et Lucien Bellefond en a un autre : ce serait un mariage fort bien assorti.

Et un sourire se dessina sur les lèvres minces de M. Saint-Privat, qui s'en allait trotinant le long du parapet du Pont-Neuf.

— Oui, reprit-il tout bas, les convenances y sont ; le lieutenant doit aller sur ses trente ans, Clarisse en a vingt ; il est évidemment d'une bonne famille, puisqu'il avait un oncle colonel et millionnaire. De plus, c'est un hardi luron, très-capable d'imposer sa femme à ceux qui feraient les

difficiles. Riche, brave et considéré, c'est bien le gendre que je rêve.

Et joli garçon, par-dessus le marché, et tourné pour plaire aux femmes. Julie, qui s'y connaît, m'a assez fait entendre que Clarisse le trouverait à son goût.

Parbleu ! les choses iront toutes seules et j'ai été bien inspiré en amenant mon blessé rue d'Enfer.

Le bonhomme sourit de plus belle et se frotta les mains.

C'était son geste favori pour exprimer une joie sans mélange.

Mais bientôt son visage se rembrunit.

— Il lui plaira, c'est fort bien, murmura-t-il, mais si elle allait ne pas lui plaire ?... Bah ! c'est impossible. Clarisse est charmante... Oui, seulement, ça ne suffit pas. D'abord, ce gaillard-là ne m'a pas l'air d'un saint... Il doit avoir une bonne amie quelque part. Qui sait même si ce chiffon de papier qu'il m'a remis n'a pas été griffonné par lui pour léguer sa fortune à sa belle... Il faudra que je vérifie cela.

Et puis, ajouta ce père perplexe, il pourrait bien s'éprendre de Clarisse et ne pas éprouver la moindre sympathie pour moi. Tous ces officiers ont des préjugés, et celui-là m'a déjà dit ce soir que je faisais un vilain métier. Il me prend pour un espion ou quelque chose d'approchant. Donc, il ne sera pas très-empressé de devenir mon gendre, et si je comptais qu'il m'apportera la considération que j'ambitionne pour ma fille, je pourrais bien compter sans mon hôte... à moins que l'amour ne s'en mêle. . C'est un grand niveleur que l'amour, et si Clarisse tournait la tête à ce joli militaire, il ne se ferait pas prier pour marier son million avec le million de ma fille.

Décidément, je crois que je ne risque rien de permettre à ces jeunes gens de se voir ... d'autant qu'il me serait difficile de les en empêcher... mon blessé en a pour des semaines, pour des mois peut-être, avant de se remettre... il est évident que nous ne pourrions pas cacher sa présence à Clarisse et qu'il faut aviser...

Ici, M. Saint-Privat se frappa le front et s'écria :

— Parbleu ! je suis fou de me mettre ainsi martel en tête à propos d'amourettes, quand j'ai tant d'autres soucis. Il en sera ce qu'il pourra du mariage. L'important est que le million me reste, et je ne le tiens pas encore. J'ai mis la main sur l'héritier, et je suis sûr qu'il ne m'échappera plus ; c'est fort bien, mais ce n'est pas tout, ou plutôt ce n'est rien, tant que je n'aurai pas trouvé cette cantinière qui a le testament.

J'ai l'homme ; maintenant il me faut la femme. Où est la femme ? Voilà le grand point à éclaircir. Et jusqu'à présent je ne suis guère plus avancé que le jour où j'ai lu cette bienheureuse lettre.

Pendant que l'ex-directeur du *cabinet noir* se livrait à ce monologue, sa physionomie s'assombrissait à vue d'œil et, pour tout dire, il avait l'air assez piteux quand il déboucha du Pont-Neuf sur le quai du Louvre.

Cependant il ne tarda pas à formuler, tout en cheminant vers les guichets du Carrousel, cette conclusion fort sage :

— Ne mettons pas la charrue avant les bœufs. L'officier est en lieu sûr, et il ne bougera point sans ma permission. Je suis donc certain que l'affaire ne me glissera pas entre les doigts. Je n'ai, pour le moment, autre chose à faire que

de chercher Zénobie Capitaine, pendant que mon blessé se guérira.

Et M. Saint-Privat, qui ne parlait tout seul et tout haut que dans les cas embarrassants, ne souffla plus mot jusqu'à son domicile.

C'est qu'il avait pris son parti en homme sage et avisé, et qu'il lui tardait de se remettre à l'œuvre interrompue par la rencontre de Lucien et par l'étrange aventure qui s'en était suivie.

Depuis le commencement de la semaine, le chasseur de successions n'avait pas perdu une minute pour suivre les deux pistes qui l'intéressaient, celle de Lucien Bellefond et celle de l'ex-cantinière au 49^e d'artillerie.

Après beaucoup de démarches inutiles, il avait fini par mettre la main sur Lucien.

Il avait été moins heureux dans ses autres recherches, et pourtant il ne s'y était pas épargné.

Profitant des loisirs que lui faisait sa révocation, il ne s'était reposé ni le jour, ni la nuit, et il avait poursuivi Zénobie sans trêve ni relâche, mais sans le moindre succès.

Il avait pourtant procédé avec méthode au lieu de chercher au hasard, ainsi que n'aurait pas manqué de le faire un novice, et, comme il était passé maître dans l'art de dénicher les gens, il n'avait point perdu son temps en courses oiseuses.

La marche qu'il avait suivie avait pour point de départ l'étude attentive et raisonnée de la longue épître déchiffrée par lui dans le *cabinet noir*.

Il s'était, dès le lendemain, transporté au bureau des messageries, redevenues royales, pour y prendre des ren-

seignements sur les voyageuses arrivées depuis deux jours par la diligence de Périgueux, et il n'avait pas craint de se prévaloir de son ancienne qualité d'employé supérieur de la police pour interroger le directeur du bureau qui s'était empressé de lui fournir tous les renseignements qu'il désirait.

Les deux dernières voitures publiques venues du Périgord n'avaient amené que trois femmes, dont une jeune dame, accompagnée de son mari et de sa sœur.

Aucune de ces deux personnes n'avait la moindre analogie avec une cantinière de la grande armée.

Cependant, Saint-Privat, pour l'acquit de sa conscience, alla s'informer à l'hôtel où elles étaient descendues, et il acquit promptement la certitude qu'elles appartenaient à une honnête famille bourgeoise de Bergerac.

La troisième voyageuse lui donna plus de peine.

Son signalement pouvait se rapporter à celui de Zénobie Capitaine, mais, par malheur, elle n'était point allée loger à l'auberge et le bonhomme perdit deux jours à la chercher.

Il finit par la trouver dans une antique maison de la rue Payenne, au Marais, où elle se faisait héberger par un arrière-cousin, vénérable débris de l'ancienne magistrature.

Saint-Privat eut là une amère déception.

Cette femme était une vieille émigrée, accourue au premier bruit de la chute de l'usurpateur pour solliciter du roi légitime la restitution de ses biens confisqués par la Révolution.

La vivandière, à coup sûr, n'était pour rien dans cette affaire.

L'infatigable chasseur se rabattit sur la malle-poste, quoique ce moyen de transport ne fût guère à l'usage du sexe auquel appartenait Zénobie.

La malle en ce temps-là n'était qu'un simple cabriolet fort peu suspendu et ouvert à tous les vents.

Saint-Privat apprit de la bouche même du courrier qu'il n'avait amené la veille qu'un tout jeune homme, presque un enfant.

Ce garçon était monté à un relai après Périgueux et lui avait raconté qu'il s'en allait en Belgique, à la recherche de son père, officier supérieur, blessé à Waterloo.

Ce n'était pas là une piste à suivre et Saint-Privat ne la suivit point.

Il pensa que Zénobie, qui était évidemment douée d'une grande prudence, avait bien pu prendre une voie détournée, au lieu d'arriver par la diligence, comme elle l'annonçait dans sa lettre, où d'ailleurs il n'était question que de précautions à prendre pour se dérober aux recherches des compétiteurs de Lucien à l'héritage du colonel.

Il était fort possible qu'elle eût eu la malice de quitter le coche aux environs de Paris investi par les alliés, et de passer la barrière en coucou ou même à pied.

Dès lors, il ne fallait plus songer à la retrouver promptement.

Les investigations dans les hôtels et dans les garnis auraient pris beaucoup de temps à Saint-Privat, qui voulait opérer vite.

Il pensa qu'il valait mieux tendre une souricière à Zénobie.

La dépositaire du testament de M. Lacaussade écrivait au lieutenant que, ne sachant ni où descendre ni où le rencontrer, elle le priait de lui écrire poste restante pour lui donner un rendez-vous.

Où qu'elle logeât, Zénobie ne devait pas manquer, dès son arrivée, d'aller d'abord au ministère de la guerre pour demander l'adresse de Lucien de Bellefond et ensuite à l'hôtel des Postes pour savoir si son protégé lui avait répondu.

Il s'agissait donc d'établir des surveillances à la rue Jean-Jeacques-Rousseau et au ministère.

Saint-Privat avait conservé des amis dévoués dans la police, et il eut recours à leurs bons offices.

Il chargea trois anciens camarades, qui avaient servi avec lui sous Fouché, d'observer, l'un l'hôtel de la guerre, l'autre la cour des Messageries, pour le cas où la cantinière débarquerait à Paris plus tard qu'elle ne l'annonçait, l'autre enfin le bureau de la poste restante.

Chacun de ces complaisants auxiliaires lui avait promis de suivre la cantinière, si elle se présentait dans un de ces trois endroits, et de l'avertir dès qu'il aurait découvert où elle logeait.

Saint-Privat s'était réservé personnellement les recherches dans les auberges, dans les promenades publiques, dans les rues, partout où il espérait que son flair d'espion émérite lui ferait reconnaître Zénobie Capitaine.

Malheureusement, ces mesures si bien combinées n'avaient encore amené aucun résultat.

Tous les soirs, depuis une semaine entière, le chasseur de cantinière revenait bredouille, et de plus, exténué d'avoir couru toute la journée après l'insaisissable Zénobie.

Tous les soirs il ouvrait avec un battement de cœur la boîte scellée intérieurement dans le corridor de son domicile, et, tous les soirs, il y trouvait trois morceaux de carton portant ces mots décourageants : rien de nouveau.

Car ses trois agents avaient ordre de lui adresser quotidiennement leur rapport par cette voie discrète et sûre.

Une fente dissimulée sous le marteau de la porte bâtarde de la maison de la rue des Moineaux servait à recevoir les correspondances secrètes du respectable vieillard qui prenait la peine d'ouvrir lui-même au facteur quand, par hasard, celui-ci apportait une lettre.

Les messages remis au grand jour étaient beaucoup plus rares que les communications intimes, et les voisins demeuraient convaincus que le bonhomme du n° 47 entretenait fort peu de relations avec le monde.

Il n'y avait cependant pas de nuit où M. Saint-Privat ne reçût des avis occultes, et, en revenant de son expédition de la rue d'Enfer, il comptait bien trouver, comme de coutume, des informations dans sa boîte.

Il avait même une sorte de pressentiment qu'une bonne nouvelle l'attendait.

D'abord l'expérience lui avait appris qu'en matière de police, comme dans le cours ordinaire de la vie, un bonheur n'arrive jamais seul.

Il venait de mettre la main sur Lucien, et, après bien des angoisses, il croyait être sûr de le garder et d'en tirer tout ce qu'il voulait.

C'était là un début de bon augure et il se laissait volontiers aller à l'espoir de recevoir avant la fin de cette heureuse nuit quelque renseignement précieux.

Aussi hâtait-il le pas en approchant de la rue des Moines.

Les événements qui avaient rempli cette mémorable soirée avaient pris du temps, et il était bien trois heures du matin quand M. Saint-Privat s'engagea dans le dédale de ruelles qui s'étendaient sur ce coin accidenté de Paris qu'on nomme la Butte-des-Moulins.

Tout le monde dormait dans le quartier, malgré le voisinage du Palais-Royal, car l'aube commençait à poindre et, si les habitués des galeries de bois se couchaient tard, ils ne se levaient pas de bonne heure.

Le père de Clarisse put rentrer chez lui sans rencontrer personne et, quant il eut refermé la porte de l'allée, son premier soin fut de procéder à la levée de sa boîte particulière.

Il y trouva les trois cartes qu'il était habitué à recevoir, et il lui parut que l'une d'elles portait un avis plus long que de coutume, autant du moins que le demi-jour du crépuscule lui permettait d'en juger.

Cette découverte l'émut grandement et il grimpa quatre à quatre les marches du petit escalier qui conduisait à son appartement, trois petites pièces carrelées, tapissées de papier gris et meublées en noyer.

D'une main fiévreuse, il alluma sa lampe et il lut :

« Il est venu ce soir quelqu'un au bureau restant. Je n'ai pas pu le *filer* à la sortie, je vous dirai pourquoi. »

— Imbécile ! s'écria M. Saint-Privat dans un transport

de colère qui ne l'empêcha pas de continuer sa lecture :

« Il n'y a pas de mal, car on doit revenir demain. Mais je ne puis continuer la surveillance pour des raisons que je vous expliquerai. »

— Encore ! grommela l'irascible vieillard.

Et il reprit :

« Il faut donc que demain matin, à la première heure, vous veniez en personne prendre la faction à ma place. Pour vous, le *filage* sera possible. Seulement, à tout hasard, *faites-vous une tête.* »

C'était tout et les deux autres cartons ne portaient, comme à l'ordinaire, que ces mots : rien de nouveau.

— Enfin ! dit le chercheur de pistes, je la tiens donc ! Elle est venue demander sa lettre. On lui a répondu naturellement qu'il n'y avait rien à son adresse et elle a dit qu'elle reviendrait ce matin. C'est parfait.

Allons ! allons ! le père Saint-Privat sait encore son métier et le traquenard était bien tendu, quoique le gibier ait mis du temps à venir s'y prendre.

J'ai bien fait de ne pas écrire, comme j'en avais d'abord eu l'idée. Si la Zénobie avait trouvé une lettre à son nom poste restante, elle ne serait pas revenue, et sa trace serait perdue, puisque cet animal de Cornillon a jugé à propos de la laisser s'en aller sans la suivre.

Et il reprit après quelques instants de réflexion :

— Ah ça ! pourquoi diable ne l'a-t-il pas *filée* ? Il m'annonce qu'il me l'apprendra... Il aurait mieux fait de me l'apprendre tout de suite... et encore, non... il ne faut jamais se fier au papier.

Mais que veut-il dire en m'écrivant que je pourrai la suivre sans inconvénient et en me conseillant de me déguiser ? Est-ce que, par hasard, Zénobie le connaît ? Ou bien se figure-t-il qu'elle devinera du premier coup pourquoi je suis là ? C'est à n'y rien comprendre.

Il est vrai que Cornillon ne sait pas ce que je veux faire. Il me parle de *filer* la cantinière ; je n'en ai, parbleu ! pas la moindre envie. Je compte l'aborder franchement dans la cour de l'hôtel des Postes pour lui débiter ma petite histoire.

Enfin ! conclut le père de Clarisse, je vais savoir ce matin à quoi m'en tenir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut que je sois à mon poste à l'ouverture du bureau, et le bureau ouvre à huit heures. Si je veux me *faire une tête*, je n'ai pas de temps à perdre. Maintenant, est-ce la peine de prendre tant de précautions ? La vivandière me recevra tout aussi bien comme je suis qu'avec un visage de ma composition.

Ici, Saint-Privat se laissa tomber sur une chaise et se plongea dans des méditations profondes.

Les termes de l'avis laconique donné par son auxiliaire l'intriguaient beaucoup, et il s'appliquait à en pénétrer le sens, mais il n'y réussit pas du tout.

— Bah ! murmura-t-il au bout d'un quart d'heure, après tout, Cornillon n'est point un sot. J'ai travaillé avec lui dans le temps et je sais qu'il connaît son affaire. Je ne risque donc rien de suivre son conseil. Je vais choisir un rôle et j'en serai quitte pour le jouer tant que dureront mes relations avec l'illustre Zénobie. Si elle me voyait

changer de peau, elle se méfierait. Il faut que j'en adopte une et que je m'y tienne. Oui, mais laquelle?

Après un court silence, Saint-Privat se répondit à lui-même :

— Parbleu ! c'est bien simple. J'ai besoin de gagner la confiance de la cantinière en me faisant passer pour un ami de son Lucien. Le costume de vieux grognard est indiqué.

Je lui raconterai que je reviens de Flandre et que j'ai servi au 25^e de ligne, où j'ai beaucoup connu le lieutenant Bellefond. Seulement, il faudra être prudent, car cette gaillarde-là doit savoir sur le bout du doigt son annuaire de l'armée française... Mais ce n'est pas cela qui m'embarrasse. Allons ! à la besogne.

L'infatigable chasseur se leva tout joyeux et courut ouvrir un placard habilement dissimulé dans le mur de sa chambre.

Il avait là un vestiaire des mieux garnis, un assortiment complet de costumes de toute espèce, y compris les perruques.

Dans un coin de cette cachette étaient rangés les cosmétiques variés qui lui servaient à se rajeunir et à se vieillir à volonté.

M. Saint-Privat, sur ce point, en aurait remontré à l'acteur le plus consommé.

Aussi sa toilette fut-elle bientôt faite. Il appliqua sur son chef un toupèt de cheveux grisonnants et taillés en brosse ; il se colla des favoris de la même nuance, coupés, selon l'ordonnance, au niveau du lobe inférieur de l'oreille, il se dessina quelques rides aux deux coins

de la bouche pour se faire un menton carré et, après s'être confectionné cette tête de vieux guerrier, il endossa des habits à l'unisson : un pantalon large tombant sur de grosses bottes à semelles épaisses et une longue redingote de drap bleu foncé qui lui battait les mollets comme une robe de chambre.

Il compléta cet accoutrement par un col noir en crin aussi roide qu'un hausse-col, un chapeau tromblon, des gants de daim et une forte canne en jonc.

Ainsi accommodé, le doux Saint-Privat avait parfaitement l'air d'un *vieux* de la *vieille*, d'un brigand de la Loire, comme on appelait alors les officiers de l'ancienne armée.

Il ne portait ni moustaches ni décoration, parce qu'il savait bien que, depuis l'entrée des alliés, ces braves avaient cru devoir, en signe de deuil, se raser la lèvre supérieure et supprimer leur ruban rouge.

La ressemblance était complète. Un soldat l'aurait salué dans la rue, quoiqu'il fût en tenue bourgeoise.

Pour que ses voisins ne le vissent pas sortir de chez lui en ce belliqueux équipement, M. Saint-Privat décampa avant que le jour fût levé.

Il avait trois ou quatre heures à perdre avant l'ouverture des bureaux, et il les employa à se promener dans les environs des halles, où il pouvait aisément se confondre dans la foule matinale qui fréquente, dès l'aube, le grand marché parisien.

On était accoutumé à rencontrer partout et à toute heure ces vieux troupiers, traînant par les rues leur glorieuse oisiveté, et le peuple leur était sympathique.

Personne ne fit donc attention à lui, et, grâce à des

stations prolongées dans divers cafés, où il absorba quelques petits verres d'eau-de-vie pour mieux jouer son rôle, il put tuer le temps et gagner tout doucement, un peu avant huit heures, la cour de l'hôtel des Postes.

Il vit avec plaisir que plusieurs personnes attendaient déjà devant la porte du bureau restant. La solitude l'aurait gêné pour observer, et, dans une foule, il courait moins de risques d'attirer l'attention.

L'affluence qui s'annonçait de si grand matin s'expliquait par les circonstances exceptionnelles où Paris se trouvait alors, et Saint-Privat en devina tout de suite la cause.

L'entrée des alliés dans Paris et le changement de gouvernement qui s'en était suivi avaient naturellement amené de grandes perturbations dans les intérêts et une foule de changements de situation.

Chacun attendait des nouvelles d'un parent ou d'un ami, de la province ou de l'armée.

Après un grand bouleversement social ou politique, on éprouve toujours un vif besoin de s'enquérir des gens auxquels on s'intéresse; il en résulte que les correspondances privées deviennent plus fréquentes, et que l'administration des postes réalise des recettes extraordinaires.

C'était précisément le cas au mois de juillet 1845, et les courriers transportaient depuis quelques jours des masses énormes de lettres.

Le personnel chargé de les distribuer avait peine à suffire à la besogne, et notamment les employés au bureau restant étaient sur les dents.

La ville avait été envahie non-seulement par les étran-

gers, mais encore par une foule de gens qui n'y possédaient pas de domicile fixe, officiers licenciés ou démissionnaires, provinciaux fuyant devant l'ennemi, et tous ces citoyens de passage se faisaient écrire à l'hôtel des Postes, faute d'avoir pu donner leur adresse à l'avance.

Et, comme ils étaient tous fort impatients de recevoir les informations qu'ils attendaient de leur famille ou de leurs camarades, ils assiégeaient dès l'aurore les abords du guichet de distribution.

Il y avait là des bourgeois, des ouvriers, des militaires et des femmes de tout âge et de toute catégorie, douairières traînant un carlin, mères flanquées de marmots, grisettes en bonnet et en souliers à rubans.

Cette foule bigarrée s'agitait, jacassait et formait devant l'entrée du bureau un rassemblement compacte.

Ce bureau donnait directement dans la cour principale et n'était point précédé, comme aujourd'hui, d'une pièce destinée au public.

On attendait en plein air.

Saint-Privat, déguisé en vieux brave, arriva juste au moment où la queue s'établissait à la porte.

Il s'abstint d'y prendre rang et il se mit à se promener en long et en large, comme un homme qui a du temps à perdre et qui ne se soucie pas d'être serré de trop près.

Tout en arpentant la cour, et tout en faisant sonner sa canne sur le pavé, il examinait son monde et telle était la vivacité de son coup d'œil, qu'après cinq minutes d'observation, il avait déjà dévisagé toutes les figures.

C'était surtout le beau sexe qui l'intéressait, et pour cause.

Il se disait que l'une de ces dames était peut-être Zénobie Capitaine, et il cherchait à deviner laquelle.

Non assurément qu'il comptât s'en rapporter à sa sagacité en matière de physionomie, mais il n'était pas fâché de s'assurer qu'il possédait toujours son flair d'autrefois.

Il y avait longtemps qu'il ne faisait plus de police active, et, depuis qu'il avait quitté l'espionnage pour diriger le *cabinet noir*, il s'était un peu rouillé.

Il se trouvait donc à peu près dans la situation d'un maître d'armes qui, n'ayant pas tenu un fleuret depuis longtemps, s'amuserait à tirer au mur pour se refaire la main avant de reprendre son ancien métier.

Il eut bientôt fait de constater que, parmi tous ces visages féminins, il n'y en avait pas un seul qui eût l'air d'appartenir à une ex-cantinière.

Une personne qui a servi dans l'artillerie et qui a fait la campagne de Russie ne peut ressembler ni à une mère de famille, ni à une jeune ouvrière.

M. Saint-Privat n'avait jamais vu Zénobie et cependant il était parfaitement sûr que Zénobie n'était pas là.

Il était sûr aussi que, si elle se présentait, elle ne lui échapperait pas, car, dès qu'il vit s'ouvrir le guichet, il se rapprocha de la queue, sans s'y mêler cependant, et il se posta de façon à voir défiler les gens, à portée aussi d'entendre les noms qu'ils jetaient à l'employé.

Zénobie Capitaine ne pouvait pas réclamer sa lettre sans se nommer, et par conséquent sans se dénoncer elle-même au chasseur de succession.

Le faux vétérán avait su d'ailleurs se placer de telle

sorte que ce stationnement prolongé n'attirait pas trop l'attention.

A côté des intéressés qui font queue pour quelque motif que ce soit, il y a toujours des flâneurs qui les regardent, et, ce matin-là justement, les oisifs ne manquaient pas dans la cour de l'hôtel des Postes.

Saint-Privat se mêla aux groupes des batteurs de pavé et ne craignit même pas d'entamer des conversations avec les uns et les autres, des dialogues à bâtons rompus où il s'essayait à imiter les airs brusques des vieux de la vieille et les intonations grondeuses qui leur avaient valu, sous l'empire, le nom de *grognards*.

Il excellait dans ces contrefaçons, et, quand il adoptait un rôle, il savait à merveille entrer, comme on dit au théâtre, *dans la peau du bonhomme*.

C'était chez lui un don de nature et qu'il aurait fort bien pu utiliser ailleurs.

Préville et Molé, qu'il avait connus dans sa jeunesse, lui avaient dit souvent qu'il était né pour faire un comédien, et peu s'en fallut alors qu'il montât sur les planches.

Mais il se sentait aussi une vocation prononcée pour les missions secrètes et, de plus, pour un acteur, les commencements sont durs, et il fallait vivre et payer les mois de nourrice de Clarisse.

Il se résigna donc de bonne heure à ne jouer la comédie qu'au profit du ministre de la police.

Cette fois, il la jouait pour son compte et il soignait tout particulièrement son jeu.

Aussi réussissait-il à souhait et il n'y avait là personne qui ne lui témoignât de la sympathie et qui ne fût prêt à

juré que ce respectable guerrier avait fait toutes les campagnes de la grande armée.

Il imagina même de raconter à ceux qui l'entouraient qu'il venait depuis trois jours attendre tous les matins l'arrivée d'un courrier qu'on ne distribuait jamais et qui devait lui apporter un mandat à toucher sur la caisse du payeur.

Ce mensonge, inventé pour donner un prétexte à sa présence, avait trouvé créance parmi ses auditeurs, qui blâmaient hautement les mauvais procédés du gouvernement à l'endroit d'un brave officier à demi-solde.

Cependant, Saint-Privat avait l'œil et l'oreille à tout.

Le bureau était ouvert et il examinait tous ceux et toutes celles qui passaient successivement devant le guichet. Il écoutait aussi les noms qu'on jetait à l'employé, quoiqu'il fût très-convaincu que Zénobie n'était point encore arrivée.

Après quarante-cinq minutes d'attente et d'observation assidue, il commença à s'inquiéter.

Il se rappelait les termes du billet que lui avait écrit son camarade.

On reviendra demain matin à la première heure, disait l'avis. La première heure était presque écoulée, et personne n'avait paru.

— Cet animal de Cornillon se serait-il trompé ? se demandait le père de Clarisse.

La chose était possible, quoique ce Cornillon fût un fin renard ; mais il se pouvait aussi que Zénobie eût changé d'avis et qu'elle ne se présentât que plus tard.

Saint-Privat savait de reste que la première qualité d'un

espion est la patience, et il était résigné d'avance à ne pas quitter la place sans avoir vu et abordé la cantinière, dût-il passer là sa journée.

Il prit donc plus que jamais racine dans la cour, et il redoubla d'attention, étudiant les nouveaux arrivants dès qu'ils entraient par la grande porte ouverte sur la rue Jean-Jacques-Rousseau.

Il vit passer ainsi bien des figures insignifiantes, et il ne remarqua guère qu'un couple dont la tenue et les allures le frappèrent tout d'abord.

C'était un jeune homme donnant le bras à une jeune femme, un adolescent imberbe, fluet et assez bien pris dans sa petite taille.

Sa compagne paraissait un peu plus âgée que lui, quoiqu'elle fût encore assez fraîche et passablement jolie.

Elle affichait d'ailleurs des airs évaporés qui s'accordaient parfaitement avec sa toilette extravagante : une robe de soie ponceau, trop courte par en haut et par en bas, un fichu de linon blanc et un bonnet orné de rubans verts qui voltigeaient au vent.

Le cavalier de cette donzelle avait au contraire la mine timide et embarrassée d'un collégien qui s'émancipe. Il marchait à petits pas et il baissait les yeux, comme s'il eût eu honte de se montrer en compagnie équivoque.

— Voilà des époux bien mal assortis, se dit M. Saint-Privat; la femme est une gourgandine, c'est clair, et l'homme me fait l'effet d'un commis en goguette; mais pourquoi ne regarde-t-il personne en face... et puis... il plie les jarrets en marchant... on dirait qu'il cherche à se rapetisser... c'est drôle !

La demoiselle quitta tout aussitôt le bras de son ami et alla sans hésiter se mettre à la queue.

L'adolescent tourna le dos au public de la cour, s'assit sur une des bornes qui flanquaient la porte cochère, se croisa les bras et baissa le nez comme s'il eût voulu compter les pavés.

Il n'y avait dans tout cela rien que de fort naturel, et pourtant Saint-Privat éprouva cette sensation singulière qui avertit quelquefois un chasseur que le gibier n'est pas loin.

Il ne s'occupa point de l'homme qui ne paraissait pas avoir envie de s'en aller, mais il ne perdit pas de vue la femme qui poussait de son mieux vers le guichet.

Elle y arriva après un quart d'heure de piétinements dans la foule et s'écria d'une voix légèrement éraillée :

— Enfin ! m'y voilà ! ce n'est, pardi ! pas sans peine ! Y en a-t-il une pour moi, aujourd'hui ?

— Votre nom ? demanda l'employé.

— Zénobie Capitaine, répondit la dame.

En dépit de son sang-froid à toute épreuve, Saint-Privat fit un bond si prononcé qu'un brave bourgeois qui causait avec lui s'excusa de lui avoir marché sur le pied.

Zénobie Capitaine ! Cette femme s'appelait Zénobie Capitaine ! Cette créature enrubannée avait été cantinière au 19^e d'artillerie ! Il y avait certes bien là de quoi surprendre le chasseur d'héritages.

— Avez-vous des papiers ? demanda l'employé de la poste, tout en feuilletant un gros paquet de lettres.

— Bien sûr que j'en ai, riposta la donzelle, Vous me

prenez pour une autre, de me faire des questions pareilles.

En même temps, elle fouillait dans les poches de sa robe ponceau.

Il n'y avait plus à en douter, c'était bien Zénobie.

Le commis cherchait toujours.

— Si vous ne trouvez pas au C, voyez au Z, reprit-elle en ricanant, mais sans montrer les papiers annoncés.

— C'est fait. Il n'y a rien, dit l'employé.

— Pas possible !

— Je vous répète qu'il n'y a rien pour vous. A un autre !

— Ah ! ben ! en v'là un service, s'écria la donzelle en tournant les talons. Il paraît que toutes les fois qu'on vient ici, c'est pour le roi de Prusse.

Et elle se mit à jouer des coudes avec tant de vivacité qu'elle eut tôt fait de fendre la foule.

Ce ne fut pas toutefois sans provoquer des réclamations et des cris, mais elle s'en moquait sans doute, car elle se mit à rire au nez des mécontents, et elle courut rejoindre son galant qui n'avait pas bougé de la borne où il était assis.

Saint-Privat, ébahi, stupéfait, désarçonné, n'avait garde cependant de la perdre de vue.

L'échafaudage de ses conjectures venait de s'écrouler en une minute sans l'écraser et même sans l'étourdir.

Il reconnaissait qu'il avait fait fausse route, mais il restait lucide et il envisageait froidement la situation.

De deux choses l'une : ou cette coureuse en bonnet tapageur avait vraiment écrit la lettre à Lucien Bellefond, et alors elle s'était indûment attribué la qualité de vivan-

dière de la grande armée ; ou bien elle ne venait là que comme mandataire de Zénobie Capitaine.

Cette dernière supposition semblait à Saint-Privat plus probable que l'autre.

Il était très-admissible, en effet, que la correspondante du lieutenant eût pris la précaution de se faire représenter au bureau de poste.

Dans son épître, que l'ex-directeur du *cabinet noir* savait par cœur, il n'était question que de ruses à employer pour éviter les embûches.

Donc, rien de plus naturel que cette substitution de personne.

Quoi qu'il en fût, d'ailleurs, il fallait absolument suivre la vraie ou la fausse Zénobie, et Saint-Privat n'y manqua point.

La sémillante personne avait repris possession du jeune homme à l'air modeste et s'en allait sautillante, suspendue à son bras comme une guenon qui s'accroche à un arbuste.

Le couple avait tourné à droite en sortant de la cour et descendait la rue en se dirigeant vers la Seine.

Le faux grognard se mit tout à coup à jurer entre ses dents et à gesticuler comme un homme impatienté d'attendre.

Cette petite comédie était à l'adresse des gens qui l'entouraient et qui auraient pu s'étonner de le voir partir brusquement.

— Broum ! broum ! grommela-t-il en boutonnant sa longue redingote, ces clampins d'employés n'en finissent

pas. Je vas boire un petit verre à la santé de l'*autre*, en attendant qu'il plaise aux gratte-papier de distribuer le courrier du matin.

L'*autre*, dans le langage du temps, c'était Napoléon, et les assistants accueillirent cette sortie par un murmure approbateur, car c'était une protestation indirecte contre le gouvernement restauré.

Notre ennemi c'est notre maître.

En France, chacun met en pratique ce vers de La Fontaine.

Saint-Privat gagna aussitôt la porte et suivit le trottoir, à vingt pas derrière l'adolescent et sa compagne, qui ne se doutaient de rien, car ils ne prirent pas une seule fois la peine de se retourner.

Ils marchaient du reste à grands pas comme des gens qui ne vont pas loin et qui sont pressés d'arriver.

— C'est singulier, se dit l'espion. On dirait que ce gamin a grandi depuis qu'il est dans la rue.

En effet, le jeune homme avait changé d'allures.

Ce n'était plus cette attitude modeste et gauche d'un débutant tout honteux de sa première bonne fortune.

Il se redressait maintenant, il portait la tête haute et il regardait à quinze pas devant lui, au lieu de couvrir des yeux sa conquête.

Bien plus ! il paraissait las de la remorquer, et il avait adopté une façon négligente de lui donner le bras qui ne laissait aucun doute sur ses sentiments à l'endroit de cette créature.

Saint-Privat ne s'y trompa point, quoiqu'il ne les vit

que de dos, et, pour un observateur de sa force, c'était là un détail qui valait la peine d'être noté.

— Qu'est-ce que ça peut être que ce polisson-là? murmurait-il. L'amant de cette drôlesse? Oui, c'est probable, et pourtant, il n'a ni le physique ni le costume de l'emploi. Il a l'air de s'être rajeuni pour escorter sa femelle, et là-bas, dans la cour, on aurait dit qu'il cherchait à escamoter sa taille.

Est-ce qu'il se serait *fait une tête*, lui aussi?

Et l'ex-agent de police, surexcité par ce problème qui se posait tout à coup devant lui, dressait l'oreille comme un vieux cheval de guerre qui sent l'odeur de la poudre.

— Et puis, se disait-il, tout en hâtant le pas pour maintenir sa distance, si, comme je le crois, c'est Zénobie qui a envoyé cette péronnelle, comment lui a-t-elle permis de se faire accompagner par un pareil blanc-bec? Elle est diablement rusée la mandataire du colonel, si j'en juge par son épître au lieutenant. Pourquoi aurait-elle fait la sottise de confier son secret à deux personnes quand il suffisait d'une seule pour la représenter au guichet?

Et bientôt M. Saint-Privat répondit à cette question qu'il se posait à lui-même :

— Bah ! Zénobie aura donné la commission à la femme, et la femme aura profité de l'occasion pour aller chercher son bon ami. Où? dans quelque magasin probablement. Ce galant doit avoir pour emploi d'auner du calicot. Un commis escortant une grisette, c'est tout naturel... Quoique, pourtant... Enfin, nous allons voir, car du diable si je les lâche avant d'en avoir le cœur net.

Arrivé au bout de la rue Jean-Jacques-Rousseau, le

couple prit encore à droite, et, après quelques détours, aboutit à la cour des Fontaines.

L'espion les suivait selon toutes les règles de l'art.

Jamais plus près qu'à vingt pas, jamais plus loin qu'à trente ; s'arrêtant quand ils s'arrêtaient, regardant à propos les étalages des boutiques et profitant pour se dissimuler des encombrements de voitures et des rassemblements de badauds.

Sa tactique lui réussissait fort bien, car les deux amoureux qu'il suivait ne faisaient aucune attention à lui, et leur insouciance rassurait un peu Saint-Privat.

— Si ce jeune drôle n'était pas ce qu'il paraît être, se disait-il, s'il avait quelque motif pour dissimuler sa véritable personnalité, il ne serait pas si indifférent à ce qui se passe autour de lui et il regarderait à droite, à gauche et en arrière.

L'homme, en effet, allait droit son chemin, traînant sa dulcinée d'un air ennuyé et bayant aux corneilles comme le premier flâneur venu.

Saint-Privat remarqua aussi qu'après avoir eu dans la cour de l'hôtel des Postes un court colloque avec sa particulière, il ne lui avait plus adressé une seule fois la parole pendant tout le trajet.

Des complices auraient certainement échangé des confidences. S'ils ne se parlaient pas, c'est que l'un d'eux n'était pas dans le secret de la lettre attendue.

Ainsi raisonnait l'espion, qui ne douta plus d'avoir deviné juste en concluant que la créature en bonnet à rubans venait seule de la part de Zénobie, et que son compagnon n'était point mêlé aux affaires de la cantinière.

Le couple traversa rapidement la cour des Fontaines et entra dans le Palais-Royal par un passage noir qui communique avec la rue de Valois.

— Où diable vont-ils ? se demanda Saint-Privat. Ils sont capables d'aller déjeuner chez quelque traiteur, et je serai obligé de faire faction à la porte... Et Mme Boutard qui m'attend rue d'Enfer... et Clarisse... et mon blessé... cela me contrarierait fort de perdre ma matinée à courir après la messagère de la veuve Capitaine... car elle doit être veuve, cette échappée de la retraite de Russie. Mais qu'y faire ? Je ne veux pas manquer l'occasion, et, dussé-je trotter toute la journée, je ne renoncerais pas à la poursuite avant d'avoir l'adresse.

Pendant qu'il s'encourageait lui-même à la persévérance, ceux qu'il épiait entraient sous le large péristyle qui terminait de ce côté les galeries de bois.

Ce portique, peu majestueux, était alors rempli d'échoppes symétriquement alignées sur plusieurs rangs et occupées par des femmes qui vendaient des gants, des cravates, des cols et autres objets à l'usage du sexe masculin.

La donzelle quitta tout à coup le bras de son protecteur, lui dit quelques mots à l'oreille, et, ouvrant la porte d'une de ces boutiques, elle y reprit la place où elle avait évidemment l'habitude de trôner, car les marchandes, ses voisines, la saluèrent d'un bonjour amical.

Cette brusque séparation jeta M. Saint-Privat dans un grand embarras.

L'homme s'éloignait, la femme restait. Auquel des deux devait-il s'attacher ?

Le proverbe dit qu'on ne doit pas courir deux lièvres à la fois.

Dans le cas où se trouvait M. Saint-Privat, c'était impossible et il lui fallait absolument choisir entre les deux pistes qui venaient de bifurquer.

Et de plus, il n'avait que quelques instants pour se décider, car l'homme allait entrer dans les galeries de bois et peut-être disparaître par une de leurs nombreuses issues.

Il est vrai que, selon toute apparence, cet homme ne jouait là qu'un rôle accessoire et ne possédait pas le secret de Zénobie.

La femme, au contraire, s'était installée dans sa boîte à marchandises de pacotille avec l'intention évidente de n'en plus bouger, et elle était déjà en train de jacasser avec ses concurrentes.

Elle devait connaître la cantinière, et on pouvait supposer qu'à un moment quelconque de la journée ou, au plus tard, le soir après la fermeture des échoppes, elle irait lui rendre compte de sa mission.

C'était bien tentant et l'espion se demandait déjà comment il allait s'y prendre pour la surveiller, quand il fut frappé du changement d'allures du prétendu adolescent qui continuait son chemin et qui n'était encore qu'à dix pas de lui.

Le drôle s'était redressé tout à fait, et il avait subitement grandi de trois pouces.

Ce phénomène parut suspect à Saint-Privat, et il s'embusqua aussitôt derrière une colonne pour observer plus attentivement le personnage.

Le timide commis à la démarche indolente avait pris tout à coup l'air et la tournure d'un habitué de ce Palais-Royal qui était alors le rendez-vous de tous les vices parisiens.

Il s'avancait le long des boutiques installées au milieu des galeries de bois, lorgnant avec impudence les créatures qui les occupaient, se campant bien d'aplomb sur ses jambes pour regarder de près les plus jolies et se dandinant agréablement pour faire valoir ses grâces.

La transfiguration était complète.

—Voilà un changement bien extraordinaire, se dit le père de Clarisse. Ce n'est que dans la police que l'on apprend à exécuter proprement des changements à vue de cette force. Si ce gaillard-là en était pourtant !

Et il se fit aussitôt ce raisonnement que la donzelle serait toujours facile à retrouver, puisqu'elle avait son installation dans une des échoppes du péristyle.

Les négociantes qui occupaient ces baraques, qu'on a supprimées sous le règne de Louis-Philippe, ne passaient point pour être d'une vertu farouche et leur commerce était plutôt toléré que permis.

Elles étaient absolument sous la main de l'autorité, qui avait tout pouvoir sur elles et n'hésitait pas à révoquer, sur la moindre plainte, les licences qu'elle leur accordait.

Saint-Privat, qui savait cela, se croyait donc certain de retrouver, quand il en aurait besoin, la marchande aux rubans verts et même d'obtenir sur elle par son camarade Cornillon tous les renseignements qu'il pourrait désirer.

Il était à peu près dans la situation d'un veneur cou-

rant à la fois un cerf et une biche, qui voit celle-ci se rem-
bûcher dans une enceinte où il est assuré de la relever
plus tard, et qui ne craint plus de prendre le change en
suivant le dix-cors resté seul devant les chiens.

Car une idée venait de poindre dans son cerveau, très-
alerte à la compréhension.

— Si je m'étais trompé ? se demandait-il. Si l'envoyé de
Zénobie était l'homme et si la femme n'était là qu'en sous-
ordre ? Ou encore si cet individu agissait dans un autre in-
térêt que celui de la cantinière ? Alors tout s'expliquerait
à merveille. Pour réclamer la lettre, il lui fallait une per-
sonne du sexe faible, et il se serait servi de cette créature
comme on se sert d'un commissionnaire... Oui, c'est assez
probable... mais alors pour qui travaille-t-il ? Et surtout
comment a-t-il deviné ce secret ? comment connaît-il la
veuve Capitaine, et comment sait-il qu'elle doit venir à la
poste restante ? La police elle-même l'ignore, et il n'y a
que moi qui sois en possession de ce renseignement, puis-
que l'épître à Lucien Bellefond est restée dans ma poche
au lieu de parvenir à son adresse.

Toutes ces déductions, l'ex-directeur du *cabinet noir*
les fit en moins de temps qu'il n'en faut pour les écrire,
et sa conclusion fut :

— Décidément je ferai mieux de m'attacher à l'homme.
Quand je l'aurai *filé* jusqu'à son domicile, il sera temps
de revenir à la femme ; ces poulettes-là ne s'envolent
guère, et quand elles s'envolent on sait toujours où elles
vont percher.

Allons ! en route !

Et, après avoir pris la précaution de lire et de retenir le

numéro de l'échoppe où siégeait la donzelle, Saint-Privat se mit promptement aux troussees du joli cavalier qui avait déjà plus de vingt pas d'avance.

La galerie vitrée, qui fut construite en 1830 par le duc d'Orléans dont elle a pris le nom, ne peut donner aucune idée des fameuses galeries de bois dont elle occupe l'emplacement.

En 1815, elles comptaient déjà bien des années de célébrité, car l'époque où Barras gouvernait la France fut la plus florissante de leur histoire.

Ce sanctuaire du vice était une des curiosités de Paris depuis la Révolution, et l'entrée des troupes alliées lui avait donné récemment comme un regain d'animation, mais le vice y était assez pauvrement logé.

Pour se représenter la configuration de ce promenoir mal famé, on n'a qu'à supprimer par la pensée les boutiques luxueuses qui s'ouvrent aujourd'hui sur la galerie d'Orléans, et à leur substituer une double rangée de baraques fermées, dont quelques-unes étaient occupées par des libraires fort connus.

Au milieu de la galerie, beaucoup plus large qu'à présent, une longue file d'échoppes pareilles à celles des deux péristyles, où siégeaient des marchandes emprisonnées jusqu'à mi-corps.

Cet alignement d'étalages partageait l'espace libre en deux parties égales, deux allées parallèles que les oisifs parcouraient en tournant autour de la séparation à hauteur d'appui, comme des chevaux dans un manège.

Un vitrage dont les carreaux, souvent brisés, laissaient çà et là passer la pluie, était censé abriter les habitués

du lieu, lesquels d'ailleurs se préoccupaient fort peu des intempéries des saisons.

On y vendait des modes, des jarretières, des parfums, des estampes licencieuses et des livres défendus.

Mais c'était surtout le soir que s'y tenait la grande foire du plaisir.

La cohue des débauchés s'y ruait dès la chute du jour et y roulait toute la nuit avec un vacarme infernal.

D'impudentes créatures, empanachées de plumes et affublées d'oripeaux éclatants, sillonnaient la foule, en échangeant avec les flâneurs des propos orduriers. Les vendeurs d'objets inutiles vantaient d'une voix glapissante leurs marchandises frelatées. On jouait, on soupait, on dansait dans les caves, et par les soupiraux de ces antres montaient des odeurs culinaires et des fanfares cuivrées.

On se serait cru au sabbat, et certes les sorcières n'y manquaient point.

Dans la journée, les galeries de bois, moins bruyantes, étaient encore très-fréquentées.

Les étrangers surtout y affluaient dès le matin en quête de leur déjeuner, qu'il était de mode alors de prendre dans un des nombreux cafés du palais ou, en été, sur les tables que les limonadiers établissaient dans le jardin.

Il pouvait être dix heures et demie, et déjà circulaient autour des étalages des officiers de toutes les armées coalisées : lourds Prussiens traînant pesamment leurs grosses bottes sur les dalles; Anglais dégingandés marchant d'un pas saccadé comme des coqs.

Par ci, par-là, quelques Autrichiens vêtus de blanc et

quelques Russes habillés de vert, avant-coureurs de leurs armées respectives, qui se rapprochaient chaque jour de Paris.

Les Français, qui ne se levaient pas de si grand matin pour s'amuser, laissaient le champ libre à tous ces vainqueurs, et le galant de la demoiselle au bonnet enrubanné était presque le seul promeneur vêtu en bourgeois.

Saint-Privat, en se lançant à sa poursuite, n'avait pas pris garde que son costume de vieux brave allait forcément attirer l'attention, et il vit bientôt qu'il allait avoir besoin de toute sa prudence et de toute son adresse pour que le gibier ne remarquât point le chasseur.

Le joli jeune homme s'en allait lentement, lançant des œillades et des plaisanteries aux marchandes, sans se soucier le moins du monde d'exciter la jalousie de sa belle qui, de son échoppe du péristyle, pouvait très-bien le voir papillonner avec ses rivales.

Ce détail n'échappa point à Saint-Privat, et il se persuada de plus en plus que le couple qui venait de se disjoindre n'était pas uni par des liens bien tendres.

Il tâchait en même temps d'imiter les façons de l'équivoque personnage qu'il épiait, et de s'arrêter comme lui aux échoppes; mais son accoutrement jurait avec l'allure grivoise qu'il cherchait à se donner, et les boutiquières, le prenant pour un vrai grognard de Napoléon, lui offraient sérieusement des cols d'ordonnance, au lieu de répondre à ses agaceries.

Il n'était pas arrivé au milieu de la galerie, que le galant avait déjà tourné la tête et aperçu le manège du prétendu officier à demi-solde.

Le drôle ne lança qu'un coup d'œil, mais il prit aussitôt le parti de gagner rapidement l'autre péristyle et de tourner par la galerie Montpensier.

C'en fut assez pour que les derniers doutes de Saint-Privat se dissipassent.

— Ce regard-là équivalait à un acte de naissance, murmura-t-il. Le blanc-bec a quarante ans pour le moins, et maintenant je suis sûr que je ne ferai pas fausse route en lui emboitant le pas.

Qu'il travaille pour Zénobie ou pour son propre compte, la marchande n'est que sa comparse.

Et il reprit la poursuite avec plus d'ardeur que jamais.

En arrivant à l'entrée de la galerie de pierre, Saint-Privat aperçut son homme qui s'était jeté dans le jardin et qui le traversait obliquement.

Le drôle avait un peu accéléré son allure, mais il ne paraissait pas très-pressé de se dérober.

Il ne faisait pas non plus mine de se retourner, et cependant l'espion, qui s'y connaissait, eut aussitôt la conviction que cet habile compère s'était aperçu qu'on le suivait.

— Voilà un gaillard qui a des yeux derrière la tête, murmura-t-il. S'il ne me voit pas, il me sent.

Attention ! il va me tailler de la besogne.

Et Saint-Privat, qui avait bonne vue aussi, se mit à faire semblant de regarder une boutique de bijoutier.

L'autre continua son chemin et s'arrêta un instant près du bassin pour conter fleurette à deux jeunes ouvrières qui s'en allaient à leur magasin,

Décidément, le doux adolescent de l'hôtel des Postes était devenu tout à coup un fringant séducteur.

— Où va-t-il ? se demandait Saint-Privat en se faufilant d'arcade en arcade, de façon à ne pas le perdre de vue.

Au moment où il venait de se décider à sortir de la galerie pour suivre de plus près ce singulier personnage, le père de Clarisse se trouva nez à nez avec son auxiliaire Cornillon qui venait du jardin.

— Te voilà ! quelle chance ! s'écria-t-il. Tu vas m'expliquer...

Cornillon ne broncha pas et répondit encore moins. Il passa roide comme un pieu à côté de Saint-Privat, qui faisait mine de vouloir l'accoster, et, sans tourner la tête, sans même le regarder, il lui lança ces mots :

— Pas de bêtises, patron. Il nous voit. Venez me rejoindre au café des Bourdonnais.

Saint-Privat comprit que l'agent devait avoir de bonnes raisons pour se taire, et il se garda bien d'insister.

Il se glissa dans l'allée où la veille il avait causé avec Lucien, et il reprit son espionnage en s'abritant de son micux derrière les arbres.

— Cornillon vient de me donner une leçon, murmurait-il. Comment ai-je pu être assez sot pour oublier que mon particulier nous regardait sans en avoir l'air ? Il y a quinze ans, je n'aurais pas fait cette sottise. Voilà ce que c'est que de désapprendre son métier.

Cependant, le faux jeune homme avait quitté les grisettes et hâtait le pas vers la galerie de Valois.

Saint-Privat, qui ne voulait pas lui laisser prendre

trop d'avance, fut bien forcé de marcher et, par conséquent, de se découvrir.

— J'ai tort de me tourmenter, pensait-il. En supposant que ce bon drille m'ait remarqué, il doit me prendre pour un vieux troupier, et il est impossible qu'il se méfie de moi. Dieu merci, je sais encore faire peau neuve. Cornillon m'a reconnu du premier coup, c'est vrai, mais il est *de la maison*, lui, et il a l'œil américain. Le blanc-bec de là-bas n'y verra jamais que du feu.

Le blanc-bec, comme il l'appelait, se promenait en ce moment devant les arcades de la galerie de pierre.

Il y avait là des tables en plein air où deux ou trois bourgeois prenaient déjà leur demi-tasse.

— S'il voulait faire une station parmi ces consommateurs, pensait Saint-Privat, je pourrais l'observer tout à mon aise, et si je le dévisageais seulement cinq minutes, je saurais bien à quoi m'en tenir.

Tout en préparant une manœuvre savante pour se ménager des vues sur l'ennemi, il cheminait insensiblement vers l'angle du jardin, dans l'intention de rabattre à droite afin de se croiser avec le personnage qui l'intriguait si fort.

Tout alla d'abord à merveille. L'individu s'était planté au milieu de la galerie et levait le nez en l'air comme un homme qui ne sait pas trop ce qu'il va faire.

Saint-Privat se composa une mine renfrognée, s'engonça dans le collet de sa longue redingote et se mit à exécuter avec sa canne un moulinet formidable.

L'imitation était parfaite, et les marchands qui prenaient le frais sur la porte de leurs boutiques examinaient

avec une curiosité sympathique ce glorieux débris de l'ancienne armée.

Encore quelques pas, et il allait pouvoir étudier de près le suspect ami de la donzelle aux rubans, lorsque tout à coup celui-ci, prenant son parti, entra dans le café devant lequel il était arrêté.

— Bon ! se dit Saint-Privat, je le tiens. Il va déjeuner, j'ai bien le droit d'en faire autant.

Plein de confiance dans l'efficacité de son déguisement, il allait passer le seuil, quand ses yeux tombèrent sur le nom qui s'étalait en grosses lettres sur les vitres de la devanture.

— Le café de Valois, murmura-t-il. Ah ! le gredin ! Il a bien choisi son endroit ; il sait que je ne peux pas entrer là, et c'est pour ça qu'il s'y est réfugié.

Le café de Valois était devenu, depuis la première Restauration, le rendez-vous des royalistes.

Pendant les Cent-Jours, il avait fait de mauvaises affaires, tandis que prospérait son rival, le café Montansier, fréquenté par les bonapartistes.

Mais les Bourbons étaient revenus, et, avec eux, les émigrés et les gardes du corps qui avaient accompagné Louis XVIII à Gand.

L'heureux limonadier ne savait auquel entendre et ses salles ne désemplissaient pas du matin au soir.

Son triomphe était même d'autant plus complet que, le jour de l'entrée des alliés, la police avait fait fermer son concurrent, et que, la veille, des forcenés l'avaient pillé et saccagé de fond en comble.

Donc, en ce temps-là, déjeuner ou prendre une glace

au café de Valois, cela équivalait à une profession de foi politique et les ennemis du gouvernement restauré, les libéraux, comme on les appelait déjà, n'y mettaient jamais les pieds à moins que ce ne fût dans l'intention d'y chercher une querelle.

Le cas, il est vrai, n'était pas rare, et les officiers en demi-solde se donnaient volontiers ce divertissement quand l'envie leur prenait de se rafraîchir d'un coup de sabre.

Mais le père de Clarisse n'avait d'un grognard que l'habit, et, pour toutes sortes de motifs, il ne se souciait pas de se lancer dans des aventures belliqueuses.

C'était déjà beaucoup trop d'avoir été témoin dans un duel au couteau. Il tenait essentiellement à ne pas être acteur dans un duel à l'épée ou au pistolet.

Et, d'un autre côté, il ne voulait pas lâcher son homme.

Il prit un moyen terme, qui consistait à ne pas s'éloigner de ce maudit café dont l'accès lui était interdit.

Le maître de l'établissement tenait sa porte ouverte à cause de la chaleur, et, en passant, Saint-Privat put voir le galant déjà attablé, et même l'entendre demander une tasse de chocolat.

Il n'eut guère le temps d'étudier sa physionomie, mais le son de sa voix le frappa.

Il lui semblait l'avoir déjà entendu, car il avait la mémoire de l'ouïe tout autant que celle de la vue; seulement il ne se rappelait pas dans quelle circonstance cet organe, légèrement nasillard, avait déjà résonné à son oreille.

Un détail qu'il saisit parfaitement au vol, et qui lui causa une surprise assez désagréable, ce fut que le drôle

s'était assis précisément à côté de deux officiers anglais, les deux témoins du Prussien.

La coïncidence était au moins singulière, et Saint-Privat qui, grâce à son costume, ne craignait pas du tout d'être reconnu par les insulaires, revint sur ses pas afin de voir s'ils entraient en conversation avec leur voisin.

A cette seconde inspection, il constata que ces messieurs causaient entre eux sans s'occuper du nouveau venu, mais aussi il rencontra les yeux de l'amateur de chocolat, des yeux perçants comme des dards, des yeux capables de voir à travers les murs, qui le regardaient avec une expression narquoise et qui lui firent baisser aussitôt les siens.

— Décidément, il m'a éventé malgré ma défroque et il est sur ses gardes, se dit-il en continuant sa promenade. Mais où ai-je vu ces yeux-là ?

Saint-Privat ne trouva point la réponse à cette question et tomba dans de grandes perplexités.

Il devenait évident que l'inconnu se savait espionné et qu'en conséquence, il allait faire tout son possible pour dépister l'espion.

Fallait-il persister à le *filer*, au risque de perdre son temps et même de tomber dans quelque piège, car un homme signalé par Cornillon était un homme à redouter ?

Ne valait-il pas mieux, au contraire, abandonner la poursuite, sauf à recommencer, le lendemain, la faction à l'hôtel des Postes, après renseignements pris auprès dudit Cornillon ?

Ceux qui étaient venus demander une lettre adressée à Zénobie Capitaine devaient certainement revenir à la

charge, sans compter qu'on aurait toujours la ressource d'interroger la marchande du péristyle.

Après mûre délibération, Saint-Privat, qui était allé de nouveau prendre position dans le jardin, se décida à rester.

Il voulait à toute force savoir à quoi s'en tenir sur ce problématique personnage, car un secret instinct l'avertissait qu'en s'attachant à lui il suivait la bonne voie.

Il s'assit donc sur un banc, d'où il voyait la porte du café de Valois, et il attendit.

Il n'attendit pas longtemps.

Le déjeuneur expédia son chocolat en dix minutes, leva la séance et entra dans le jardin.

Saint-Privat se mit à faire des ronds sur le sable avec son gourdin et à regarder en dessous.

L'homme venait droit à lui en mâchant un cure-dents et en fredonnant.

— Il ne paraît plus se défier de moi. Est-ce que je me serais trompé ? pensait l'ex-directeur du *cabinet noir*.

Il n'était pas au bout de ses étonnements, car l'homme s'approcha jusqu'à le toucher et prit place à l'autre bout du banc.

Saint-Privat se leva sans affectation et s'en alla lentement sous les tilleuls.

L'homme se leva aussitôt et s'engagea derrière lui dans l'allée.

— Le diable m'emporte ! murmura le père de Clarisse, on dirait maintenant que c'est lui qui me suit.

J'étais chasseur, est-ce que je serais devenu gibier ? reprit Saint-Privat.

Parbleu ! nous allons bien voir.

Et aussitôt il prit le pas accéléré en se dirigeant vers la galerie Montpensier.

Arrivé à la hauteur du bassin, il se retourna un peu.

L'homme suivait à bonne distance.

— Voilà qui devient curieux, grommela l'ex-agent de police.

Il entra sous les arcades et remonta vers le théâtre Montausier.

L'homme resta dans le jardin, mais il remonta aussi.

Saint-Privat s'arrêta devant l'étalage d'un bijoutier.

L'homme se mit à regarder des enfants qui jouaient à la toupie sur le sable de l'allée.

Saint-Privat revint vers les galeries de bois.

L'homme en fit autant.

— Il me *file*, c'est clair, dit le père de Clarisse, qui s'y connaissait, et il me *file* comme s'il n'avait fait que ça toute sa vie.

Ma parole d'honneur, c'est à croire que, lui aussi, il est *de la maison*. On ne manœuvre pas avec cette précision quand on n'a pas servi dans la police.

Et, de fait, tout en se donnant l'air d'un flâneur qui prend l'air après son déjeuner, l'inconnu s'arrangeait de façon à ne pas perdre un seul instant de vue son espion de tout à l'heure.

Saint-Privat n'en pouvait croire ses yeux et s'épuisait en conjectures.

— Qu'est-ce que ça signifie? marmottait-il. Veut-il seulement me dérouter, ou bien a-t-il le projet de savoir où je vais? Dans tous les cas, je me charge de lui donner l'occasion de dégourdir ses jambes.

Pourtant, avant de sortir du Palais-Royal, il tenta une dernière expérience en revenant sur ses pas, de manière à se croiser avec cet observateur obstiné.

L'expérience fut concluante.

Le drôle appuya doucement à gauche, juste assez pour éviter la rencontre, tout en restant à bonne portée.

Le faux grognard fit volte-face, s'éloigna rapidement et se retourna quand il fut arrivé au bout du jardin.

Le faux adolescent était à vingt pas derrière lui.

— Allons, se dit Saint-Privat, j'ai affaire à plus fort que moi, et il n'est plus temps de s'amuser à la bagatelle. Si ce chenapan me suit, ce n'est pas pour mon bien, et je ne tiens pas à ce qu'il sache où je demeure. Il faut à tout prix que je m'en débarrasse. Je reprendrai l'affaire quand j'aurai vu Cornillon.

Sur cette résolution, le chercheur d'héritages entra vivement sous la galerie de pierre, se jeta dans un passage étroit qui communiquait avec la rue Montpensier, et s'enfuit en courant vers la rue de Rohan, aujourd'hui disparue.

Arrivé au coin de la rue de Rivoli, il donna un coup d'œil oblique au chemin qu'il venait de suivre et vit son homme rasant les dernières maisons de la rue de Richelieu.

Cela devenait sérieux et Saint-Privat commença à soupçonner qu'au ministère de la police, où il devait être assez mal noté, on le faisait surveiller, ou bien, ce qui eût été plus fâcheux, que quelqu'un avait lu dans son jeu et visait comme lui la succession du colonel Lacaussade.

Mais il ne perdit point la tête et il se hâta de gagner les Tuileries, où il espérait se dérober plus aisément.

Il ne pouvait pas mieux choisir car le jardin regorgeait de monde, malgré l'heure matinale.

Depuis que Louis XVIII avait repris possession du palais qu'il avait dû quitter précipitamment la veille du 20 mars, les royalistes se rassemblaient chaque jour devant le pavillon de l'Horloge, dans l'espoir que le monarque se montrerait au balcon pour saluer de la main ses sujets fidèles.

Ce jour-là particulièrement il y avait foule, parce que la veille, au moment où le roi avait paru, un mal appris avait fait entendre le cri séditieux de : Vive l'empereur !

Les gens bien pensants tenaient à prouver par leur empressement qu'ils désapprouvaient cette manifestation inconvenante.

D'autre part, les mécontents comptaient qu'elle se renouvelerait.

Si bien que, les uns venant pour applaudir et les autres pour siffler, la population parisienne s'était portée en masse sous la fenêtre où Louis XVIII avait coutume de se présenter vers midi.

Saint-Privat, ravi de cet encombrement, franchit lestement la grille ouverte et se lança au plus épais des groupes, non sans avoir encore une fois regardé derrière lui.

Il eut le crève-cœur d'apercevoir l'infatigable drôle qui traversait la chaussée, mais il espérait le dépister en se perdant parmi la cohue.

Il poussa donc droit devant lui et il crut bientôt avoir

réussi à se dérober, car il ne vit plus autour de lui que des figures inconnues.

Seulement, il s'aperçut aussi que sa personne n'était pas sympathique à ses voisins.

Le hasard l'avait conduit dans un rassemblement de royalistes enragés qui lui lançaient des regards furieux.

Depuis qu'il fuyait devant le particulier qu'il avait d'abord chassé avec tant d'ardeur, le bon Saint-Privat avait oublié qu'il portait un costume de caractère.

Les *vieux de la vieille* étaient fort mal vus dans le jardin royal, et il avait endossé justement la peau d'un *vieux de la vieille*.

Plus l'imitation était parfaite et plus il courait de risques au milieu de ces masses hostiles à l'usurpateur.

Il s'en aperçut un peu tard, aux propos irrités qu'il entendit et aux coups de coude qu'il reçut.

Mais il n'était plus temps de reculer et, d'ailleurs, il sentait son ennemi sur ses talons.

Il continua d'avancer, poussant, poussé, cahoté, pressé, ahuri, et il fut bientôt porté jusqu'à l'allée centrale, où les enthousiastes de la Restauration s'en donnaient à cœur joie.

Vive Guillaume
Et ses soldats vaillants !
De ce royaume
Il sauve les enfants.
Par sa victoire,
Il nous donne la paix,
Et compte sa gloire
Par ses nombreux bienfaits.

Vive Alexandre,
Vive ce roi des rois !

Sans rien prétendre,
Sans nous dicter des lois,
Ce prince auguste
A le triple renom
De héros, de juste,
Et d'nous rendre un Bourbon.

Une ronde immense s'était formée précisément au pied du pavillon de l'Horloge, car en ce temps-là le palais n'était pas séparé du jardin, une ronde composée d'hommes et de femmes de toute condition qui tournaient en gambadant et en braillant à tue-tête, sur l'air de *Vive Henri IV*, ces abominables couplets dédiés à nos vainqueurs le roi de Prusse et l'empereur de Russie.

Saint-Privat était un sceptique en politique et un patriote assez tiède ; il ne songea point à s'indigner contre les misérables qui, sous prétexte d'acclamer le roi de France, chantaient si patement les louanges des ennemis de la France.

Il avait, pour le moment, bien d'autres soucis, car il n'aspirait qu'à traverser le jardin pour s'échapper par les quais, et il ne désespérait point d'y parvenir.

Il se produisait de temps en temps, dans la foule, des éclaircies dues aux poussées énergiques de quelques douzaines de citoyens, évidemment hostiles à cette farandole antinationale.

C'étaient de solides gaillards, boutonnés jusqu'au menton, cravatés militairement et armés de cannes en jonc, comme le père de Clarisse.

De plus, ils portaient tous à la boutonnière un œillet rouge, qui paraissait être un signe de ralliement.

Saint-Privat n'avait point d'œillet, mais il ressemblait

si parfaitement à un vieux grognard, que ces braves se mirent à l'appeler du geste et de la voix, honneur dont il se serait bien passé, car il était entouré de gens qui avaient tous arboré la cocarde blanche à leurs chapeaux tremblants.

Il cherchait à se tirer de ce groupe fort mal disposé pour lui, lorsqu'une immense clameur annonça que le roi s'avanceit sur le balcon.

Au même moment éclata une bordée de sifflets aigus qui domina les chants des danseurs de la ronde.

Il s'ensuivit un tumulte effroyable.

Saint-Privat, assailli incontinent par ses voisins, ne vit point Sa Majesté se retirer *en portant la main à son front pour exprimer sa douleur*, comme il le lut le lendemain dans le *Journal des Débats*, mais en revanche il aperçut la déplaisante figure de son persécuteur qui avait réussi à se faufiler à travers les groupes et il l'entendit crier :

— C'est ce coquin-là qui a sifflé. Assommez-le !

Pour le coup, l'ex directeur du *cabinet noir* oublia tout à fait Zénobie Capitaine et il crut bien que sa dernière heure avait sonné.

Vingt bras se levèrent sur sa chétive personne et il maudissait la fatale idée qu'il avait eue de s'affubler d'une capote bonapartiste, quand un secours inespéré lui arriva.

Les porteurs d'œillets rouges, le prenant pour un des leurs, arrivèrent à la rescousse.

En un clin d'œil, Saint-Privat fut dégagé, entraîné ou plutôt porté par ses vigoureux défenseurs qui se ruèrent comme une trombe à travers la foule, passèrent sur le

corps des danseurs de la farandole en déroute, et poussèrent d'un même élan jusqu'à la grille du quai.

Etourdi au point de ne plus savoir où il en était, le père de Clarisse entendit vaguement de rudes voix qui lui disaient :

— Vous voilà hors d'affaire, camarade. Filez vite et à charge de revanche.

Il avait calomnié sa capote, car sa capote l'avait sauvé.

Il regarda autour de lui et il ne vit que de paisibles passants tout à fait étrangers à la bousculade du jardin.

Le drôle qui avait voulu le faire assommer était resté empêtré dans la foule.

Saint-Privat avisa un fiacre qui s'en allait à vide, l'appela, sauta dedans et lui cria de le mener au coin de la rue des Bourbonnais.

Après une promenade aussi accidentée, tout autre que Saint-Privat eût éprouvé le besoin de regagner son domicile.

Mais le père de Clarisse ne se gouvernait pas comme le commun des mortels, et c'était surtout dans les conjonctures graves que se montrait sa supériorité.

Il avait à peine repris ses sens, qu'il pensait déjà au rendez-vous de son auxiliaire Cornillon.

Le danger n'avait fait que l'exciter à poursuivre l'aventure si singulièrement engagée dans la cour de l'hôtel des Postes.

Plus la conduite du drôle qu'il y avait rencontré lui semblait inexplicable, et plus il lui tardait de l'éclaircir.

Cornillon devait lui donner le mot de l'énigme, il courait à Cornillon.

Le fiacre qu'il venait de prendre d'assaut roulait grand train vers la rue des Bourdonnais, et il trouvait qu'il n'allait pas encore assez vite.

A ce moment il lui passa par la tête une subite réflexion.

— Quand je pense, dit-il tout bas, que le hasard aurait pu m'envoyer le cocher de cette nuit ? Quelle figure aurais-je faite en présence d'un homme qui a dû trouver ce matin sa voiture inondée de sang.

Bah ! ajouta-t-il pour se rassurer, il ne m'aurait pas reconnu.

Cependant, le souvenir des scènes de la nuit lui revint à l'esprit.

Le prudent Saint-Privat ne pouvait plus se dissimuler qu'il s'était engagé dans une entreprise des plus périlleuses, et que jusqu'à présent il n'était point arrivé à des résultats bien satisfaisants.

Un blessé à soigner, voilà tout ce qu'il avait récolté dans ses excursions.

Quant à Zénobie, le mystère s'épaississait autour d'elle, et, sans Zénobie, tous les rêves du chasseur de successions n'étaient que chimères.

On devine avec quel empressement il descendit de voiture, à l'entrée de la rue des Bourdonnais.

Il n'avait pas voulu débarquer en fiacre devant le café où l'attendait son auxiliaire, et il avait eu raison, car les habitués de ce modeste établissement seraient certaine-

ment venus se placer sur le seuil pour assister à une si luxueuse arrivée.

Les consommateurs qui le fréquentaient habitaient presque tous le quartier, petits marchands ou commis chez les gros négociants des environs.

Une figure nouvelle y faisait événement, car la rue des Bourdonnais n'a jamais été de celles où les passants foisonnent.

Cependant, M. Saint-Privat n'y était point traité tout à fait comme un étranger, quand par hasard il y entrait.

Il y était venu assidûment à des époques déjà lointaines, alors qu'il travaillait pour le ministre de la police, et le bruit avait même couru dans ce temps-là qu'il y avait découvert, en écoutant d'un air indifférent la conversation de deux voisins de table, le nom d'un des auteurs de la machine infernale.

Mais ce bruit n'était point venu jusqu'aux oreilles du maître du café, qui persistait à prendre Saint-Privat pour le plus honnête et le plus inoffensif des bourgeois.

Cornillon y venait par tradition prendre de temps en temps un petit verre, et il lui était arrivé plus d'une fois d'y donner rendez-vous à son ancien patron pour causer affaires.

Ce jour-là, il y était depuis une heure et il avait déjà mis à sec trois cruchons de bière, lorsque le faux grognard apparut sur le seuil.

Saint-Privat n'était pas sans inquiétude à l'endroit de son déguisement, car il ne se souciait pas d'être reconnu par les gens de la maison sous ses habits d'emprunt.

Il fut bientôt rassuré. Le maître était absent. La dame

de comptoir, une grosse commère qui d'habitude plaisantait volontiers avec lui, lui fit un salut évidemment destiné à rendre hommage à l'ancienne armée, et le garçon se mit à le contempler avec un respect voisin de l'admiration.

Tranquillisé sur ce point, il alla droit à Cornillon, lequel s'était établi tout au fond de la salle, non loin d'un gros bonhomme à mine débonnaire qui sommeillait, le nez appuyé sur un journal.

Il salua militairement son subalterne, prit un tabouret, s'attabla en face de lui, et lui dit à demi-voix :

— J'en ai long à te conter. Paye, et filons. Je n'ai pas envie que ce pékin entende ce que j'ai à te dire.

— Pas de danger. Je le connais. Il est sourd comme un pot, répondit l'agent.

— Tu en es sûr ?

— Comme je suis sûr que vous avez fait chou blanc ce matin. Au reste, vous allez voir.

Et se penchant vers son voisin, il lui cria du haut de sa tête :

— Monsieur, après vous le *Commerce*.

Le bourgeois ouvrit les yeux, et répondit aussitôt :

— Merci, mon bon monsieur. Je ne prends rien entre mes repas.

— Qu'est-ce que je vous disais ? murmura Cornillon.

Le garçon de café qui avait entendu, s'empressa d'accourir.

— Faites pas attention, dit-il en riant, Il a l'oreille si dure que vous pourriez tirer le canon derrière lui sans qu'il s'en aperçoive.

Père Mâchefer, c'est le journal que ces messieurs vous demandent, ajouta-t-il en tirant la feuille des mains du bonhomme qui se laissa faire de très-bonne grâce, et reprit aussitôt son somme.

En v'là une pratique, continua le garçon, aussi bavard que l'habitué était sourd. Il ne consomme jamais que de l'eau sucrée et, des fois, il reste ici des heures à ronfler. C'est pourtant pas les moyens qui lui manquent, vu qu'il est établi marchand de salaisons rue Montmartre.

— Deux verres d'eau-de-vie, de la bonne, et rondement, grogna Saint-Privat d'une voix de rogomme qu'il savait prendre quand il le fallait.

— Voilà, mon commandant, répondit le garçon, convaincu que ce vieux brave avait droit pour le moins à la grosse épaulette.

Les deux verres furent promptement versés, et le père de Clarisse, dès qu'il se crut certain que personne ne pouvait l'entendre, entama ainsi l'entretien :

— Puisque tu savais que je devais faire chou blanc, pourquoi m'as-tu écrit de travailler en personne ?

— Pourquoi ? J'ai dans l'idée, patron, que vous vous en doutez un peu.

— Je me doute que le prétendu blanc-bec qui s'est fait *filer* par moi ce matin a bien quarante ans, s'il n'en a pas cinquante, mais voilà tout.

— Pour ce qui est de ça, patron, vous avez deviné. Et je suis sûr que vous avez vu aussi qu'il volait au moins deux pouces de sa taille en ne tendant pas le jarret quand il marche.

— Parbleu ! j'ai encore de l'œil, Dieu merci ! mais je ne

suis pas venu ici pour recevoir des compliments. Encore une fois, pourquoi m'as-tu fait marcher, au lieu de marcher toi-même?

— Parce que j'espérais qu'il ne vous remarquerait pas, tandis que moi...

— Tu avais tort d'espérer. Je n'étais pas sur ses talons depuis un quart d'heure, qu'il me flairait déjà. Dès qu'il m'a senti, il a commencé par des crochets et des zigzags jusqu'au café de Valois...

— Oui, quand je vous ai croisé sous les arcades.

— Et sais-tu comment il a fini? Il a vu, en prenant son chocolat, que je l'attendais à la sortie, et il est venu à moi tout droit.

— Il vous a parlé?

— Non, mais au lieu de se laisser suivre, il s'est mis à me *filer*.

— Ah! bah!

— C'est comme je te le dis.

— Eh bien, patron, il est encore plus fort que je ne croyais.

— Et, pour le bouquet, dans le jardin des Tuileries, où j'e m'étais faufilé, il a ameuté contre moi des imbéciles qui dansaient en rond sous le balcon de Louis XVIII, et j'ai manqué d'être assommé.

— Ça, c'est pas de jeu, dit Cornillon entre ses dents. Et vous avez réussi à le dérouter?

— Oui, heureusement; j'ai rencontré là des officiers en bourgeois, qui m'ont pris pour un des leurs et qui m'ont tiré de la bagarre.

— Ça ne m'étonne pas. Il n'y en a pas encore un à la

maison qui vous en remontrerait pour endosser une pelure d'occasion. Mais vous voyez, patron, que j'avais raison de vous conseiller de vous *faire une tête*.

— Bon ! mais ça n'a pas pris avec lui. Maintenant, assez causé sur le *filage* de ce matin. Q'est-ce que ce particulier-là ?

— C'est un homme *de chez nous*.

— Pas possible, je l'aurais déjà vu.

— Il est entré à *la maison* deux ans après que vous en étiez sorti, et puis, il n'a jamais travaillé que dans la police politique...

— Sous qui ?

— Sous Rovigo, qui l'a employé surtout à l'étranger ; mais je crois qu'il faisait en même temps de la contre-police pour Fouché. Je l'ai rencontré deux fois, en 1810, dans les couloirs de l'hôtel du quai Malaquais.

— Et maintenant, avec qui marche-t-il ?

— Je ne sais pas au juste. Il a lâché les bonapartistes au premier retour des Bourbons, et j'ai dans l'idée que, dès ce temps-là, Fouché l'aura repris.

— Et il ne vient pas à *la maison* ?

— Jamais. Je ne l'avais pas vu depuis cinq ans, mais je n'oublie jamais une figure que j'ai *reluquée* seulement une fois, et je suis sûr de l'avoir reconnu hier au bureau restant. Malheureusement, lui aussi, il m'a reconnu.

— Qu'en sais-tu ?

— Parbleu ! il s'est laissé *filer* jusqu'aux galeries de bois et là, après avoir remisé sa particulière, comme j'entrais dans le jardin, en passant à côté de moi, il m'a coulé deux mots en douceur :

« Numéro 69, qu'il m'a dit, je n'aime pas qu'on marche sur mes bottes. Tire au large et n'y reviens plus ou bien, dans les vingt-quatre heures, tu recevras ta mise à pied. »

— Il connaît ton numéro ? Diable ! c'est grave.

— Je crois bien que c'est grave ! Il n'y a que le grand chef qui le sache. Donc, ce matin-là approche le grand chef. Vous comprenez, maintenant, patron, pourquoi je vous ai écrit de prendre la faction à ma place.

Saint-Privat ne répondit pas. Il méditait.

Tout à coup, il demanda :

— Et la femme qu'il traînait à son bras ?

— La femme ? répéta Cornillon. Oh ! ce n'est pas le Pérou que sa connaissance.

— Oui, dit Saint-Privat, elle vend des cravates et des gants au bout des galeries de bois.

— Vous savez ça, patron ? Au fait, il a dû la reconduire à sa boîte aujourd'hui, comme il l'avait déjà reconduite hier.

— Ah ! hier, il l'a ramenée aussi, à ce qu'il paraît... voyons, raconte-moi tout ton *filage* depuis le commencement jusqu'à la fin.

— Ça ne sera pas long. Je battais le pavé depuis une heure dans la cour de l'hôtel des Postes quand mon homme est arrivé avec la créature pendue à son bras.

Je ne me suis pas défié d'abord, quoique le teint frais du particulier me semblât suspect et ses airs innocents aussi. Mais j'ai entendu la drôlesse demander au guichet le nom que vous m'aviez dit, et j'ai ouvert l'œil. On lui a répondu qu'il n'y avait pas de lettre ; elle a dit : C'est

bon ! Je reviendrai demain matin, et elle s'est rabattue sur son drille qui l'attendait à la porte.

C'était fait. J'avais reconnu le gaillard que je rencontrais autrefois dans les antichambres du Duc d'Otrante.

Ma foi ! patron, vous ne direz pas que je ne vous suis pas dévoué, car, à ma place, il y en a plus d'un qui aurait lâché le *filage*. Dame ! vous savez, voilà Fouché revenu au ministère de la police. Il a le bras long et il n'aime pas qu'on tracasse ses amis. Il pouvait m'en cuire de surveiller celui-là. Mais bah ! je n'ai pas pensé à tout ça et je me suis mis en chasse.

Il faut dire que j'espérais qu'il n'y verrait que du feu. Ah ! bien, oui ! Je vous ai dit comment il m'a donné mon paquet à l'entrée du jardin. C'est à ce moment-là que je l'ai lâché.

C'était ce que j'avais de mieux à faire, car j'ai besoin de ma place... marié et trois enfants, dont un en nourrice... Vous savez ce que c'est... Ça n'empêche pas que j'aurais tenu bon tout de même, si je ne m'étais pas rappelé que la femme devait revenir demain à la poste restante... Alors, je me suis dit que rien n'était manqué, puisque vous pourriez me remplacer, et je vous ai écrit de prendre la faction ce matin.

— Et je te remercie, mon vieux, quoique ça n'ait pas servi à grand'chose, puisque ce gueux-là m'a deviné du premier coup.

Mais je regrette que tu n'aies pas eu l'idée de faire causer la femme. Elle ne te connaît pas, elle, et elle aurait pu te dire bien des choses.

— Quoi, par exemple, patron? demanda Cornillon d'un air naïf.

— Mais, d'abord, je voudrais savoir si elle venait chercher la lettre pour son propre compte, ou bien si elle agissait pour ce gredin-là.

— Oh ! patron, comment pouvez-vous avoir un doute là-dessus?

— Mais il me semble...

— Ça n'est pas bien difficile de deviner que, si la créature travaillait pour elle toute seule, elle n'aurait pas besoin de se faire escorter par un agent de première classe. Au lieu que lui, s'il a intérêt à mettre la main sur la lettre, il ne peut pas la réclamer en personne, puisqu'elle est adressée à une femme.

L'entendez-vous dire à l'employé : c'est moi qui suis Zénobie. Tandis qu'avec la vendeuse de pommade ça allait tout seul. Il en aura été quitte pour lui allouer une récompense honnête.

— Oui, c'est probable. Mais cette farceuse n'est pas Zénobie, et cependant elle n'a pas paru embarrassée quand on lui a demandé ses papiers.

— Parbleu ! son protecteur d'occasion les lui a fournis. Il n'aura eu que la peine de les faire fabriquer dans les bureaux de Fouché. Vous savez bien, patron, que, dans le temps, ce n'était pas ça qui nous gênait.

— Bon ! alors tu crois que la femelle ne jouait là qu'un rôle accessoire ?

— J'en mettrais ma main au feu.

— Je ne dis pas que tu te trompes, mais enfin j'aimerais

mieux m'en assurer moi-même. Il faudra ce soir que j'aille lui tirer les vers du nez, à cette drôlesse.

— C'est fait, patron.

— Comment ! tu as causé avec elle ?

— Pas si bête. J'ai taillé une bavette avec ses petites camarades, ses bonnes voisines qui ne peuvent pas la souffrir parce qu'elle vend plus que les autres.

— Et que t'ont-elles dit ?

— D'abord que la donzelle s'appelait Zulma. Zulma, Zénobie, tous ces noms-là commencent par un Z. Ensuite, que notre homme était une de ses meilleures pratiques et de plus, un vieil habitué des galeries de bois. Il est connu comme le loup blanc... pas sous son vrai nom, par exemple... les dames, en parlant de lui, disent M. Oscar.

Et il paraît que c'est un luron. Gai, bon enfant, bon vivant et généreux comme un mylord. On se le dispute dès qu'il met le pied dans le Palais-Royal, mais on ne l'y avait pas vu depuis trois mois, quand il s'y est montré la semaine passée. Vous pensez si ces marchandes se sont mises en frais.

C'est Zulma qui a eu la pomme. Il l'a régalée deux jours de suite au Cadran-Bleu, et il lui a payé une fois l'Ambigu-Comique. Une manière adroite de la mettre dans ses intérêts.

Et puis, hier, il est venu la chercher de bon matin, soi-disant pour déjeuner, et il est revenu aujourd'hui à la même heure.

Les amies ne savent pas encore où il l'a menée, parce que Zulma fait la discrète, mais d'ici à quelques jours ce sera le secret de Polichinelle, car il a l'air d'en avoir

assez de sa belle, et, quand elle se verra lâchée, elle jaspera. Du reste, elle ne sait pas ou elle ne fait pas semblant de savoir qu'il est de la police, mais les autres s'en doutent.

J'ai vidé mon sac, patron, et il me semble que l'affaire est assez claire.

— Très-claire, en effet. J'en suis sûr, maintenant, c'est l'homme qui cherche Zénobie, mais quel intérêt peut-il avoir à la chercher?

— Là-dessus, patron, je ne peux rien vous répondre, vu que vous ne m'avez pas dit ce que c'est que la susdite et que je ne me permettrai même pas de vous le demander, n'ayant pas l'habitude de me mêler de ce qui ne me regarde pas. Mais, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne plus filer le particulier en question. Il est dans la manche de Fouché, c'est sûr, et Fouché pourrait se fâcher.

— Tu as raison. Pour le moment, il n'y a rien à faire. Mais, si tu pouvais savoir au juste ce que c'est que cet individu-là, tu me rendrais un fameux service.

— Avec plaisir, patron. Je ne peux plus travailler moi-même, puisqu'il m'a, du premier coup, collé mon numéro sur la figure, mais j'en parlerai au 15 et au 33 qui sont de la brigade politique et qui me trouveront ça.

A mon idée, ce joli-cœur doit être de la police particulière de Louis XVIII, ça se voit. Il a tout son temps à lui et de l'or plein ses poches. Je parierais qu'il entre plus souvent au château qu'à la maison.

— Oui, c'est bien possible, et je compte sur toi, mon vieux Cornillon, pour me renseigner exactement.

— C'est dit. Je vous demande la semaine, parce que ça

n'ira peut-être pas tout seul. D'aujourd'hui en huit, vous me trouverez ici, à midi.

— J'y serai.

— Et d'ici là, patron, faut-il continuer la surveillance?

— A la poste, non, dit Saint Privat avec un soupir. Le coquin est trop sur ses gardes, mais aux messageries et au ministère de la guerre, je n'y vois pas d'inconvénients.

— Ça va. J'en parlerai ce soir aux camarades. Et maintenant, patron, avez-vous autre chose à me commander? Il est l'heure que j'aille au rapport.

Saint-Privat tarda quelque peu à répondre à son auxiliaire ; il réfléchissait en regardant vaguement autour de lui.

Le café s'était peuplé de quelques consommateurs, et le bonhomme que le garçon appelait le père Mâchefer paraissait toujours plongé dans une douce somnolence.

— As-tu été à la maison ce matin? demanda le père de Clarisse en baissant encore la voix, quoique toute cette conversation eût été tenue en sourdine.

— Oui, patron.

— On n'y parlait pas d'une affaire qui aurait eu lieu cette nuit... d'un duel entre un Français et un Prussien?

— Pas connaissance, patron. Il y a bien un cocher qui est venu déclarer qu'on avait assassiné dans son fiacre un officier étranger...

Saint-Privat ne dit mot, mais il pâlit un peu sous ses rides factices.

— Il n'y a pas de duel là-dedans, reprit Cornillon. D'ailleurs, le cocher était tellement soûl qu'il ne se rap-

pelait rien, sinon qu'il a trouvé sa voiture pleine de sang.

Saint-Privat respira et demanda négligemment :

— Qu'en a-t-on fait ?

— On a envoyé l'homme au violon et le fiacre en fourrière. Il y a ordre de commencer une enquête, mais c'est de la bouillie pour les chats. On n'arrivera à rien.

— C'est probable, et ça m'est égal. Maintenant, dis-moi un peu... tu n'as jamais eu dans tes surveillances un lieutenant à demi-solde... un nommé Lucien Bellefond.

— Pour politique, pas vrai ?

— Oui.

— Vous savez bien, patron, que je ne suis pas de cette brigade-là. Mais le 15 et le 33 en sont. Si vous le voulez, je leur demanderai des renseignements.

— Tu me feras plaisir. Et, à présent, décampons. Sors le premier. On ne sait pas ce qui peut arriver. Si tu apercevais le gueux qui m'a appuyé une si jolie chasse tantôt, tu frapperais doucement aux carreaux de la devanture. Je vais attendre cinq minutes.

— Compris, patron. A l'avantage, dit Cornillon, qui se leva aussitôt et gagna la porte.

Le faux grognard, cependant, appela le garçon, paya la bière et l'eau-de-vie, et, après avoir toussé et craché pour donner à son auxiliaire le temps de l'avertir, se leva et sortit en saluant de la canne la dame de comptoir et les consommateurs.

Comme il l'espérait bien, la rue était libre. Il s'en alla prestement jusqu'à une place de fiacres et se fit conduire en voiture à la rue d'Enfer.

Il lui tardait d'embrasser sa fille, de revoir son blessé

et de se débarrasser de son déguisement. Il avait là, sous la garde de son fidèle Bourdache, un second dépôt de costumes de rechange et il tenait à paraître devant Clarisse sous ses habits ordinaires. Il tenait aussi à déjeuner, car il n'avait rien pris de la matinée, et il était très-soigneux de son estomac.

Pendant qu'il roulait vers les régions lointaines de l'Observatoire, le sourd qui dormait à côté de lui dans le café, secouait sa somnolence et se décidait enfin à quitter la place.

CHAPITRE VI

L'amoureux de la vendeuse de cravates, le drôle qui, sous le balcon de Sa Majesté Louis XVIII, avait essayé de jouer un si mauvais tour à Saint-Privat, ne s'était point acharné à sa poursuite.

Peut-être en excitant les royalistes contre le faux brigand de la Loire voulait-il tout simplement lui faire peur.

Dès qu'il vit les grognards sérieux accourir au secours de l'homme qu'ils prenaient pour un de leurs camarades, cet énigmatique personnage battit en retraite prudemment et regagna la grille de la rue de Rivoli.

Là, il tourna à droite et déboucha bientôt sur le Carrousel, où bivouaquaient encore nos vainqueurs.

La place était pleine de soldats prussiens, qui faisaient la soupe entre le Louvre et les Tuileries et se gardaient militairement, comme en campagne.

On dressait autour de l'arc de triomphe des échafaudages pour enlever le quadrigue conquis par nos soldats et pour arracher les bas-reliefs consacrés à leur gloire.

Les patriotes ne passaient guère par ce triste chemin, et plus d'un Français faisait un grand détour pour éviter cette esplanade souillée par la présence des étrangers.

Mais l'individu qui était allé réclamer à la poste la lettre de Zénobie Capitaine possédait sans doute un cœur peu sensible aux humiliations nationales, car il regardait nos ennemis avec une bienveillance marquée.

Il lui arriva même deux ou trois fois, avant d'arriver au guichet du bord de l'eau, de s'arrêter pour causer en excellent allemand avec les grenadiers du roi Guillaume.

Si les porteurs d'œILLETS rouges l'avaient vu, il est probable qu'ils l'auraient suivi pour lui faire un mauvais parti, mais ces braves gens ne se montraient point autour des campements de l'armée alliée.

L'homme *filé* par Saint-Privat sortit du Carrousel, remonta le quai où le père de Clarisse venait de passer en fiacre, et peu s'en fallut qu'ils ne se rencontrassent.

Il prit le pont des Arts, au bout duquel les Prussiens, toujours prudents, avaient mis en batterie deux pièces de canon, et rabattit par le quai Malaquais.

Après avoir passé l'Institut, il se rapprocha des maisons, et, arrivé devant une porte entre-bâillée, à dix pas de la cour d'un grand hôtel, il la poussa vivement et entra dans une allée sombre qu'il semblait connaître parfaitement, car il la parcourut en trois enjambées.

Elle aboutissait à un escalier tournant qu'il grimpa sans hésiter et qui le conduisit au premier étage dans une pe-

tite antichambre gardée par un homme vêtu de noir, quelque chose comme un huissier.

— Monseigneur est-il visible? demanda l'ami des Prussiens.

— Son Excellence vient de rentrer et elle a défendu sa porte, répondit l'homme noir; mais, comme, ce matin, elle a daigné s'inquiéter de savoir si vous étiez venu, je vais prendre sur moi de lui dire que vous êtes là.

Et le serviteur au langage respectueux poussa discrètement un battant mobile et disparut.

— Il n'y a que les Jacobins convertis qui sachent se faire traiter en princes, dit entre ses dents le visiteur.

L'huissier revint presque aussitôt et lui fit signe d'entrer.

Dans un cabinet, somptueusement meublé, se promenait à grands pas un homme à la face blême, dont le portrait n'est plus à faire, car il a pris place depuis longtemps dans l'histoire.

Cet homme était Fouché, ministre de la police de Louis XVIII; Fouché l'ex-ministre de Napoléon; Fouché, l'ex-collègue de Robespierre; Fouché, qui avait porté jadis la robe de religieux Oratorien et voté la mort de Louis XVI.

Le moine défroqué, le régicide passé duc d'Otrante était ce jour-là d'assez mauvaise humeur.

— Vous voilà, monsieur, dit-il en attachant ses yeux gris sur le nouveau venu; il y a trois jours que je vous attends.

— Monseigneur sait pourtant que j'étais absent pour son service, répondit sans se déconcerter l'ami de la demoiselle aux rubans verts.

— Mon service! mon service! grommela Fouché déjà radouci. Je vous ai donné une mission pour le quartier général de lord Wellington, et je sais que vous l'avez remplie. Ce n'est pas une raison pour que vous vous permettiez de perdre votre temps pendant toute la semaine, et cela au moment où j'ai besoin de vous.

— Je ne l'ai pas perdu, monseigneur.

— A d'autres, mon cher, on ne m'en conte pas. J'ai là trois rapports où l'on m'apprend que vous passez tout votre temps aux galeries de bois.

— Monseigneur m'a fait *filer*. C'est bien de l'honneur pour moi.

— On me dit aussi que vous êtes en relations suivies avec les drôlesses de l'endroit et que vous allez tous les soirs au jeu.

— Monseigneur, j'ai toujours eu des vices, c'est la vérité, et je ne m'en cache pas; mais, jusqu'à présent, Votre Excellence m'a fait la grâce de les tolérer, par égard pour les faibles talents que je possède.

— Eh! parbleu! soyez vicieux tant qu'il vous plaira, pourvu que vous fassiez bien votre métier.

— Mais, monseigneur, il me semble que, sous ce rapport, je n'ai rien à me reprocher.

— Laissez donc! Je vous avais donné l'ordre de surveiller à votre retour les factieux qui troublent l'ordre dans le jardin des Tuileries...

— J'en viens, monseigneur.

— Moi aussi j'en viens, et j'y ai vu et entendu de jolies choses. On a encore poussé des cris séditieux et insulté le roi.

— Je connais les coupables, et, si Votre Excellence veut me donner carte blanche, je me fais fort de les lui livrer d'ici à quarante-huit heures.

— Bon ! nous verrons cela. Mais, en attendant, vous deviez aussi organiser un service pour veiller à la sûreté des officiers alliés, et voilà que cette nuit on a assassiné un major prussien.

— Monseigneur, je connais cette affaire. Ce n'est point un assassinat, c'est un duel. Et, si Votre Excellence tient à être complètement renseignée, elle n'a qu'à envoyer quelqu'un au café de Valois, où déjeunent en ce moment même deux officiers anglais qui ont servi de témoins au major von Gruner. Vous voyez que je sais le nom du défunt.

Fouché regarda son agent bien en face et vit sans doute qu'il disait la vérité, car il reprit sur un tout autre ton :

— Allons, je commence à croire que tu n'as pas fait de trop mauvaise besogne. C'est toi-même qui as eu le renseignement ?

— Moi-même, en déjeunant à côté de ces messieurs. Ils croyaient pouvoir parler sans se gêner devant un Français. Mais j'entends toutes les langues.

— Oui, je sais que tu as du bon, mon cher Max, et je suis disposé à te pardonner tes escapades, à une condition...

— Les conditions de Votre Excellence sont acceptées d'avance.

— A condition que tu me dénicheras deux oiseaux que je cherche pour les mettre en cage.

— Si monseigneur daignait s'expliquer plus clairement.

— Tiens, dit Fouché en prenant un journal sur son bureau et en le mettant sous le nez de son agent, qui lut :

« On dit que les généraux Exelmans et Flahaut se sont établis à Effiat, en Auvergne, avec huit cents hommes, dans un château qu'ils ont fortifié et d'où ils répandent la terreur dans les environs (1). »

— Voilà une armée qui ne me paraît pas bien redoutable pour le gouvernement, dit en souriant l'espion.

Est-ce que les deux oiseaux dont parle Votre Excellence seraient...

— Eh non ! nigaud. Comment, tu ne devines pas que cette nouvelle ridicule a été insérée pour nous dérouter ? C'est le maréchal Ney et le colonel Labédoyère que je cherche. On sait qu'ils sont cachés quelque part dans le Midi, et on voudrait me lancer sur une fausse piste, mais je ne suis pas si sot.

— Alors, monseigneur a pensé à moi pour faire une petite tournée en province.

— Juste. Il n'y a que toi qui sois capable de me pincer ces gens-là.

— Un maréchal de France et un colonel ! ces captures-là ne se font pas sans peine.

— On payera en conséquence, sois tranquille. Je sais qu'il y aura de grands risques à courir. Tu les mettras

(1) Note textuellement extraite du *Journal des Débats*.

sur ta note, que je me charge de faire acquitter à vue, si tu réussis.

— Où faudrait-il aller ?

— Dans trois ou quatre départements : la Dordogne, le Lot, le Cantal, le Puy-de-Dôme. Je te communiquerai tous les rapports, tu les compareras et tu décideras toi-même par où il convient de commencer. Mon cher, c'est une mission de confiance que je te donne là, et je te réponds que, si tu t'en tires bien, ta fortune est faite. Tu auras tous les pouvoirs nécessaires, y compris celui de requérir la force armée, et tu rouleras sur l'or au retour... Sans compter l'honneur qui t'en reviendra, dit Fouché avec une grimace indéfinissable.

Voyons, qu'en dis-tu ?

— Je dis, monseigneur, que cela tombe à merveille, car je venais justement demander à Votre Excellence de me permettre de faire un petit voyage dans ces pays-là.

— Comment ! tu avais eu toi-même l'idée de découvrir le maréchal Ney et le colonel Labéboyère ?

— Non, monseigneur, ce n'est pas cela. Je ne me permettrais pas de devancer les volontés d'un ministre du roi.

Je voulais tout simplement solliciter la permission de me rendre dans le Midi pour mes affaires personnelles.

— Quelles affaires peux-tu avoir de ce côté-là ?

— Monseigneur, c'est mon pays natal.

— Et tu éprouves le besoin de le revoir ! Je ne te savais pas si sentimental.

— Ce n'est pas le sentiment qui me fait désirer de retourner en Périgord.

— Ah ! C'est en Périgord que tu veux aller ?

— Oui, monseigneur. A Périgueux, d'abord, et puis aux environs.

— Fort bien ; mais pourquoi faire ?

— Pour y entrer, si faire se peut, en possession d'un héritage.

— Et de qui hérites-tu, s'il te plaît ? et de combien hérites-tu ?

— De mon oncle, monseigneur, et d'un peu plus de deux millions.

A ce chiffre de deux millions, Fouché fit un mouvement et regarda son agent pour lire dans ses yeux s'il disait la vérité ou s'il inventait un mensonge et dans quel but.

— Toi, millionnaire, mon cher Max, dit-il lentement, ma foi ! je ne m'en serais jamais douté.

— Monseigneur, je ne le suis pas encore et je ne le serai peut-être jamais ; mais je viens vous supplier de m'aider à le devenir.

— Je ne demande pas mieux, quoique, à vrai dire, je n'y aie pas grand intérêt, car tu ne seras pas plus tôt riche que tu nous planteras là pour courir le guilledou nuit et jour.

— Monseigneur se trompe. Je travaillerai en amateur et la besogne n'en sera pas plus mal faite.

— Alors, explique-toi plus clairement. Que désires-tu de moi ?

— D'abord un passeport au nom que je choisirai .

— Accordé. Cela va de soi.

— Ensuite, une lettre de Votre Excellence pour m'accréditer auprès des autorités départementales.

— Je t'ai déjà dit que tu aurais le droit de requérir la force armée.

— Je le sais bien, monseigneur, et j'en userai en cas de besoin, mais ce n'est pas tout à fait suffisant. Il se peut que j'aie à revêtir certains costumes et à commettre certains actes qui ne seraient pas précisément de nature à me concilier les sympathies de messieurs les préfets et de messieurs les commissaires de police. S'ils s'avisaient de me tracasser, je voudrais être en mesure de leur exhiber quelques lignes signées de Votre Excellence et approuvant par avance tout ce que je ferai.

— Par exemple ?

— Par exemple, si j'étais obligé de me lier avec des amis du maréchal et même de conspirer un peu avec eux pour l'aider à quitter la France, il ne faudrait pas qu'un lourdaud de fonctionnaire prît cela au sérieux et m'envoyât en prison.

— Tu as raison. Cela pourrait bien arriver. Tous ces gens-là sont des nouveaux venus qui n'entendent rien à la politique et qui ont la rage de faire du zèle.

Je te signerai ta lettre.

— Merci, monseigneur.

— Je te la signerai, à condition que tu vas jouer avec moi cartes sur table. Je n'ai point envie d'acheter chat en poche et de te défrayer d'un voyage d'agrément. Je veux être sûr que tu rempliras ta mission et que tu ne la feras point passer après la recherche de ton héritage.

— Je me flattais d'être assez connu de monseigneur pour ne pas être exposé à un tel soupçon de sa part.

— Hé ! hé ! il est plus agréable et plus profitable aussi de courir après des millions qu'après des proscrits.

— L'un n'empêchera pas l'autre, et, si monseigneur veut bien me permettre de lui exposer ma situation et mon plan, il verra que les deux affaires peuvent très-bien être menées de front.

— Parle, j'écoute.

— J'ai eu l'honneur de vous dire, monseigneur, que je comptais aller d'abord à Périgueux et dans les environs.

C'est un excellent centre d'informations, puisque tout porte à croire que le maréchal et le colonel sont cachés dans la Dordogne ou dans un des départements limitrophes (1). C'est mon pays, et je possède l'avantage inappréciable d'y connaître à peu près tout le monde et de n'y être connu de personne, attendu que j'ai très-bonne mémoire, que je l'ai quitté fort jeune et que j'ai beaucoup changé depuis ma jeunesse.

Je serais bien maladroît ou j'aurais bien du malheur, si je n'obtenais pas en peu de jours des renseignements utiles, car je sais fort bien à qui les demander. Il n'y a pas en Périgord et en Quercy un homme un peu important dont je ne connaisse les opinions.

— Au fait, n'as-tu pas travaillé de ce côté-là dans le temps ?

(1) Le colonel Labédoyère fut arrêté le 2 août à Paris, où il venait d'arriver par la diligence de Riom en Auvergne, et fusillé le 19 août. Le maréchal Ney fut pris quelques jours plus tard, aux environs de Figeac, sur la limite du Lot et du Cantal, et fusillé le 7 décembre.

— En février 1814, pour un vol à main armée des fonds du gouvernement, sur la route de Périgueux à Sarlat. Il y avait des nobles compromis dans l'affaire et le duc de Rovigo, qui m'envoya là-bas, croyait à un commencement de réorganisation de la chouannerie.

— Cela lui ressemble bien, dit ironiquement Fouché, qui avait toujours détesté son célèbre compétiteur au ministère de la police.

Je crois, ajouta-t-il, que tu es en état de faire une bonne campagne dans ce pays-là et de rendre des services sérieux. Venons maintenant à ton héritage. Comment pourras-tu t'en occuper sans négliger ta mission et sans te présenter sous ton vrai nom ?

— Monseigneur, voici l'histoire. Quand je pris mon vol vers la capitale, il y a une dizaine d'années, je possédais un oncle qui était officier d'artillerie et, de plus, fort à son aise. Il rêvait de faire de votre serviteur un canonnier comme lui, et j'eus même la faiblesse de m'engager dans son régiment pour lui être agréable. Mais sa sœur, qui était ma mère, étant morte sur ces entrefaites en me laissant quelque fortune, j'éprouvai aussitôt le besoin de manger tranquillement ma légitime et je quittai le service d'une façon... irrégulière...

— Au fait, morbleu ! au fait ! Ces détails sont inutiles, puisque je connais ton dossier depuis le jour où tu as déserté jusqu'au jour où je te trouvai travaillant pour Rovigo et où je te proposai de te prendre dans ma contre-police.

— Et monseigneur se souvient que je n'hésitai pas à lui donner la préférence.

— Ce qui ne t'empêcha point de continuer à servir Rovigo. Tu as toujours aimé à manger à deux râteliers. Continue.

— Monseigneur doit bien penser, reprit sans sourciller l'espion, qu'à la suite de cette escapade mon oncle me donna sa malédiction. Il avait du côté de sa femme un autre neveu qui ne déserta point, lui, au contraire, car il avait une vocation prononcée pour l'état militaire, et il a fini par atteindre le grade de lieutenant. Un joli avancement, ma foi !

Ce neveu par alliance devint naturellement le benjamin du colonel, — j'ai oublié de dire à Votre Excellence que mon oncle était devenu colonel, — et tout le monde le regardait comme son héritier présomptif, d'autant plus que personne ne savait au juste ce que j'étais devenu. Mais la Providence s'en est mêlée, monseigneur, et mon cher oncle, parti à la tête de son régiment pour la Russie en 1812, a disparu dans la désastreuse retraite de Moscou, et il y a gros à parier qu'il a été enseveli sous les neiges.

— Et tu es son héritier naturel ?

— Seul et unique. Malheureusement, pour hériter, il faut présenter un acte de décès, et celui de mon oncle regretté n'a jamais été dressé, et pour cause.

— Bon ! mais on peut obtenir une déclaration d'absence.

— Je suis en instance pour cela depuis près d'un an et mes démarches n'ont point encore abouti. Il faut vous dire, monseigneur, que je n'ai été mis au courant de la situation qu'à la fin de 1813 et que le retour de Bonaparte m'a encore fait perdre trois mois.

— N'est-ce que cela ? Je puis recommander ton affaire au tribunal chargé de statuer. Mais ce n'est pas, je suppose, pour féliciter tes juges que tu tiens tant à aller en Périgord ?

— Non, monseigneur. Votre protection suffira amplement à me les rendre favorables.

— Alors, qu'y veux-tu faire ?

— Voici, monseigneur. Mon oncle a laissé là-bas une espèce d'intendant qui gère provisoirement sa succession. Mon premier soin a été naturellement d'écrire à cet homme pour lui annoncer que j'existais et aussi pour le mettre dans mes intérêts, ce à quoi j'ai complètement réussi, moyennant diverses gratifications et promesse d'une forte prime, payable le jour où j'entrerais en possession.

Je me disposais même à lui aller faire une visite quelques jours avant le 20 mars, lorsque je fus obligé de me sauver à Gand. Mais je suis resté en correspondance avec lui et tout récemment, il m'a appris que j'étais menacé du malheur le plus inattendu.

— Ton oncle serait-il ressuscité ?

— Ce n'est pas cela, monseigneur, mais il paraît qu'il a laissé un testament.

— Diable ! Et ce testament te déshérite ?

— Oh ! complètement.

— Alors, mon pauvre Max, je ne puis rien pour toi. J'ai disposé et je dispose encore de la vie de bien des gens, mais je n'ai jamais fait casser de testament. Ces choses-là ne sont pas de ma compétence.

— Il n'est pas nécessaire de le casser, monseigneur ; il s'agit seulement d'empêcher qu'on le produise.

— Ah ! ah ! voilà qui est bien différent.

— J'ajoute que l'existence de ce maudit papier n'est même pas absolument prouvée.

— Alors de quoi t'inquiètes-tu ?

— Pardon, monseigneur, elle n'est pas prouvée, il est vrai, mais elle est infiniment probable.

— Explique-toi donc, morbleu ! au lieu de parler sans cesse par énigmes.

— Monseigneur, l'homme d'affaires de feu mon oncle me portant, comme je l'ai dit, le plus vif intérêt, m'a informé vers la fin du mois dernier de l'arrivée d'une certaine cantinière que tout le monde croyait morte et qui est tombée un beau matin à Périgueux. Elle revenait de Russie, où elle avait suivi le 19^e d'artillerie, le régiment de mon oncle, et son apparition a fait du bruit dans le pays où elle a encore des parents qui l'ont accueillie.

Mon brave intendant, toujours à l'affût des nouvelles qui m'intéressent, a pris adroitement des renseignements. Il a su que cette créature se montrait fort discrète ; qu'elle se bornait à affirmer que le colonel était mort, sans entrer dans d'autres détails sur ce funeste événement ; mais qu'en revanche elle s'informait avec beaucoup de sollicitude du neveu par alliance de mon cher oncle. C'est assez naturel, puisqu'elle a connu ce neveu quand il était enfant ; mais mon correspondant, qui est un homme fort avisé, voit plus loin et ne doute pas que la vivandière n'apporte au préféré du colonel un testament qui le fait légataire universel.

— Je commence à comprendre, dit Fouché, et à croire que je puis t'être utile. Comment s'appelait ton oncle ?

— Pierre Lacaussade. Moi, monseigneur, j'ai porté, comme vous le savez, beaucoup de noms, mais j'ai été inscrit sur les registres de ma paroisse sous celui de Maxime Trimoulac, fils de François Trimoulac et de Marie Lacaussade. Maintenant, mon susdit oncle avait épousé une demoiselle Bellefond, propre tante de mon compétiteur, Lucien Bellefond, filleul du colonel et lieutenant au 25^e de ligne.

— Lucien Bellefond ! répéta Fouché. Il me semble que je connais ce nom-là.

Ce lieutenant n'a-t-il pas été mis à demi-solde après la première restauration, en 1814, demanda Fouché.

— Oui, monseigneur, répondit l'espion. J'admire la mémoire de Votre Excellence.

— Quand un nom m'a passé une fois sous les yeux, je ne l'oublie jamais, et je suis sûr d'avoir lu celui-ci sur des rapports de police.

— Cela doit être en effet, monseigneur, car le drôle me fait l'effet d'un énergumène, et il a bien la mine d'être affilié à quelque société secrète. Je ne l'avais pas vu depuis son enfance, lorsque le hasard le plus singulier me le fit rencontrer, la veille de l'entrée des alliés, au café de la Rotonde, où il tenait publiquement des propos séditieux. Du diable si je l'aurais reconnu ! Mais cet imbécile qui, bien entendu, ne me reconnaissait pas non plus, ne s'est-il pas avisé de me chercher querelle, de me provoquer en duel et de me remettre sa carte !

— De sorte que tu sais où il loge ?

— Oui, monseigneur.

— Et tu l'as surveillé ?

— Je n'en ai guère eu le temps, car notre rencontre est toute récente. Un des numéros de la brigade politique l'a *filé* deux fois par mon ordre et n'a rien relevé de suspect. Mon cousin par alliance va tous les soirs au jeu, mais, pour le reste, il est rangé comme une fille.

— Ainsi, tu ne crois pas qu'il tienne de près ou de loin aux *frères du plâtre* ?

— Quand je m'occupais d'eux, je ne l'ai jamais vu à leurs réunions ; mais monseigneur me donne une idée, et il faudra que je me renseigne de ce côté-là. Depuis le 20 mars, j'ai perdu de vue la bande que je tenais tout entière quand l'escapade de Bonaparte m'a forcé de voyager en Belgique, mais, à mon retour du Midi, je reprendrai l'affaire, si Votre Excellence le permet.

— Non-seulement je te le permets, mon cher, mais je te l'ordonne, et, en attendant, je pourrai peut-être te débarrasser du lieutenant. Il est impossible qu'il n'ait pas à se reprocher quelque frasque bonapartiste qui fournirait un prétexte pour le coffrer.

— En agissant ainsi, monseigneur comblerait mes vœux.

— Oui, cela te permettrait de chercher à loisir ta cantinière, car tu n'aurais plus à craindre qu'elle s'abouchât avec le légataire de ton oncle.

— Votre Excellence devine tout, dit Maxime avec admiration.

— Tu me flattes, reprit Fouché, car je ne devine pas

comment, lorsque tu l'auras retrouvée, tu t'y prendras pour l'empêcher de produire le testament du colonel.

— Monseigneur, ce sera difficile, j'en conviens, mais j'en fais mon affaire.

— Tu n'as pas, j'espère, le projet de supprimer cette intéressante créature ?

— Fi donc ! les violences ne sont point à mon usage, et je puis assurer à Votre Excellence...

— C'est que, dans ce cas-là, mon cher, je serais obligé de sévir contre toi. Mon devoir est de veiller à la sûreté des sujets de Sa Majesté, de ses sujets des deux sexes.

Par exemple, je ne m'oppose pas à ce que tu tentes de séduire la cantinière pour la mettre dans tes intérêts.

— C'est bien ainsi que je compte opérer, monseigneur. La douceur, tout par la douceur, c'est ma devise. Je cajolerai la confidente de mon cher oncle, au lieu de l'effrayer, et je réponds que je finirai bien par m'en faire une amie. Peut-être me présenterai-je à elle comme un mandataire du lieutenant Bellefond. Cela dépendra des circonstances ; mais, dans tous les cas, Votre Excellence peut être assurée que je ne négligerai pas ma mission.

Je prends même la liberté de lui faire remarquer en passant que, si ma présence à Périgueux venait à attirer l'attention des ennemis du gouvernement, j'aurais soin de leur laisser apercevoir mes relations avec la cantinière. La succession du colonel est un excellent prétexte, et mon voyage s'expliquerait ainsi tout naturellement.

— Pas mal imaginé. Tout ira bien, pourvu que tu ne fasses pas de sottises et que tu ne t'attardes pas trop dans

la Dordogne, car il n'est pas certain que le gibier que tu vas chasser soit remisé là.

— Monseigneur, mon héritage ne passera qu'après la capture. Si je ne trouve rien en Périgord, je passerai en Quercy et de là en Auvergne, et je reviendrai ensuite pour faire la conquête de ma vivandière. Je puis d'autant mieux prendre mon temps avec elle que Votre Excellence daigne me donner l'espoir d'être débarrassé momentanément de mon compétiteur.

— Oui, tu laisseras les indications nécessaires sur ses allures et sur son domicile et, à la première occasion, on avisera à le mettre sous les verrous. Et je ne ferai que mon devoir en donnant l'ordre de l'arrêter. Le gouvernement du roi a un intérêt majeur à ce qu'un factieux n'hérite pas de deux millions dont il ferait le plus mauvais usage.

Mais es-tu sûr qu'il ne soit pas trop tard et que cette femme n'ait pas déjà noué des relations avec ton joli cousin ?

— Je l'ai craint, monseigneur; mais maintenant je suis à peu près rassuré sur ce point.

— Tant mieux, car, s'ils s'étaient rencontrés ou si seulement le légataire était prévenu, je ne pourrais plus rien pour t'aider. Il n'y a qu'en matière politique exclusivement qu'il m'est permis de faire de l'arbitaire.

— Je le sais, monseigneur, mais voici où en sont les choses. Mon intendant de là-bas en m'annonçant le retour de cette échappée de la Russie, me prévenait qu'elle se préparait en cachette à partir pour Paris où elle comptait rejoindre le lieutenant. Il me disait en même temps

qu'elle ignorait l'adresse de son protégé et qu'elle avait dû cependant lui écrire. Cette femme connaît les usages militaires et elle sait que les officiers en non-activité sont tenus d'indiquer leur domicile à la Place ou au Ministère.

J'ai dressé mes batteries en conséquence. J'avais le nom et le signalement de la drôlesse. Je l'ai fait chercher par mes meilleurs agents, aux diligences, dans les garnis, partout où je pensais qu'on pourrait la trouver. Voilà huit jours qu'ils courent et ils n'ont rien découvert.

— Elle aura changé d'avis, parbleu !

— Par surcroît de précaution, j'ai eu recours à deux tours bien connus. Les plus vieux sont encore les meilleurs. Votre Excellence sait cela.

D'abord, j'ai écrit à la vivandière au nom du lieutenant Bellefond. Je lui disais que ce cher lieutenant dont j'étais le meilleur ami, ayant appris par hasard son arrivée à Périgueux, et se trouvant obligé de s'absenter pour quelques jours, me chargeait de l'engager à venir à Paris et de la recevoir à sa place, si elle y arrivait avant son retour. Je lui donnais une adresse...

— La tienne, parbleu !

— Précisément, monseigneur. C'était là, je m'en flatte, une souricière assez bien tendue. Mais la souris n'est pas venue s'y prendre. Personne ne s'est encore présenté chez moi et je désespère d'avoir jamais l'honneur d'héberger la veuve Capitaine.

— Elle s'appelle Capitaine, ta cantinière ?

— Oui, monseigneur, et Zénobie, par-dessus le marché.

Avec de pareils noms, elle est bien sûre de ne pas être confondue avec une autre.

Le second moyen n'a pas mieux réussi que le premier. J'avais eu l'idée qu'avant d'avoir reçu ma lettre, ou même après, si ma lettre lui inspirait de la défiance, la susdite veuve se proposant de venir à Paris et ne sachant pas encore où elle descendrait, avait pu écrire à son protégé de lui répondre poste restante. Cette réponse devait me renseigner tout à la fois sur le lieutenant et sur M^{me} Capitaine, et j'épouvais le plus vif désir de me l'approprier.

— Est-ce que par hasard tu aurais eu l'imprudence d'aller toi-même la réclamer à la poste ?

— Pas précisément, monseigneur, je sais me *faire une tête*, mais je ne suis pas encore de force à jouer les cantinières. Heureusement que j'ai quelques amies d'une obligeance à toute épreuve. L'une d'elles a bien voulu me rendre le service de m'accompagner au bureau. Je l'avais préalablement munie d'un passe-port en règle...

— Que tu es venue te faire délivrer par mon secrétaire, n'est-ce pas ?

— Aucun détail ne vous échappe, monseigneur. C'est à ces traits qu'on reconnaît un grand ministre.

— Bon ! finis ton histoire.

— Eh bien, monseigneur, je suis allé hier à la poste avec cette complaisante personne, et j'y suis retourné aujourd'hui. Il n'y avait pas la moindre lettre pour Zénobie Capitaine.

— Et cette fois-ci comme l'autre, tu en as été pour tes frais d'invention ?

— Oui, monseigneur, je l'avoue sans honte; et même ce matin, à ma dernière visite à l'hôtel de la rue Jean-Jacques - Rousseau, il m'est arrivé une chose singulière : j'ai été *filé* par un particulier habillé en vieux grognard, que j'ai reconnu du premier coup d'œil pour être une mouche. Je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu chez nous, et cependant je suis sûr de mon fait. Il pue la police à cent pas.

— Oh ! oh ! s'écria le duc d'Otrante en fronçant le sourcil, est-ce que ce drôle travaillerait pour les bonapartistes ? Rovigo est bien capable d'avoir laissé ici quelques agents.

— Je croirais plutôt, dit humblement Maxime Trimoulac, qu'il opère pour le compte du château.

— C'est possible et c'est ce que je tiens à vérifier. Qu'as-tu fait de cet individu ?

— Je me suis amusé à le *filer* à mon tour pour lui montrer que je n'étais pas sa dupe et il s'est sauvé comme un lièvre. Je l'ai rattrapé dans le jardin des Tuileries, et, grâce à son costume, j'allais pouvoir me donner le divertissement de le faire assommer par les gens bien pensants, lorsque, par malheur, des officiers en longue capote, des vrais, ceux-là, ont pris sa défense et l'ont tiré de la foule. J'ai perdu sa trace, à mon grand regret.

— Il faudra le retrouver.

— J'y tâcherai, monseigneur; mais, si je dois partir immédiatement pour le Midi, ce sera difficile.

— Tu ne quitteras Paris que sur un nouvel ordre de moi. J'attends des rapports plus précis. Les derniers m'annonçaient que Labédoyère avait été vu dans un cabriolet

sur la route de Roanne à Clermont-Ferrand, et que le maréchal Ney avait couché une nuit à Aurillac. Avant la fin de la semaine, on y verra plus clair. Tiens-toi prêt à partir au premier signal et ne te flatte pas de commencer ta tournée par la Dordogne. Cela dépendra des renseignements que je recevrai.

— Monseigneur peut disposer de moi, dit l'espion, qui comprit, à un geste de Fouché, que l'audience était finie.

Il salua jusqu'à terre et sortit à reculons.

— Parbleu ! murmurait-il en gagnant l'escalier dérobé, je ne suis pas fâché de rester à Paris, quelques jours. Cela me donnera le temps de recevoir la réponse de mon homme d'affaires à qui j'ai écrit hier pour lui demander si la cantinière est encore à Périgueux.

CHAPITRE VII

Les bureaux de la maison Vernède fermaient à cinq heures, mais le banquier travaillait souvent dans son cabinet jusqu'à la nuit tombante.

Il était toujours le premier à la besogne et il la quittait bien après que son caissier et ses commis avaient plié bagage.

Cette existence laborieuse lui laissait peu de loisirs, et sa fille ne le voyait guère que pendant les repas.

Les choses allaient ainsi à l'ordinaire chez le financier de la rue des Bourdonnais, mais, depuis trois semaines, Thomas Vernède s'occupait de ses affaires de banque avec une ardeur tout à fait inusitée.

A peine prenait-il le temps de manger ; il passait toutes ses soirées à écrire et même, le dimanche, il s'enfermait pour dépouiller sa correspondance et véri-

fier ses comptes, au lieu de consacrer cette journée à Thérèse.

La dernière promenade qu'il avait faite avec elle remontait au 9 juillet, et on était aux derniers jours de ce triste mois qui avait vu pour la seconde fois les armées victorieuses de l'étranger entrer dans Paris, livré bien plus que vaincu. *comme au jour d'aujourd'hui*

C'était le 9 juillet que le père, la fille et Lucien Bellefond avaient dîné ensemble au restaurant, après une excursion champêtre, et que le lieutenant, le cœur plein de joie et d'espérance, avait quitté sa fiancée pour aller achever de lui conquérir une dot dans les salons de jeu du n° 154.

Et c'était à cette date funeste que remontaient de douloureux changements dans la vie de M. Vernède et de Thérèse.

Lucien n'avait point reparu, et son inexplicable absence désolait ses amis plus encore qu'elle ne les inquiétait.

Le lendemain du fatal dimanche, le banquier s'était étonné à bon droit de ne pas voir son futur gendre arriver au bureau à l'heure accoutumée.

Le surlendemain, il s'était demandé si Lucien ne cherchait pas à se délier de ses engagements, et s'il s'était senti blessé d'un procédé si étrange.

Le jour suivant, il avait réfléchi et il s'était dit qu'il devait être arrivé quelque accident à Lucien.

Aussi, quoiqu'il en coûtât à son amour-propre, était-il allé lui-même prendre de ses nouvelles à son domicile.

Le portier de la maison de la rue des Bons-Enfants

lui avait appris que l'officier n'était pas rentré depuis trois fois vingt-quatre heures.

M. Vernède revint consterné de ce singulier renseignement et crut dès lors à une catastrophe.

Évidemment, Lucien avait été assassiné, ou tué en duel, ou tout au moins compromis dans quelque bagarre et incarcéré.

Et encore cette dernière supposition, plus consolante que les deux autres, n'était guère admissible, car un prisonnier trouve toujours moyen de faire savoir à ses amis qu'il est arrêté, et, dans ce cas-là, le lieutenant eût certainement commencé par se réclamer de l'honorable banquier dont il était l'associé.

Il était tout aussi difficile de croire que M. Bellefond était parti brusquement pour le Périgord, afin d'accélérer la vente de ses propriétés.

Pourquoi aurait-il fait un mystère de ce voyage, s'il eût décidé de l'entreprendre? Comment se serait-il mis en route le soir, à une heure où toutes les diligences étaient parties, et sans bagages, sans autres vêtements que ceux qu'il portait sur lui?

D'ailleurs, si on pouvait croire, à la rigueur, à un départ improvisé, on devait du moins s'attendre à recevoir une lettre de l'absent, et la lettre ne venait pas.

Après vingt jours d'angoisse, Thomas Vernède en était arrivé à cette conviction que Lucien était mort ou traître à ses serments, et le rigide financier souhaitait qu'il fût mort, car s'il vivait encore, sa conduite était indigne.

Fuir pour se soustraire à l'exécution d'une promesse spontanée, se cacher pour décliner l'obligation de verser

l'argent si libéralement offert, c'eût été assurément le fait d'un malhonnête homme.

Alors même que l'officier du 25^e de ligne se serait imprudemment engagé à fournir une somme supérieure à ses ressources, il aurait eu le devoir de confesser son étourderie, et le banquier n'admettait pas que la fausse honte excusât un si coupable silence.

Mais qu'était-ce que ce tort déjà impardonnable, en comparaison du crime que le lieutenant aurait commis en plongeant volontairement dans le désespoir une pauvre enfant qui lui avait donné son cœur et qui se croyait aimée ?

Le banquier pouvait encore se résigner à la ruine et se venger par le mépris de l'ingrat ami qui l'abandonnait après avoir juré de le sauver ; le père ne pouvait pas pardonner à Lucien de tuer sa fille.

Car elle se mourait de chagrin, cette charmante Thérèse, si riieuse, si vive, si expansive, cette tendre et naïve fiancée que l'idée du mal n'avait jamais effleurée et que le doute venait d'atteindre pour la première fois.

Elle aussi, elle avait passé par d'horribles alternatives.

Elle avait cru d'abord à un accident, puis à une trahison, puis à un malheur, à un duel, à un meurtre, puis encore à une trahison.

Tantôt, son imagination lui représentait Lucien étendu tout sanglant sur le pavé d'une rue ou sur l'herbe d'un champ ; tantôt, elle le voyait aux pieds d'une rivale, et la pensée qu'il lui préférerait une autre femme lui déchirait l'âme. Mais elle l'aimait encore, elle l'aimait trop pour sou-

haïr qu'il fût mort et, à l'inverse de son père, elle priait Dieu pour la vie de l'infidèle.

Elle lui demandait aussi de la rappeler à lui, car le courage lui manquait pour supporter tant de tortures, et surtout l'incertitude, la plus cruelle de toutes.

Chaque jour qui s'écoulait ajoutait à ses douleurs une douleur nouvelle.

Elle n'avait d'autre confident que son père, et son père semblait fuir les occasions de l'entendre.

Aux premiers temps de la pénible situation que la disparition de Lucien leur avait faite à tous deux, le banquier répondait évasivement aux timides questions de Thérèse. Un peu plus tard, il s'était armé d'une indifférence apparente, à laquelle ne se méprenait pas la jeune fille.

Enfin la troisième semaine était venue sans apporter de nouvelles de l'absent, et Thomas Vernède, forcé d'affronter une explication, avait dit à sa fille chérie, en la serrant contre son cœur : Oublie-le.

L'oublier, c'était impossible, hélas ! Elle n'avait plus qu'à souffrir et à mourir, et son père, qui la voyait succomber lentement, s'efforçait en vain de lui cacher ses tourments.

L'impassibilité dont il armait son visage n'était qu'un masque, et quoiqu'il eût perdu tout espoir, il n'avait pas cessé un seul instant de chercher à pénétrer le mystère qui enveloppait le sort de Lucien.

Son ami Machefer avait été, dès le premier jour, informé de ce qui se passait, et, par un hasard aussi bizarre que l'absence du lieutenant, il s'était trouvé à même de donner

quelques indications dont Vernède avait d'abord espéré tirer parti.

Mâchefer, l'ex-fournisseur des armées impériales, avait pris, en sa qualité de *compagnon de la truelle*, certaines habitudes qui cadraient assez mal avec son nouveau métier de marchand de salaisons.

Ainsi, au lieu de passer ses journées à son magasin et ses soirées dans l'agréable compagnie des négociants de son voisinage, il remettait volontiers le soin de son commerce à son premier commis et menait à travers Paris une existence assez vagabonde.

Entre au'res singularités, il s'en allait presque tous les jours dormir une heure ou deux au café de la rue des Bourdonnais, et sans doute par instinct de conspirateur, il s'amusait à y contrefaire le sourd.

Grâce à cette infirmité simulée, il avait pu écouter l'intéressant entretien de M. Saint Privat avec son compère Cornillon, et entendre ces deux personnages prononcer le nom de Lucien Bellefond.

Il s'était empressé de raconter le fait à son ami Vernède; seulement il n'avait pas pu lui en apprendre bien long.

Les causeurs lui avaient paru appartenir à la police; mais celui qui était déguisé en vieux grognard n'avait parlé que très-incidemment de l'officier et d'un duel dont l'autre ne savait pas le premier mot.

Vernède avait naturellement conclu de cette information que Lucien avait dû se battre et peut-être succomber dans une rencontre nocturne. Mais aucun nouveau renseignement n'était venu confirmer cette conjecture. Les journaux n'avaient raconté aucun événement de ce genre, soit

qu'ils eussent reçu l'ordre de se taire, soit que l'autorité militaire prussienne, d'accord avec les deux officiers anglais, eût résolu de cacher la cause de la mort du major.

En revanche, un peu plus tard, Mâchefer avait appris que des gens suspects avaient été vus rôdant autour du domicile de Lucien, et, pour son compte, il ne doutait pas que l'affiliation du lieutenant à la société des *Frères du Plâtre* fût pour quelque chose dans sa disparition.

Mais, en fin de compte, les amis de Lucien Bellefond n'avaient recueilli aucune indication certaine, et désespéraient tout à fait de jamais le revoir.

Les choses en étaient là, quand un matin, Thérèse entra dans le cabinet où son père descendait dès l'aube, poussé par cette fiévreuse ardeur au travail qui s'était emparée de lui depuis vingt jours.

La jeune fille était horriblement changée. Ses joues avaient pâli et un cercle de bistre entourait ses grands yeux bruns ; sa bouche ne souriait plus.

Et pourtant elle était encore charmante, plus charmante peut-être, car la douleur avait mis dans son regard une expression, un rayonnement passionné qui manquaient autrefois à sa beauté juvénile.

— Où vas-tu de si bonne heure, mon enfant ? lui dit M. Vernède en voyant qu'elle était habillée pour sortir.

— Père, je vais prier Dieu pour toi, murmura-t-elle en l'embrassant sur le front.

— Pour moi ? répéta le banquier d'une voix émue.

— Pour toi... pour lui, reprit Thérèse.

Et elle fondit en larmes.

Son père lui prit la main et l'attirant doucement à lui :

— Causons, Thérèse .. veux-tu ? lui dit-il avec effort.

Thérèse n'eut pas la force de répondre à son père ; mais si sa bouche se tut, ses yeux parlèrent, et M. Vernède y lut tout à la fois la crainte et l'espérance.

— Mon enfant, ma fille chérie, lui dit-il avec une expression de tendresse dont il l'avait déshabituée depuis que le malheur était entré dans leur maison, promets-moi d'être courageuse, promets-moi de te résigner...

— Il est mort ! s'écria la jeune fille d'une voix déchirante ; tu le savais et tu me le cachais.

— Non, je ne sais rien de plus, Thérèse, et si je te demande en grâce de ne pas te laisser aller au désespoir, c'est que je souffre de tes souffrances, c'est que je ne vis que par toi... Tu le sais bien, et tu ne voudras pas me désoler. Si tu ne te calmais pas, vois-tu, si tu continuais à t'affecter ainsi, tu me ferais beaucoup de peine, et... ce serait le premier chagrin que tu m'aurais causé de ta vie.

— Je tâcherai de t'épargner la vue de mes larmes, murmura Thérèse, mais je ne te promets pas de ne plus pleurer... Je l'aimais tant...

— Songe que j'ai plus que jamais besoin de ton affection au moment où je perds un ami, car Lucien était le mien, tu le sais.

— Je le sais, mon père, et je te jure que cette amitié, il te la rendait bien. Que de fois ne m'a-t-il pas dit qu'il serait heureux de se sacrifier pour toi... de te prouver son dévouement...

— Il me l'a prouvé. Tout récemment encore, j'éprouvais de graves embarras .. je traversais une crise dont je

désespérais de sortir... quand il m'a généreusement offert de venir à mon aide.

— Et tu as refusé?

— Non, j'ai accepté et peut-être ai-je eu tort, dit M. Vernède pensif.

— Quoi! tu regrettes...

— Je regrette de lui avoir permis de s'associer à mes affaires, parce que je crains que cette association ne l'ait conduit à sa perte.

— Que dis-tu?

— Écoute, ma chère Thérèse. Je ne t'ai jamais parlé de ma situation de fortune, je voulais t'épargner des inquiétudes, te préserver de ces soucis mesquins auxquels je suis voué par état; je voulais te faire riche, sans t'associer aux durs labeurs qui procurent la richesse. Je me résignais à déchirer mes pieds aux aspérités du chemin pour t'éviter le contact des cailloux et des ronces, et j'espérais te dire un jour : c'est fini, nous sommes arrivés; sois heureuse et permets à ton vieux père de jouir de ton bonheur. La fatalité n'a pas permis que ce rêve se réalisât. Des revers commerciaux m'ont atteint au moment où je croyais toucher au but, et j'étais ruiné quand Lucien est venu me demander ta main.

— Tu ne lui as rien caché, j'espère? demanda Thérèse avec la confiance naïve de la jeune fille qui aime.

— Non, certes, et je me plais à reconnaître qu'il n'a pas hésité. Il m'a répondu qu'il se réjouissait presque d'un malheur financier qui lui permettait d'aspirer à devenir ton mari, puisqu'il te faisait pauvre, et il a mis à ma dis-

position tout ce qu'il possédait, répondit Thomas Vernède, sans chercher à dissimuler son émotion.

— Ah ! je le reconnais à cette noble action.

— Hélas ! elle ne lui a pas porté bonheur. Je m'étais laissé toucher par tant de générosité, et j'avais consenti à l'arrangement qu'il me proposait. Pour faire face à toutes mes obligations, il me manquait une très-grosse somme : trois cent mille francs .. pardonne-moi, ma chère enfant, de mêler à de grandes douleurs une misérable question d'argent... Mais il le faut, car la disparition de Lucien s'y rattache peut-être.

— Comment ! ce serait...

— Lucien devait me verser cette somme avant l'époque où elle sera exigible, avant le 11 septembre, c'est-à-dire dans quelques semaines, et, pour la réaliser, il avait mis en vente ses biens du Périgord. Or, les terres ne trouvent pas facilement acquéreur, par le temps où nous sommes. Il se peut donc que Lucien ait cru devoir s'en occuper lui-même et sur place, qu'il soit parti pour son pays à l'improviste et sans avoir le temps de m'avertir.

La figure de Thérèse s'éclaira, ses yeux brillèrent, mais ce fugitif moment d'espoir fit bientôt place à un abattement profond.

— Non, murmura-t-elle, non, c'est impossible ; depuis trois semaines, il m'aurait.. il t'aurait écrit...

C'était si vrai, le silence prolongé de Lucien était tellement inadmissible dans cette hypothèse, que M. Vernède n'eut pas le courage d'insister.

— Tu vois bien qu'il est mort, s'écria Thérèse.

— Ne se peut-il pas qu'il ait été arrêté? reprit le banquier avec un embarras visible.

On devinait qu'il ne croyait pas lui-même aux suppositions qu'il forgeait pour rassurer sa fille.

— S'il était en prison, tu le saurais, et pourquoi l'y aurait-on jeté?

— Lucien s'occupait de politique...

— Autrefois, mais il m'avait juré d'y renoncer, et je suis sûre qu'il aura tenu sa parole.

— Qui sait s'il n'était pas recherché pour avoir conspiré avant de t'avoir fait cette promesse? Nous vivons à une époque où il faut bien peu de chose pour qu'un homme soit privé de sa liberté.

— Fût-il au fond d'un cachot, Lucien nous aurait donné de ses nouvelles. Je te dis, père, qu'il est mort, répéta Thérèse en étouffant un sanglot.

Le banquier était à bout de raisons. Il y avait encore une autre conjecture, celle que Mâchefer croyait vraie, le duel sans témoins. Mais il eût été cruel de la confier à Thérèse.

Thomas Vernède eut tout à coup une idée, tout à la fois plausible et consolante.

— Et qui te dit qu'on ne l'a pas mis au secret? demanda-t-il vivement.

— Au secret?

— Oui, tu ne sais pas, pauvre chère petite, ce que c'est que cette odieuse invention. On séquestre un prisonnier, on lui interdit toute communication avec l'extérieur. Il ne peut ni écrire une lettre, ni en recevoir une. Il ne voit

que son geôlier et ce geôlier ne répond pas à ses questions.

— Si je pouvais croire cela !... dit Thérèse en relevant la tête.

— Pourquoi refuserais-tu d'y croire ? J'y crois bien, moi.

En parlant ainsi, le banquier ne mentait pas tout à fait, car il savait que l'application de cette mesure de rigueur n'était pas rare, et il pensait que le lieutenant, s'il avait été arrêté, pouvait bien avoir été traité en conspirateur dangereux.

Il se promettait même de faire prendre de nouvelles informations par son ami Mâchefer, qui s'entendait fort bien à suivre les pistes et à recueillir les indices.

— Oh ! père, je t'en supplie, s'écria la jeune fille, ne me laisse pas dans cette horrible incertitude !

— Je suis aussi désireux que toi d'en sortir, répondit tristement le banquier ; de la vie de Lucien dépend notre bonheur à tous deux, car s'il ne reparaît pas, c'est la ruine, la misère...

— Ce n'est pas la misère que je crains. Si elle vient, père, je saurai la supporter. Je travaillerai pour vivre, s'il le faut, et plutôt à Dieu qu'à ce prix je pusse revoir Lucien !

— Et j'espère sincèrement que tu le reverras, mon enfant ; un homme ne disparaît pas dans une ville comme Paris sans laisser de traces. Si Lucien Bellefond avait été tué, nous l'aurions appris infailliblement ; s'il avait été obligé de partir, il nous aurait écrit. Je conclus qu'il est en prison et au secret, car je ne suppose pas, je ne dois pas supposer qu'il ait changé d'avis...

— Que veux-tu dire, père? demanda la jeune fille en rougissant.

M. Vernède s'aperçut trop tard qu'il avait prononcé des paroles imprudentes. Laisser entrevoir à Thérèse la possibilité d'une trahison, c'était lui briser le cœur, et il chercha aussitôt à réparer le mal.

— Je veux dire que Lucien est incapable de déloyauté, qu'il n'a pas pu songer un seul instant à revenir sur les offres généreuses qu'il m'avait faites, et que, même depuis son arrestation, il se considère toujours comme mon associé.

Thérèse respira. Elle avait cru un instant, et en cela elle ne se trompait pas, que son père accusait son fiancé d'un manque de foi bien plus grave.

— Oui, reprit le banquier, et je suis certain qu'il reviendra avant cette fatale échéance.

— Que Dieu t'entende, mon père! dit tristement la pauvre fiancée.

Et maintenant, ajouta-t-elle, laisse-moi partir. Je vais prier avec plus de ferveur encore, puisque je prierai pour nous deux.

— Tu sors seule? demanda M. Vernède.

— Oui, Marianne se fait vieille et je ne veux pas lui imposer tous les matins la fatigue de me conduire à l'église.

Saint-Eustache n'est pas loin, et j'en sais le chemin, ajouta Thérèse en s'efforçant de sourire.

Le banquier, heureux de la voir un peu plus gaie, l'embrassa avec effusion et lui dit :

— Va, mon enfant, et ne reste pas trop longtemps absente. J'ai besoin de te voir souvent.

La jeune fille le remercia avec un bon baiser et sortit.

Elle traversa la cour, et elle franchit la vieille porte ceintrée qui donnait dans la rue des Bourdonnais.

A présent, les filles de banquiers ne courent point Paris sans escorte, et quand leurs mères ne se soucient pas de les accompagner, elles se font suivre par un valet de pied.

Mais, en 1815, on y regardait de moins près et les demoiselles savaient se garder toutes seules. D'ailleurs, Thérèse Vernède était comme chez elle dans ce quartier où chacun connaissait et aimait son père, et de plus elle n'avait point de laquais pour la servir.

Il lui arrivait donc assez souvent de se passer de la compagnie de sa vieille bonne pour aller faire sa prière à sa paroisse, et ce fut sans aucune appréhension qu'elle mit le pied sur le pavé du roi, comme on disait encore en ces temps monarchiques.

A cette heure matinale, les passants étaient rares, et Thérèse, en sortant, ne vit dans la rue qu'un enfant assis sur une borne, en face de la maison du banquier.

Cet enfant était pauvrement vêtu, malingre, chétif et bossu par-dessus le marché.

Il regardait avec attention la porte cochère et, quand il vit paraître la jeune fille, il quitta la borne où il était assis et il fit mine de s'avancer.

Thérèse pensa que le petit malheureux demandait l'aumône et elle chercha sa bourse pour y prendre une pièce de monnaie.

Commencer sa journée par une bonne action, cela devait lui porter bonheur ; mais elle ne faisait pas ce calcul à l'usage des petites bourgeoises, car elle était née charitable et elle donnait pour le plaisir de donner.

Ce matin-là, du reste, elle n'eut pas l'occasion de suivre les généreuses inspirations de son cœur ; l'enfant, au lieu de se rapprocher d'elle, lui tourna le dos et fit quelques pas pour s'éloigner.

Avait-il aperçu le geste et s'était-il senti humilié d'inspirer de la compassion ?

Thérèse le crut et continua son chemin, sans s'occuper de lui davantage.

Si elle avait eu l'idée de regarder en arrière, elle aurait vu que le petit garçon, après avoir hésité un instant, s'était mis à la suivre, non pas comme M. Saint-Privat suivait l'homme de la poste restante, mais timidement et de loin.

La jeune fille se dirigeait vers l'église Saint-Eustache et ne s'occupait guère de ce qui se passait autour d'elle.

Elle marchait les yeux baissés, sans prendre garde que les gens qui la croisaient dans la rue se retournaient pour admirer sa taille élégante et sa tournure gracieuse.

Sa pensée était ailleurs. Elle songeait à Lucien, et elle s'accrochait avec passion à la dernière espérance que M. Vernède avait fait naître en elle.

Elle le voyait enfermé dans un cachot, surveillé, enchaîné, maltraité par d'odieux geôliers, car elle ne se faisait pas une idée bien nette de ce que pouvait être cette

torture qu'on infligeait aux prisonniers politiques et que son père appelait *le secret*.

Et elle rêvait au moyen de le soustraire à ce supplice.

Le banquier avait promis de faire des recherches pour découvrir la prison où Lucien était détenu, mais il n'avait pas parlé d'essayer de le délivrer.

Evidemment, il considérait comme chimérique toute tentative d'évasion et il ne comptait pas revoir de si tôt le captif.

Sa fille était beaucoup moins résignée ; l'inaction lui semblait criminelle, et elle ne concevait pas qu'on pût attendre tranquillement du temps ou du hasard la liberté de son fiancé.

Mais que pouvait seule la pauvre Thérèse ? Rien, absolument rien, et elle maudissait son impuissance qu'elle ne reconnaissait que trop.

Et cependant elle ne renonçait pas à l'espoir d'arracher Lucien à ses persécuteurs, car il lui était venu une idée.

Elle voyait souvent chez M. Vernède, l'ex-fournisseur des armées, Timoléon Mâchefer, qui lui témoignait en toute occasion une vive et franche amitié. Elle savait qu'il était au courant de la situation et elle ne doutait pas qu'il ne fût disposé à la servir, si elle le lui demandait.

Elle méditait donc d'entreprendre avec lui une campagne, assez hasardeuse, il est vrai, mais qui pouvait cependant amener le résultat si ardemment désiré.

Quant aux autres conjectures que son père lui avait fait entrevoir, elle les rejetait sans examen.

Il lui semblait impossible que Lucien pût manquer à sa foi pour tout l'argent de l'univers et que la vente de ses

propriétés du Périgord l'absorbât au point de lui faire oublier son amour.

D'ailleurs, il faut l'avouer, la ruine de la maison Vernède ne lui apparaissait, dans l'avenir, que comme un malheur très-secondaire.

Elle se serait résignée de grand cœur à la pauvreté, pourvu que l'absent lui fût rendu, et elle croyait fermement que le banquier s'associait à ce désintéressement généreux, en quoi elle ne se trompait pas, car Thomas Vernède, pour assurer le bonheur de sa fille, aurait consenti sans regret aux plus pénibles sacrifices.

Thérèse était si absorbée par ses réflexions qu'elle avait fait beaucoup de chemin sans s'en apercevoir, et qu'en levant les yeux pour la première fois depuis sa sortie, elle vit devant elle le portail latéral de Saint-Eustache.

Les fidèles qui avaient assisté à la première messe sortaient de l'église, et la jeune fille, en s'approchant pour y entrer, se trouva prise dans un courant contraire et obligée de s'arrêter, afin de laisser à la foule le temps de s'écouler.

A dix pas de là, stationnait un landau de forme un peu surannée, attelé de deux grands chevaux un peu trop massifs.

Un cocher ventru et un valet de pied d'une maigreur invraisemblable complétaient cet équipage, qui aurait fait bonne figure à Versailles avant la Révolution.

Lorsque Thérèse l'aperçut, le valet de pied ouvrait la portière et déplaçait le marche-pied, tandis qu'un beau jeune homme aidait à descendre une vénérable dame assise dans la voiture.

La fiancée de Lucien ne voyait que le dos de cet élégant cavalier qui l'intéressait fort peu ; mais, quand la dame eut mis le pied sur le pavé, il se retourna pour lui offrir la main et Thérèse le reconnut.

C'était M. de Baffey qu'elle avait vu trois semaines auparavant dans le cabinet de son père.

Son premier mouvement fut de se jeter dans l'église pour éviter qu'il ne l'aperçût, mais de pieuses personnes qui causaient sur le perron lui barrèrent le passage, et elle ne put avancer.

En même temps, à sa très-vive surprise et à sa très-grande contrariété, elle reconnut que le noble marquis et la douairière, appuyée sur son bras, venaient droit à elle.

La douairière lui adressait même déjà d'aimables sourires et des hochements de tête fort encourageants.

Quant à M. de Baffey, il avait mis le chapeau à la main et pris son air le plus respectueux.

Ce couple attirait naturellement l'attention des paroissiens de Saint-Eustache, braves gens de condition modeste et peu accoutumés aux carrosses et aux laquais. Ils s'écartèrent pour lui faire place, et Thérèse se trouva bientôt face à face avec le rival du lieutenant et aussi avec une antique dame en robe à ramages, poudrée, fardée, qui ressemblait à une vieille fée, mais qui avait fort grand air.

La pauvre enfant avait bonne envie des'enfuir ; mais elle sentait bien que ce serait une action ridicule, et puis son instinct de jeune fille aimante et fière lui disait qu'en cette rencontre elle représentait Lucien, son cher Lucien, et que Lucien, s'il était là, ne céderait pas le terrain à cet émigré si fier, pas plus que l'ancienne armée ne recule-

rait devant les mousquetaires noirs de la maison du roi.

Peut être, à son insu, obéissait-elle aussi à un mouvement de curiosité et voulait-elle savoir ce que la noble douairière et son chevalier pouvaient avoir à lui dire.

Elle resta et elle ne se troubla pas trop. Le malheur avait mûri son caractère, et, depuis qu'elle pleurait sans cesse, elle n'était plus timide.

— Venez çà, chère enfant, dit la vieille dame en lui prenant la main et en l'attirant doucement à elle.

Et, se tournant vers M. de Baffey :

— Vous avez raison, mon neveu ; mademoiselle est charmante, ajouta-t-elle avec un sans-façon tout à fait aristocratique.

Cet éloge à brûle-pourpoint fit rougir Thérèse de dépit beaucoup plus que de plaisir. Elle dégagea sa main et ses grands yeux exprimèrent si vivement la fierté offensée que le marquis s'empressa d'intervenir.

— Mademoiselle, dit-il avec chaleur, M^{me} la comtesse des Orgeries, ma tante, a, de par son âge, le privilège de dire tout ce qu'elle pense, et je vous supplie de croire qu'elle n'a comme moi d'autre désir que celui de vous exprimer la vive sympathie que vous inspirez à tous ceux qui ont le bonheur de vous voir.

A ce compliment quelque peu entortillé, Thérèse répondit par un regard froid et par une inclination de tête adressée à la comtesse.

— Je sais, mademoiselle, reprit M. de Baffey, que la place est assez malséante pour vous demander la faveur d'un entretien, mais il n'a pas dépendu de moi d'en choisir une autre ; je savais que vous veniez tous les matins

entendre la messe à Saint-Eustache, et M^{me} la comtesse des Orgeries avait un si vif désir de vous voir...

— Qu'elle a passé par-dessus toutes les convenances pour le satisfaire, interrompit la douairière.

Vous pourriez ajouter, mon neveu, que je n'ai pas le moindre préjugé. Non, non, vous avez beau me faire des signes, vous ne m'empêcherez pas de dire à cette enfant ce que j'ai sur le cœur.

Je sais tout, chère petite, je sais que vous vous appelez tout simplement Thérèse Vernède et que votre père est banquier et roturier, et même un peu jacobin. Je sais que mon neveu que voilà est amoureux de vous et qu'il veut à toute force vous épouser. Ça n'a pas le sens commun, n'est-ce pas ? et vous vous imaginez, je gage, que je vais m'y opposer. J'en aurais bien le droit, j'ai cent mille livres de rentes en terres, et Henri sera mon héritier. Eh bien ! non, je ne m'y opposerai pas, maintenant que je vous ai vue, mademoiselle, car je vous le dis encore, vous êtes charmante et née pour être marquise.

Vous n'êtes pas noble ? Mon neveu l'est pour deux et il faut fusionner les races. C'était l'avis de M. de Voltaire, que j'ai beaucoup connu dans ma jeunesse, et du comte de Provence, qui s'appelle maintenant Louis XVIII et qui signera au contrat. Il a bien pris Fouché pour ministre... Il veut fusionner, lui aussi, et il a raison... Je n'en veux pas à la Révolution, moi. Elle a coupé le cou au comte des Orgeries, mon pauvre mari, mais elle n'a vendu ni mon château, ni mes bois, et Bonaparte me les a rendus... Dites ça à votre père, ma toute belle ; dites-lui aussi que j'irai au premier jour lui demander officiellement votre main

pour le marquis Henri de Baffey et qu'il ne sera qu'un sot s'il me la refuse.

Et, sur cette étrange péroration, la marquise envoya de sa main décharnée un baiser à Thérèse et entraîna vers le landau son neveu consterné d'une telle incartade.

Stupéfaite plus encore que troublée, la fiancée de Lucien marcha vivement vers l'église, où elle avait hâte de se réfugier pour se dérober à l'attention de ceux qui avaient assisté d'un peu loin à ce singulier colloque.

Elle mettait le pied sur la première marche du perron. quand elle sentit qu'on la tirait par sa robe.

Elle se retourna vivement et reconnut le petit bossu qu'elle avait vu assis sur une borne de la rue des Bourdonnais.

Pendant le court entretien que la comtesse des Orgeries avait eu avec Thérèse, l'enfant s'était tenu tapi contre le mur de l'église et personne n'avait fait attention à lui.

Encore tout émue des bizarres déclarations de cette vieille fée, M^{lle} Vernède ne s'étonna pas tout d'abord de retrouver là le pauvre petit être difforme qu'elle avait pris pour un mendiant quand elle l'avait aperçu pour la première fois.

Elle regardait le landau qui s'éloignait au grand trot de ses deux chevaux, et il lui semblait qu'elle venait de faire un rêve.

Ce gentilhomme si poli, cette douairière si évaporée qui s'étaient levés de si bon matin pour la guetter à la porte de Saint-Eustache avaient disparu comme deux visions fantastiques, et la fiancée de Lucien se demandait ce que signifiait cette étrange démarche.

Elle fut tirée de ses réflexions par la voix du petit bossu qui lui disait :

— Madame, c'est bien vous, n'est-ce pas, qui êtes M^{lle} Vernède ?

La jeune fille tressaillit ; elle s'attendait si peu à entendre prononcer son nom par cet enfant des rues qu'elle pensa tout de suite à une manœuvre hostile, à un piège tendu par les ennemis de son père ou du lieutenant, et, comme elle ne manquait pas de présence d'esprit, elle revint aussitôt sur ses pas.

Le porche était un lieu trop fréquenté pour qu'on pût s'y expliquer sans crainte d'être écouté, et elle tenait à savoir ce que lui voulait ce malheureux.

Elle se dirigea vers un coin désert de la rue qui longeait le chevet de Saint-Eustache et là elle dit au petit vagabond qui l'avait suivie :

— Comment sais-tu que je m'appelle ainsi ?

— J'ai entendu tout à l'heure la vieille dame qui vous parlait dire que vous vous nommiez Thérèse Vernède et que votre père était banquier.

C'était vrai. La comtesse des Orgeries, au milieu de ses bavardages, n'avait pas manqué d'énoncer l'état civil de toute la famille.

— N'est-ce pas toi qui étais assis sur une borne ?...

— Devant une porte cochère, la porte de la maison de M. Vernède ; oui, madame.

— Tu m'as donc suivie ?

— Oui.

— Pourquoi, si tu voulais me parler, as-tu attendu jusqu'à ce moment ?

— Parce que je n'étais pas sûr que c'était bien vous.

— Tu as donc quelque chose à me dire ?

— Non. A vous remettre.

— Quoi donc ?

— Cette lettre, répondit le bossu en tirant de sa poche un papier tout froissé et tout sali.

Thérèse le prit avec défiance, mais à peine y eut-elle jeté les yeux qu'elle pâlit.

— L'écriture de Lucien, murmura-t-elle.

Et son émotion fut si vive qu'elle s'appuya contre le mur de l'église pour ne pas tomber.

L'enfant la regardait timidement et avait fait trois pas en arrière, probablement par discrétion.

D'une main tremblante, Thérèse ouvrit le papier plié, mais non cacheté, et lut :

« Mademoiselle, c'est à vous cette fois que je m'adresse; c'est à vous, à vous seule que je viens demander si j'ai mérité d'être à tout jamais banni du souvenir de tous ceux que j'aimais, que j'aime encore de toutes les forces de mon âme. »

— Il vit !... il m'aime toujours ! s'écria la jeune fille.

Et elle se remit à parcourir ces lignes que ses yeux obscurcis par des larmes de joie avaient peine à déchiffrer.

« Votre père a jugé à propos de laisser mes trois lettres sans réponse. »

— Il a écrit à mon père !... et mon père me l'a caché !...

« Je connais toute l'étendue de mes torts et je ne conteste pas à M. Vernède le droit de me punir pour lui avoir déguisé la vérité. Il eût été de ma part plus digne et plus

sage de lui avouer ma situation de fortune. Si j'avais eu cette franchise, j'aurais évité tous les malheurs qu'a produits ma funeste résolution d'aller demander au jeu les ressources qui me manquaient... »

— Au jeu ! Que veut-il dire, murmura Thérèse, pour qui ces phrases étaient des énigmes inexplicables.

« Mais j'espérais que votre père me tiendrait compte du sentiment qui m'a poussé à commettre cette faute, que j'ai expiée cruellement, puisque je viens de passer vingt jours entre la vie et la mort. »

— Malade !... blessé !... s'écria la jeune fille. Ah ! je le savais bien que son silence avait une cause... qu'il ne m'avait pas oubliée.

« Il a été impitoyable. Malgré mes prières réitérées, il a refusé de venir me voir sur mon lit de douleur, écouter ma justification, m'apporter quelques paroles d'indulgence et d'espoir. Je ne me plains pas et peut-être aurais-je le courage de me taire si je pouvais arracher de mon cœur cet amour qui le remplit tout entier. Mais un tel sacrifice est au-dessus de mes forces, et je ne m'y résignerai que si vous me l'imposez. Quand vous m'aurez dit vous-même, quand vous m'aurez écrit de votre main que, comme M. Vernède, vous refusez de me pardonner, que je ne suis plus rien pour vous, alors je saurai que je n'ai plus qu'à mourir. »

— Mourir ! répéta douloureusement Thérèse ; que se passe-t-il donc, mon Dieu ?

« Mais, tant que vous n'aurez pas parlé, tant que vous n'aurez pas prononcé mon arrêt, j'espérerai encore, car je

crois en vous, Thérèse, et je suis sûr que, si vous étiez maîtresse de vous même, vous ne me condamneriez pas à subir ce silence dédaigneux qui me tue. Tenez ! vous allez dire que je suis fou, mais il faut bien que je vous fasse cet aveu : il m'est venu plus d'une fois à la pensée que M. Vernède ne vous a pas montré mes lettres et que vous ignorez la cause de mon absence, et qui sait ? que vous m'accusez peut-être d'oubli, de trahison... »

— Il n'a que trop bien deviné... oui, je l'accusais... mais quand il saura. .

« De toutes les craintes qui m'assiègent, celle-là est la plus cruelle. Ah ! si j'étais debout, si je pouvais seulement me traîner jusqu'à vos pieds, dussé-je y expirer, après avoir entendu de votre bouche la condamnation que je redoute, il y a longtemps que je serais venu solliciter mon pardon. Mais, quoique mes blessures soient en voie de guérison, je suis encore cloué sur mon lit de douleurs et les forces ne me reviennent pas assez vite au gré de mon impatience. Aussi, je prends le parti de vous écrire directement et par une autre voie que celle dont je me suis servi jusqu'à présent. Ceux qui m'ont donné asile sont au-dessus du soupçon, mais j'en suis venu à me défier de tout. Je m'en remets donc au hasard ou plutôt à la Providence, et j'ai presque la certitude que cette lettre vous parviendra. Si mes pressentiments ne me trompent pas, vous lirez, vous aurez pitié de moi et vous me répondrez.

« C'est ma dernière espérance ; si vous m'avez jamais aimé, faites qu'elle ne soit pas trompée ; j'attendrai trois jours et après...après j'en finirai avec la vie.

« Adieu, Thérèse, adieu ! si je ne dois pas vous revoir, ma dernière pensée sera pour vous. »

C'était tout. Le nom de Lucien terminait cette lettre écrite d'une main mal assurée.

Bouleversée par la lecture qu'elle venait d'achever, M^{lle} Vernède comprimait d'une main les battements de son cœur et de l'autre portait à ses lèvres ce papier qui lui rendait son bonheur évanoui.

Bientôt elle se demanda d'où il lui venait, et ses yeux tombèrent sur le messenger contrefait qui l'avait apporté.

— Tu l'as vu ? s'écria-t-elle.

— Je n'ai vu personne, madame, répondit l'enfant.

— Mais qui t'a remis cette lettre ?

— On ne me l'a pas remise, madame, je l'ai trouvée.

— Trouvée ! que veux-tu dire ?

— Madame, hier soir, je passais dans une rue, loin, bien loin d'ici. Une pierre est tombée devant moi. Je l'ai ramassée et j'ai vu qu'elle était enveloppée dans un papier.

— Celui que tu m'as donné ?

— Oui, madame, mais il y en avait un autre, que voici, dit le bossu en présentant à Thérèse une feuille à moitié déchirée.

Elle la prit et elle lut :

« Je prie le passant entre les mains de qui tombera ce billet de porter la lettre ci-incluse à son adresse et de la remettre directement à la personne dont le nom figure sur la suscription. Celui qui s'acquittera fidèlement de cette commission fera une bonne action et sera récompensé largement, s'il veut bien prendre la peine de se faire connaître par la voie des *Petites Affiches*.

— Tu sais donc lire ? demanda Thérèse.

— Oui, madame, répondit doucement le petit garçon, et j'ai bien compris tout de suite ce qu'il fallait faire. Il était trop tard hier soir pour essayer de vous remettre la lettre ; mais ce matin, au petit jour, je suis venu dans la rue des Bourdonnais, devant la maison qui porte le numéro que j'ai lu sur l'adresse, et j'ai attendu. Je ne voulais pas entrer parce que j'avais peur qu'on me prît mon papier ; quand vous êtes sortie, j'ai eu l'idée que c'était vous et je me suis mis à vous suivre. Tout à l'heure cette dame a dit votre nom, et alors j'ai été sûr de ne pas me tromper.

Confondue de surprise, la jeune fille regardait avec une admiration reconnaissante ce pauvre être qui venait de remplir avec tant de zèle et d'adresse une mission donnée par un inconnu, et, tout en cherchant quelle récompense elle pourrait lui offrir qui fût proportionnée au service rendu, elle pensait déjà à le charger de porter sa réponse à Lucien.

Elle relut rapidement la lettre, mais elle n'y trouva pas ce qu'elle cherchait.

Lucien avait négligé d'indiquer où il fallait adresser cette réponse qu'il attendait avec tant d'impatience et qu'il implorait si chaudement.

Thérèse avait peine à en croire ses yeux et elle tourna et retourna bien des fois le papier avant de se convaincre de cette singulière omission.

Il lui fallut enfin se rendre à l'évidence et elle se désolait déjà quand il lui vint une idée.

— Où as-tu trouvé cette lettre ? demanda-t-elle vivement.

— Dans une rue qu'on appelle la rue d'Enfer, madame, dit l'enfant.

Je reconnâtrai bien l'endroit, et, si vous vouliez, je pourrais vous y conduire.

Thérèse tressaillit à cette proposition, qu'elle avait pourtant provoquée en adressant au petit bossu une question dont il avait compris toute la portée.

Suivre son premier mouvement, s'en aller courir à travers Paris sous la seule escorte d'un enfant, chercher dans un quartier perdu la maison où se cachait son fiancé, en aurait-elle le courage, et ne ferait-elle pas mieux de consulter d'abord son père ?

Elle se le demandait et elle regrettait déjà d'avoir eu une telle pensée, quand elle se rappela le contenu de la lettre.

Elle ne l'avait lue qu'une seule fois et elle la savait par cœur.

« Votre père a été impitoyable, disait Lucien. Il a refusé de venir me voir sur mon lit de douleurs, il a refusé de me répondre, quoique je lui aie écrit trois fois. »

Lucien ne mentait pas. Pourquoi aurait-il menti ? Et d'ailleurs ses affirmations ne s'accordaient que trop bien avec le langage ambigu de M. Vernède, avec les réponses pleines de réticences qu'il avait faites aux questions passionnées de sa fille.

M. Vernède avait reçu trois lettres et il ne lui en avait rien dit ; M. Vernède savait de quoi Lucien était coupable et il gardait pour lui ce secret, et il s'opposerait sans

aucun doute à ce que Thérèse fit ce que, lui, il ne voulait pas faire.

Et si la pauvre enfant le consultait, il ne lui resterait d'autre alternative que de lui désobéir ou de réduire Lucien au désespoir.

« Vous aurez pitié de moi et vous me répondrez, » écrivait le pauvre blessé.

Et il ajoutait : « C'est ma dernière espérance. Si vous m'avez jamais aimé, faites qu'elle ne soit pas trompée. J'attendrai trois jours et après j'en finirai avec la vie. »

Trois jours ! Et celui qui commençait était peut-être le dernier, car la lettre ne portait pas de date et elle avait pu être écrite l'avant-veille ou même plus tôt.

— Viens, dit Thérèse, conduis-moi à la place où tu as ramassé ce papier.

Son parti était pris. Pour sauver son fiancé, elle aurait affronté bien d'autres dangers que celui de traverser la ville sous la seule protection d'un avorton déguenillé.

Le pauvre diable ne se fit pas répéter cet ordre qu'il avait sollicité.

Il regarda la jeune fille avec de grands yeux bruns qui ne manquaient pas d'expression, des yeux de caniche soumis et intelligent, et il se mit à marcher devant elle sans lui rien demander de plus.

On aurait dit qu'il se trouvait assez récompensé par le plaisir de la servir.

Ils allèrent ainsi, la fiancée de Lucien et le bossu, sans se parler, jusqu'à la Seine, qu'ils traversèrent au Pont-Neuf.

Thérèse suivait machinalement son guide sans s'occuper du chemin qu'il lui faisait prendre.

Elle ne pensait qu'à Lucien, et la joie qu'elle avait éprouvée en apprenant qu'il vivait et qu'il l'aimait encore était amèrement compensée par les cruelles incertitudes où sa lettre la plongeait.

Elle s'épuisait en conjectures sur les événements qui avaient pu produire cette étrange situation, et elle ne parvenait pas à débrouiller l'énigme posée par ce billet jeté au premier passant venu et fort heureusement tombé entre les mains d'un enfant honnête et avisé.

Elle comprenait bien que Lucien, à la suite d'aventures encore inexpliquées, s'était trouvé retenu loin de son domicile et de ses amis, qu'il avait écrit à M. Vernède et que M. Vernède lui tenait rigueur.

Mais ce qui passait son entendement, c'était que le lieutenant, même blessé, en fût réduit à user de pareils moyens de correspondance.

Il était donc prisonnier, puisqu'il lançait une lettre par-dessus un mur, comme le fameux Masque de fer lança, dit-on, par la fenêtre de son cachot de Sainte-Maguerite, une assiette d'argent où il avait écrit son nom avec la pointe d'un couteau ?

Et, s'il était vraiment privé de sa liberté, comment se faisait-il que, dans cette lettre, il ne se plaignît pas de ses geôliers et surtout qu'il n'indiquât point le moyen de le délivrer ?

Non-seulement il n'en disait pas un mot, mais il négligeait même de donner son adresse.

A force de se creuser la tête, elle crut entrevoir la raison de ces contradictions.

Elle pensa que Lucien avait sans doute fourni tous ces renseignements à M. Vernède, en lui écrivant pour la première fois, et qu'il ne se croyait pas obligé de revenir sur des indications dont ses amis n'avaient point fait usage.

D'autre part, poussé probablement par quelque vague soupçon qui lui faisait craindre que sa correspondance n'eût été interceptée, il avait voulu essayer d'un moyen plus chanceux, mais peut-être plus sûr.

Il avait donc confié ce dernier message au hasard, qui souvent fait très-bien les choses ; seulement, il ne s'était point soucié d'informer un inconnu de son histoire et de sa situation.

Il s'était dit que, si le billet parvenait à Thérèse, elle saurait bien demander des détails à son père et même le décider à répondre.

Une fois que la jeune fille se fut arrêtée à cette idée, elle retrouva un peu plus de calme et la liberté d'esprit nécessaire pour questionner l'enfant qui la conduisait.

Ce messenger providentiel pouvait avoir douze à treize ans, mais la bosse dont il était affligé le faisait paraître plus âgé. Ses traits allongés et comme étirés lui donnaient un air vieillot ; ses bras, démesurément longs, semblaient avoir été soudés par hasard à son corps rabougri, et ses jambes cagneuses se terminaient par des pieds disproportionnés.

Mais sa physionomie était si douce, ses yeux exprimaient si bien la bonté que M^{lle} Vernède n'éprouvait pour lui que de la sympathie et pas du tout de répugnance.

Sur le quai Conti, ils avaient dû traverser des bivouacs ennemis, car les Prussiens campaient là en attendant leur prochain départ pour l'ouest de la France, et le petit garçon s'était rapproché de la jeune fille qu'il précédait, afin de lui éviter l'embarras de passer seule au milieu de cette soldatesque.

Et, de fait, si les quolibets des Teutons avaient plu sur l'infirmité du bossu, ces grossiers soudards ne s'étaient permis à l'encontre de Thérèse aucune galanterie tudesque.

Il est vrai que leurs chefs ne plaisantaient pas sur la discipline et qu'au coin de la rue Dauphine l'enfant affecta de s'arrêter devant une affiche ainsi conçue :

« Le public est prévenu que toutes les personnes qui auront des causes raisonnables de plaintes contre les militaires prussiens pourront se présenter auprès de M. le colonel Pfühl, commandant prussien de la place de Paris, hôtel de la Briffe, quai Voltaire, 3, où elles obtiendront une prompte et juste satisfaction. »

Le justicier n'était pas loin et les grenadiers du roi Guillaume se tinrent en repos, ce qui ne leur arrivait pas toujours en pareil cas.

— Comment t'appelles-tu, mon ami ? demanda la jeune fille au garçon intelligent qui l'avait si bien aidée à se tirer de ce pas assez difficile.

— Ésope, madame, répondit doucement le bossu.

— Ésope ! Quel singulier nom !

— J'en ai un autre. Je me nomme Jacques. C'est un monsieur que je servais qui m'avait appelé Ésope.

— Jacques... quoi ?

— Jacques tout court, madame. Je n'ai point de nom de famille, parce que je n'ai pas de famille. Je suis un enfant de l'hospice.

— Pauvre petit ! murmura Thérèse. Et... que fais-tu pour vivre !

— Pour vivre !... Hélas ! madame, j'étais domestique chez un professeur... C'est lui qui m'a appris à lire et à écrire... C'est lui aussi qui m'appelait Ésope... Malheureusement, il est mort.

— Mais, maintenant ?

— Maintenant, je vis de ce que le bon Dieu m'envoie, répondit en rougissant le pauvre petit être.

— C'est lui, c'est le bon Dieu qui t'a adressé à moi, dit vivement la fille du banquier. Désormais, tu ne pâtiras plus, je te le promets.

L'enfant ne dit mot, mais il leva sur elle un regard si humble et si reconnaissant, que Thérèse sentit encore grandir la sympathie qu'il lui inspirait.

Ils suivirent, sans incident fâcheux, les voies qui mènent au Luxembourg, et ils se mirent à grimper les pentes assez raides de la colline du Panthéon.

Mlle Vernède ne s'apercevait pas de la fatigue après une si longue course, mais elle commençait à se demander comment elle allait s'y prendre pour arriver jusqu'à Lucien.

A la première nouvelle de l'existence de son fiancé, elle s'était mise en route sans hésiter et même sans réfléchir.

Plus elle approchait du but et plus elle reconnaissait

que l'entreprise était moins facile qu'elle ne l'avait pensé tout d'abord.

La première difficulté était de découvrir la maison où se trouvait le blessé, et, pour cela, elle ne pouvait compter que sur la mémoire et sur la finesse d'Esopé.

Il la conduisit tout droit à la rue d'Enfer, et, dès qu'il y fut arrivé, il se mit à marcher plus lentement.

Thérèse comprit qu'il cherchait à reconnaître la place où la pierre enveloppée dans la lettre était tombée à ses pieds, et elle se garda bien de le troubler par des questions inopportunes.

La rue était déserte à cette heure où le soleil ardent de la canicule brûlait les pavés ; on y comptait en ce temps-là fort peu de boutiques et les fenêtres de presque toutes les maisons étaient fermées à cause de la chaleur.

Personne ne remarqua donc cette belle jeune fille et cet enfant contrefait qui cheminaient sans se parler et même sans se regarder, car Esopé s'en allait le nez en l'air, examinant les façades, et Thérèse absorbée par ses pensées, marchait les yeux baissés.

Ils étaient parvenus au dernier tiers de la rue et le bossu cherchait toujours, lorsqu'à un endroit où la voie s'infléchissait un peu il ralentit le pas et se mit à regarder autour de lui avec plus d'attention.

— Madame, je crois bien que c'est ici, dit-il en s'arrêtant tout à fait.

Thérèse leva les yeux et vit à droite une vieille maison qui paraissait abandonnée, car toutes les fenêtres

y étaient hermétiquement closes et tombaient de vétusté.

A sa gauche, s'élevait une muraille médiocrement haute, mais fort longue, qui aboutissait à une sorte de pavillon à deux étages mieux entretenu que l'immeuble d'en face, mais non moins silencieux.

Les grands arbres d'un jardin dépassaient la cime de ce mur et se balançaient mélancoliquement au souffle de la brise matinale.

Ce coin du Paris d'autrefois avait l'aspect tranquille d'une petite ville de province et ne pouvait être habité que par des gens de mœurs patriarcales et champêtres.

L'herbe y poussait entre les pavés, et rien qu'à voir les façades décrépies de ces antiques demeures, on devinait que les honnêtes familles qu'elles abritaient devaient se coucher avec le jour, comme les poules.

— Es-tu sûr que c'est ici ? demanda la jeune fille au bossu, qui semblait avoir pris racine au pied du grand mur.

— Oui, madame, j'en suis sûr, maintenant, répondit Ésope. D'abord, je ne reconnaissais pas très-bien l'endroit, parce que j'y suis passé hier soir, quand il commençait à faire noir, et, la nuit, ça change... mais, à présent, je me rappelle que j'étais éclairé par la lumière de ce réverbère que vous voyez là-bas.

— Et la pierre est tombée à cette place ?

— Oui, là, au milieu de la chaussée. J'étais un peu plus loin... Au bruit qu'elle a fait en heurtant le pavé,

j'ai tourné la tête et j'ai aperçu le papier qui marquait comme un point blanc dans la rue.

— As-tu vu d'où il venait ?

— Non, madame. Il tombait d'en haut, voilà tout ce que je peux dire.

— De cette maison, peut-être ? murmura Thérèse, en regardant la vieille mesure qui s'élevait à sa droite.

— Je ne crois pas, madame. Il n'y a pas un seul carreau aux fenêtres. On voit bien qu'il n'y a personne dedans.

— De ce jardin, alors.

— Peut-être bien... quoique... on ne demeure pas dans un jardin.

— Mais celui-ci doit dépendre du pavillon que voilà.

— La porte est fermée, et les volets des fenêtres aussi.

— Ce n'est pas une raison pour qu'il ne soit pas habité, dit la jeune fille.

Ésope attendait évidemment un ordre, et elle ne se pressait pas de le lui donner.

C'est que le problème se compliquait, au lieu de se résoudre, à la suite de cette exploration du terrain.

Rien n'indiquait l'endroit où Lucien était enfermé ou caché, et, partant, le moyen d'arriver jusqu'à lui restait à trouver.

Thérèse n'avait pas prévu cela, et, cédant au premier entraînement de son cœur, elle avait suivi le petit bossu, sans se préoccuper de savoir comment elle s'y prendrait pour mettre à profit le message qu'il lui apportait.

Maintenant qu'elle se trouvait aux prises avec des diffi-

cultés imprévues, elle commençait à se demander ce qu'elle allait faire.

Le parti le plus sage, c'eût été assurément de retourner chez son père, de lui montrer la lettre de Lucien et de prendre conseil de son expérience.

Mais ni l'expérience, ni la sagesse n'ont rien à faire avec la passion, et Thérèse n'obéissait en ce moment qu'aux inspirations d'un amour exalté.

Peut-être, aussi, se disait-elle que M. Vernède devait avoir contre le jeune officier quelque rancune secrète et qu'il se montrerait peu disposé à seconder ses recherches.

Toujours est-il que l'idée ne lui vint pas de regagner la rue des Bourdonnais avant d'avoir éclairci le mystère qui enveloppait la disparition du lieutenant.

Lucien ne pouvait pas être bien loin, car la lettre étant de son écriture, la pierre avait certainement été lancée de sa main.

Thérèse penchait à croire qu'elle était venue du jardin, et elle contemplait silencieusement ce vieux mur, qui lui cachait peut-être Lucien.

Elle prêtait l'oreille au bruissement des feuilles, comme si le vent eût dû lui apporter son nom prononcé par son fiancé.

Mais le vent était muet et elle sentait bien que, pour arriver jusqu'au blessé, il fallait agir et d'abord s'informer.

La porte la plus voisine du jardin était celle du corps de logis à deux étages qui s'élevait à quelques pas de là, au bout de la muraille.

Rien de plus simple que d'y frapper et de demander M. Bellefond à la personne qui viendrait ouvrir.

Et cependant, c'était là, pour une jeune fille, une démarche assez délicate, et M^{lle} Vernède hésitait à la tenter, moins par crainte de se compromettre, que de peur de nuire à celui qu'elle aimait.

Il se pouvait que le lieutenant fût retenu malgré lui dans cette maison isolée, et, dans ce cas, les ennemis qui le séquestraient redoubleraient peut-être de rigueur envers leur prisonnier, s'ils s'apercevaient qu'on cherchait à le leur arracher.

Thérèse se disait tout cela et elle n'avait pas encore pris de résolution, lorsque la porte du pavillon à deux étages s'ouvrit tout doucement.

Il en sortit un personnage qui s'empressa de la refermer et s'achemina vers l'endroit où stationnait la jeune fille et le petit bossu.

C'était un vieillard en habit bleu barbeau, gilet blanc, jabot et souliers à boucles. Il marchait à petits pas en s'appuyant sur un jonc à pomme d'or, et il avait l'air si respectable, si doux, si avenant, que tout aussitôt il inspira confiance à Thérèse.

— C'est Dieu qui me l'envoie, pensa-t-elle.

Et, sans plus réfléchir, elle vint droit à lui et, après l'avoir salué d'une inclination de tête assez gauche, il faut l'avouer, elle lui dit en rougissant :

— Excusez-moi, monsieur, si je me permets de vous demander un renseignement.

— Parlez, mademoiselle, repliqua le bonhomme en la regardant fixement.

— Je désirerais savoir si, dans la maison d'où vous sortez, ne loge pas un jeune homme...

— Un jeune homme ?

— Oui... un officier... malade... ou blessé...

— Comment ! mademoiselle, vous ne savez pas lequel des deux ? s'écria le vieillard d'un ton qui déconcerta tout à fait Thérèse, déjà très-intimidée.

— Blessé, je crois, balbutia-t-elle.

— A la guerre, sans doute, puisque c'est un officier.

— Je... je ne sais. Celui que je cherche était officier, mais il a donné sa démission.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Lucien Bellefond, répondit la jeune fille, trop avancée maintenant pour reculer.

Cette fois, l'homme au gilet blanc fut plus lent à la riposte.

Il dardait sur M^{lle} Vernède deux petits yeux perçants, qui semblaient vouloir lire jusqu'au fond de son âme.

— Mademoiselle, dit-il enfin, je ne saurais vous renseigner. La maison d'où je sors n'est point la mienne. J'y étais entré pour acheter des oignons de tulipe à un jardinier qui l'occupe en l'absence du propriétaire.

Je suis son voisin, puisque je demeure là, ajouta-t-il en montrant une ruelle qui s'ouvrait à l'extrémité du mur, mais je suis fort peu au courant de ce qui se passe chez lui. Il se pourrait donc que l'officier qui vous intéresse fût son locataire. Je vous engage très-fort à le lui demander à lui-même. C'est un homme très-obligeant, ce jardinier, et il se fera un plaisir de vous satisfaire.

Ayant dit, le vieillard salua d'un geste amical et continua son chemin.

Thérèse le vit tourner prestement l'angle de la muraille et disparaître dans un passage étroit qu'elle n'avait pas remarqué en venant du bas de la rue.

Elle ne songea point à courir après lui ; elle resta plongée dans ses réflexions, pas moins embarrassée et beaucoup plus troublée qu'avant d'avoir consulté ce personnage.

Ses réponses lui semblaient étranges : un propriétaire absent, un jardinier, des oignons de tulipe, tout cela n'avait rien de commun avec Lucien, et le donneur de renseignements avait accompagné ces propos incohérents de regards qui ne disaient rien de bon.

Et pourtant elle était plus résolue que jamais à pousser l'aventure jusqu'au bout et à questionner l'occupant, quel qu'il fût, de ce pavillon attenant au mur par-dessus lequel la lettre avait dû tomber.

— Viens, dit-elle à Ésope en lui montrant la porte ceinturée qui venait de laisser passer le bonhomme en habit bleu barbeau.

— Vous voulez entrer là, madame ? demanda vivement le bossu.

— Sans doute.

— Oh ! je vous en prie, n'y allez pas, madame.

— Pourquoi ? demanda Thérèse, assez étonnée de la résistance de cet enfant.

— Parce qu'il y a peut-être de méchantes gens là-dans... Le monsieur a des yeux mauvais.

Mlle Vernède tressaillit. Elle avait eu la même impres-

sion, et elle était frappée d'entendre Ésope l'exprimer si nettement.

— Il le faut, dit-elle après quelques secondes d'hésitation. Viens.

— Voulez-vous me permettre d'y aller à votre place ?

— Toi !

— Oui, madame. On ne me dira rien, à moi. On me prendra pour un mendiant. Au lieu que vous... on vous en veut, peut-être.

Thérèse regarda avec attendrissement ce pauvre petit être qui lui offrait si simplement et si courageusement de s'exposer pour elle.

Elle ne croyait pas qu'il y eût de danger à frapper à cette porte, mais enfin il pouvait y en avoir, et le dévouement du bossu la touchait jusqu'aux larmes.

— Eh bien, j'y consens, dit-elle ; mais je ne veux pas te perdre de vue. Tu ne passeras pas le seuil. Tu sais ce qu'il faut demander ?

— Oui, madame. Je demanderai si M. Lucien Bellefond habite cette maison.

Et, sans attendre une nouvelle autorisation, Ésope courut au portail voûté du pavillon.

Thérèse, qui le suivait de près, le vit lever et laisser retomber le marteau.

L'appel fut entendu promptement, car le coup résonnait encore quand la porte s'entr'ouvrit.

Un bras s'allongea qui saisit le bossu au collet et l'enleva comme une plume.

Ésope, entraîné dans la maison, disparut aussitôt, et le

lourd battant, violemment poussé, se referma sur lui avec un bruit lugubre.

Le bonhomme en habit bleu barbeau n'était autre, on l'a deviné, que M. Saint-Privat revêtu de son costume ordinaire, celui qu'il portait dans ses deux domiciles de la rue des Moineaux et de la rue d'Enfer.

Après le colloque, bref mais significatif, qu'il venait d'avoir avec la fille du banquier, le chasseur d'héritages n'avait pensé qu'à sauver la situation.

Il ne connaissait pas Thérèse et il ne savait pas du tout ce que pouvait être cette jeune fille escortée d'un enfant déguenillé, mais il savait qu'elle cherchait Lucien Bellefond, et c'en était bien assez pour qu'il avisât sur-le-champ à se débarrasser de cette curieuse inquiétante.

Car Lucien Bellefond, c'était son gage, et il tenait à le conserver.

Comment faire pour parer au danger que lui annonçaient les questions de l'inconnue ? Il ne suffisait pas de l'éconduire, il fallait encore lui arracher le secret de ses intentions.

C'était pour cela que Saint-Privat, avec sa présence d'esprit accoutumée, avait improvisé sa fable du jardinier et des oignons de tulipe.

Après quoi, sûr que l'hameçon était jeté, il avait aussitôt pris le large afin de diriger l'exécution d'un plan enfanté séance tenante.

Au bout du mur du jardin, il y avait une ruelle ou plutôt un couloir si étroit que deux personnes auraient eu de la peine à y passer le front.

C'était même à cause de ce défaut d'espace que, la nuit

du duel, il n'avait pas tenté d'introduire par ce chemin le brancard où gisait Lucien, car, au fond de l'impasse s'ouvrait une porte bâtarde dont il portait toujours la clef dans sa poche.

Il s'y jeta avec une prestesse remarquable et s'introduisit aussitôt dans le jardin, pendant que Thérèse se demandait encore quel parti elle allait prendre.

Il le traversa en courant, sauta dans le vestibule, et, saisissant Bourdache qui fumait sa pipe sur le seuil de sa loge, il lui dit vivement :

— Attention! il y a de la mouche dehors. Colle-toi derrière la porte. On va y frapper. Je tirerai le cordon. Dès que le battant s'ouvrira, allonge le bras, empoigne-moi la créature qui se trouvera à portée, jette-la en dedans et referme sans lui laisser le temps d'appeler.

Après, je te dirai ce qu'il faut faire.

Bourdache pratiquait admirablement l'obéissance passive. Il ne sourcilla point en recevant cet ordre bizarre, — pas plus qu'il n'avait bronché la nuit où son maître lui avait commandé de l'aider à porter dans la maison le corps sanglant de Lucien, — et il l'exécuta ponctuellement.

Saint-Privat avait calculé juste. On frappa à la porte. Il ouvrit, Bourdache empoigna et referma aussitôt.

Mais l'ex-directeur du cabinet noir eut une surprise désagréable en voyant son subalterne ramener à la force du poignet le malheureux bossu.

Il comptait bien qu'il pêcherait la jeune fille, et il avait déjà préparé l'interrogatoire qu'il voulait lui faire subir.

Le pauvre Ésope avait grand'peur, mais il ne criait

point, quoique Bourdache, qui le tenait toujours au collet, le secouât rudement.

— Jette-le dans la cave, dit vivement Saint-Privat.

L'escalier de cette cave débouchait dans le vestibule. Bourdache y poussa l'enfant et tira sur lui une porte qu'il assujettit avec une barre de fer.

Pendant que le valet opérait ainsi, le maître courait à un judas pratiqué dans l'épaisseur du battant, au-dessus du marteau, et y appliquait son œil.

Il vit Thérèse adossée au mur de la maison d'en face et donnant tous les signes de la plus vive émotion.

Il était si furieux que cette prise lui échappât, qu'il fut tenté un instant d'effectuer une sortie et de fondre sur M^{lle} Vernède pour s'emparer de sa personne.

Mais, en plein jour, une attaque de vive force eût été une grosse imprudence, même dans ce quartier désert. La jeune fille n'aurait pas manqué de crier, et ses cris auraient pu attirer du monde.

D'un autre côté, il en coûtait beaucoup à Saint-Privat de la laisser aller. Les questions qu'elle venait de lui adresser indiquaient assez qu'elle tenait de près ou de loin à Lucien Bellefond, et il aurait donné gros pour savoir comment elle avait été informée de la présence de l'officier dans la maison de la rue d'Enfer.

Thérèse, au surplus, ne lui laissa pas le temps de délibérer bien longtemps. Elle jeta un dernier regard sur la façade, et elle s'éloigna dans la direction de la place Saint-Michel.

— Elle va chercher du renfort, c'est clair, murmura Saint-Privat, et elle va revenir.

— Qui ? Cette péronnelle ? demanda Bourdache.

— Oui. Elle rôdait tout à l'heure devant le mur du jardin avec le galopin que tu viens de coffrer, et elle m'a demandé si un officier, nommé Bellefond, n'était pas logé là. Elle sait qu'il est blessé.

— Patron, il ne faut pas vous effaroucher pour ça. Cette jeunesse est tout bonnement une des anciennes amoureuses du lieutenant... Du diable si je devine, par exemple, comment elle aura découvert qu'il est ici... Mais, dans tous les cas, ça ne tire pas à conséquence. Une grisette n'ira pas chercher le commissaire de police pour se faire rendre son bon ami.

— Au fait, tu as peut-être raison, et je suis fou de m'inquiéter de si peu de chose. Mais c'est égal, il est temps d'en finir avec mon hôte du pavillon, si je veux éviter des affaires désagréables.

Et le polisson que tu as fourré là-dedans, qu'allons-nous en faire ?

— Soyez tranquille, patron ; je vais le garder jusqu'à ce soir, et je le mettrai dehors à la brume avec un coup de pied au derrière pour lui apprendre à se mêler de ce qui ne le regarde pas.

— Bon. Où est Julie ?

— M^{me} Boutard ? Vous la trouverez dans la salle basse, occupée à faire des confitures de groseilles.

— Et ma fille ?

— Mais, patron, vous savez bien que M^{lle} Clarisse est dans son atelier, puisqu'elle tire le portrait du jeune homme.

— C'est vrai, je viens de les laisser ensemble... Oú ai-je donc la tête?... Mais la séance va bientôt finir, j'espère ; il faut que j'aie, ce matin même, avec le lieutenant, une conversation sérieuse.

— D'ici à une demi-heure il va venir, comme à l'ordinaire, s'asseoir à l'ombre dans le jardin.

— Bon ! je dirai à Julie de rappeler Clarisse et de la garder près d'elle, si c'est possible. Il est inutile qu'elle entende ce que j'ai à dire à Bellefond.

Toi, fais bonne garde.

Bourdache répondit par un geste qui voulait dire : Soyez tranquille ; personne ne passera sans ma permission ; et Saint-Privat rassuré de ce côté-là, se dirigea rapidement vers la salle basse où sa confidente intime, M^{me} Boutard, présidait en ce moment à d'intéressants travaux de ménage.

Il n'avait fait, depuis trois semaines, que d'assez médiocre besogne, ce pauvre Saint-Privat, et, en ce qui concernait la conquête de l'héritage du colonel, il n'était pas beaucoup plus avancé que le lendemain du duel de l'héritier, quoiqu'il eût eu le bonheur de le sauver, cet héritier, grâce aux soins intelligents de la belle Julie, ex-ambulancière de la Butte-des-Moulins, sous le Directoire.

D'abord, en dépit de ses recherches personnelles et des investigations prolongées de Cornillon et consorts, Zénobie Capitaine était restée introuvable. Il avait même fini par acquérir la quasi-certitude que cette capricieuse cantinière n'avait point quitté Périgueux et qu'il était par conséquent fort inutile de courir après elle dans Paris.

Il savait aussi que le particulier qui s'était permis de

le *filer* lui, Saint-Privat, et de faire réclamer par une coquaine des galeries de bois les lettres de Zénobie, appartenait à la haute police politique.

Les nos 15 et 33 n'avaient renseigné que très-imparfaitement leur camarade Cornillon sur ce personnage qui ne frayait jamais avec eux et ne leur était connu que sous un nom de guerre, mais ils affirmaient qu'il travaillait directement pour Fouché, ministre de la police.

Saint-Privat avait appris aussi par ces deux espions que le lieutenant Bellefond était activement poursuivi, non pas à cause de son duel, mais pour avoir fait partie d'une société secrète et que son domicile de la rue des Bons-Enfants était l'objet d'une surveillance incessante, quoiqu'il n'y eût plus reparu.

Le chasseur de succession était donc persuadé que l'homme de la rue Jean-Jacques-Rousseau n'en voulait qu'à Lucien et pas du tout au testament du colonel dont il ignorait l'existence. Le retour de Russie de la cantinière et ses anciennes relations avec Lucien avaient sans doute été signalés par les autorités de la Dordogne à la police du royaume qui cherchait le lieutenant Bellefond et qui avait imaginé de lui tendre un piège en lui écrivant au nom de Zénobie pour l'engager à répondre poste restante en donnant son adresse.

Avec cette conviction et les choses en étant là, M. Saint-Privat n'avait plus qu'une seule chose à faire : c'était de partir pour Périgueux, afin de s'y aboucher avec la femme, la fameuse femme qui portait dans sa poche la fortune de Lucien et la dot de Clarisse ; — pour lui, c'était tout un.

Aussi avait-il décidé d'entreprendre ce voyage, et, s'il

ne s'était pas déjà mis en route, c'est qu'il n'avait pas encore pu mener à bonne fin d'autres combinaisons, du succès desquelles dépendait la réussite de l'expédition en Périgord.

L'héritier avait survécu à ses blessures, l'héritier était en voie de complète guérison, mais l'héritier n'avait pas signé, jusqu'à présent, le petit acte sous seing privé au bas duquel M. Saint-Privat l'avait prié d'écrire son nom, un certain dimanche soir qu'il l'avait rencontré dans le jardin du Palais-Royal.

Et, faute de cette bienheureuse signature, le bon Saint-Privat ne pouvait pas commencer sa campagne en province, sous peine de s'exposer à tirer, comme on dit, les marrons du feu.

FIN DU TOME PREMIER

Paris. — mp. de E. DONNAUD, rue Casrette, 1.

4655150

~~DU BOIS~~

I

